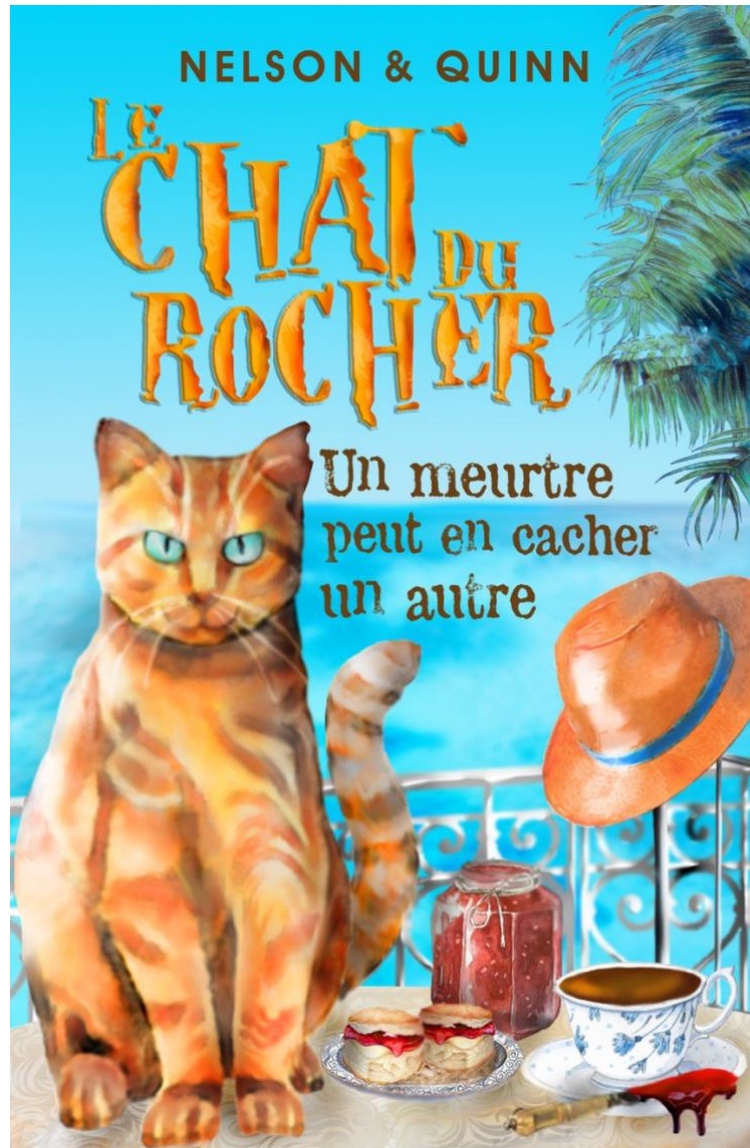


NELSON & QUINN

LE CHAT DU ROCHER

Un meurtre peut en cacher un autre



© Nelson & Quinn 2023

Ceci est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant réellement existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4).

© Nelson & Quinn 2023

Sandra Nelson et Alice Quinn sont les seules ayants droit de cette œuvre, y compris des droits audiovisuels et dérivés.

Titre original : *LE CHAT DU ROCHER, Un meurtre peut en cacher un autre*

© Nelson & Quinn 2023

ISBN pour version Kobo : 978-2-36910-065-2

Correction Hélène Babouot : <h_babouot@hotmail.com>

Couverture réalisée par Paola Franconeri de Studio Ideazione

<mail.ideazione@gmail.com>

Table des matières

CHAPITRE 1 - De Rio aux bibelots	
CHAPITRE 2 – Parangon de mode	
CHAPITRE 3 – Café ou chocolat ?	
CHAPITRE 4 – Experte ès crimes	
CHAPITRE 5 – Un dîner houleux	
CHAPITRE 6 – Mauvaises vibrations	
CHAPITRE 7 – Un chat corruptible	
CHAPITRE 8 – Chaussettes artistiques	
CHAPITRE 9 - Mais où est donc Tante Peggy ?	
CHAPITRE 10 - Un cadavre inconnu ?	
CHAPITRE 11 - Une histoire à dormir debout	
CHAPITRE 12 - Un macchabée dans la nature	
CHAPITRE 13 - Risque de burnout	
CHAPITRE 14 - Un petit remontant ?	
CHAPITRE 15 - Un corbeau sur le Rocher	
CHAPITRE 16 - Des méthodes douteuses	
CHAPITRE 17 - Le poids de la culpabilité	
CHAPITRE 18 - Un roman à énigmes	
CHAPITRE 19 - Un pendule frénétique	
CHAPITRE 20 - Un félin au-dessus des lois	
CHAPITRE 21 - Sorti du chapeau	
CHAPITRE 22 - Un vrai chien de garde, ce chat !	
CHAPITRE 23 - Un type vraiment admirable	
CHAPITRE 24 – Il n’y a pas que le soleil dans la vie	
CHAPITRE 25 - Des hommes 100 % bio	
CHAPITRE 26 - Oblitéré par la poste	
CHAPITRE 27 - La visite du Joker	
CHAPITRE 28 - Le service en cristal brisé	
CHAPITRE 29 - le Rocher ne connaît pas de répit	
CHAPITRE 30 - Qui était donc ce pauvre bonhomme ?	
CHAPITRE 31 - Un réveil matinal	
CHAPITRE 32 - Tour de passe-passe	
CHAPITRE 33 - Une comptabilité occulte	

CHAPITRE 34 - Qui était le collectionneur ?
CHAPITRE 35 - Une vieille photo Polaroid
CHAPITRE 36 - Numéro de divination
CHAPITRE 37 - Je vous sens tendu, là
CHAPITRE 38 - Un congélateur dans une brocante ?
CHAPITRE 39 - Un alibi en or
CHAPITRE 40 - Le testament
CHAPITRE 41 - Un salaud de première catégorie
CHAPITRE 42 - La garçonnière
CHAPITRE 43 - Des bruits suspects
CHAPITRE 44 - Déjeuner au palais de justice
CHAPITRE 45 - Une douce quiétude
CHAPITRE 46 - L'enquête s'arrête là
CHAPITRE 47 - Où étiez-vous, le soir du meurtre ?
CHAPITRE 48 - De sinistres prédictions
CHAPITRE 49 - Une illumination
CHAPITRE 50 - Focus sur l'assureur
CHAPITRE 51 - Au casino
CHAPITRE 52 - Une question urgente
CHAPITRE 53 - L'alibi du médecin
CHAPITRE 54 - Un fringant scooter
CHAPITRE 55 - Hypnose
CHAPITRE 56 - Des aveux enregistrés ?
CHAPITRE 57 - L'heure de gloire est arrivée
ÉPILOGUE

Quelques mots et beaucoup de remerciements

Roman écrit à 4 mains par Nelson & Quinn

D'autres romans de Sandra Nelson

D'autres romans d'Alice Quinn

Fiches des personnages



Calypso Finn

Age : 57 ans
Signes particuliers : ancienne actrice divorcée, elle gère la brocante de sa tante le temps de retrouver le moral. Elle mène l'enquête pour meurtre afin d'innocenter son amie accusée. Elle veut gagner l'affection de Poker, le chat, et essaie de le séduire avec de la bonne nourriture. Sa passion est de résoudre des enquêtes. Elle est empathique et imaginative.



Poker

Age : vieux matou
Signes particuliers : il vit dans une brocante car il aime les vieux fauteuils moelleux. Il n'aime pas être contrarié. Il résout des meurtres pour retrouver sa tranquillité car les humains sont trop tartes à son goût. Il apprécie la cuisine de sa coéquipière Calypso mais pas ses signes d'affection trop appuyés.



**Peggy Lorenzi
(Tante Peggy)**

Age : 75 ans
Signes particuliers : tante très haut en couleur de Calypso. D'origine irlandaise, elle est la veuve d'un riche collectionneur d'art. C'est une figure du Rocher, elle vit à Venise quand elle n'est pas dans sa maison du Rocher. Elle a un rôle de marraine excentrique, hippie chic. Elle aime jouer au casino, s'amuser, lire dans le champagne et la divination avec pendule.



Willy McGregor

Age : 75 ans
Signes particuliers : chapelier snob écossais. Adeptes des cancons. Créateur de chapeaux très chics et très chers. Il est excentrique et le meilleur ami de Peggy, son partenaire de sorties, de fêtes et de virées au casino.



Vadim Pavlov

Age : 45 ans
Signes particuliers : commandant de police judiciaire. Flic du Nord, il a suivi sa femme qui avait une promotion en Principauté pour diriger un hôtel. Elle l'a quitté depuis et il se retrouve dans le sud tout seul alors qu'il déteste la chaleur, en attendant une autre affectation. Il cache un cœur tendre sous un air bourru.



Patricia Asoyan

Age : 31 ans
Signes particuliers : policière, Elle élève seule son fils. Durant ses heures de loisir, elle dirige le club de boules de pétanque du Rocher. Fille de policier, elle est entrée dans la police après son bac. Avec l'affaire du meurtre, elle a enfin l'occasion de montrer sa motivation, au point d'exaspérer le commandant Pavlov par son excès de zèle.



Boris Lambert

Age : 57 ans
Signes particuliers : très friqué. Ancien champion automobile, gère une grosse agence immobilière sur le Rocher. Toxique. Il est marié à Colette.



Colette Lambert

Age : 57 ans
Signes particuliers : femme soumise, elle a vécu dans l'ombre de son mari toxique. Passionnée de romans policiers et de café, elle a ouvert une librairie qui allie ses deux passions et où se retrouvent ses amis. Meilleure amie d'adolescence de Calypso.



Arthur Picco

Age : 57 ans
Signes particuliers :
homme à tout faire de
la brocante, gentil,
doux, serviable, il
est marié avec Loulou.
Aime les vieux objets,
réparer ce qui est
cassé.
Ami d'enfance de
Boris.
Le préféré de Poker
car il a toujours une
friandise pour lui
dans sa poche.



Marion Ricci

Age : 30 ans
Signes particuliers :
ancienne Miss Rocher.
Elle gère la partie
bistrot de la
librairie. Fan de
chocolat et de
pâtisserie, elle est
aussi geek et dépanne
les ordinateurs des
autres.
Jeune femme de son
époque, elle aime son
boulot, faire la fête
et est très proche de
sa mère et de sa
tante.



Arlette Dubonnet

Age : 45 ans
Signes particuliers :
elle a passé sa vie à
cumuler les petits
boulots. Elle est
passionnée par les
animaux et milite pour
les défendre et elle
est prête à tout pour
cela. Elle a fait de la
prison quand elle était
jeune pour tenter de
faire évader son
amoureux.



Loulou Picco

Age : 56 ans
Signes particuliers :
avocate redoutée,
grande gueule, elle
aime tout faire en
excès : boire,
conduire, séduire.
Elle est passionnée de
moto et s'entraîne
régulièrement sur un
circuit.
Elle est mariée à
Antoine.

« Ce chat représente cinq kilos de muscles, d'os et de fourrure,
complétés par des moustaches, une longue queue et un nez de truffe,
mais il est plus rusé que moi. »

Le chat qui jouait au postier de Lilian Jackson Braun

CHAPITRE 1 - De Rio aux bibelots

Ce matin, comme la veille, à six heures, Poker, matou roux à l'oreille écorchée, gratta à la porte de la chambre, jusqu'à ce que Calypso lui ouvre. Puis il courut vers la cuisine afin de lui indiquer clairement l'objet de sa convoitise.

– Je dors encore un peu, Poker, marmonna Calypso.

Quand il comprit qu'elle se recouchait sans l'avoir nourri, il revint à la charge en faisant tomber les bibelots posés sur la cheminée. L'un après l'autre.

Calypso enfouit son visage sous l'oreiller, mais il commença à miauler de sa voix cassée. *Lève-toi, esclave, et mets la nourriture dans mon assiette.*

– Arrête ! Tu vas réveiller Tante Peggy.

En soufflant, elle sortit de la chambre et prépara son café, après avoir changé l'eau de Poker et rempli son assiette de croquettes bio.

À son arrivée deux semaines auparavant, sa tante venait de constater que le gérant de sa brocante, Dirk Pierson, locataire de la boutique et de l'appartement au-dessus, était parti à la cloche de bois, abandonnant même son chat Poker. Aussi, elle avait proposé à sa nièce de s'occuper de la boutique, pendant l'été.

– Le commerce des vieilleries, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie jamais.

Calypso avait été initiée aux antiquités par Peggy, pendant ses années d'adolescence, quand ses parents avaient disparu en mer et que sa tante avait pris soin d'elle et de son chagrin.

Pour Calypso, se consacrer à la boutique était une façon de ne pas penser à son ex mari, Ary.

– Toi aussi, tu es traumatisé par ton abandon, hein, mon matou ? dit-elle à Poker, en se penchant pour le caresser, tandis qu'il avalait goulûment son repas.

Mais il gronda tant et si bien qu'elle jugea plus prudent de le laisser manger tranquille.

Elle respira l'odeur de son *cafezinho*¹ brésilien qui chatouillait agréablement ses narines et, pendant quelques secondes, elle se réconcilia avec sa vie. Après une douche rapide, elle enfila une tunique sans manches aux couleurs vives et un large pantalon flottant.

Ce n'est pas parce qu'on refait sa vie à la cinquantaine bien sonnée et enrobée, avec un retour à la case départ dans la maison de son adolescence, qu'il faut baisser les bras. Surtout si vous venez de divorcer, que vous n'avez plus de boulot, que votre fille a décidé de rester travailler avec son père, de l'autre côté de l'Atlantique, et que vous ne devez votre survie qu'à la générosité de votre tante.

Comme tous les matins, elle se fustigea en se disant qu'elle ne savait rien faire d'autre que l'actrice de *telenovelas*² et que sa décision d'écrire un roman n'était qu'une posture pour les autres, voire pour elle-même. Une imposture, plutôt.

Elle entra dans la brocante par l'escalier intérieur. Poker l'attendait devant la vitrine.

– Mon vieux, je te rappelle que l'heure d'ouverture, c'est dix heures, OK ?

Comme Poker lui répondait par un miaulement réprobateur, elle enclencha l'ouverture du rideau électrique. Au passage, elle tenta de caresser le chat, mais il se déroba.

Un bruit de verre tintant la fit se retourner. Tante Peggy, déjà maquillée, les cheveux impeccablement choucroutés, se tenait au milieu de la boutique avec deux coupes de champagne à la main. Sans même lui dire bonjour, elle s'exclama :

– Ma chérie, passons aux choses sérieuses.

– Je sais que je déprime, mais de là à sombrer dans l'alcool dès l'aube...

Le rire de Tante Peggy retentit en vocalises.

– Tu as oublié que je lisais l'avenir dans le champagne ?

¹ Petit café dans une petite tasse avec son filtre individuel.

² Série ou feuilleton télévisé dans le monde hispanophone et lusophone. Les telenovelas sont produits essentiellement dans les pays d'Amérique latine

Sous le regard intéressé de Poker, perché sur un bahut Louis XV, Tante Peggy ferma les yeux, concentrée sur les bulles qui remontaient à la surface.

– Fantastique ! Tu vas rencontrer ton amoureux pour la vie, ce soir.

Calypso haussa les épaules.

– J’ai déjà donné, Tante Peggy. Et c’est fini, OK ?

Peggy sourit, comme si elle n’en croyait pas un mot, et changeant de sujet, elle s’écria :

– On dirait que mon locataire est parti pour de bon. Si j’additionne, loyers impayés et aucune nouvelle, c’est clair, il a pris la poudre d’escampette. J’ai mis ses affaires dans une malle et les donnerai à la Croix-Rouge lors de leur prochaine collecte.

– Il est peut-être retourné dans sa Belgique natale ?

Peggy haussa les épaules.

– Je te propose de rester ici, le temps qu’il te faudra pour te remettre de ce que tu viens de traverser. Et je t’avoue, ça me rendrait service. Tu habiteras dans l’appartement du premier.

Quand son mari était mort, bien après le départ de Calypso de la maison, Tante Peggy avait voulu s’éloigner de ce qui lui rappelait ses années de bonheur. Elle avait mis la brocante en gérance et elle était partie vivre à Venise. Devant la délicatesse de la proposition de sa tante qui ne voulait pas qu’elle se sente redevable, Calypso sentit des larmes perler à ses yeux.

– Si ça te rend service, j’accepte avec plaisir, dit-elle.

Sa tante continua à pérorer en savourant sa boisson pétillante.

– Tu pourras écrire ton roman, c’est le lieu idéal. Imagine le nombre d’écrivains qui rêveraient d’écrire sur le Rocher !

– Euh, je ne suis pas encore...

– Tout le monde sait qu’écrire remplace une thérapie, n’est-ce pas ? Et puis la brocante t’aidera à suppléer au quotidien pour tes finances.

La maison, avec ses trois étages, était surchargée de meubles, tentures et bibelots. Au rez-de-chaussée se trouvait la boutique, au premier étage le deux-pièces des gérants, et au deuxième étage, l'immense appartement de Tante Peggy.

– Tu as raison, je dois absolument gagner ma vie, réagit Calypso.

Juste à ce moment-là, la sonnerie de la porte de la boutique les avertit qu'un visiteur était entré. Poker hérissa le poil et se précipita dans l'escalier.

CHAPITRE 2 – Parangon de mode

Quand Calypso pénétra dans la brocante, accompagnée de Tante Peggy, elle aperçut un homme, de dos, en train de toucher les bibelots de la vitrine, sans la moindre gêne.

– Je peux vous aider ? demanda-t-elle d'un ton sec.

Il se retourna et elle reconnut Boris, l'exécrable mari de sa meilleure amie, Colette. L'ambiance se refroidit.

Pas besoin de mettre la clim quand Boris est dans les parages, se dit Calypso.

La clochette au-dessus de la porte tintait toujours, tellement il avait dû la pousser avec brusquerie.

– Il n'est pas là, Arthur ? demanda-t-il sans leur dire bonjour.

Arthur était l'homme indispensable de la brocante, un ami de lycée de Calypso, marié avec son amie Loulou, qui était devenue avocate.

– Il est sorti. Tu veux que je lui laisse un message ?

– Merci, j'ai un téléphone et je sais utiliser les SMS, répliqua-t-il.

Boris s'assit sur une chaise et croisa les jambes puis les bras, le visage désapprobateur.

– Je suis venu vous convier à l’anniversaire de Colette. J’invite toute sa petite bande d’adolescents attardés, chez Piccolo.

Sachant que Colette avait déjà prévenu sa tante, Calypso ne répondit rien.

– Et te connaissant, Calypso, j’ai préféré venir te dire que c’est assez chic. Donc j’espère que tu feras un effort vestimentaire.

Calypso en resta le souffle coupé.

–Tu t’ériges en parangon de mode, maintenant ? demanda Tante Peggy.

Il haussa les épaules.

– Je vous préviens, je ne suis pas enthousiaste à l’idée de cette soirée. Mais Colette y tient, alors je me suis senti obligé de l’organiser, déclara-t-il d’un ton méprisant.

Calypso essaya de garder son calme.

– Je suis sûre que Colette appréciera ton geste, elle a besoin d’être entourée depuis la mort de Coffee.

Boris soupira bruyamment.

– Franchement, pleurer toute la journée pour un chien, c’est pathétique.

– Coffee représentait beaucoup pour Colette. Et perdre un être cher est toujours difficile, même s’il s’agit d’un animal.

Tante Peggy intervint à son tour :

– Pour quelle raison es-tu venu jusqu’ici ? Tu critiques Caly, tu nous invites à un dîner en déclarant que tu n’y tiens pas, puis tu dénigres les sentiments de Colette.

Elle avait prononcé ces mots en souriant, comme pour alléger l’atmosphère.

– Je te suggère d’éviter de critiquer Poker, qui est aussi un membre de notre famille, continua-t-elle.

– Ce chat pouilleux ? Vous êtes tous fous, ici. Comment pouvez-vous vivre avec ces bêtes puantes ? Si l’on n’est pas gaga devant les animaux, on n’a plus droit à la parole, de nos jours.

– Quel homme charmant tu fais, Boris ! dit Tante Peggy, sarcastique.

Il regarda Tante Peggy d'un air froid, mais elle ne se laissa pas démonter. Il détourna son regard et le porta sur Calypso. Sa voix se fit douce, perfide.

– Alors, tu cherches tes marques, Calypso ? C'est dur, la vie de divorcée ? Je veux dire de femme ... délaissée.

– Je me suis toujours demandé comment faisait Colette pour te supporter, Boris, s'exclama Calypso, n'en pouvant plus.

Boris ricana.

– Tu ne connais rien à la vie. Tu n'as jamais travaillé, tu as juste abusé de la richesse de ton ex-mari. Et maintenant, tu profites des largesses de ta tante.

Calypso en suffoqua d'indignation.

– Mais c'est faux. Je suis une actrice. Enfin, j'étais...

– Ne te justifie pas, ma chérie, dit Tante Peggy. Il est comme ça, il ne peut pas s'en empêcher. De sa bouche sortent les crapauds. Il faut faire avec, si l'on aime Colette, malheureusement.

Elle fixa Boris :

– Calypso est bien plus courageuse que tu ne le seras jamais, mon pauvre Boris. Je crois qu'il vaut mieux que tu partes avant que nous n'échangions des propos irrattrapables. Nous avons pris note de l'invitation. À ce soir.

Poker s'approcha de lui, la queue hérissée, en crachant bruyamment. Boris recula et claqua la porte en sortant, faisant trembler les étagères remplies de verres de Murano.

Tante Peggy saisit le bras de sa nièce en signe de réconfort et dit gaiement :

– Je crois que j'ai bien mérité une coupe de champagne.

Elle s'élança dans l'escalier.

– Comment vas-tu t'habiller ce soir ? demanda Tante Peggy comme s'il ne s'était rien passé. Tu dois te faire belle si tu rencontres ton amoureux.

Calypso leva les yeux au plafond.

– Je n’ai pas envie d’y aller, mais Colette me fait de la peine. C’est son anniversaire, après tout. Je me demande vraiment pourquoi elle reste avec ce sale type.

– « *Al cuor non si comanda*³. » Ça fait plus de vingt ans, alors j’imagine qu’elle sait pourquoi elle est avec lui.

– Elle a toujours été fragile, dit Calypso. Ses parents déjà la rabaissaient. Je crois qu’elle s’est fait piéger et qu’elle n’a pas la force de réagir. Tu me diras, je suis mal placée pour juger des relations amoureuses.

– Mon chaton, aucun rapport. Entre Ary et toi, c’était la passion.

CHAPITRE 3 – Café ou chocolat ?

Calypso mit sur sa tête un chapeau de paille orange, en forme de Borsalino, qui lui avait servi tout au long de sa carrière. C’était elle qui avait proposé cette idée, pour donner au personnage de Zézé Pinta un genre Blues Brothers. Mais en orange, au lieu de noir. Brésilien, quoi. Depuis, c’était devenu une question de superstition et ce chapeau ne la quittait plus.

Elle fixa sur la vitrine une pancarte avec cette inscription : « Fermé pour quelques minutes » sans remarquer que Poker s’était faufilé entre ses jambes. C’est en voyant des habitants du quartier le saluer à son passage, « Salut Poker ! Tu vas faire une balade ? » qu’elle comprit qu’il l’accompagnait.

³ Proverbe italien dont l’auteur est inconnu signifiant que lorsqu’on est amoureux, on perd la capacité de contrôler ses sentiments, et l’on dit que dans ce cas, c’est le cœur qui commande. Pascal l’a exprimé ainsi : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Elle se dirigea vers la supérette, non loin de la place du Palais. Au cœur de cette ville méditerranéenne où des gratte-ciels côtoyaient des villas Belle Époque, le quartier du Rocher surplombait fièrement les autres. De ses ruelles sinueuses, bordées de maisons étroites et colorées, se dégagait une atmosphère conviviale, d'où son surnom de « village. » S'y côtoyaient aussi bien des commerçants que des professions libérales, des millionnaires que des habitants natifs vivant de l'aide de l'État. Leurs enfants se fréquentaient à l'école, donnant ainsi un sentiment de mixité sociale derrière la façade privilégiée de l'endroit.

Elle jeta un regard rapide sur l'étal de légumes. Il y avait des tomates, des pommes de terre et des oignons, de quoi cuisiner un bon ragoût de poisson. Un plat qu'Ary, son ex-mari et ex-producteur lui concoctait régulièrement au début de leur relation.

Oui, mais ça, c'était avant. Avant qu'il ne la quitte et la remplace par une actrice plus jeune. Avant qu'elle s'aperçoive qu'il l'avait escroquée en lui faisant signer des contrats la privant de tous ses droits. Bref, avant qu'elle se rende compte qu'elle avait épousé un homme qui l'avait laissée sans le moindre sou.

Elle eut un pincement au cœur. Elle ne devait plus penser à lui.

En sortant de l'épicerie, elle téléphona à sa fille, Paloma. Depuis les deux semaines qu'elle avait passées ici, Calypso l'avait appelée chaque jour, car elle ressentait constamment le besoin de lui parler.

Une voix endormie décrocha.

– Maman, tu sais quelle heure il est ?

– Désolée, ma chérie, je t'ai réveillée ?

– Il est cinq heures du matin, à Rio. Qu'est-ce qui se passe ?

– Je voulais juste discuter un peu. Tu vas bien ?

– Aussi bien qu'hier et avant-hier. Tu ne vas pas m'appeler tous les jours !

Calypso, peinée, ne répondit pas, le temps de digérer la remarque acerbe de sa fille.

– Désolée, maman, je ne voulais pas être désagréable. Mais quand tu m'appelles tout le temps, ça me stresse.

– Pardon, mon cœur.

– Essaie de vivre pour toi. Vois tes amis, amuse-toi et ne t'inquiète pas pour moi. Tout va bien.

– D'accord, ma chérie.

– Je dois me reposer, j'ai une grosse journée de boulot aujourd'hui. Je t'aime, maman.

– Moi aussi, mon trésor.

Quand Calypso raccrocha, elle se dirigea vers la boutique *Coffee Mystery*, la librairie-café tenue par Colette. Calypso n'avait pas été étonnée d'apprendre que sa meilleure amie de lycée avait réalisé son rêve d'ouvrir un espace réunissant ses deux passions : le café et les romans policiers. Elle avait même appelé « Coffee » son adorable chien bâtard, mélange de caniche et de beagle, récupéré en refuge.

Celui-ci venait de mourir après quinze ans de bons et affectueux services et Calypso trouva son amie effondrée sur le divan, devant une tasse de café et une part de gâteau recouvert de chantilly maison. Son mascara, normalement impeccablement appliqué, dégoulinait sur ses joues, la faisant ressembler à un adorable panda dépressif. Colette était une très belle blonde aux yeux bleus, mais son manque de confiance en elle l'avait conduite à abuser un peu trop du bistouri.

Marion, qui travaillait pour Colette au rayon « café et douceurs » de la librairie, sourit à Calypso quand elle l'aperçut en lui faisant un grand signe. La petite trentaine, métisse, Marion Ricci était la reine du chocolat sous toutes les formes, ce qui lui avait immédiatement gagné l'amitié de Calypso.

Elle animait même un atelier chocolat où elle apprenait à faire des truffes, des pâtisseries et des boissons chocolatées.

– Viens vite lui remonter le moral, moi je sais *grave* plus quoi faire, murmura-t-elle en tendant un mouchoir à Colette.

Celle-ci se redressa d'un coup, renifla bruyamment et dit :

– Ça va aller, ma Caly. On vient de se retrouver après toutes ces années et je ne veux pas être la copine pleurnicharde. Tiens, je viens de lire ce roman *Meurtre dans la nuit glacée*. C’est une autrice norvégienne. Hyper sanglant. Tu vas adorer. Mais comme d’habitude, tu vas découvrir le meurtrier au bout de trois pages.

– Ah ! ça me fait du bien de te voir, ma Caly. Promets-moi de ne plus repartir.

Calypso hésita un instant, mais elle sentit quelque chose frôler ses jambes. Elle baissa le regard et aperçut Poker. Il l’avait suivie jusqu’ici. Elle tenta de le soulever, mais il s’échappa en miaulant et fureta dans la pièce.

– Il cherche quoi, au juste ? interrogea Calypso.

Marion lui fit signe de se taire.

– Il cherche Coffee, c’était *genre* son grand copain avant qu’il ne...

– Il a l’air trop bon, ton cake Marion, je peux en avoir une part ? la coupa Calypso afin de détourner la conversation.

– Moi aussi, je veux bien une part.

Une femme corpulente d’une cinquantaine d’années, en pantalon de cuir noir moulant, entra bruyamment dans la librairie, casque de moto à la main, et claqua la porte. Colette sursauta.

– Loulou, je t’ai déjà dit que la porte était fragile !

Louissette Papapoulos-Picco, avocate réputée pour son perfectionnisme, avait une telle aversion pour son prénom qu’elle insistait pour être appelée par son diminutif. Et gare à ceux qui ne respectaient pas cette règle.

– Désolée, la délicatesse, c’est pas mon genre. T’as qu’à la faire réparer.

Son rire tonitruant et communicatif envahit toute la pièce.

– Ah, t’es là Caly ! Alors, ton retour parmi nous ? T’as fait quoi depuis que t’es arrivée ?

– J’ai raté la fête du centenaire du Prince, mais j’ai pu profiter des rencontres des sites historiques.

– T’as pas peur de t’ennuyer, ici ? À part quelques animations touristiques, il ne se passe jamais rien et crois-moi, je suis au jus avec mon boulot d’avocate. Si on enlève les divorces et les successions, calme plat. C’est quoi, tes projets ?

– Je vais rester un peu avec ma tante et après on verra.

– T’as une série en vue ?

– Oh non, tout ça c’est fini. De toute façon, je suis trop vieille, plus personne ne veut me faire tourner.

Les trois femmes s’offusquèrent.

– Ne vous inquiétez pas, j’ai fait mon deuil de...

En prononçant ces mots, elle vit que Colette avait de nouveau les larmes aux yeux.

– Enfin, j’ai enterré ma vie de...

Décidément, elle s’enferrait.

– Euh, j’ai raccroché, quoi.

– Quels sont tes plans, alors ? demanda Loulou.

– Je vais écrire un livre.

– Oh, mais c’est super, ça ! s’extasia Colette en reniflant. Tu as toujours été douée.

Loulou leur coupa la parole :

– On se voit bien ce soir pour ton anniversaire, Colette ?

– Oui, à 20 heures, au Piccolo, soyez à l’heure, c’est Boris qui organise et il n’aime pas dîner tard.

Loulou, Calypso et Marion échangèrent un regard lourd de sous-entendus. Elles n’avaient pas besoin de parler pour savoir qu’elles pensaient toutes la même chose du mari de Colette. Calypso n’avait qu’un mot pour le qualifier, c’était un minable.

—Il organise mon anniversaire et il a invité tous les gens que j’aime. Quel amour !

– C’est un peu le principe quand on organise un anniversaire, hein ? répondit Loulou avec sarcasme.

– Je pense qu’il veut me consoler de la mort de Coffee. C’est si gentil de sa part.

De nouveau, des larmes apparurent au coin des yeux de Colette. Elle se pencha pour attraper un kleenex et, profitant que son amie avait le dos tourné, Loulou chuchota :

– Depuis le temps qu’elle parle de le quitter, ce con, qu’est-ce qu’elle attend au juste ? On sortira le champagne, ce jour-là.

– Tu m’étonnes ! Sans compter ce qu’il a fait à ma daronne et à ma tante, Marion.

CHAPITRE 4 – Experte ès crimes

– Tu devrais t’inspirer de la vie de Loulou pour ton roman, dit Marion en disposant ses cakes sur l’étagère en verre. C’est *grave* un couple atypique, elle et Arthur.

– Atypique, pourquoi ? Parce qu’on laisse à l’autre une liberté totale ? s’étonna Loulou. Tout le monde devrait suivre notre exemple.

– Moi, dit Colette, je crois que tu devrais commencer par tenir un journal, Calypso.

– Si j’écris un roman à partir de ma vie, ça va faire pleurer dans les chaumières, se lamenta Calypso.

Soudain, la voix de Zézé Pinta, son personnage qu’elle avait interprété toute sa vie, jaillit dans sa tête :

– Je croyais que t’aimais pas te plaindre ?

De temps en temps, elle tenait des dialogues avec Zézé, qui était à la fois sa conscience et son alter ego. Mais elle ne faisait rien pour les provoquer et ils survenaient souvent quand elle ne s’y attendait pas.

—Même ma fille a préféré rester avec son père, dit Calypso à ses amies. Cet égoïste qui m’a laissée tomber pour s’accrocher à une greluche de trente ans de moins et lui faire reprendre mon rôle ! Zézé Pinta, c’était moi et personne d’autre.

– *Atenção*, lui susurra Zézé. Ta voix tourne au vinaigre. Change de sujet.

Comme si cette conversation commençait à le lasser, Poker sauta sur les genoux de Colette pour la consoler. *Ou peut-être simplement pour lécher ses doigts pleins de cake ?* présuma Calypso avec une certaine aigreur.

Colette se laissa faire et frotta son nez contre le museau du matou.

– Il est incroyable, ce chat, dit Calypso. Pourquoi fait-il des mamours à tout le monde sauf à moi ?

– Laisse-lui le temps de s’habituer ~~à toi~~, dit Marion. Il ne te connaît pas et tu sais, il est vraiment spécial. C’est un peu la gazette du Rocher.

Comme s’il approuvait les derniers mots, Poker se mit à ronronner en faisant un bruit de moteur diesel.

Il me nargue, songea Calypso.

CHAPITRE 5 – Un dîner houleux

Quand Calypso arriva au restaurant en compagnie de Tante Peggy et de son vieil ami Willy, un chapelier écossais qui partageait avec Peggy, la même année de naissance et le goût pour l’excentricité, les autres convives étaient déjà assis et commandaient des apéritifs. C’était un restaurant typiquement provençal, avec un

côté cossu. Poker était dans un coin, à se laisser caresser par une femme cintrée d'un tablier noir autour de la taille.

Colette, la reine de la soirée, trônait en bout de table, en face de son mari, Boris.

Il était très élégant dans son costume de lin blanc, très volubile aussi, parlant avec les mains. Il avait l'air de meilleure humeur que le matin même, à la brocante. Arthur et Loulou s'étaient assis côte à côte, Marion en face d'eux. À ses côtés, se tenait un homme aux yeux perçants noisette.

– Tu ne connais pas Jean, je crois ? dit Colette. Jean Bernardi. C'est un bon copain de Boris. Il est médecin.

Calypso se présenta.

– On s'est peut-être rencontrés il y a longtemps, mais j'ai quitté le Rocher dans ma jeunesse.

– Je suis arrivé dans les années quatre-vingt. Tu étais sûrement déjà partie, sinon je t'aurais remarquée. Tu as un visage qu'on n'oublie pas.

Elle se sentit flattée, tout en se reprochant ce réflexe de midinette.

Quand elle constata qu'on l'avait placée à côté de lui, Calypso comprit qu'il y avait du complot dans l'air et qu'il était sûrement célibataire. Elle se souvint de la prédiction que Tante Peggy avait faite, le matin même. Et si c'était lui, le fameux amoureux annoncé ? Elle lissa des plis imaginaires sur la petite robe rouge dos nu qu'elle avait mise pour l'occasion, réajusta les créoles dorées qui ornaient ses oreilles et tapota ses cheveux sur son crâne. Tous ces gestes trahissaient sa nervosité.

– Vite, des verres pleins, que nous puissions porter des toasts à Colette ! s'exclama Peggy.

La serveuse que Calypso avait surprise en train de câliner Poker, vint prendre la commande des boissons. Elle devait avoir dans les quarante-cinq ans et Calypso se fit la réflexion qu'elle dénotait dans le lieu. Sous son tablier noir autour de sa taille, elle portait une mini-jupe, des Pataugas et un t-shirt proclamant « Sauvez Bambi, mangez les chasseurs » qui fit sourire Calypso. Ses cheveux teints en

blond paille et coiffés à la chien fou la faisaient ressembler à une Brigitte Bardot version faubourg.

Comme on la faisait attendre, elle tapota des doigts ostensiblement sur son carnet.

La plupart des convives commandèrent des mojitos et des spritz. Jean se démarqua en disant qu'il ne prendrait qu'un verre d'un excellent bordeaux, qu'il ferait durer tout le repas. Il se pencha vers Calypso en murmurant :

– Je suis de garde. On ne sait jamais.

Boris était le seul à ne pas avoir commandé. Il épluchait minutieusement la carte des apéritifs. Il finit par demander :

– Vous avez toujours de la vodka scorpion ?

Calypso remarqua l'expression de Colette, soudain rembrunie.

– Peut-être qu'on en a, dit la serveuse sur un ton nettement provocateur, mais je ne vous l'apporterai pas.

Boris s'empourpra, brusquement énervé.

– Comment ça ? dit-il sèchement. S'il y en a, j'en voudrais un verre. Et vite.

– Je suis contre, dit la serveuse. C'est pas parce que c'est des scorpions, que c'est pas des animaux, ma parole ! C'est de la torture. Vous savez qu'on les noie vivants dans la vodka ? Ça me débecte.

Tante Peggy éclata de rire. Elle essayait de détendre l'atmosphère et elle se pencha vers Boris pour le calmer.

– Allez Boris, prend un mojito. Et cesse de te faire remarquer.

La serveuse était repartie avec son carnet, suivie par les yeux admiratifs de Tante Peggy.

– Elle est bien, cette fille, dit-elle.

Colette se leva discrètement et alla parlementer au comptoir. Calypso aurait aimé suivre l'épisode « vodka scorpion », mais à la vue de deux hommes qui entraient, Loulou s'écria :

– Mais c'est mon ami Hugo ! Tu dis pas bonjour ?

Hugo Pujol, trentenaire, était saxophoniste dans la fanfare des carabiniers.

Il s'approcha de la table et salua tout le monde.

– Vous ne connaissez sûrement pas le commandant Vadim Pavlov, de la PJ, vu qu'il ne se passe rien sur le Rocher et que ça fait seulement un an qu'il est chez nous.

Vadim Pavlov était un bel homme d'une quarantaine d'années, aux yeux bleu vif et à la barbe mal taillée, avec une carrure imposante. On percevait dans son regard une pointe de sarcasme et un sentiment de lassitude, malgré son allure tonique.

Calypso avait la langue qui lui démangeait de lancer une vanne sur les bons réflexes qu'il devait avoir en tant que flic, puisqu'il s'appelait Pavlov, mais il avait dû entendre cette blague toute sa vie et elle parvint à se retenir de justesse.

La serveuse apporta les boissons et déposa de façon ostentatoire un mojito devant Boris. Il adressa un sourire jaune à Tante Peggy. Loulou, Marion et elle échangèrent un regard malicieux.

– Je suis étonné que tu ne sois jamais revenue ici, même pas en vacances, lui dit Jean.

Quand il se pencha vers elle, elle sentit son odeur, un mélange de parfum haute couture et de désinfectant.

– Ma vie a été bien remplie, répondit-elle. J'ai souvent déménagé. Et puis je me suis installée au Brésil ce qui fait tout de même un peu loin, sans compter mon travail qui m'occupait tout le temps. Si tu ajoutes une fille à élever, tu auras tout compris.

Elle se dit qu'elle en faisait trop. C'était sûrement l'effet du mojito. Et certainement que parler à un inconnu plutôt beau garçon, qui s'intéressait à elle, lui déliait la langue. Elle voulait s'arrêter, mais elle continua à se livrer :

– Il faut dire que je n'aime pas trop vivre au bord de l'eau. J'ai la phobie de la mer. Si je suis sur une jetée ou en surplomb des vagues, il me prend comme un vertige.

Pourquoi lui racontait-elle tout ça ?

– Et tu sais pourquoi ?

Calypso eut une hésitation. Troublée, elle répondit :

– Non.

Et elle termina son verre en silence.

À cet instant, Poker sauta sur la table et vola un bout de poulet dans l'assiette de Calypso qui sursauta. Il s'enfuit ensuite comme il était venu, se faufilant sous les tables.

Boris explosa :

– Qu'est-ce qu'il fout là ce chat ? C'est répugnant !

– Mais c'est Poker, le chat de Pierson, le gérant de la brocante, répondit gentiment Colette comme pour excuser la réaction brutale de son mari. Il suit Caly partout.

– Boris a raison, dit Jean. J'adore les chats, mais sur la table d'un restaurant, c'est un peu fort.

– Au fait, ton brocanteur, des infos, Peggy ? interrogea Loulou qui s'agaçait que Jean prenne la défense de Boris.

– Aucune nouvelle, répondit Tante Peggy d'un ton désinvolte. Il s'est volatilisé. Et les trois mois de loyer qu'il me doit ont disparu avec lui.

– Ça ne m'étonne pas, dit Loulou. Il avait une bonne tête d'escroc, celui-là.

– En plus, il a laissé son chat, vous imaginez ? dit Colette offusquée.

– Oh, il ne l'aimait pas, expliqua Tante Peggy. Il l'avait pris juste pour chasser les souris.

– Il a disparu la veille de mon arrivée, il y a quinze jours et depuis une semaine je m'occupe de la brocante mais c'est temporaire, précisa Calypso.

—Je te désigne solennellement, Calypso, nouvelle gérante de ma boutique d'antiquités, dit Tante Peggy malicieusement en levant son verre.

Les convives poussèrent des cris d'exclamation à l'idée que Calypso revienne définitivement auprès d'eux.

Après avoir réfléchi un moment, Calypso répliqua :

– J’accepte à une condition.

– Je t’écoute.

– Tu me promets de ne pas aller au casino pendant toute la saison. Qu’en dis-tu ?

Tante Peggy échangea un regard piégé avec Willy qui tendit les mains en avant d’un air de dire qu’il ne voulait pas se mêler de cette histoire de famille.

Tante Peggy avait souvent juré qu’elle n’y retournerait plus. Cependant, elle se laissait attirer par les sirènes des machines à sous et de la roulette, perdant parfois des sommes rondelettes. Même si elle n’était pas à plaindre financièrement, sa fortune avait des limites. Elle avait hérité des nombreux biens de son mari, dont sa collection d’antiquités et avait gardé la boutique par nostalgie des années de bonheur qu’elle avait passées avec lui.

À l’époque où il s’en occupait, c’était un magasin luxueux rempli d’objets rares. Mais depuis sa disparition, Peggy avait vendu les pièces les plus précieuses et, au fil du temps, le magasin s’était transformé en brocante.

Devant la lâcheté de son ami de jeux, elle soupira :

– Promis juré. Je n’y retourne pas de tout l’été. Tiens, je vais même me faire interdire officiellement pour la saison.

– Désolé, ricana Boris, la saison vous ne pourrez pas, Peggy. Les interdictions ne peuvent être inférieures à six mois.

– Qu’à cela ne tienne ! s’exclama avec enthousiasme Tante Peggy. Va pour six mois.

Tout le monde applaudit.

Jean observa Calypso avec une expression d’estime :

– Bien joué !

– Alors, tu restes ? demanda Tante Peggy.

Calypso déclara :

– D’accord pour la saison, mais j’arrête en septembre.

– Fantastique, ma chérie.

– J’espère au moins que tu vas te débarrasser de ce chat, bougonna Boris. Il est ignoble avec son oreille esquintée. Et en plus, il louche.

– Détrompe-toi, Boris, je vais le garder. J’espère juste qu’il va finir par m’accepter, car pour l’instant, il crache dès que j’essaye de le caresser. Et en même temps, il me suit partout. Un vrai chat lunatique.

– Tous les chats sont des psychopathes, c’est bien connu, déclara Loulou.

– J’ai bon espoir de l’apprivoiser, continua Calypso.

– Si t’as du temps à perdre. Moi, je le ferais piquer, dit Boris.

Tout le monde fit un grand « oh » de stupéfaction.

Arlette, la serveuse, avait entendu la réflexion de Boris et elle s’approcha de lui, furieuse :

– Vous avez une tête à soutenir la chasse à courre et les expérimentations sur les animaux.

– En quoi ça vous regarde ? répondit-il avec mépris.

– Ça me regarde, j’aime pas les individus dans votre genre.

– Tu sais ce qu’il te dit, mon genre ?

En entendant ces mots, Arlette renversa le verre de vin rouge qu’elle venait de remplir sur le pantalon de Boris, en gloussant un : « Oups ! » narquois.

Il se leva d’un coup, prêt à lui flanquer une gifle, mais Colette le retint en murmurant : « Elle n’a pas fait exprès. »

– Si, elle l’a fait exprès, je l’ai bien vue. C’est une folle, celle-là ! hurla-t-il rouge de rage.

En entendant ces mots, la patronne du restaurant s’approcha :

– Je t’avais dit que c’était la dernière fois que tu te mêlais de la conversation des clients et que tu t’en prenais à eux, Arlette. Maintenant ça suffit. C’est pas parce que tu es une amie de ma cousine que tu peux tout te permettre. T’es virée !

La patronne se tourna vers Boris.

– Désolée, dit-elle en essuyant vainement son pantalon.

Excédé, il la poussa en fulminant :

– Ça va, foutez-moi la paix.

– Pauvre taré ! s'exclama Arlette.

Elle détacha son tablier et le lui lança à la figure, avant de partir en claquant la porte.

– Non, mais vous l'avez vue ? C'est incroyable !

Tante Peggy, qui avait suivi cette scène d'un air amusé, leva sa coupe de champagne :

– À Colette qui supporte son cher mari depuis toutes ces années.

Tous les convives se mirent à rire, sauf Boris qui ne desserra pas les dents.

– Ça me rappelle la fois où Coffee avait renversé ta tasse de café en sautant sur la table basse pour attraper un biscuit, se souvint Colette d'une voix tremblotante. Il était tellement mignon. Quand je pense qu'il n'est plus là.

À l'évocation de son chien disparu, elle ferma à demi les yeux et réprima son envie de pleurer.

– Mais tu nous emmerdes avec ce clebs ! explosa Boris. On dirait une mémère à son chien-chien. Tu vas bientôt arrêter de radoter, oui ? Il est mort, bon sang ! C'est pas la fin du monde !

De stupeur, plus aucun des convives ne fit le moindre bruit. Même Loulou ne répondit pas, pétrifiée.

Colette se tut un instant, puis très calmement, d'une voix tremblante, elle déclara :

– C'est fini, Boris, je te quitte.

Il était temps, songea Calypso.

Boris lui lança un regard de haine.

– C'est pas toi qui me quittes, vieille peau, c'est moi. Je me barre.

Il se leva et partit en claquant la porte. Jean regarda les autres d'un air gêné et le suivit en disant :

– Ne t'inquiète pas, Colette, je vais essayer de le calmer.

Calypso se fit la réflexion que la pauvre avait eu un anniversaire bien toxique. C'était l'adjectif qui définissait le mieux son mari.

CHAPITRE 6 – Mauvaises vibrations

Poker était dehors sur un banc quand il entendit des cris qui parvenaient du restaurant. Il les vit sortir les uns après les autres. Tout d'abord Arlette, qu'il connaissait car elle le gâtait souvent avec des morceaux de choix.

Puis le gros, en blanc, celui qui répondait au nom de Boris.

Il les observa s'éloigner jusqu'à ce qu'il ne distingue plus que deux silhouettes.

Une fois la bande sortie du restaurant, Poker décida de suivre Colette jusqu'à chez elle alors qu'elle marchait avec Calypso.

– Je me demande s'il est rentré chez nous, dit Colette.

Une fois devant la librairie, elle proposa à Calypso de rentrer boire une tisane. Poker décida de monter avec elles, histoire qu'elles lui filent quelques douceurs.

– Il n'est pas là, dit Colette.

Poker s'approcha d'elle et se frotta contre ses jambes en ronronnant pour la réconforter. Il essayait de lui transmettre un message positif : « Allez, bon débarras, fêtons ça ! »

– Tu devrais changer les serrures, lui suggéra Calypso.

En voilà un bon conseil ! Finalement, elle n'était pas trop tarte, la nouvelle. Fallait juste qu'elle arrête de vouloir le caresser et tout irait bien entre eux, vu qu'il allait devoir cohabiter avec elle à présent.

Son problème, c'était qu'elle imaginait que les chats étaient des jouets à distribuer des câlins. Qu'elle était pénible quand elle gagatisait avec lui. C'était

pas de sa faute, si elle était en manque d'affection. La prochaine fois, il la mordrait, d'un coup sec, clac. Là, elle comprendrait.

– T'es sûre que c'est une bonne idée ? hésita Colette en tendant une tasse de tisane à Calypso.

À ce niveau, ça ne faisait plus d'elle une gentille, mais une cruche. Elle doutait encore ? À sa place, Poker lui aurait griffé la tronche, à cet odieux personnage.

– Évidemment que c'est une bonne idée ! J'appelle un serrurier, si tu veux.

– Merci, ma chérie, je ne me sens pas la force de le faire.

Calypso pianota sur son téléphone et en trouva un, en quelques secondes. Il était ouvert la nuit et, par chance, venait de terminer un travail sur le port. Dans cinq minutes, il pouvait être là.

Une demi-heure plus tard, il avait changé la serrure. Colette la remercia de son soutien en la serrant dans ses bras.

– Rentre te coucher et on se voit demain.

– N'oublie pas de jeter les vieilles clés. Et appelle-moi si ça ne va pas. Je suis là, tu sais.

– Maintenant qu'on s'est retrouvées, on ne va plus se quitter.

Poker se demandait ce qu'elles avaient à se parler comme ça. Toute cette sensiblerie sentimentaliste, ça devenait écœurant.

La maison de Peggy était à deux pas, à l'autre bout de la rue. Poker suivit Calypso à distance. Histoire de voir si elle comprenait ses injonctions, en entrant dans la brocante, il miaula un grand coup pour qu'elle remplisse son écuelle.

– Miaou ! Miaou ! Miaowww !

Calypso se précipita dans la cuisine pour lui préparer un délicieux mélange de croquettes au poulet et de sachet fraîcheur à la dinde.

Ben voilà, quand on veut.

Une fois le contenu de ce savoureux plat englouti, Poker suivit Calypso dans sa chambre. Il s'installa sur une étagère afin de l'observer à distance en attendant qu'elle s'endorme.

Ça faisait plusieurs nuits qu'il se couchait à ses côtés, sur le jeté de lit en soie, sans qu'elle s'en aperçoive. Dès qu'elle ronflait, il se faufilait, mais pas avant. Sinon elle aurait encore essayé de le caresser.

CHAPITRE 7 – Un chat corruptible

Le lendemain matin dans la boutique, Calypso entendit des bruissements d'objets en provenance de la cave.

Arthur passa la tête dans l'entrebâillement de la porte qui conduisait à l'atelier au sous-sol, à côté d'une petite cave et du garage situés au dernier sous-sol et dont la grande porte donnait sur une ruelle en contrebas, à l'arrière de l'immeuble.

Poker se précipita vers lui en ronronnant pour se frotter contre ses jambes. Une pointe de jalousie pinça le cœur de Calypso, mais elle n'en laissa rien paraître.

– Salut Arthur, tout va bien ? dit-elle en lui tendant un café.

Il lui sourit. Grand, costaud, la cinquantaine bien sonnée, il portait invariablement des t-shirts à l'effigie du groupe Queen qui lui donnaient un air d'adolescent attardé.

Il avait épousé Loulou, la kamikaze forte en gueule et ostracisée au lycée à cause de son surpoids. Si à l'époque, il était le seul à la protéger, les rapports s'étaient inversés, car elle était devenue une avocate redoutable.

Arthur sortit de sa poche quelques friandises que Poker dégusta en continuant de ronronner.

– Ah, j'ai compris ! Tu l'achètes, dit Calypso.

Arthur rit de son rire bon enfant.

– Prends-en de la graine ! Allez, je file, je dois livrer un cheval à bascule Biedermeier à Roquebrune.

Le téléphone sonna au moment même où Arthur sortit. C'était Colette, complètement chamboulée.

– Je suis inquiète. Je me demande où Boris a dormi. Et si jamais il a voulu rentrer chez nous et qu'il n'a pas pu ? C'est terrible. Comment ai-je pu faire ça à l'homme que j'aime ?

– La bonne question, Colette, c'est comment il a pu te traiter comme ça pendant toutes ces années, tu ne crois pas ?

– Écoute, Caly, je sais que tu vas me juger, mais s'il veut revenir, je suis prête à le reprendre tout de suite.

Calypso entendit quelques sanglots étouffés, au moment où Colette raccrocha.

Pour le déjeuner, elle fut prise d'une pulsion culinaire et décida de se concocter le ragoût de poisson. Poker observait ses moindres gestes avec intérêt.

Elle découpa les tomates, les oignons, les pommes de terre, l'ail et fit revenir les crevettes et le poisson. Avant de baigner le tout dans le lait de coco, elle garnit l'écuelle de Poker de poisson et de crevettes. Il daigna se frotter contre sa cheville avant de déguster sa part.

Dans l'après-midi, Calypso eut la surprise de voir entrer Boris. Il la salua d'un ton affable sans formuler la moindre excuse. Comment osait-il débarquer ainsi, la bouche en cœur ?

– Surtout, ne viens pas me demander d'intervenir, lui dit-elle avec humeur. Je ne veux pas prendre parti dans vos histoires de couple.

– Mais non, répondit Boris. Tu n'y es pas du tout.

Il se comportait comme si ce qui s'était passé la veille était anodin.

– Je veux absolument me réconcilier avec Colette. Je vais lui acheter un magnifique bibelot ancien. Montre-moi ce que tu as de plus cher.

Calypso ne savait comment réagir. Elle se retenait de lui dire ses quatre vérités. Elle lui tourna le dos, respira un grand coup et entendit la voix de la sagesse de Zézé Pinta :

– Essaie d’être maligne. Tu le laisses dévoiler ses batteries et toi, par-derrière, tu tenteras de convaincre Colette de ne pas se laisser manipuler par ce fourbe.

Elle se retourna vers lui et imita le faux ton aimable qu’il avait pris en entrant :

– À ta place, je prendrais plutôt une babiole, symbolique. Un petit cadeau qui affiche ton amour, davantage que son prix. Quelque chose qui la touche.

– Ah oui ? demanda Boris avec une expression dubitative.

Calypso ne répondit rien et se mit à examiner les bibelots anciens dispersés dans la pièce. Au passage, elle remarqua que Poker avait le poil hérissé dès que Boris marchait près de lui.

Au bout de quelques minutes, Boris choisit une statuette très kitsch en bronze qui reproduisait un chien rappelant Coffee. Le prix satisfaisait son ego et le sujet était bien choisi, Calypso dut en convenir.

– Dommage, il a une patte cassée, nota-t-elle. Prends autre chose.

– Non, dit-il. C’est exactement ce qu’il faut. Je sais qu’elle va craquer. Ce n’est pas grave, Arthur va le réparer, hein, Arthur ?

Ce dernier était justement en train de déplacer un guéridon, l’air préoccupé.

– Arthur, tu pourrais réparer la patte et nettoyer l’objet ? demanda Boris. Je t’accompagne à la cave, si tu veux ? Comme ça, je pourrai repartir avec.

– Je m’occuperai de ton cadeau dès que je le pourrai, dit Arthur, mais pas dans la minute.

– Quand, alors ?

– Je t’appellerai lorsque l’objet sera prêt, s’interposa Calypso. OK ?

Boris se retourna vers Arthur :

– Je compte sur toi pour faire ça vite ?

– *No problemo*, répondit ce dernier en le regardant dans les yeux. J’ai une livraison qui va me prendre du temps, donc ce sera demain.

Une fois Boris parti, Arthur déposa la statuette dans le monte-plat qui desservait l'atelier.

– Je pars avec la camionnette faire une livraison. On se voit demain ?

Quand Arthur fut sorti, Calypso appela Colette pour la prévenir de la visite de Boris. Comme elle ne répondait pas, elle lui laissa un message.

Elle remarqua alors un mot ~~était~~ posé sur le comptoir :

« Je dîne dehors avec Willy. Tu as de la ratatouille dans le frigidaire. Bonne nuit, ma chérie. »

CHAPITRE 8 – Chaussettes artistiques

Il était minuit environ quand Calypso fut réveillée par des miaulements. Elle ouvrit subitement les yeux et face à elle, deux grosses billes d'un jaune brillant la scrutaient dans l'obscurité. Elle sursauta. Poker lui faisait face en lui donnant des petits coups de tête. Ce n'était pas dans son habitude d'attirer ainsi son attention. Elle comprit immédiatement qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Le chat dévala les escaliers en direction du sous-sol. Calypso se leva d'un bond, vêtue d'un débardeur légèrement transparent et d'une petite culotte, sans prendre le temps d'enfiler un pantalon tant les miaulements se faisaient pressants.

– Poker ? appela-t-elle. T'es où ?

Comme s'il lui répondait, le chat miaula de plus belle. Les escaliers qui menaient à la cave étaient plongés dans le noir. Calypso alluma l'interrupteur, mais il ne fonctionnait pas. Seule une faible lueur en provenance du magasin éclairait les escaliers et plus elle descendait, plus elle était cernée par l'obscurité. Elle hésitait à remonter chercher son portable pour en utiliser la lampe, mais les

miaulements ressemblaient de plus en plus à des appels à l'aide et elle sentait que le chat avait besoin d'elle urgemment.

Zézé Pinta lui susurra d'un ton farouche :

– N'y vas pas sans une arme pour te défendre au cas où. Un peu de jugeote, ma vieille.

Elle eut la présence d'esprit de remonter quelques marches pour attraper la statuette du chien à la patte cassée qu'Arthur devait réparer et qui attendait toujours dans le monte-charge. Zézé avait raison. Au cas où un intrus serait en train de chercher des noises à Poker, un gros coup sur la tête et bam, le problème serait réglé.

Elle se dirigea vers un couloir étroit et sombre et s'arrêta devant une porte légèrement entrouverte. L'odeur de poussière et d'humidité lui chatouillait les narines et elle eut envie d'éternuer. Elle se retint en se bouchant le nez. Poker poussa un miaulement si puissant qu'elle sursauta. On aurait presque dit qu'il s'impatiait.

Ses années à incarner la célèbre détective brésilienne Zézé Pinta l'avaient habituée à jouer des situations les plus dramatiques et improbables, mais il s'agissait d'une série. Et sans son costume, elle se sentait moins invincible. Elle s'arrêta un instant et hésita à remonter dans sa chambre.

– Allez, tu vas y arriver. Bouge tes grosses fesses.

La voix de son personnage était de nouveau dans sa tête, contribuant à lui donner du courage. C'était comme si Zézé Pinta s'adressait à elle dans son langage fleuri.

– Je connais ta curiosité, tu ne vas pas t'arrêter à mi-chemin. Tu crèves d'envie d'aller voir ce qui se passe en bas. Vas-y, fonce !

Calypso poussa doucement la porte tout en sentant des gouttes de sueur perler sur son front. Elle craignait de trouver le corps d'une souris découpée en morceaux par Poker.

Mais au lieu d'un mulot... elle découvrit le cadavre d'un homme, allongé sur le ventre, dans une flaque d'eau.

Tout ce qu'elle nota, bêtement, ce fut que l'homme, habillé entièrement en couleur saumon avec une chemise à col Mao et un bermuda en lin, arborait aux pieds une paire de mocassins en daim orange et des socquettes turquoise fantaisie représentant La Joconde. Drôle d'endroit pour exposer ses goûts artistiques.

Elle eut à peine le temps de l'apercevoir que de stupeur, elle lâcha la statuette. Poker hérissa ses poils en crachant et repartit en courant dans l'autre sens.

– Hey ! Me laisse pas seule. Au secours !

CHAPITRE 9 - Mais où est donc Tante Peggy ?

Paniquée, Calypso remonta chez elle en courant. Elle fonça dans sa chambre, enfila un t-shirt à l'envers par-dessus son débardeur et le premier jean qui lui tomba sous la main.

Mais qu'est-ce que je dois faire, qu'est-ce que je dois faire ? se répétait-elle en boucle. Aller chercher la police. Absolument. C'est ce qu'on fait dans ces cas-là. Non, il faut que je les appelle. Non, il vaut mieux que j'y aille. Non, je dois d'abord prévenir Peggy.

Zézé Pinta lui assena, sarcastique :

– C'est ça, préviens Peggy d'abord et perds des minutes précieuses.

Mais elle ne tint pas compte de cette remarque, passa la tête dans l'entrebâillement de sa porte et se mit à hurler dans l'escalier :

– Tante Peggy ! Tante Peggy !

Comme elle n'obtenait aucune réponse, elle grimpa en courant la volée de marches qui menait à l'étage supérieur.

Elle frappa à la porte d'abord normalement, avant de se mettre à tambouriner de plus en plus fort. Tante Peggy avait dû prendre un somnifère et elle devait pioncer comme un ours hibernant au fond de sa caverne. Elle tenta d'ouvrir la porte, mais bizarrement elle était fermée à clé.

Elle s'empressa de redescendre, Poker toujours sur ses talons et chercha son téléphone pour appeler Tante Peggy.

Elle s'arrêta un instant pour se calmer. Elle réfléchit et visualisa l'endroit où elle avait laissé son téléphone pour la dernière fois. Ça fonctionnait toujours, grâce à son obsession du détail. Son cerveau était comme un super ordinateur qui enregistrerait tout. Mais si elle paniquait, il boguait. Elle prit une grande respiration. *Yes!* Elle s'était endormie avec son téléphone dans le lit.

Elle retrouva l'appareil qui avait glissé sous le drap, appuya sur le numéro pré-enregistré de Tante Peggy et entendit, en provenance de la chambre de sa tante, la sonnerie qui essayait de la réveiller, sans succès. Évidemment, elle dormait avec des boules *Quies*. Quand le bip du répondeur automatique se déclencha, elle bredouilla bêtement :

– Tante Peggy, je suis désolée de te réveiller, c'est une urgence. Je ne sais pas quoi faire, j'ai trouvé un... non, je ne vais pas te le dire par téléphone, ça ne se fait pas.

Se sentant idiote à cause de cette dernière remarque à jamais enregistrée sur le répondeur de Tante Peggy, elle raccrocha et se tordit les mains dans un geste de désespoir.

Poker suivait tous ses gestes de près, il se serrait contre ses chevilles, lui barrait le chemin, essayait d'attraper sa jambe, ses mains. Il l'avait suivie dans l'escalier aussi bien en descendant qu'en montant. Bref, il avait l'air aussi tourneboulé qu'elle.

– Poker, Poker, dis-moi ce que je dois faire. Et arrête de me couper la route comme ça tout le temps, on dirait que tu veux me faire tomber.

Elle se pencha à la fenêtre et se dit qu'elle pourrait peut-être atteindre celle de Tante Peggy en grimpant le long du tronc de la glycine et en s'appuyant sur la gouttière. Mais elle se sentait trop vieille et trop grosse pour ce genre de galipettes. Il lui aurait fallu le courage de Zézé Pinta pour y arriver. C'est justement le moment que choisit la voix de cette dernière, ironique, pour fuser dans sa tête :

– Où donc a disparu ta fantaisie, ta témérité, ton audace ?

– Mais c'est le meilleur moyen de me casser la gueule, protesta-t-elle. Je ne suis pas suicidaire à ce point.

Pourtant, tout en sachant qu'elle risquait gros, elle obéit aux injonctions de son double de fiction. Elle attrapa son chapeau orange

En enfilant cet accessoire, peut-être allait-elle se sentir habitée par la hardiesse du personnage ? Et de fait, en coiffant le Borsalino, elle se sentit transformée, investie, prête à affronter tous les dangers.

– Allez Calypso, grimpe ! l'encouragea la voix de Zézé Pinta. Tu es une battante.

Elle entreprit alors d'escalader l'espace qui séparait sa fenêtre de celle de sa tante. Mais ce n'était pas aussi facile que sur les tournages. Il faut dire qu'à l'époque, elle avait quelques années – et surtout – quelques kilos en moins. Elle finit par atterrir laborieusement, tout essoufflée, sur le parquet du salon de Tante Peggy. Elle se précipita dans sa chambre, mais sa tante n'était pas là.

Elle sortit par la porte des parties communes, donnant directement sur la ruelle, afin de ne pas perdre de temps à ouvrir le rideau de fer de la boutique et se précipita dehors, en direction de la caserne des carabiniers, place du Palais, à deux pas de sa maison.

Poker la devançait, mais arrivé à destination il s'écarta pour la laisser s'expliquer, sans interférer.

Les deux carabiniers de faction durant la nuit écoutèrent le récit saccadé et confus de Calypso et n'y comprirent pas grand-chose. Ils ne voulaient pas alerter leurs supérieurs pour une crise de panique non justifiée et étaient censés régler eux-mêmes ce genre de conduite agitée.

Comme elle avait prononcé le nom d'Hugo Pujol au milieu de son histoire incohérente, ils l'appelèrent directement. Tout en étant leur officier supérieur, il n'était pas un haut gradé. Il faut dire que les mots *blessé, mort, cadavre*, avaient fini par les alarmer.

Hugo apparut enfin, accompagné de trois autres carabiniers. Il ne manifesta aucune surprise apparente en la voyant affublée de ce couvre-chef et il lui demanda de lui réexpliquer lentement le déroulement des événements.

Il avait du mal à la croire. Elle avait dû s'endormir devant un thriller effrayant, à la télé, et s'était réveillée en proie à une hallucination. Il était bien placé pour savoir qu'il ne se passait jamais rien de grave sur le Rocher.

Il finit par comprendre qu'il n'y couperait pas et il se décida à l'accompagner jusqu'à cette fameuse cave, scène du film d'horreur. Il la suivit avec ses trois compères, sans pourtant se presser.

Ils marchaient dans les rues silencieuses du Rocher, guidés par Calypso à présent muette et devancés par Poker, tandis que l'aube pointait son nez.

En arrivant devant la boutique, ils découvrirent Colette qui attendait, fébrile, dans la rue, l'air hagard.

– Mais qu'est-ce que tu fais là ? interrogea Colette.

– Et toi ?

CHAPITRE 10 - Un cadavre inconnu ?

– Je n’arrivais pas à dormir, dit Colette. J’ai attendu Boris toute la nuit, après ce que tu m’as dit hier. Mais il n’est pas venu.

Calypso l’écouta distraitement tout en ouvrant le rideau de fer du magasin.

Colette observa les carabiniers de façon interrogative.

– J’ai trouvé le cadavre d’un inconnu dans la cave, dit Calypso machinalement.

Son amie mit sa main sur sa bouche :

– Quelle horreur !

Tout en frissonnant, Calypso indiqua à Hugo Pujol la porte qui menait dans les sous-sols, jusqu’à l’atelier.

– Je préfère rester ici, si cela ne vous dérange pas.

Puis, se tournant vers Colette, elle ajouta :

– Maintenant que tu es là, je me sens mieux.

– Ces escaliers mènent à l’atelier ? demanda Hugo en essayant de recouper la réalité du lieu avec le récit entremêlé d’émotions que lui avait livré Calypso, un peu plus tôt.

Il n’était jamais allé plus loin que l’espace de vente du magasin.

– Oui. C’est un local pour les réparations, avec un coin garage. Éclairez-vous avec vos portables, l’ampoule est grillée, je crois. En tout cas, il n’y a pas de lumière.

Hugo et ses acolytes, suivis de Poker, entamèrent la descente. Le chat talonnait précautionneusement la petite troupe d’humains.

La porte était grande ouverte et, au milieu d’un fatras d’objets cassés, ils découvrirent le cadavre, à terre.

Hugo n’en revenait pas.

– Incroyable, dit-il à voix basse. Elle avait raison.

Au même moment, il reconnut à qui appartenait le corps.

– C’est Boris Lambert ! s’exclama-t-il.

Boris, tout à fait reconnaissable, gisait à terre, baignant dans une flaque d'eau qui mouillait son ventre. L'arrière de son crâne semblait fracassé et du sang tachait le dos de son polo blanc de tennis.

Hugo s'approcha sur la pointe des pieds tout en demandant d'un geste ample à ses collègues de rester plus loin. De toute évidence, il s'agissait d'une scène de crime et même s'il n'avait aucune expérience dans ce domaine, il avait vu assez de séries policières pour savoir qu'il ne fallait pas polluer l'endroit.

Il posa deux doigts sur le cou de Boris, constata que le cœur ne battait plus et il jeta un coup d'œil général pour tenter d'enregistrer les détails.

Poker, de son côté, s'avança jusqu'au corps et le renifla. Il était étonné par l'odeur. Il n'avait pas vraiment vu de qui il s'agissait la première fois et s'il s'était enfui, c'était à cause de l'atmosphère violente qui avait envahi l'espace. Il s'était senti en danger.

Tout avait changé à présent. Il régnait un climat calme, comme après le passage d'une horde de pilleurs brutaux, quand le silence revenait.

Alors qu'il aspirait les odeurs mêlées qui submergeaient le lieu, il dirigea son attention vers la statuette du chien, achetée la veille par Boris. Elle se trouvait un peu plus loin, entre deux pieds de chaise cassés et un abat-jour Napoléon III, en partie dévissé.

Hugo le regardait, songeur, se demandant ce qu'il devait faire. Il n'avait jamais été confronté à ce genre de situation et il était comme paralysé.

Soudain, Poker tourna le dos à la scène et se dirigea de nouveau vers la porte. Ce mouvement brusque fit sursauter Hugo et les trois hommes suivirent le chat dans l'escalier.

Quand ils arrivèrent dans la boutique, Hugo prit Calypso à part :

– Tu ne m'avais pas dit qu'il s'agissait de Boris, chuchota-t-il pour que Colette ne l'entende pas.

– Boris ? Qu'est-ce que tu racontes ? Mais non, c'est pas Boris.

– Chut, continua-t-il sur le même ton, en montrant leur amie.

– Désolée, je ne sais pas qui c'est, mais je suis sûre que ce n'est pas Boris.

– Comment tu as pu ne pas le reconnaître ? s'énerva Hugo. Écoute, tu n'as qu'à aller voir par toi-même.

– Il est vraiment mort ?

– Oui, plus mort que ça, c'est pas possible.

– Alors, viens avec moi.

Tout en disant ces mots, elle se demanda pourquoi elle était devenue subitement si peureuse. Elle réalisa alors qu'elle ne portait plus son chapeau. Elle le saisit sur le bord du comptoir, l'enfonça sur son crâne, et ainsi coiffée, accompagnée d'Hugo qui avait déjà commencé la descente vers l'atelier, tout en pianotant sur son téléphone, elle se prépara à affronter le corps pour la deuxième fois.

– Que se passe-t-il ? lui demanda Colette.

– Je dois vérifier quelque chose avec Hugo, répondit Calypso. J'en ai pour cinq minutes.

Hugo essayait d'appeler la police, quant au dernier moment il se ravisa. C'était plus simple de contacter directement Vadim Pavlov, puisqu'il avait son numéro de portable.

Le temps qu'il cherche dans ses contacts, ils étaient arrivés en bas.

En voyant le cadavre, Calypso eut un mouvement de recul. Boris ! Quelle horreur ! Elle frissonna de stupeur et pensa instantanément à Colette qui était là-haut, à quelques mètres. Qu'allait-elle lui dire ?

– Ce n'est pas possible. Je t'assure qu'il y avait un autre cadavre, ici.

– Tout à l'heure, sous le choc, tu n'as pas reconnu Boris et maintenant tu subis le contrecoup. Tu devrais aller te reposer.

– Non, non et non. C'était quelqu'un d'autre, je suis formelle.

– Formelle, formelle. Je te rappelle qu'il faisait sombre.

– Et alors ? Je sais ce que j'ai vu. C'était un autre mort. D'ailleurs, il n'était pas dans la même position. Et il était plus mince. Et il avait une bague. Et il ne portait

pas des chaussures bateau bleu marine et des chaussettes blanches, mais des mocassins à pompons, en daim orange.

Hugo la regardait à présent comme si elle était en train de perdre la raison sous ses yeux et il se demandait ce qu'il fallait faire dans ce cas. Devait-il la gifler pour qu'elle reprenne ses esprits ? On voyait ça parfois dans les films. Il appuya sur le numéro de Vadim Pavlov, dans ses contacts.

– Il y a d'autres détails encore, continua-t-elle, mais ça ne me revient pas tout de suite.

Poker miaula avec véhémence, en se frottant contre ses mollets.

– Regarde le chat. Tu ne vois pas qu'il essaye de dire comme moi ? Seulement bien sûr, un chat, personne ne le comprend.

Hugo, persuadé qu'elle perdait la tête, s'apprêtait à baisser les bras devant la panique caractérisée de cette quinquagénaire coiffée d'un chapeau orange fluo et il allait lui répéter de monter se reposer, quand Vadim décrocha son téléphone.

Hugo lui expliqua la situation, tandis que Calypso remontait en faisant des yeux ronds et en se demandant si elle avait eu une hallucination quand Poker l'avait entraînée, cette nuit, dans la cave.

En entrant dans la boutique, Calypso insista pour que Colette rentre chez elle. Elle devait réfléchir à la façon de lui annoncer la nouvelle, mais pas comme ça, pas tout de suite.

Pourtant Colette sentait quelque chose de louche.

Quand elle comprit qu'elle n'obtiendrait aucun renseignement de la part de Calypso, elle s'approcha d'Hugo avec anxiété. Celui-ci avait ouvert la vitrine et il guettait l'arrivée de la police.

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda Colette d'une voix rauque. Pourquoi Caly ne veut rien me dire ?

Hugo la prit finalement à part pour lui expliquer que Boris avait été tué dans l'atelier de la brocante.

Colette s'évanouit.

CHAPITRE 11 - Une histoire à dormir debout

– Colette ! Colette !

Calypso et Hugo avaient allongé Colette sur le canapé de la boutique et tentaient de la réveiller en lui secouant les épaules. Quand elle ouvrit enfin les yeux, elle eut un regard d'incompréhension, puis d'affolement. Tout lui revint d'un coup.

– Boris ! Où est Boris ? Je veux voir Boris, répétait-elle.

– Ma chérie, calme-toi, dit Calypso.

S'adressant à Hugo, elle chuchota :

– Appelle Jean Bernardi. Il lui donnera un sédatif.

Colette se leva d'un coup et se précipita vers les escaliers, mais les carabiniers parvinrent à l'empêcher de passer.

– Laissez-moi descendre ! hurla-t-elle, désespérée.

Pourvu que Jean arrive vite, songea Calypso en prenant son amie dans les bras.

– Ça va aller, ma chérie, je reste avec toi.

Colette s'effondra, en pleurs.

Hugo appela le médecin. Il savait que Boris et Jean étaient amis, il prit donc des pincettes pour lui annoncer ce qu'il se passait. Il s'éloigna au fond de la pièce afin que Colette n'entende pas leur conversation.

– Allô ?

– C'est Hugo. Il faut que tu viennes vite.

– Je suis de garde à l'hôpital. Pourquoi ?

– Tu peux t'absenter ?

- Si je le signale et que je reste joignable, oui.
- Il s’est passé quelque chose à la brocante de Peggy Lorenzi.
- C’est Calypso Finn ? demanda Jean, inquiet.
- Non, pas à Calypso. À... euh, je préfère que tu viennes, ça m’embête de te l’annoncer au téléphone. Et il faudrait des calmants pour Colette Lambert.
- Colette ? Mais pourquoi ? Qu’est-ce qu’elle fait à la brocante à cette heure-ci ?

– Je te dirais tout, mais... euh... Tu sais qui est le médecin légiste qu’il faut appeler en cas de mort accidentelle ? Ou soudaine ? Ou inhabituelle ?

Il s’empêtrait dans ses explications.

– Je suis formé en médecine légale. Je peux donc faire office de médecin légiste pour une constatation de décès en attendant l’autopsie. Dis-moi qui est le mort.

– C’est Boris Lambert, lâcha Hugo.

– Boris ? Que lui est-il arrivé ?

Un fragment de stress perçait dans sa voix.

– Il a été assassiné dans la cave de la brocante.

– Boris ? Assassiné ? Quelle horreur !

– Il faut que tu viennes pour Colette. Ça ne va pas fort.

– J’arrive. Je ferai les premières constatations et je m’occuperai de Colette.

Le commandant Vadim Pavlov débarqua au moment où Hugo raccrochait. Il était accompagné de son adjointe, Patricia Asoyan, une petite femme brune, la trentaine, au regard déterminé et fureteur. Elle semblait tout excitée.

Il avait réveillé le procureur général, Jacques Bertrand, un grand roux au visage contrarié qui n’avait pas voulu croire ce que lui avait rapporté un carabinier. Si la nouvelle se confirmait, le meurtre pourrait permettre à son parcours de faire un véritable bond en avant. Dans cette ville réputée calme et sécurisée, un événement lui permettant de faire briller ses compétences serait bon pour sa carrière. C’était inespéré. Mais il faudrait que tout soit rondement mené. Il n’avait qu’une hâte : en terminer au plus vite avec les tracasseries de l’enquête et que le procès commence.

En arrivant sur les lieux, le procureur se tint un peu à l'écart, comme s'il rechignait à être mêlé à ce foutoir. Vadim Pavlov semblait un peu déphasé. On lui avait dit qu'il ne se passait jamais rien, ici, à part quelques personnes éméchées ou parfois un petit cambriolage.

À Lille, où s'était déroulé l'essentiel de sa carrière, la découverte d'un cadavre faisait presque partie de son quotidien. Mais sur le Rocher, c'était un événement. Quand il avait quitté le Nord pour accompagner Estelle, sa femme, qui venait d'accepter un emploi de directrice d'hôtel, il avait d'abord râlé, ne voulant pas abandonner son commissariat et l'équipe avec laquelle il avait lié des liens très forts, durant ses longues années de service. Mais Estelle rêvait de cette promotion alors il avait accepté de la suivre, à reculons au départ, ensuite avec résignation, sans se défaire de son air bougon. Depuis qu'Estelle l'avait quitté, après seulement un an de vie commune sur le Rocher, il avait compris que le destin s'était moqué de lui et il n'avait plus qu'une seule envie, retourner d'où il venait, dans une ville où son rôle était important, où il pouvait aider les autres.

Il faut croire qu'à force de souhaiter de l'action, elle était arrivée. Si seulement il avait fait un peu moins chaud. La nuit était à peine terminée et déjà il se sentait moite et transpirant. Foutue région, ensoleillée en permanence.

Vadim salua Hugo avant de jeter un bref coup d'œil à Calypso et à Colette.

– Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-il. Elles vont bien ?

– Colette est sous le choc. C'est Boris Lambert qui...

Hugo s'arrêta d'un coup, puis poursuivit en chuchotant.

– Boris, son mari, a été assassiné dans la cave.

En bon professionnel, Pavlov ne laissa transparaître aucune émotion. Il se contenta de répondre froidement :

– Vous avez sécurisé les lieux ?

Hugo hésita une seconde avant de dire :

– Oui, enfin « sécurisé »... on a regardé et le meurtrier n'était plus sur le site.

– Je veux dire : avez-vous sécurisé la scène de crime ? Personne ne doit y entrer à part mes équipes, c’est clair ?

Hugo trouva sa remarque un peu sèche, mais il ne broncha pas. Après tout, Vadim connaissait son métier. Sa réputation l’avait précédé. C’était lui qui avait résolu l’affaire de l’étrangleur aux gants jaunes de Lambersart. Un serial killer de la pire espèce, qui avait empêché les habitants de l’agglomération lilloise de dormir pendant plusieurs années. Hugo l’observait avec respect.

Dire qu’il était venu ici pour être avec sa femme et qu’en moins d’un an, elle l’avait quitté, le pauvre. Tout le monde se demandait s’il allait retourner à Lille. Hugo était persuadé qu’il ne resterait pas. Tout était trop calme, trop lisse pour ce flic écorché. Sauf qu’avec ce cadavre sur les bras, il allait sans doute rester au moins jusqu’à l’élucidation.

– Entendu, se contenta-t-il de répondre.

– Vous avez appelé le légiste ?

– Jean Bernardi est en chemin, il sera là dans cinq minutes.

– Bernardi, médecin légiste, vous êtes sûr ?

– Oui, enfin je pense. Il a une formation de médecine légale. Mais c’est vrai qu’il continue à exercer comme médecin. Il a son cabinet, je veux dire. C’est qu’ici, on n’a pas vraiment besoin de...

Vadim prit un air contrarié. Il n’aimait pas la façon dont commençait cette enquête.

Hugo Pujol, Vadim Pavlov, Patricia Asoyan et Jacques Bertrand, le procureur, descendirent les escaliers en direction de l’atelier.

Hugo leur montra le chemin et s’arrêta à la porte, tandis que les deux policiers enfilaient des gants et des protections de chaussure. C’était la première fois de sa vie qu’il se trouvait sur une scène de crime et même s’il n’avait pas particulièrement apprécié Boris, l’apercevoir gisant dans son sang lui donnait la nausée.

Ses confrères se moquaient souvent de sa sensibilité. Mais ce qui l'intéressait avant tout était la musique et s'il avait postulé pour intégrer le corps des carabiniers, c'était en tant que musicien aussi habile au saxo qu'à la trompette. Son rôle était de jouer dans la fanfare et non de découvrir des cadavres dans une cave. Il jeta rapidement un coup d'œil à Bertrand qui ne semblait pas très à l'aise, lui non plus.

C'est à ce moment-là que Jean arriva.

– Alors c'est bien Boris, dit-il en regardant le corps.

– Oui, répondit laconiquement Pavlov.

Jean eut soudain les larmes aux yeux.

– Ça va aller ?

– Oui. Mais on se connaissait depuis si longtemps. Qu'a-t-il bien pu se passer ?

– J'espère qu'on va vite le découvrir.

Jean enfila, lui aussi, des gants et des protections de chaussure. Il respira un grand coup avant de s'approcher de Boris.

– Pauvre vieux, lança-t-il en apercevant son crâne ensanglanté.

Il prit son pouls méthodiquement, mais il savait que la conclusion allait de soi. Boris était mort, suite à l'impact d'un objet qui lui avait fracturé le crâne.

Vadim laissa traîner son regard et il découvrit la statuette ensanglantée, sur le côté.

– On peut dire que le meurtrier n'a pas tenté de cacher l'arme du crime.

– Ou bien qu'il a été surpris par Calypso et a vite détalé ? suggéra Hugo.

– C'est fort probable, car pour moi la mort remonte à une heure maximum. Mais l'autopsie le démontrera avec certitude.

– Ce qui est bizarre, c'est cette flaque d'eau dans laquelle il baigne, dit Patricia. Il n'y a pourtant pas de fuite apparente dans la cave.

– Oui, c'est étrange, répondit Vadim.

Ce dernier fouilla les poches de Boris et déposa leur contenu dans un sachet en plastique : paquet de chewing-gums entamé, pièces de monnaie et deux trousseaux de clés.

Patricia prit des photos et installa des bandes de sécurité en plastique jaune. Puis à la demande de son chef, elle appela les services de la scientifique niçoise.

Ils remontèrent à la brocante et le procureur donna tout pouvoir à Vadim pour commencer l'enquête :

– Débrouillez-moi ce merdier le plus vite possible et sans faire de vagues. Lambert est un homme connu, ici. Sans parler de sa fortune considérable, c'est un pilier du milieu paroissial et caritatif. Ça va jaser, c'est sûr, mais je ne veux pas que ces fouille-merdes de journalistes nous empoisonnent la vie pendant des semaines. Ça ne doit pas être bien compliqué. Sûrement un crime crapuleux. Je compte sur vous pour mener rondement cette enquête. Je rentre me recoucher.

Jean Bernardi proposa à Colette de la raccompagner chez elle.

En aparté, Vadim informa Jean qu'il aurait besoin d'interroger Colette, le lendemain.

– Vous ne soupçonnez tout de même pas Colette ? C'est la douceur incarnée ! Je vais devoir lui donner un calmant. Je ne suis pas sûre qu'elle sera en état de répondre à vos questions, demain matin.

– Faites au mieux, je ne veux pas perdre de temps. Tout se joue au début dans une enquête. Et ma procédure, c'est toujours d'interroger le conjoint en premier, après la personne qui a découvert le cadavre, bien sûr.

– Comptez sur moi, mais si vous pensez que c'est elle, vous faites fausse route. Je la connais depuis longtemps, elle refuse même de tuer les moustiques alors briser le crâne de l'homme qu'elle aime...

– Je ne dois écarter aucune piste.

Jean haussa les épaules et fit quelques pas vers Calypso.

– Ça va aller ? Pas trop secouée ?

Calypso le regarda avec reconnaissance pour son attention.

– Pour l’instant, je tiens le coup, dit-elle.

Il lui sourit avec douceur et alla chercher Colette. Ils quittèrent la boutique tous les deux.

Pavlov se dirigea alors vers Calypso. Elle avait l’air bizarrement calme alors qu’il l’avait trouvée plutôt agitée quand il était arrivé. Il se demanda pourquoi elle portait un chapeau orange sur la tête.

– Est-ce que votre tante, Peggy Lorenzi, est chez elle ?

Calypso eut une minute d’hésitation, puis répondit :

– Non, je crois qu’elle n’est pas là.

Elle préférait ne pas le dire tout de suite à la police. Tante Peggy devait avoir une bonne raison d’être absente et il serait toujours temps d’en parler plus tard.

– Ce n’est pas un peu inhabituel pour une femme de son âge ?

– Oh, je ne me mêle pas de la vie privée de ma tante. Et elle est tout sauf habituelle.

Vadim prit un air suspicieux.

– Vous n’allez quand même pas imaginer que Tante Peggy a fracassé la tête de Boris et qu’elle est partie en cavale ?

– Je n’exclus absolument rien.

Calypso haussa les épaules.

– Si vous avez du temps à perdre.

– Merci de ne pas émettre de commentaire sur ma façon de faire mon métier. Maintenant, vous allez me dire tout ce que vous savez.

– J’ai juste une question. Est-ce que le cadavre va rester là toute la nuit ? Je ne suis pas spécialement peureuse, mais ça me gêne un peu.

– L’équipe de la scientifique va arriver pour les prélèvements et évacuer le corps. Ils seront là d’ici une heure maximum. Vous et votre tante pouvez dormir à l’hôtel, si vous préférez. Vous ne voulez pas essayer de l’appeler pour la prévenir ?

– Vous vous doutez bien que je l’ai déjà fait ! Elle ne répond pas. C’est pour cela que je suppose qu’elle n’est pas là. Et non, je ne vais pas aller à l’hôtel et de toute façon, je n’ai pas sommeil.

Pavlov l’observa l’air mi-énervé, mi-admiratif. Elle n’avait pas peur de rester seule sur un lieu de crime. Il ne put s’empêcher de trouver ça suspect, aussi. À ce stade, tout le monde l’était.

– Donc, racontez-moi ce qu’il s’est passé.

Calypso expliqua le déroulement de sa soirée, en omettant volontairement l’épisode d’escalade de la fenêtre pour entrer dans la chambre de sa tante, jusqu’à la découverte du cadavre et sa fuite pour aller chercher de l’aide auprès des carabiniers.

Cette fois, son récit était plus posé. Elle-même essayait d’ordonner les événements en se rappelant leur déroulement.

– Et le plus fou, c’est que ce n’était pas Boris !

– Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

– Le premier cadavre, je veux dire.

– Comment ça, le premier cadavre ? Il y a un seul cadavre dans la cave. Celui de Boris Lambert.

– Ce n’était pas lui, au début.

Vadim arrêta son interrogatoire pour observer un instant Calypso. Elle avait l’air complètement dingue avec son chapeau orange sur la tête. Sans doute le choc.

– Madame Finn, vous êtes bouleversée par ce qu’il s’est passé...

– Je ne suis pas bouleversée du tout. Je détestais Boris. Enfin, pas au point de vouloir qu’il finisse comme ça. Je sais très bien ce que je dis. Quand je suis descendue à la cave, ce n’était pas Boris qui était là, mais un autre homme, vêtu d’un col Mao couleur saumon.

Vadim lança un regard à Hugo qui haussa les épaules.

– Et cet autre homme, il est où alors ?

– Je vous le demande, c’est vous le flic, non ?

Vadim se dit que cela ne servait à rien de continuer l'interrogatoire et qu'il valait mieux la voir demain après une bonne nuit de sommeil.

– Vous pouvez aller vous coucher. Je posterai un policier après le départ du corps. Vous n'avez rien à craindre.

– Je n'ai pas peur, lui dit-elle, offusquée, avant d'ajouter sur un ton provocateur, je suis Zézé Pinta et avec mon chapeau orange, je suis invincible.

Elle monta dans sa chambre en criant :

– Je reviens, je vais enfiler une tenue correcte.

Elle est vraiment siphonnée, estima Vadim en l'observant gravir les marches.

Déboulant de nulle part, le faisant sursauter, une tornade de poils crachant et feulant atterrit devant lui comme s'il tombait du plafond, pour suivre Calypso dans l'escalier.

Comme pour conclure, Hugo lui expliqua, fataliste :

– C'est Poker, le chat du Rocher.

CHAPITRE 12 - Un macchabée dans la nature

Vadim Pavlov consulta l'heure et décida qu'on pouvait maintenant réveiller les voisins. Inutile d'attendre que tout le monde parte au travail.

– Asoyan, interpella-t-il. Vous prenez deux gars du poste et vous ratissez la ruelle, surtout les voisins. Vous leur demandez tout et n'importe quoi. L'important c'est de les faire parler. Essayez de savoir s'ils ont entendu ou vu quelque chose, mais aussi ce qu'ils pensent de Boris Lambert, de Peggy Lorenzi et de Calypso Finn. Ah et aussi de Colette Lambert, bien entendu. Et de ce type, là, l'homme à tout faire de la boutique.

– Arthur Picco ?

– Oui, lui. D’ailleurs, c’est le grand absent. Comme cette Peggy. Essayez de dénicher les ragots, de fouiner.

Patricia Asoyan avait sorti un carnet et consignait tout ce qu’il lui disait, en tirant la langue. Vice-présidente du club de boules du Rocher, elle avait davantage l’habitude de noter les points de la pétanque que les interrogatoires d’enquêtes. Mais un vrai meurtre, une vraie investigation, comme dans ses séries préférées, c’était quand même autre chose. Elle se sentait grisée et les images de *Capitaine Marleau*, de l’*Inspecteur Barnaby*, ou de *Julie Lescaut* tourbillonnaient dans sa tête. Remplie d’un sentiment aigu de responsabilité, elle tenait à ce que son enquête soit menée rondement et surtout proprement.

En attendant l’équipe scientifique, Vadim Pavlov redescendit à l’atelier en examinant les différentes façons d’y accéder. Il y avait l’escalier de la maison, bien sûr, mais aussi deux entrées au sous-sol, une immense porte de garage et une petite porte dérobée rejoignant le petit escalier.

Dans la ruelle en contrebas, il constata que les caméras de surveillance avaient été brouillées, taguées avec de la peinture en bombe.

Les formalités d’usage se déroulèrent normalement et dans la matinée, tout le monde était parti, y compris le corps.

Pavlov remonta au magasin interroger Calypso.

Dans l’intervalle, elle avait ouvert la vitrine, sorti les meubles qui étaient toujours exposés devant. Assise derrière son comptoir, elle consulta son téléphone.

Elle ne portait plus son chapeau orange fluo et était vêtue tout à fait normalement d’une chemise en coton jaune et d’un pantalon flottant turquoise.

Quand Vadim l’interrogea, il lui posa des questions très précises sur le déroulement des faits. Comment elle avait été amenée à suivre Poker ? Comment elle s’était retrouvée en bas ? Comment elle était remontée en courant et pourquoi ? Elle lui raconta en détail ce qu’elle avait déjà expliqué à Hugo et

l'histoire de la statuette qu'elle avait laissé tomber par terre. Il prenait des notes d'un air suspicieux.

Tante Peggy arriva tout ensommeillée, enveloppée dans un kimono de soie avec des motifs colorés de paysages japonais.

Calypso se retourna vers elle :

– Tu étais là ? Je t'ai appelée, tout à l'heure.

– Tu sais bien que je prends des somnifères, mon chaton, répondit Peggy d'un ton innocent. Je n'ai rien entendu.

Calypso ne releva pas, mais elle remarqua que sa tante était maquillée et que, sous sa robe de chambre, elle avait l'air habillée. Elle décida de ne pas insister devant Pavlov et entreprit plutôt d'expliquer à sa tante qu'on venait de trouver un cadavre dans leur atelier.

– Plus exactement celui de Boris.

– Plaît-il ?

Il fallut un petit moment pour qu'elle digère l'information, mais elle reprit immédiatement le contrôle de ses réactions.

– Appelle immédiatement Loulou, ma chérie. Il vaut toujours mieux avoir un avocat avec soi, dans une histoire de meurtre. Loulou est la femme de la situation.

– Mais elle n'est pas plutôt spécialisée en droit des affaires ?

– Un avocat est un avocat et Boris était son ami. Enfin plutôt l'ami d'Arthur, son mari. Bref, les deux couples se voyaient souvent. Quand elle va savoir ça, si tu fais appel à un autre avocat, elle ne comprendra pas.

– Mais enfin Tante Peggy, pourquoi est-ce que j'appellerais un avocat ? Ce n'est pas moi qui ai tué Boris !

– C'est exactement ce que j'allais vous demander, dit Pavlov. Pourquoi appeler un avocat ? Vous avez quelque chose à vous reprocher ?

Il fit deux pas vers Peggy et lui posa quelques questions sur le couple, Boris, Colette. Il eut l'air très intéressé en découvrant que Boris Lambert était considéré par tous comme un mauvais mari et que Colette était une femme malheureuse.

Il avait assisté à la querelle, au restaurant, sans bien comprendre les tenants et les aboutissants, car il n'était pas assez près pour avoir tout entendu. Néanmoins, il était clair qu'une scène de ménage avait eu lieu. Boris avait quitté l'endroit en colère, Colette pleurait et à part Jean Bernardi, tout le monde était resté pour la consoler.

Calypso décida de revenir à la charge avec son double cadavre, car ressasser tout ce qu'ils avaient vécu au restaurant l'ennuyait.

– Et ce que je vous ai dit tout à l'heure que ce n'est pas Boris que j'ai vu mort la première fois ? Vous allez en faire quoi ?

– Eh bien, je vous écoute. Je recueille les témoignages avec la même objectivité. Donc, laissez-moi mener l'enquête. Elle ne fait que commencer. Cependant je ne suis pas obligé de prendre en compte les hallucinations.

Calypso écarta la remarque d'un geste. Elle ne voulait pas se froisser pour si peu et continua son raisonnement à voix haute :

– Si ce n'est pas Boris que j'ai vu mort la première fois, ça veut dire qu'il y a deux morts, n'est-ce pas ? Et qu'il y a donc un cadavre qui se balade dans la nature.

Vadim la regarda, stupéfait.

Tante Peggy tapotait de ses ongles carmin le bord du comptoir et s'impatiait. Finalement, elle s'écria :

– Je sais que c'est déplacé, mais qui aurait envie d'un thé ? Je n'ai pas encore pris mon petit-déjeuner.

Empêtrés dans leur discussion, Vadim et Calypso ne daignèrent même pas lui jeter un regard. Mais quand elle commença à monter les escaliers, Calypso lui cria au milieu d'une phrase :

– Je préfère un chocolat, si tu veux bien. Un italien, bien épais et bien noir.

– À cette heure-ci ? dit Tante Peggy.

– Il n'y a pas d'heure pour un bon chocolat.

– Ça, c'est bien vrai.

Tante Peggy pianota sur son téléphone et ils l'entendirent s'exclamer :

– Allô ma chérie ? Loulou ? Oui, c'est moi, Peggy. Je suis désolée de t'annoncer brutalement cette nouvelle, mais est-ce que tu as appris que...

Quand Tante Peggy eut disparu dans l'escalier, Vadim fixa Calypso avec insistance.

– Vous cherchez quoi en tenant ces propos incohérents ?

Il se demandait si elle ne voulait pas embrouiller son enquête. Elle répétait, en boucle : « ... ce n'est pas lui le mort, c'est un autre, enfin oui d'accord celui-là est mort aussi, mais il y a un autre mort, il y a deux corps... » Elle n'en démordait pas. En réalité, plus elle sentait la méfiance et la suspicion de Vadim, plus elle s'enfermait. Vexée de ne pas être crue, bien sûr, mais aussi d'être soupçonnée. Car elle voyait bien que plus elle pataugeait dans son témoignage, plus il se défiait d'elle. Si elle continuait, elle allait perdre toute crédibilité à ses yeux, si tant est qu'elle en eût détenu une un jour.

Finalement, il se dirigea vers le couloir du fond, en demandant qu'on lui installe un petit espace, dans un coin de la boutique, pour lui permettre d'interroger quelques personnes sur le vif.

– Et préparez-moi un double des clés, de devant et d'en bas. Je veux pouvoir aller et venir.

– Comment ? Et pourquoi ça ? Je me demande si vous avez bien le droit de faire ce genre de choses.

– Vous ne comprenez pas qu'un assassinat a été commis chez vous ? Vous devriez vous estimer heureuse que je fasse mettre sous scellés seulement l'atelier et non la boutique aussi.

Sur ces paroles, il sortit sans la saluer. *Quel con !* se dit-elle. Il lui parlait avec une telle condescendance. Elle savait pourtant ce qu'elle avait vu. Si le premier cadavre avait disparu, c'est que quelqu'un s'en était débarrassé. Quelqu'un qui n'avait pas eu le temps de faire disparaître Boris.

Le meurtrier.

Calypso sentit soudain des frissons parcourir son corps. Le meurtrier l'avait donc vue. Et il risquait de vouloir la tuer à son tour, car elle était la seule à savoir qu'il y avait, en réalité, deux macchabées.

CHAPITRE 13 - Risque de burnout

Il se passa encore une bonne demi-heure pendant laquelle Calypso, préoccupée, prit tout de même la peine de répondre à des clients entrés pour demander le prix de certains objets.

Quand Loulou arriva à moto, casque à la main, elle lui demanda ce qu'il s'était passé. Elle n'avait pas l'air vraiment surprise ni dévastée alors qu'elle connaissait Boris depuis l'enfance.

– Il fallait bien que ça arrive un jour.

Calypso ne releva pas. Elle savait que tout le monde détestait Boris, à part Colette, mais n'aurait jamais imaginé que quelqu'un soit prêt à l'assassiner.

Elle lui retraça sa découverte d'un premier corps, ou plutôt cadavre, distinct de celui qu'avait trouvé Hugo, un peu plus tard.

Ce qui était bien avec Loulou, c'est qu'elle n'avait pas l'air de douter de sa parole et qu'elle saisissait tout, au quart de tour. Calypso se souvenait que déjà, adolescente, elle aimait son esprit et sa vivacité.

– Visiblement, mon insistance à affirmer qu'il y a eu deux cadavres et non un seul me vaut maintenant les soupçons de Vadim.

– Écoute, Caly. Tel que je vois les choses, tu n'as qu'une seule solution. T'impliquer directement dans l'enquête. Si tu veux écarter les soupçons, tu dois

fouiller de ton côté. Tout le monde sait comme tu es douée pour élucider les crimes.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Ce n'est pas parce que j'ai joué toute ma vie le rôle d'une détective que j'en suis devenue une.

Mais au fond d'elle, Calypso y croyait. Avoir tourné pendant tant d'années dans ces épisodes où à chaque fois il lui fallait résoudre un meurtre, avait fait d'elle une sorte d'experte en la matière. Elle connaissait exactement toutes les raisons et tous les mobiles qui pouvaient pousser les gens à commettre un crime et elle savait également les erreurs qu'il fallait essayer d'éviter lorsque l'on menait une enquête.

– Tu crois que j'ai oublié ce qu'il s'est passé, quand on était en quatrième ? dit Loulou. Tu m'as sauvé la vie.

– De quoi tu parles ?

– Tu ne te souviens pas ? Eh bien moi, si. De tous les détails. Je souffrais déjà pas mal du harcèlement de ces garces, simplement parce que je n'étais pas comme elles, que je ne répondais pas à leurs critères. Mais cette fois-là, lorsque cette nouille de Karine s'est fait voler son journal intime *Hello Kitty*, évidemment, elles m'ont accusée en premier. Et si tu n'avais pas résolu l'affaire en confondant la voleuse, imagine ce qu'il serait advenu de moi ?

– Ce n'est pas parce que j'ai débusqué une piqueuse de journal intime d'adolescente, que je suis capable de découvrir un assassin. D'ailleurs, avec mon problème, si je commence, ça va finir par m'obnubiler.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je remarque instantanément des détails et s'il y a un problème à résoudre, ne serait-ce qu'une paire de clés perdue, je deviens obsessionnelle. Si j'amorce le processus, je ne dormirai pas de la nuit et à la fin ça tournera en boucle dans mon cerveau et je risque de faire un burnout. Donc, je préfère ne pas m'impliquer dans une once d'enquête. Tu comprends ?

– Moi, ce que j’en dis... Si tu préfères être dans le collimateur des flics ! Une fois qu’on y est, c’est difficile d’en sortir.

– Je ne suis pas d’accord, la police a l’air très compétente. Et je suis venue ici pour me reconstruire. J’ai d’autres choses à régler. Je veux du temps pour écrire mon premier roman et ne rien avoir d’autre dans la tête.

Tante Peggy arriva sur ces entrefaites. Elle portait un plateau contenant une théière, plusieurs tasses, un chocolat odorant et des tartines de pain grillé.

– Alors ? Où en êtes-vous ? demanda-t-elle. Tu as résolu le crime ? Tu es tellement douée pour ça, mon chaton.

– Ah non, tu vas pas t’y mettre, toi aussi. Si j’insiste tellement avec mes deux cadavres, c’est pour aider la police. Pas pour mener l’enquête moi-même.

– Mais tu persistes à dire que le cadavre que tu as vu la première fois dans la cave avant d’appeler Hugo n’était pas Boris ?

– Exactement.

Loulou et Peggy échangèrent des regards inquiets.

– Bon, dit Calypso, exaspérée. Je monte chez moi préparer le repas de midi. J’ai prévu un court-bouillon de cabillaud avec du riz et des haricots rouges, façon Caraïbes. Vous êtes invitées à partager ma table. Si Arthur apparaîtrait – je ne sais pas où il a disparu celui-ci, il n’est pas venu de la matinée et je sais qu’il n’avait pas de livraison, enfin je crois. – bref, s’il apparaîtrait, il peut venir se joindre à nous, bien entendu. En attendant je ferme le rideau entre midi et deux.

CHAPITRE 14 - Un petit remontant ?

Poker, la queue battante, se promenait parmi les objets de la brocante en reniflant partout. Au premier étage, Peggy et Calypso se partageaient le court-bouillon de poisson. Loulou avait préféré attendre l'arrivée d'Arthur, dans la boutique et elle suivait les allées et venues du chat avec intérêt. Commenant à trouver le temps long, elle partit en criant :

– Salut, mes beautés. Je vais essayer de trouver Arthur pour le prévenir.

Après son départ, quand il entendit Peggy sortir de l'appartement de Calypso pour monter chez elle, Poker se précipita dans l'escalier. Il avait une petite faim. *Quelle délicieuse odeur de poisson ! Elle va finir par penser à moi, oui ou non ?*

Il tourna autour de Calypso, occupée à tout ranger dans la cuisine, et se frotta contre sa jambe en miaulant :

– Miaou !

– Oh, mon gros matou, qu'est-ce que tu veux, minou chéri ? dit-elle en se penchant pour le caresser.

Il esquiva de justesse la main qui tentait de toucher le haut de son crâne.

Pfiou, je l'ai échappé belle. Moins une qu'elle me grattait la tronche, celle-là. Calypso eut un mouvement de recul et soupira.

– Tu veux un peu de poisson, c'est ça ?

Ah ben, t'as compris ! Faut juste que t'arrêtes avec ta manie de vouloir me choufrougner tout le temps. Je ne suis pas une peluche.

Calypso déposa quelques bouts de cabillaud dans la gamelle du chat.

Cette odeur, hum, fantastique ! C'était pas Dirk Pierson qui cuisinait comme ça. L'ancien brocanteur se contentait de balancer quelques croquettes moisies dans la gamelle, quand il y pensait. Poker en était réduit à devoir attraper des mulots dans la cave et ce n'était pas par gaieté de cœur.

Là au moins, il était pépère. Plus besoin de chasser, les victuailles venaient à lui. Il ignorait ce qu'elle mettait dans la marmite, mais ce parfum était sublime. D'une subtilité inouïe. Sans doute des épices de son pays, le Brésil. Il n'y avait jamais mis les pattes, mais il adhérait à fond.

Poker se jeta comme un affamé sur la nourriture. Une fois le festin terminé, il se lécha les babines et sauta sur un guéridon, juste sous la fenêtre, pour entreprendre une toilette approfondie.

– Oh, mais tu as déjà tout mangé ? C’est bien, mon chachat.

Poker, je m’appelle Poker.

Il observa la rue et constata qu’il y avait déjà quelques clients devant la brocante. Étonnant, à cette heure où tout le monde faisait la sieste. La clochette de la porte d’entrée tinta, annonçant l’entrée d’un visiteur.

Calypso ferma le robinet et descendit au magasin. Poker suivit leur conversation, de loin.

– Comment êtes-vous déjà au courant ? demanda Calypso. Oui je sais, c’est un village, ici, mais quand même. Non, je ne peux pas vous montrer la scène.

La sonnette carillonna encore une fois, puis deux, puis trois, puis il y eut un incessant bruit de sonnerie. Tant et si bien que Poker décida d’y mettre un point final. Il dévala les escaliers et dressa ses poils, en crachant. Les visiteurs reculèrent de stupeur à la vue de ce matou enragé. Même Calypso eut un mouvement de recul. On aurait dit un tigre qui serait passé à la machine à laver et ressorti en version miniature ébouriffée.

– Désolée, mais je crois que mon chat en a assez des bruits de sonneries. Je vais être obligée de vous mettre dehors.

Calypso poussa les visiteurs offusqués, tourna les clés dans la serrure et accrocha la pancarte « fermeture pour quelques minutes, voire plus. »

Elle se retourna vers Poker et éclata de rire :

– Merci, mon chaton.

Il se rengorgea. Il était plutôt satisfait de son exploit.

On pourrait former une belle équipe, elle et moi. Il faudrait juste trois conditions. Numéro un : arrêter de vouloir me grattouiller. Numéro deux : ne plus me donner des surnoms stupides. Numéro trois : continuer à me concocter de bons petits plats.

Calypso remonta dans la cuisine pour achever de mettre la vaisselle dans la machine, tandis que Poker prenait place en vitrine pour faire le guet. À chaque fois qu'un visiteur s'approchait, il lançait son regard le plus effrayant, collait ses griffes contre la vitre et sortait ses dents, en miaulant sauvagement.

Calypso qui l'entendait de la cuisine se demanda si ça tournait rond chez ce chat.

Quand soudain les bruits féroces de Poker s'arrêtèrent. Elle ouvrit la fenêtre et sortit la tête pour regarder en bas. C'était Arthur.

Elle descendit les escaliers tandis que Poker sautait dans tous les sens d'impatience, attendant qu'Arthur referme derrière lui pour se frotter contre ses jambes. Mais celui-ci avait l'air contrarié et ne prit pas la peine de le caresser. Calypso songea alors qu'il devait savoir, pour Boris.

– Tu es au courant ? interrogea-t-elle.

– Au courant de quoi ?

Poker se frotta de plus belle contre Arthur. Il savait que ce dernier aimait bien le gros Boris et que ça allait lui faire un choc. Il aurait besoin de réconfort quand il apprendrait ce qui était arrivé. Calypso fit une grimace, regrettant d'avoir lancé cette conversation. Elle aurait préféré que quelqu'un d'autre lui annonce cette nouvelle. Elle n'était pas très douée pour ce genre de choses.

– Pour Boris, continua-t-elle, ne voyant pas comment faire marche arrière.

Arthur pâlit.

– Quoi, Boris ?

Calypso ne répondit pas instantanément.

– Il est arrivé quelque chose à Boris ?

– Boris a été assassiné dans l'atelier de la brocante.

Arthur écarquilla les yeux et une expression d'horreur se figea sur son visage. *Pauvre vieux*, se dit Poker. *C'est jamais drôle de perdre un pote. C'est comme moi, avec Coffee.*

– Où est-il ?

Sans attendre la réponse, il se précipita en direction de la cave. Il s'apprêtait à pénétrer dans l'atelier, mais ne put ouvrir la porte, condamnée par des scellés rouges dont les cachets de cire tentaient tant bien que mal de verrouiller le battant. De plus, des rubans jaunes en forme de croix penchée barraient l'entrée, d'un cadre à l'autre.

Poker se frotta contre lui pour essayer de le calmer en miaulant désespérément.

Il remonta et s'effondra sur un vieux fauteuil en velours bleu.

Poker sauta sur ses genoux et frotta son museau contre la barbe naissante d'Arthur.

– Boris... murmura Arthur.

– Tu veux une tasse de café ? Ou un petit remontant ? Une *caipirinha* ?

Sans attendre sa réponse, Calypso alla lui préparer le fameux cocktail à base de cachaça, sucre et citron vert. Quand elle le lui tendit, il le but cul sec. Puis il se mit à pleurer en se cachant les yeux et en répétant :

– Ce n'est pas possible ! Boris ! Assassiné ? Tu es sûre ?

Elle prit le temps de tout lui raconter y compris la matinée d'investigation, Vadim, le procureur, Jean Bernardi, la police scientifique, le corps emporté, tout.

Au bout d'un petit moment, il se ressaisit.

– Tu veux toujours que je répare l'objet pour Colette ?

Calypso trouva sa question un peu déplacée, mais Arthur était très consciencieux. Elle lui répondit que ce n'était plus nécessaire.

– C'est un indice. La police l'a pris.

Il s'effondra à nouveau. Calypso nota qu'il était bien le seul à être réellement affecté par la disparition de Boris. Enfin, à part Colette, bien sûr.

– On se connaissait depuis si longtemps.

Calypso lui serra l'épaule, tandis que Poker se lovait contre lui. Elle le laissa un moment seul pour digérer la nouvelle, mais appela Loulou pour lui demander de venir reconforter son mari.

Quand Loulou entra dans le magasin, elle prit Arthur dans ses bras.

Calypso, pour leur laisser ce moment d'intimité, remonta dans la cuisine d'où elle les entendait murmurer sans comprendre ce qu'ils se disaient.

Vadim Pavlov, à la grande surprise de Calypso, ne l'avait pas encore appelée. Elle décida de finir de ranger le contenu des deux valises qu'elle avait emportées de Rio.

Elle songea un instant que tout ce qu'elle possédait était là, devant elle. Des vêtements, quelques bibelots et des bijoux en toc.

Quand elle était partie, elle avait donné tout ce qui était de valeur à sa fille et avait conservé, dans un moment de nostalgie, quelques costumes de ses années de tournage de *Zézé Pinta*. Au milieu d'autres merveilles chatoyantes, elle sortit une robe Marie-Antoinette qu'elle étala sur son lit pour l'admirer.

Poker se jeta dessus pour faire ses griffes sur la dentelle.

– Hey ! Doucement !

Il sauta à terre et dressa ses poils de mécontentement.

– Si tu es sage et que tu arrêtes de griffer partout, je te raconterai l'histoire de l'épisode Versailles.

Poker miaula, intrigué, en mode « vas-y, raconte ».

– Eh bien voilà ! Pour l'épisode 232 de la saison *Zézé Pinta contre les trafiquants de diamants*, j'ai dû poursuivre un gang de voleurs de bijoux dans la jungle alors que je les avais repérés à un bal costumé. Il s'est mis à pleuvoir. Je me suis retrouvée dans un véritable borbier. Ah, c'était la belle époque !

Elle est nulle son histoire. C'est quoi la chute ?

Calypso se pencha vers Poker pour le caresser, mais interrompit instantanément son geste en croisant son regard.

– C'est bon, j'ai compris.

Pas trop tôt, pensa-t-il.

Juste à ce moment-là, Peggy toqua à sa porte.

– Oui ?

– Bonsoir mon petit loup, je ne te dérange pas ?

– Non, Tante Peggy, entre.

Poker se frotta contre Peggy.

J'adore son odeur. Elle sent la lavande. Mmh.

– Je me disais que seuls Colette et Arthur avaient l'air de regretter Boris Lambert.

– Oh, pauvre Boris ! Je l'avais oublié celui-là.

– Enfin, Tante Peggy, ce n'est pas tous les jours qu'un homme se fait assassiner sous ton toit !

– Je sais. Tu crois que c'est Colette ?

– Elle est incapable de cette violence. Ce qui était bizarre, c'est qu'elle déambulait dans la rue devant notre vitrine quand je suis revenue avec Hugo, juste après que j'ai découvert le meurtre. Tu crois qu'on peut tuer sous l'effet d'un choc et ne pas s'en souvenir ?

– Aucune idée. Mais il va falloir que tu enquêtes vite fait, car à mon avis, la police va l'inculper.

Peggy sortit alors son pendule pour lui poser la question.

Voilà encore qu'elle sort ce machin, guetta Poker. Elle me provoque, c'est pas possible. Elle me défie avec un super jouet et elle ne veut jamais que j'y touche.

Alors que le pendule s'agitait dans tous les sens, Poker bondit pour l'attraper et détala dans les escaliers.

– Poker, mon pendule ! s'écria Peggy, offusquée, tandis que Calypso éclatait de rire.

Elles descendirent en courant pour rattraper Poker.

CHAPITRE 15 - Un corbeau sur le Rocher

Tandis que Tante Peggy remontait avec son précieux pendule, arraché aux griffes de Poker, Calypso constata qu'Arthur avait enlevé le panneau de fermeture et s'occupait de visiteurs qui entraient aussi bien pour chiner que pour en apprendre plus sur le meurtre. Il était patient et leur répondait sans s'énervier.

– Il faut qu'il s'occupe, dit Loulou. Ça lui change les idées de parler à des inconnus.

Alors qu'elle s'apprêtait à partir, elle proposa à Calypso de prendre un café avec elle, à la librairie de Colette. Calypso, qui avait également besoin de changer d'air, accepta sans se faire prier. Elle voulut remettre la pancarte « fermeture pour quelques minutes, voire plus », mais Arthur lui assura qu'il pouvait la remplacer sans problème.

En chemin, Loulou lui expliqua qu'elle devait prendre sa suggestion au sérieux.

– Tu dois absolument te disculper, puisque l'arme du crime est pleine de tes empreintes. Je te signale qu'elle vient de ta brocante. Je crois que tu ne te rends pas compte à quel point tu es dans la ligne de mire.

– Je croyais qu'on inculpait toujours les conjoints ?

– Peut-être, mais premièrement, le meurtre a été commis chez toi, deuxièmement, avec un objet que la victime elle-même venait de t'acheter et troisièmement, c'est toi qui as découvert le corps. Et après le conjoint, le suspect est toujours la personne qui découvre le corps, non ?

– Oui, mais en l'occurrence, non, justement.

– Quoi, non ?

– Non, je n'ai pas découvert le corps.

– Comment ça, tu n'as pas découvert le corps ? Tu m'as dit toi-même que tu l'as trouvé au milieu de la nuit, grâce à Poker et que tu es allée ensuite chercher de l'aide chez les carabiniers ?

– Oui, mais non, je te dis ! Décidément, vous êtes tous sourds ou vous le faites exprès. J’ai découvert un cadavre baignant dans une flaque d’eau dans l’atelier, mais désolée, ce n’était pas ce corps-là. Celui qu’on a trouvé après. Celui de Boris. Celui sur lequel Pavlov mène l’enquête. Donc on ne peut pas dire logiquement que j’ai découvert LE corps.

Loulou balaya d’un geste l’argumentation de Calypso.

– Arrête de chipoter sur des détails. Quoi qu’il en soit, tu as trouvé quelqu’un de mort et il s’avère qu’il y avait bien un corps et que c’était celui de Boris. Et franchement, tu n’as absolument aucun alibi. Je ne crois pas que Poker soit doué de parole humaine, donc il ne pourra pas témoigner pour toi. Je te le redis, tu n’as pas d’autre sol...

– Oh, ça va ! Et de toute façon, je ne peux pas faire grand-chose, dans la mesure où il faudrait déjà établir qui était l’autre mort.

– Bon maintenant, ça suffit avec cette histoire de double cadavre.

Sur ces paroles, elles entrèrent dans la librairie, accueillies par une délicieuse odeur de chocolat. Ni l’une ni l’autre n’avait remarqué que Poker les collait et qu’il avait réussi à entrer à leur suite.

– J’ai fait un chocolat glacé grave réconfort, dit Marion. Rien de mieux pour remonter le moral et se rafraîchir. Il fait tellement chaud. Colette a vraiment besoin de soutien. Vous en voulez un ?

– Ce n’est pas raisonnable, dit Calypso, mais oui. Je veux bien. C’est un chocolat à quoi ?

– J’ai mis une pointe de vanille et il se laisse déguster avec des amandes caramélisées.

– Tu veux ma mort !

– Prends exemple sur Loulou, elle au moins, elle s’en fiche de sa ligne.

Assis devant une petite table Liberty au plateau décoré de roses pastel peintes, Willy essayait de récapituler la dernière journée de Boris. Calypso et Loulou les rejoignirent et Marion apporta les boissons dans un bruit de glaçons

tintinnabulant. Pour les accompagner, elle avait préparé une de ses nombreuses spécialités : de petites gaufrettes rondes au chocolat.

Avant de s'asseoir avec les autres, Marion posa sur le comptoir une soucoupe de crème fraîche. Poker comprit immédiatement qu'il s'agissait de sa gâterie et il sauta d'un seul bond élégant, sur la tablette de marbre. Calypso savait que les produits laitiers n'étaient pas conseillés pour les chats, mais quand elle vit avec quelle frénésie Poker lapait la soucoupe, elle n'eut pas le cœur de la lui retirer. Elle se dit qu'en tant qu'ancien chat des rues, Poker avait sûrement ingurgité pire que quelques cuillères de crème fraîche.

Tout le monde était aux petits soins pour Colette, mais il y avait quelque chose d'étrange dans son comportement. Au lieu d'être effondrée, elle collait des étiquettes de prix à l'arrière des livres. En fait, elle travaillait comme si de rien n'était et les autres se regardaient d'un air inquiet.

– Tu devrais fermer, Colette. Et te reposer. Tu dois laisser sortir ta peine. Ne te force pas à quoi que ce soit. Personne ne viendra te dire que tu as mal fait ton travail, aujourd'hui.

Mais Colette continua son activité, comme si elle n'avait pas entendu les paroles de Calypso.

– Tout va bien. Vous vous faites du souci pour moi mais ne vous inquiétez pas.

– Tu sais comment ça s'appelle ce que tu es en train de vivre ? dit Willy. C'est du déni, *my darling*. Tu es dans un état de sidération. C'est un choc traumatique. C'est ce qui m'est arrivé en 1971 au Ritz, quand Coco est morte. J'étais chaque jour avec Jacques et le soir, à la télé, ce flash. Ça m'a paralysé et j'ai continué mes gestes comme si de rien n'était.

Tout le monde le fixa avec une lueur d'incompréhension. Il racontait son histoire comme s'ils pouvaient savoir de qui il parlait. Calypso secoua la tête. *Il ne parle pas de Coco Chanel, quand même ?*

Personne ne répondit à Willy qui se tut, nostalgique, perdu dans ses pensées. Colette finit par s'asseoir et Poker, qui avait terminé de lécher la soucoupe, s'installa sur ses genoux et ronronna en se pelotonnant en boule.

Marion l'observa, songeuse.

– Je pense qu'on devrait maintenir notre atelier chocolat, dit-elle.

– Tu as tout à fait raison, approuva Colette. La vie ne va pas s'arrêter comme ça du jour au lendemain.

– Ce n'est pas dans ce sens que je l'entendais. C'est parce que l'odeur de chocolat, c'est réconfortant. Et l'atelier est toujours un moment zen, on en a bien besoin, mais surtout toi, Colette.

– C'est fou cette histoire, déclara Loulou. Il ne se passe jamais rien ici. Et là, pour une fois qu'il y a un meurtre depuis plus d'une décennie, il faut que ça arrive chez toi, Calypso, et en plus il faut que ce soit Boris, le mari de Colette, la victime. Vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup ?

– Pardon de dire ça devant toi Colette, dit Marion, mais ce n'est pas vraiment étonnant, ce qui est arrivé à Boris. Enfin, je ne veux pas dire que... C'est vrai, tu le sais, je ne le trouvais pas très sympathique, mais de là à... Personne ne mérite de mourir comme ça.

Soudain, la porte du magasin tinta et Patricia Asoyan, l'adjointe de Vadim, entra, suivie de son chef. La policière se dirigea vers Colette et lui demanda les clés de l'appartement au-dessus de la librairie. Poker, dérangé, sauta à terre en grondant légèrement puis alla se réfugier sur une banquette.

Pour la première fois depuis que Calypso était entrée dans la librairie, elle vit Colette vaciller. Blême, elle tendit un trousseau à l'adjointe qui le donna à Vadim.

– J'ai fait changer les clés avant-hier.

– Tiens donc ? Pour quelle raison ?

– Pour des raisons personnelles.

Il lui montra un des trousseaux qu'il avait trouvé dans les poches de Boris.

– Donc ces clés sont les anciennes de votre appartement, c'est ça ?

– Oui.

Il montra l'autre jeu de clés à Colette.

– Et celui-là ? Ça vous dit quelque chose ? Vous savez à quoi il correspond ?

Colette secoua la tête.

– Non. Vous êtes sûr qu'il appartenait à Boris ?

Vadim ne répondit pas et se retourna pour grimper à l'étage au-dessus, muni des clés. Il croisa la factrice du Rocher qui entrait. Elle déposa sur le comptoir une pile de courrier. L'adjointe s'en saisit et passa les lettres en revue, mettant les factures et les courriers officiels de la librairie de côté. Il était clair qu'elle cherchait à savoir s'il y avait du courrier personnel.

– Vous faites quoi ? demanda soudain Marion, agressive.

– On trouve toujours beaucoup de choses intéressantes dans les lettres privées des gens, rétorqua la policière d'un air finaud.

– Vous faites fausse route, dit la jeune chocolatière. Plus personne n'écrit de nos jours. C'est les emails qu'il faut éplucher.

– Vous voulez m'apprendre à faire mon travail ?

L'adjointe brandit soudain une lettre bizarre, adressée à Boris Lambert, dont l'adresse était constituée de caractères colorés, inégaux, découpés dans des magazines. Poker se redressa, humant l'air, intéressé par l'enveloppe.

La policière sortit en catastrophe par la porte de l'escalier qui menait à l'appartement de Colette, en agitant sa trouvaille. Sur ce, tout le monde se regarda, interloqué. Poker, le cou tendu, suivait la conversation.

– C'est bizarre, cette lettre. Elle ressemble à celles de chantage, qu'on voit dans les films.

– Anonymes, tu veux dire ? demanda Willy.

– C'est évident, cette lettre est grave anonyme, renchérit Marion. Tu ne te donnes pas toute cette peine si c'est pour signer à la fin.

– Ça fait cliché, non ?

– Asoyan, la flic, elle aurait dû mettre des gants, dit Marion. Elle est en train de polluer la lettre si jamais c’est un indice.

– Comment ça s’appelle déjà quelqu’un qui envoie des courriers anonymes ?

– Un corbeau, dit Calypso, fière de son expertise comme détective.

– Tu vois que tu saurais comment mener l’enquête, appuya lourdement Loulou. Calypso leva les yeux au plafond.

– N’importe quoi ! Je ne vois pas le rapport.

Soudain, il y eut un remue-ménage et Pavlov surgit avec Patricia Asoyan sur ses talons. Il prit un ton extrêmement officiel pour assener :

– Madame Lambert, je vous invite à passer au poste pour répondre à quelques questions sur votre emploi du temps.

– C’est une convocation ? demanda Colette.

– Prenez ça comme une invitation. Vous êtes libre de venir ou pas. Si vous refusez, je devrai prendre d’autres mesures.

Loulou saisit son sac à dos, s’apprêtant à accompagner Colette au poste, quand celle-ci lui dit de ne pas se déranger.

– Ne viens pas, Loulou. Je n’ai rien à me reprocher.

– C’est mieux si tu as ton avocate avec toi.

– Reste ici. Ce n’est qu’une question de minutes. Je serai de retour dans une demi-heure.

– Je vous attends dehors, dit Pavlov.

Il sortit du magasin, laissant Colette se préparer à son rythme. Elle lui en fut reconnaissante, car elle se doutait bien que si les habitants du village la voyaient passer, encadrée par deux flics, les ragots iraient bon train.

Avant de partir, elle demanda à Marion de boucler le coin de la librairie, en entourant les tables de livres avec du ruban de soie mauve, pour qu’il soit bien clair que seule l’activité « café et douceurs » était en service.

Elle quitta la pièce et Poker sauta de son siège pour l’accompagner. D’un geste pitoyable et vulnérable de la main, elle salua ses amis. En la voyant partir, Calypso

songea que Colette avait vraiment l'air coupable. Après tout, l'avant-veille, elle s'était disputée devant tout le monde, en public, avec Boris. Moins de 48 heures plus tard, au petit matin, elle était près du lieu du crime alors qu'elle aurait dû être tranquillement chez elle en train de dormir.

Et surtout, elle était loin de donner l'image d'une veuve éplorée.

CHAPITRE 16 - Des méthodes douteuses

Calypso chassa aussitôt ces pensées de son cerveau. Colette ne pouvait pas être coupable. Même si elles s'étaient perdues de vue pendant de longues années, s'il y avait une personne au monde qu'elle connaissait bien, c'était Colette. Et sa Colette était incapable d'un acte pareil. Elle ferait tout pour l'aider, à la vie, à la mort, comme elles se l'étaient promis quand elles étaient adolescentes.

Calypso devait admettre que la mort de Boris arrangeait bien son amie. Elle était enfin débarrassée d'un mari toxique qui la maltraitait depuis de nombreuses années. Elle eut instantanément honte de cette pensée et décida, pour une fois, de ne pas parler la première. C'est Marion qui ouvrit les hostilités :

– Je dois être honnête avec vous. Je suis bien contente de ne plus avoir à croiser Boris, sur le Rocher.

– Comme je suis soulagée ! Je culpabilisais de penser la même chose, s'exclama Calypso.

– Je ne peux pas dire que je vais beaucoup le regretter non plus, dit froidement Loulou.

Seul Willy restait silencieux, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

– Quand je songe à ce qu'il a fait à ma mère et à ma tante !

– Raconte, Marion, demanda Calypso, intriguée.

– Boris voulait absolument récupérer leur appartement. C'était le seul appart' qu'il ne possédait pas dans leur petit immeuble et son but était de le transformer en luxueuse résidence afin de revendre l'ensemble à prix d'or. Elles sont nées dans ce logement qui a appartenu à leurs parents et à leurs grands-parents. Mais elles n'avaient pas les moyens de le rénover et il n'était plus aux normes depuis longtemps. Alors il a réussi à les convaincre d'accepter le prêt qu'il leur proposait pour les travaux. Elles ont dû hypothéquer le bien à son bénéfice. Mais tout le monde connaît ses méthodes quand les gens ne parviennent pas à rembourser dans les temps.

Elle hoqueta.

– Je t'en prie, ma belle.

Marion poursuivit son histoire en serrant les dents :

– Boris est même allé jusqu'à les menacer pour qu'elles déménagent.

– On m'avait pourtant dit que Boris respectait les personnes âgées.

– Oui, sauf quand de l'argent était en jeu, vociféra Marion. Imagine, ma mère et sa sœur qui sont nées dans cet appartement. Elles en seraient mortes, de devoir partir.

La mère de Marion, Rita et sa sœur jumelle, Lina, 68 ans, avaient toujours vécu ensemble. Rita était tombée enceinte à 40 ans d'une brève passion avec un basketteur américain, engagé pour une saison comme coach au club de basket du Rocher. Puis il était reparti aux États-Unis en proposant à Rita de venir vivre avec lui. Mais impossible pour elle de quitter le Rocher.

Elle avait élevé sa fille avec sa jumelle Lina. Elle avait poussé Marion, dès l'enfance à défiler dans tous les concours de beauté. Sa sœur n'encourageait pas cette obsession et c'était ce qui avait sauvé Marion. Après avoir gagné, à seize ans, le concours Miss Rocher, et ainsi exaucé les vœux de sa mère, Marion avait pu laisser parler sa passion pour le chocolat et la programmation en passant la même année son CAP de chocolatière et son BTS d'informatique. Ainsi, les

habitants du village venaient la voir dès qu'ils avaient besoin d'installer un logiciel ou pour un problème avec leur ordinateur. Ce qui lui avait valu le surnom de « la *geek*⁴ du Rocher. »

– Je suis désolée d'apprendre ce qu'il s'est passé, commenta Calypso. Elles ont dû être bouleversées.

– Oui, mais je l'aurais jamais laissé faire, tu peux me croire.

– Et toi, Loulou, quel est ton point de vue ?

Inconsciemment, Calypso était en train de commencer son enquête.

– Qu'il passait son temps à faire des procès à tout le monde et réciproquement, et que je vais moins bien gagner ma vie maintenant.

Chacun se tut un instant.

– C'était de l'humour, faut se détendre !

Calypso et Marion éclatèrent de rire. Seul Willy restait songeur.

– Et toi, Willy ? Tu en penses quoi ? demanda Calypso.

– Boris avait mal vieilli. Dommage. Il était très beau quand il était jeune.

Sans relever cette remarque déplacée, Calypso appuya :

– On est tous d'accord, Colette ne peut pas être une criminelle. Reste à trouver le coupable des deux meurtres.

– Tu continues avec cette histoire ? rouspéta Loulou.

– Évidemment. Et ce n'est pas une histoire. Si je dis que le premier corps n'était pas Boris, je sais de quoi je parle. Aucun détail ne m'échappe.

Loulou échangea un regard gêné avec Marion.

– Calypso, toi et moi, on se connaît depuis longtemps, n'est-ce pas ?

– Oui, répondit Calypso en haussant les épaules.

– On peut tout se dire ?

– Oui, dit-elle cette fois-ci d'un ton un peu agacé.

– Alors, arrête de déclarer qu'il y avait un autre cadavre. Tout le monde va te prendre pour une folle.

⁴ On appelle *geek* une personne passionnée par les nouveautés techniques, et particulièrement par l'informatique, l'internet, les jeux vidéo.

– Mais puisque je te dis qu’il y en avait un autre. Et je vais vous le prouver.

Calypso était bien consciente que ses amies pensaient que son rôle de Zézé Pinta lui était monté à la tête et qu’elle mélangeait parfois la réalité avec la fiction, voire qu’elle était atteinte du syndrome de l’acteur Béla Lugosi, qui ne quittait plus son costume de Dracula et dormait dans un cercueil. Mais elle savait ce qu’elle avait vu. Et non, elle n’était pas folle, contrairement à ce que tous croyaient. Il y avait bien un autre cadavre. Point barre.

Loulou soupira. Elle but son chocolat d’une traite, posa sa tête dans ses mains puis se redressa :

– Tout ce que je te demande, c’est de prouver l’innocence de Colette et d’oublier le deuxième macchabée... momentanément.

– Oui et moi je vais t’aider, proposa Marion.

– Comment ? interrogea Loulou. En faisant des gâteaux bio au chocolat ?

– Hey ! Ça va ! Je ne sais pas faire que des gâteaux. Je suis un as en informatique, aussi. Et je peux pirater vos ordinateurs, si je veux, menaça Marion.

– Oh, surtout ne te gêne pas. À part des images de motos ou des actes juridiques, tu ne vas pas trouver grand-chose de croustillant.

Ils se mirent tous à rire à nouveau. L’ambiance se détendait peu à peu et Loulou demanda alors à Calypso :

– T’as une méthode ?

– Évidemment ! Avec tous les épisodes de *Zézé Pinta* que j’ai tournés, j’ai élaboré un plan imparable. Je pars du principe que tout le monde est coupable et j’invente pour chacun, une histoire où il est l’assassin. Dans un deuxième temps, j’élimine chaque piste en vérifiant les alibis. Ça paraît idiot, mais c’est une bonne méthode.

– Tu peux m’éliminer tout de suite, dit Marion, j’étais à la Pink Parade, hier. Et on a fini la nuit chez Michèle, une copine, elle ne voulait pas laisser son hamster seul trop longtemps.

Tout le monde éclata de rire.

- Oui, elle est très attachée à son hamster, y a pas de mal.
- Tu me donneras son téléphone, je vérifierai, dit Calypso, soudain très sérieuse.

Willy se leva, annonça qu’il avait un rendez-vous de travail et sortit rapidement de la librairie. Personne ne prit garde à ce mouvement, sauf Calypso qui se demanda pourquoi il partait juste au moment où on avait parlé des alibis.

- Bon, commençons par le commencement, dit-elle.

Calypso se dirigea alors vers le coin papeterie et prit un cahier neuf et un stylo.

- Rappelez-moi de payer ces articles à Colette quand elle reviendra.

Elle ouvrit le cahier et c’est ainsi qu’elle commença officiellement son enquête.

CHAPITRE 17 - Le poids de la culpabilité

Dans la pièce d’interrogatoire, l’atmosphère était électrique et remplie de tension.

Colette Lambert se tenait droite sur la chaise inconfortable, les mains jointes sur la table, les yeux fixés sur le commandant Pavlov. Sa posture impeccable exprimait une volonté farouche de garder le contrôle, mais ses yeux trahissaient sa détresse intérieure. La mort de Boris l’avait plongée dans un état de choc et elle n’avait pas encore réussi à comprendre ce qui s’était réellement passé. Elle avait décidé d’afficher une attitude impassible devant ses amis et de se réfugier dans le travail en retard à la librairie, mais ici, sa façade craquait.

Cela faisait des heures que des équipes de policiers se succédaient pour l’interroger. Elle était exténuée. Peut-être aurait-elle dû écouter Loulou et avoir le soutien de son avocate à ses côtés. Vadim Pavlov pouvait sentir le mélange de

peur et de colère qui émanait d'elle. Il venait de succéder à un duo de choc qui l'avait épuisée. Des heures qu'elle répétait la même chose.

Il observait attentivement Colette alors qu'elle était assise face à lui. Elle essayait de maintenir son apparence imperturbable, mais il savait que sous cette surface tranquille se cachait un tourbillon d'émotions. Il remarqua la façon dont elle jouait nerveusement avec ses doigts et la lueur de peur dans ses yeux.

Colette, de son côté, tentait de garder son calme malgré la douleur intense qui lui serrait le cœur. La soirée au restaurant lui revenait en boucle, c'était la dernière fois qu'elle avait vu Boris. Elle se souvenait de chaque mot de cette dispute publique. Les paroles blessantes qu'il avait prononcées, les regards méprisants qu'il avait jetés sur elle.

Pavlov avait un air dur et déterminé qui lui faisait peur. Lui, il avait l'habitude de ce genre de situations et savait comment tirer les informations dont il avait besoin, pour elle tout était source de stress. Elle sentait confusément qu'il n'avait rien de concret contre elle, si ce n'est une forte suspicion.

– Madame Lambert, commença-t-il d'une voix ferme, pouvez-vous me dire où vous étiez hier après minuit ?

– J'étais chez moi, répondit Colette d'une voix calme et assurée. Je l'ai déjà dit à vos collègues.

– Seule ?

– Oui, seule.

– Et votre mari ? Il n'était pas avec vous ?

– Non, il était sorti.

– Savez-vous où il était allé ?

– Non, je n'en ai aucune idée.

– Il n'était pas rentré depuis la soirée au restaurant pour votre anniversaire, c'est ça ?

Elle se souvint que le commandant était au restaurant, lui aussi, ce soir-là. À quelques tables de la leur. Il savait donc tout de l'affreuse scène.

– Madame Lambert, pourriez-vous nous parler de votre relation avec votre mari ? demanda-t-il d'un ton enjôleur.

Colette leva les yeux vers lui, ne se laissant pas duper par son attitude faussement amicale.

– Nous étions mariés depuis plus de vingt ans. Nous avons nos hauts et nos bas, comme tous les couples. Mais nous nous aimions, répondit-elle avec une pointe de provocation dans la voix.

Pavlov sourit légèrement.

– Je vois. Que s'est-il passé la veille de sa mort, lors de votre dîner au restaurant ?

Colette se crispa légèrement. Nous y voilà. Elle avait espéré ne plus avoir à parler de cette soirée.

– Nous avons eu une dispute. Boris avait l'habitude de me rabaisser en public. Cela me mettait en colère et je lui ai dit que ça devait cesser.

– Pourtant d'ordinaire, vous lui passiez ce genre de comportement, semble-t-il. Pourquoi ce soir-là avez-vous réagi aussi fermement ?

Elle ne répondit rien.

– Pensiez-vous qu'il vous trompait, madame Lambert ?

Colette serra les poings. Surprise par la question directe, elle sentait la colère monter en elle.

– Je ne vois pas ce que ça a à voir avec la mort de mon mari, répondit-elle sur la défensive.

Pavlov la fixa intensément en insistant.

– Vous croyez que votre mari vous trompait, n'est-ce pas ?

Colette déglutit.

– Je... je n'ai jamais dit cela.

– Mais vous le pensiez ?

– Je n'ai pas de preuve. Je ne voulais pas l'accuser sans être sûre. Je suis d'une nature trop jalouse, je pense.

Elle détourna le regard, se mordant la lèvre inférieure. Elle ne pouvait pas nier qu'elle avait des doutes. Mais cela ne signifiait pas qu'elle l'avait tué. Ce flic n'avait rien contre elle. Que des soupçons.

– Vous êtes en train de suggérer que j'ai assassiné mon mari. Je suis innocente et je ne vous permettrai pas de me traîner dans la boue, déclara-t-elle d'une voix tremblante.

– Il est de notoriété publique, sur le Rocher, que votre mari vous traitait mal, madame Lambert. Peut-être en avez-vous eu assez ? Peut-être qu'en apprenant une infidélité, quelque chose a craqué en vous

– Je n'ai rien à voir avec la mort de mon mari et je n'ai rien à vous dire de plus.
Pavlov se leva de sa chaise.

– Nous vous laissons partir pour le moment. Mais ne quittez pas le Rocher, nous pourrions avoir besoin de vous rappeler pour des questions supplémentaires.

Colette se dressa et fixa Pavlov droit dans les yeux.

– Je n'ai rien à cacher, commandant. J'espère que vous trouverez rapidement le coupable et que justice sera rendue pour Boris.

Colette soupira de soulagement en sortant de la pièce d'interrogatoire, ses talons claquant sur le sol en carrelage. Elle se dirigea lentement vers chez elle, en longeant les murs et en espérant qu'elle ne croiserait personne. Elle n'aurait pas eu la force de soutenir la moindre conversation.

Colette sentit le poids de la culpabilité retomber sur ses épaules, alors qu'elle montait les escaliers pour rejoindre son appartement. Sans mentir à Pavlov, elle avait édulcoré la vérité de la relation qu'elle avait eue avec son mari, pendant toutes ces années. En ouvrant la porte, Colette sentit une vague de tristesse l'envahir. Tout était comme d'habitude, mais tout semblait différent. Elle s'effondra sur le canapé et prit un oreiller pour le serrer contre elle, essayant de trouver du réconfort dans sa propre solitude. Même Coffee n'était plus là.

Elle avait peur de ce qui allait se passer maintenant que son mari était mort et que la police avait commencé à enquêter. Et elle avait surtout peur de cette nouvelle vie qu'elle allait devoir affronter. Une vie sans Boris.

Elle ferma les yeux et laissa les larmes couler le long de ses joues.

CHAPITRE 18 - Un roman à énigmes

Calypso se réveilla tôt, le dimanche matin, encore marquée par les événements de la veille. Elle chercha désespérément Poker qui se cachait quelque part.

– Poker ? Mais t'es où, mon Chacha ?

Elle se dit que le chat aussi avait dû être bouleversé par la découverte d'un mort dans leur atelier et que, comme elle, il savait qu'il y avait eu un premier cadavre. Celui d'un inconnu.

En agitant ses croquettes, elle parvint à le faire sortir de sa cachette, mais il s'aplatit comme une crêpe quand elle tenta de le caresser. Elle le contempla avec empathie. Elle aussi avait ses traumatismes impossibles à gérer.

S'approcher de la mer était pour elle une expérience terrifiante.

Pourtant, dans une piscine, elle pouvait nager sans crainte. Mais depuis la disparition de ses parents en bateau, elle avait développé une phobie de la mer. Et elle coulait à pic quand elle s'y baignait. Elle avait souvent essayé de nager avec des amis quand elle était jeune, mais à chaque fois, on avait dû la repêcher *in extremis*.

Elle se demandait ce qu'avait pu vivre ce chat pour le rendre si fermé à ses signes de tendresse. S'il ne s'agissait pas de cela, pourquoi il ne l'aimait pas, alors

qu'il était adorable avec Tante Peggy et Arthur ? Avec tout le monde en fait, sauf elle.

Est-ce qu'il la considérait comme une intruse ? Est-ce que le brocanteur, Dirk Pierson, lui manquait ? Est-ce que c'était le choc de l'abandon ? Ou alors tout simplement sa tête qui ne lui revenait pas ?

Elle qui avait tant besoin de câlins en ce moment.

Poker grignota quelques croquettes sans grande conviction avant de descendre à la boutique, en miaulant. Même si on était dimanche, Calypso avait décidé d'ouvrir la brocante. Elle releva le rideau de fer, sa tasse de chocolat à la main.

Elle remarqua qu'il y avait moins de curieux qui essayaient de voir le lieu du crime. L'intérêt des habitants du Rocher pour le meurtre était retombé comme un soufflé. Ils continuaient à agir comme s'il ne s'était rien passé. Était-ce une sorte de déni, tel que l'avait expliqué Willy ?

Elle réfléchit à sa situation et se demanda comment elle pouvait rendre la brocante plus attractive, car meurtre ou pas meurtre, elle devait penser à son avenir et gagner sa vie. Elle farfouilla parmi les objets, en nettoyant certains pour les sortir sur le trottoir. Elle transporta un petit bureau d'écolier avec son encrier en porcelaine, un buste de Diane chasserresse, des statuettes de chats et de chiens. En installant sur le bureau la vieille machine à écrire Olivetti à rubans, des années 70, qu'elle avait trouvée au fond de la boutique, une idée lui traversa l'esprit. Comme une illumination.

Et si elle tenait un journal sur le meurtre, en même temps que ses notes d'enquête, en tapant avec la machine, comme un écrivain à l'ancienne ? Elle pourrait y dresser la liste des personnes qu'elle interrogeait et leurs alibis. Colette avait raison, en s'appuyant sur des faits réels, elle finirait peut-être par écrire un roman à énigmes, car avec ce meurtre, sa vie était devenue moins banale. Jusqu'à présent, elle avançait avec difficulté dans ses tentatives d'écriture. C'était le moment de recommencer à zéro et d'écrire un vrai polar.

Cette histoire de double cadavre la turlupinait et il lui était indispensable de résoudre cette énigme. Un peu pour sa santé mentale, car parfois elle se demandait si les autres n'avaient pas raison, mais surtout pour leur prouver à tous, qu'elle n'était pas folle, justement.

Elle tenta de se remémorer si elle avait tourné, un jour, dans sa série un épisode où il y aurait eu une inversion de cadavres.

Au lieu d'installer la machine dehors, elle la posa dans un coin de la brocante, sur une table de bridge. Elle allait tout de suite se mettre à l'ouvrage et voir si elle pouvait résoudre l'affaire sur le papier. Mais ces machines anciennes nécessitaient des rubans encreurs pour fonctionner. Elle se sentit excitée par ce nouveau défi, déterminée à trouver les réponses pour aider Colette et dans la foulée, se mettre hors de cause elle aussi. Car si Loulou et Tante Peggy voyaient juste, elle était la deuxième sur la liste de Vadim Pavlov.

Elle était en train de chercher les rubans encreurs avec un faible espoir d'en trouver un, quand elle entendit la porte s'ouvrir. Elle leva les yeux et vit un homme âgé entrer. Elle ne l'avait jamais vu auparavant.

– Bonjour, dit-elle légèrement contrariée d'être ainsi interrompue dans sa recherche.

– Bonjour, répondit l'homme en retour, affable.

Visiblement, il cherchait à faire la conversation.

– Je suis à la recherche de certaines petites choses. Je suis à la retraite, alors je passe mon temps à fouiner dans les brocantes pour trouver des trésors.

Calypso se força à sourire.

– C'est une bonne idée d'ouvrir le dimanche.

– Je suis sûre que vous trouverez quelque chose qui vous plaira. Bienvenue chez moi.

– Chez vous, chez vous, c'est vite dit.

Il rit d'un air complice.

– Je suis du quartier, vous savez ? Je m'appelle Patrick. Patrick Martin.

Il lui tendit une poignée de main légèrement moite, témoignant de la chaleur intense qu'il faisait dehors.

– Je connais bien Dirk Pierson, d'ailleurs il est parti sans me dire au revoir, cette fripouille. Je connais bien Peggy Lorenzi, aussi.

– Ah oui ? C'est ma tante.

– Je sais, vous êtes l'actrice. Vous arrivez tout droit du Brésil.

Calypso leva les yeux au ciel. Impossible d'avoir un secret, ici. Même si ça n'en était pas un.

Patrick Martin se mit à parcourir les étagères et Calypso retourna à ses recherches. Il semblait avoir quelque chose d'autre en tête que simplement chiner. Il revint vers Calypso et lui demanda :

– Est-ce vous qui avez trouvé le corps de Boris ?

Calypso sursauta. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il lui pose une question aussi directe.

– Oui, dit-elle à contrecœur. Pourquoi ? Vous le connaissiez, lui aussi ?

– Très bien. Très bien. Et depuis longtemps.

– Comment ça ?

Il s'appuya familièrement sur le comptoir et Poker se coucha sur une pile de livres à côté, comme pour écouter attentivement la conversation.

– Ça remonte à quand il faisait partie d'une écurie de F1. J'étais son assureur. Enfin, l'assureur de la boîte. C'était un jeune coureur prometteur, à l'époque.

– Ah oui, c'est vrai.

– Et il a complètement abandonné la course quand il a hérité de l'agence de ses parents. Je dis agence, je devrais dire l'empire immobilier. Il y avait vraiment du boulot et Boris, il a toujours aimé l'argent, vous savez. Et le pouvoir. La gloire aussi, mais il en avait eu largement sa part. Il avait été bon champion plusieurs années de suite.

– Je n'ai pas vraiment suivi ça, j'étais loin.

– J'imagine que vous aviez d'autres chats à fouetter.

Poker gronda légèrement en entendant les derniers mots de l'assureur.

– Arrêtez de dire des trucs comme ça, Poker va croire que je fouette vraiment les chats. Et Boris, alors, c'était une vedette ? Ça devait être vraiment la fiesta tous les jours, hein ? dit-elle en essayant de récolter ses confidences.

– Un peu, mais pas vraiment. Il était plutôt détesté des autres coureurs. Il débinait tout le monde, râlait après les mécanos, réclamait toutes les attentions.

Calypso hocha la tête en signe de compréhension. Dans sa jeunesse, Boris avait déjà été fidèle à lui-même.

L'assureur sortit de la boutique peu de temps après, laissant Calypso seule avec ses pensées et son chat. Elle se demandait pourquoi il était venu poser ces questions. Un peu de curiosité malsaine, sûrement. Les autres habitants avaient sans doute envie de faire pareil, mais n'osaient pas.

Poker se lécha les pattes et poussa un soupir en changeant de position, lui tournant carrément le dos. Elle finit par dénicher une boîte de rubans pour la machine et s'installa dans un fauteuil moelleux en face de la table, pour y taper ses notes. Avant de commencer le roman, elle devait récapituler et ordonner ses pensées.

Elle enfila une feuille de papier dans les rouleaux de la machine et prit une grande inspiration pour se donner du courage. Elle ferma les yeux avant de commencer, s'imaginant dans la peau d'une grande écrivaine et se lança.

Elle adorait taper sur les touches, le bruit de la frappe sur le papier la calmait. Rien à voir avec un ordinateur. Elle essayait de noter tout ce qui lui passait par la tête à propos de l'affaire. Les mots se bouscuaient plus vite que ses doigts. Mais c'étaient des listes, des idées, des pistes. Aucune phrase encore.

Soudain, la porte de la boutique s'ouvrit brusquement et le commandant Pavlov fit irruption. Il la trouva en train de taper frénétiquement sur sa machine à écrire.

– Vous écrivez quoi ? demanda-t-il.

– Un polar, pourquoi ? répondit Calypso sans le regarder.

– Vous vous prenez pour Agatha Christie ? railla-t-il.

– Dans une autre vie, j’étais détective sous le nom de Zézé Pinta, répondit fièrement Calypso.

Vadim secoua la tête. Décidément, ça ne s’arrangeait pas. Il ne creusa pas plus loin et lui demanda de but en blanc si elle était avec Colette juste avant de descendre à la cave, la nuit de la découverte du corps de Boris.

– Pourquoi ne lui demandez-vous pas directement à elle, puisqu’elle est dans vos locaux ? répliqua Calypso avec curiosité.

– Je n’ai pas à justifier mes questions, répondit-il sèchement.

Calypso supposa que Colette avait dit qu’elle était avec elle et qu’il voulait simplement vérifier l’alibi. Mais elle hésitait à répondre, ne voulant pas trahir son amie si celle-ci avait décidé de mentir à ce sujet.

Elle remua sa cuillère dans son chocolat froid, avala délicatement la peau qui s’était formée à sa surface.

– Et... vous allez la garder jusqu’à quand ?

Il la regarda, bouche bée, et haussa les épaules avec une mimique pincée.

Visiblement en colère devant son manque de coopération, il sortit de la boutique en claquant la porte. Poker leva la tête et le regarda partir. *C’est ça, mon vieux. Il faudra t’y faire. Si tu crois qu’on va te dévoiler tout ce qu’on sait, tu te fourres le doigt dans l’œil. Bien joué, Caly !*

Il bâilla et se retourna vers Calypso, satisfait de son comportement.

Je rêve où il m’a jeté un doux regard ? s’interrogea Calypso en l’observant.

Il ferma vite les yeux avant qu’elle se mette en tête de venir lui faire un câlin.

Calypso se remit à taper sur sa machine à écrire. Elle se concentrait sur sa tâche, en décrivant les personnages de son intrigue, qui n’étaient autres que ses amis. *Il faudra que je change un peu l’histoire et les noms*, se dit-elle. Insatisfaite, elle arracha cette feuille et la remplaça par une vierge. Puis elle rédigea la première phrase de son roman.

Absorbée par son travail, elle remarqua à peine l'arrivée d'Arthur au magasin. Ce fut la sonnerie de son téléphone qui la fit sursauter. C'était Tante Peggy. Avant de décrocher, elle avisa Arthur :

– Je ne t'ai pas entendu entrer.

– J'ai fait le moins de bruit possible, je ne voulais pas te déranger.

Elle ne donna pas suite, car elle répondit à sa tante, qui l'invitait à la rejoindre chez Willy, où elle prenait le thé.

– Tu as oublié que nous sommes le mercredi du *Tea and Scones*⁵ de Willy ?

Elle faillit reprendre sa tante en lui disant qu'on était dimanche et non mercredi, mais elle se souvint de comment le *Tea and Scones* de Willy marchait. De temps en temps, Willy se mettait en tête d'ouvrir les portes de son atelier au public pour une dégustation de thé. L'événement correspondait aux arrivages de scones. Le bouche à oreilles fonctionnait rapidement et avant la fin de la journée, les pâtisseries avaient disparu. Il les appelait les *Tea and Scones* du mercredi, mais le mercredi pouvait tomber n'importe quel jour de la semaine. Tante Peggy avait conseillé à Calypso de ne pas chercher à comprendre. En tout cas, il y avait sûrement eu un arrivage récent de scones écossais envoyés par la vieille mère du chapelier, depuis Inverness. C'était une invitation à laquelle elle ne pouvait pas résister.

Je n'imagine même pas quel âge doit avoir la mère de Willy, se dit-elle. Quel que soit son degré de décrépitude, il n'a pas atteint ses facultés à faire les meilleurs scones du monde.

⁵ Le scone est un petit pain, ou petit gâteau rond lorsque la recette inclut du sucre, d'origine écossaise. Les scones sont particulièrement populaires dans les pays anglosaxons et traditionnellement consommés à l'heure du thé, particulièrement dans les romans d'Agatha Christie.

CHAPITRE 19 - Un pendule frénétique

Calypso sonna à la porte de l'atelier de Willy et de joyeux aboiements retentirent. Heureusement que Poker n'était pas venu, chiens et chats ne font pas bon ménage au milieu de porcelaines fines.

– La porte est ouverte.

Calypso, surprise par l'accueil, entra et deux petits chiens, des terriers écossais, un blanc et un noir, sautèrent autour d'elle.

– Bloody *and* Mary⁶, *stop it!* cria Willy du fond du salon.

Calypso se dirigea vers le coin création de Willy, excitée à l'idée de goûter de nouveau à ses fameux scones. Elle traversa la pièce où se trouvaient éparpillés une multitude de chapeaux des plus sophistiqués aux plus volumineux. Il y en avait de toutes les formes et les couleurs, avec des plumes, des fleurs, des paillettes ou de plus simples, en turbans.

Quand elle entra, elle vit Peggy assise sur le canapé moelleux dans le coin salon, derrière un grand paravent japonais, entourée de quelques chapeaux en cours de création. Les deux terriers étaient repartis dans l'autre sens et s'étaient installés à ses pieds.

– En forme aujourd'hui, Willy ? dit-elle d'un ton enjoué.

– *Hello Calypso darling, come in.* Je sais que tu adores les scones de ma mère. Profite avant qu'il n'y en ait plus.

Willy avait dressé une jolie table sur laquelle reposait un service en porcelaine fine, des scones, de la crème et de la confiture de framboise.

– *Earl Grey*⁷, avec ou sans lait ?

Calypso hésita une seconde puis répondit :

⁶ Réputé pour ses vertus miraculeuses contre la «gueule de bois», le «Bloody Mary» est un cocktail à base de vodka et de jus de tomate. «Bloody Mary» (littéralement Marie la sanguinaire) est le surnom donné à Marie Tudor, reine d'Angleterre de 1553 à 1558, restée célèbre pour les massacres qu'elle a commandités contre les anglicans en tentant de restaurer le catholicisme en Grande-Bretagne.

⁷ Traditionnellement réalisé à base de thé noir, le thé Earl Grey est un thé délicatement parfumé à la bergamote.

– Avec, merci Willy.

Il se précipita pour lui servir le thé. Elle aurait préféré du chocolat, mais elle compensa en abusant du sucre roux et de la crème.

Willy portait un kilt rose en soie sauvage et un béret assorti. Sur son index droit, il arborait une bague en or sertie de diamants sur lesquels trônait un rubis voyant. Il tendit une tasse à Calypso et trempa ses lèvres dans la sienne, affichant un air satisfait :

– C’est un honneur de recevoir d’aussi belles visiteuses.

Il fallait toujours qu’il en fasse des tonnes, comme s’ils étaient à la cour d’Angleterre.

– Les scones sont arrivés hier par la Poste, mais vu les circonstances c’eût été indécent de faire une *tea party*. Comment allez-vous aujourd’hui, mesdames, malgré le choc ?

Calypso prit une gorgée de thé et sourit, essayant de se mettre dans le ton.

– Très bien, je te remercie.

– C’est fascinant, n’est-ce pas ? dit Tante Peggy. Un village si tranquille.

– *Yes indeed. Terrific!*

En parlant, il glissait de temps en temps des petits morceaux de gâteau à ses chiens.

Willy fronça les sourcils.

– C’est vraiment triste, *isn’t it?* Qui aurait bien pu faire une chose pareille ?

Tante Peggy hocha la tête.

– Oui, c’est horrible. J’espère que la police trouvera rapidement le coupable ou toi, ma chérie. J’ai plus confiance en tes talents d’investigatrice qu’en les leurs. Ils sont trop habitués à ce qu’il ne se passe rien. Alors que toi, tu as mené combien d’enquêtes, dans ta série ?

Inutile d’expliquer à sa tante qu’il s’agissait de fiction et que les scénarios étaient écrits à l’avance, d’autant plus que dans le fond, elle pensait un peu comme elle.

Calypso se leva pour admirer les chapeaux exposés dans la boutique de Willy, lorsqu'elle s'arrêta devant une superbe capeline paille et organdi, rouge sang. Willy se rapprocha d'elle en souriant et déclara fièrement :

– Celui-ci, je l'ai créé pour Colette, pour le mariage d'une de ses amies. Mais en rose pastel. Toutes les autres étaient mortes de jalousie.

– Je ne peux pas croire que nous parlions de chapeaux alors que nous devrions être en train de trouver qui a tué Boris.

Willy se rembrunit.

– C'était il y a plusieurs mois déjà, cette histoire de chapeau. Pendant l'essayage, elle s'est effondrée en larmes, me confiant que Boris la trompait.

Boris, tromper Colette ? Fallait-il rajouter l'infidélité à sa longue liste de défauts ?

– J'en suis resté bouche bée, continua Willy. Il n'a jamais été un séducteur.

Tante Peggy se rapprocha à son tour pour écouter.

– Willy, toi qui es toujours le premier à colporter les ragots, je suis surprise de te voir minimiser les agissements de Boris.

– Je sais, je sais, admit Willy en haussant les épaules. Mais même si je ne pouvais pas rester insensible à son chagrin, ce n'est pas une raison pour la croire, sans preuve. Une petite crise de jalousie ou de paranoïa, sans doute. Je sais aussi que Boris avait beaucoup d'ennemis.

– Il semblerait, en effet, ironisa Calypso. Un type qui se prétend assureur, un voisin du quartier m'a parlé de cela. Les coureurs automobiles, les mécaniciens, tout le monde détestait Boris, paraît-il. Même quand il était jeune.

Willy se referma comme une huître.

– Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit.

Tante Peggy fronça les sourcils.

– Pourquoi ?

– Nous ne connaissons pas toute l'histoire.

Willy ouvrit la bouche pour continuer, mais il fut interrompu par les aboiements furieux de ses deux chiens.

– Ils veulent qu’on revienne à table, les gourmands.

Tous les trois se rassirent autour du petit guéridon en palissandre et Calypso engouffra encore un scone en se reprochant son geste.

– Il n’était pas vraiment un *bad boy*, dit Willy en glissant quelques morceaux aux chiens. Il était juste du genre à provoquer les gens, mais je suis sûr que cela ne signifiait rien de vraiment méchant.

– Je te trouve très indulgent. Tout le monde sait que Boris n’était pas un tendre.

Willy fit un geste de la main pour minimiser les commentaires de Tante Peggy.

– Oh, les gens. Ils sont toujours jaloux de ceux qui ont du succès.

– C’est vrai, dit Calypso. Mais il y avait quand même quelque chose qui tournait pas rond chez lui.

Après avoir ingurgité leur part de friandises, Bloody et Mary se couchèrent dans leur panier juste à côté.

Tante Peggy fouilla dans son grand cabas fuchsia à fleurs et détendit l’atmosphère en brandissant son pendule doré.

– Je vais t’aider ! s’exclama-t-elle. Je fais des miracles avec ça.

Calypso sourit avec une pointe de scepticisme, mais décida de jouer le jeu par gentillesse envers sa tante.

– Ah, le commandant Pavlov n’a qu’à bien se tenir, se moqua-t-elle gentiment.

Peggy ne releva pas la raillerie de sa nièce et, imperturbable, tripota son pendule comme si elle voulait le réchauffer entre ses doigts.

– Tu vas procéder comment ?

– On va prendre des bouts de papier, tu as bien ça quelque part, Willy ? Et on va écrire les noms des suspects dessus.

Willy tendit un petit carnet fleuri dont ils arrachèrent des pages.

– J’écris un nom par papier, dit Peggy. Le pendule va bouger comme un fou quand il sera au-dessus du coupable. Alors, dis-moi, je note quels noms ? demanda Peggy.

– Bon alors, réfléchit Calypso avant de dicter. D’abord Colette, puisque c’est la conjointe. Comme ça on l’éliminera. Ensuite, tu mets Arthur, car c’est dans son atelier qu’on a trouvé le... enfin les... morts. Ah oui, rajoute aussi Arlette, la serveuse, qui s’est fait virer à cause de ce con de Boris. Pardon de dire du mal d’un mort.

Peggy notait les noms sur les papiers au fur et à mesure.

– Tu peux aussi inscrire la famille Ricci : les sœurs jumelles Lina et Rita. Tout le monde sait qu’elles devaient de l’argent à Boris. Et même Marion Ricci, car elle ferait tout pour défendre sa mère et sa tante.

Peggy expliqua au pendule ce qu’il devait faire et l’approcha des papiers posés les uns à côté des autres, sur la table. La petite boule dorée commença à s’agiter sur le nom de Colette, mais Calypso s’énerva. Colette était déjà interrogée et soupçonnée par la police, inutile d’en rajouter. Elle était déterminée à la disculper et non l’inverse. Elle déclara :

– Non, c’est trop évident, il faut chercher plus loin.

Peggy continua en demandant à Calypso de se concentrer sur la question. Après avoir d’abord bougé fortement sur le nom de Colette, il fut pris de la danse de Saint-Guy sur le nom d’Arthur. Calypso se moqua de sa tante :

– Il faudrait savoir : Colette ou Arthur ?

Finalement, le pendule s’agita avec énergie sur chaque nom de suspect, les laissant dans l’incertitude. Calypso réprima un rire nerveux. Les deux chiens, détectant l’excitation dans l’air, se joignirent à la fête en aboyant joyeusement. Peggy déclara alors :

– C’est incroyable, tous les noms sont suspects. Nous avons du pain sur la planche.

La scène devenait carrément comique et Willy lui-même finit par persifler Tante Peggy.

– *Amazing!* Je ne savais pas que tu étais si douée.

– Je vais recommencer, dit-elle. Il faut d’abord que je purifie la pièce. Franchement, je suis déçue. Nous étions sur le point de démasquer le meurtrier de Boris.

Calypso éclata de rire.

CHAPITRE 20 - Un félin au-dessus des lois

Dans la boutique, pendant ce temps, Poker ne lâchait pas Arthur d’une semelle. Il se glissa entre ses jambes lorsque celui-ci ouvrit la porte de l’escalier qui descendait à son atelier.

– Oh, chenapan, tu es toujours aussi curieux, toi !

Malgré le ton enjoué que prenait Arthur, Poker sentit que le cœur n’y était pas. Il était toujours marqué par la tristesse d’avoir perdu un vieil ami.

Poker renifla avec dédain, cligna des yeux pour éviter la poussière et tenta de faire le tri parmi les nombreuses odeurs qui envahissaient les lieux. Arthur, lui, se dirigea droit vers les espaces non scellés, comme le coin garage où sa camionnette était garée.

– Hé, Poker, ne t’approche pas des rubans jaunes, ça c’est une scène de crime, lui lança Arthur.

Poker, se considérant au-dessus des lois qui ne concernaient que les humains, se glissa sans effort dans la pièce, en donnant un coup de tête contre la grille d’aération branlante. Puis il inspecta les traces laissées par les policiers, l’équipe

de la police scientifique et le médecin qui avait constaté la mort. Il y avait beaucoup trop d'odeurs différentes pour qu'il puisse en faire le tri.

Poker était sûr, comme Calypso, qu'il y avait eu un autre corps avant celui de Boris. Toute cette histoire de cadavres rendait Calypso nerveuse et Poker voulait retrouver sa tranquillité dans la maison. Il n'avait donc qu'une solution : aider Calypso à démasquer le coupable.

Poker avait repéré des odeurs intéressantes, alors il décida de sortir dans la rue pour procéder par élimination. Il reniflerait chaque humain et éliminerait ceux dont la senteur ne correspondait pas. Ensuite, il faudrait leur faire comprendre ses conclusions, mais c'était une autre histoire.

CHAPITRE 21 - Sorti du chapeau

Dans l'atelier de Willy, Tante Peggy procédait à toutes sortes de gestes incantatoires, se promenant dans la pièce et faisant tournoyer la boule dorée. Elle sortit un autre papier de sa poche.

Quand Calypso aperçut son prénom, elle s'en offusqua :

– Tante Peggy ! Tu vas vraiment demander au pendule si je suis coupable ?

– Mais non, c'est déjà fait. C'est un vieux papier. Que veux-tu ? J'essaye d'être impartiale, ma chérie. Mais ne t'inquiète pas, quand j'ai testé ton prénom ce matin, le pendule n'a pas bronché.

– Me voilà rassurée, répondit Calypso la bouche pleine, vexée, tout en dégustant un – dernier promis juré – délicieux scone nappé de crème épaisse.

– Vous ne trouvez pas bizarre que Pavlov ne relâche pas Colette ?

– Il a peut-être trouvé de vraies preuves contre elle, *what do you think my darlings?* Et puis la jalousie... La jalousie...

– Je me demande combien de temps il a le droit de la garder. Vous croyez qu'on le saurait, si elle était mise en examen ?

– Willy serait au courant, aucune information concernant les habitants du Rocher ne lui échappe, dit Tante Peggy en riant.

– Maintenant qu'on a passé tous les suspects au crible, si nous ajoutions vos prénoms aussi ? proposa Calypso.

– Mais bien sûr, ma chérie, nous n'avons rien à cacher, n'est-ce pas, Willy ?

– *Of course, darling*, répondit-il en lui faisant un clin d'œil.

Calypso écrivit « Willy » et « Peggy » sur deux papiers supplémentaires et Peggy tendit son pendule au-dessus du nom de Willy. Le bijou ne bougea pas, puis d'un coup, se mit à tourner furieusement. Le chapelier prit un air un peu gêné.

Calypso rit de plus belle.

– Décidément, il en veut à tout le monde ce pendule. Ou alors il aime danser. Essayons avec ton prénom, mais pour cela, une main innocente doit le tenir, proposa Calypso à Peggy.

– Comme tu voudras.

Calypso prit le pendule et la même scène se répéta. Dans un premier temps, il resta immobile, avant de s'agiter frénétiquement.

– Moi je dis que vous avez de bonnes têtes de coupables.

– Si vous voulez mon avis, la méthode champagne est bien plus efficace.

– Alors, champagne ? proposa Willy.

– Mais il est à peine 17 heures ! s'offusqua Calypso. Et ton thé est délicieux. Je suis pas certaine que cela ferait un bon mélange.

– Oh, ma chérie, que tu es rabat-joie ! Il n'y a pas d'heure pour le champagne, je ne cesse de te le répéter. Et c'est pour la bonne cause. Nous sommes à la recherche d'un meurtrier qui a assassiné de sang-froid le mari de ta meilleure amie, cela vaut bien un petit sacrifice, non ?

– Non et non, Tante Peggy. Willy, je t’interdis d’aller en chercher.

Willy s’était déjà levé pour aller en prendre une bouteille, mais il n’acheva pas son geste et à la place, il saisit la théière et resservit tout le monde.

– Et si tu essayais la divination dans le thé ? proposa Willy.

En boudant, Tante Peggy se versa un nuage de lait, fit tourner le liquide plusieurs fois dans sa tasse, en but une gorgée et se concentra.

– Je vois, je vois, une femme d’âge mûr au regard sévère, habillée en noir. À côté d’elle, un homme avec une fine moustache.

Soudain, elle s’arrêta, troublée.

– Incroyable, ce sont mes grands-parents.

De son côté, Willy avait déjà vidé sa tasse de thé et il étalait consciencieusement une épaisse couche de confiture à la framboise sur son scone. Il s’apprêtait à le porter à sa bouche et à le déguster quand Tante Peggy, dont le pendule s’était rapproché du pot de confiture, s’écria d’une voix aiguë et affolée :

– Stop, arrête ! N’avale pas ça.

Willy sursauta et le scone tomba sur son kilt rose, le barbouillant d’une tache rouge et collante.

– Oh non, *darling!* Regarde ce désastre ! De la soie sauvage que j’ai fait tisser spécialement en Inde !

– Jette ça ! Vite ! Cette confiture est empoisonnée.

– Mais enfin, Peggy, c’est une confiture faite maison offerte par ma voisine. C’est impossible.

– Le pendule dit la vérité, insista Tante Peggy.

– Oui, comme pour les suspects, marmonna Calypso.

– Vous pouvez rire, mais n’en mangez pas. Je suis sûre qu’il s’agit du poison qui a tué Boris.

– Boris n’est pas mort empoisonné. Il a reçu un coup sur la tête avec la statuette.

– L’un n’empêche pas l’autre. Et tu n’as pas eu accès au résultat de l’autopsie, n’est-ce pas ?

Calypso fut bien obligée de reconnaître que c'était vrai. C'est alors que Bloody et Mary se jetèrent sur lui pour lécher avec gourmandise la confiture de framboise, étalée sur sa jupe.

Pétrifié, il regarda Peggy et Calypso, mais il éclata de rire quand il vit que les chiens retournaient à leur panier sans signe d'un quelconque empoisonnement.

Imperturbable, il demanda à Peggy :

– Tu disais que tu voyais tes grands-parents ? Que veulent-ils ?

Tante Peggy, calmée, se rassit et se concentra à nouveau sur sa vision. Après un soupir, elle dit :

– Ma grand-mère vient de me gronder, elle trouve que je me tiens très mal à table.

– Et moi, j'ai dans l'idée que tu devrais arrêter les prédictions pour la journée, dit Calypso en souriant.

Alors que Willy savourait son scone, elle pensa que c'était le bon moment pour l'interroger sur son alibi.

– Au fait, Willy, où étais-tu l'autre soir ?

Willy se redressa et regarda Peggy d'un air paniqué. Celle-ci lui fit les gros yeux.

– Je suis resté chez moi, à travailler sur ma nouvelle collection de chapeaux, répondit-il. Bloody and Mary étaient là, *of course* [bien sûr]. Tu n'as qu'à les interroger.

Il pouffa.

– Tu ne vas quand même pas soupçonner un vieux chapelier écossais dont l'unique but est de rendre les femmes heureuses.

Pour sa tante, Calypso savait qu'elle parviendrait à lui faire dire où elle était la nuit en question. Et à trouver des témoins pour son alibi. Même si elle était sûre que Peggy n'avait rien à voir dans le meurtre de Boris. Quant à Willy, il paraissait si maigre et délicat, qu'elle ne voyait pas comment il aurait eu la force de fracasser

le crâne de Boris. Mais elle devait quand même vérifier leur alibi sans les alarmer en posant des questions trop directes.

Willy changea de sujet de conversation :

– Que dirais-tu d’essayer un de mes chapeaux ? Le vert émeraude avec une plume irait parfaitement avec tes yeux. Tu sais que mes chapeaux rajeunissent de dix ans la femme qui les porte, *isn’t it* Peggy ?

– *Of course!* confirma Tante Peggy en riant, avant d’ajouter, plus sérieuse, d’ailleurs, moi aussi j’étais à la maison, ça ne fait pas de moi une meurtrière.

– Tante Peggy, tu n’étais pas à la maison.

Sa tante sembla réaliser soudain qu’elle venait de mentir, mais elle n’ajouta rien, l’air confus. Calypso allait insister quand Poker surgit.

Il était entré brusquement par la fenêtre ce qui les fit sursauter tous les trois. À sa vue, Bloody et Mary se réfugièrent, apeurés, sur les genoux de Willy en aboyant frénétiquement.

– Regardez-moi ces deux trouillards ! *Shut up, please !* [silence s’il vous plaît !]

Poker se frotta contre les jambes de Calypso. Étonnée de son soudain élan de tendresse, elle tenta de lui caresser le haut du crâne, mais il lui mordilla les doigts tout en la tirant vers la porte et en miaulant.

– Tu veux que je te suive, c’est ça ?

Poker miaula de plus belle, ce qui effraya encore plus les deux petits chiens qui se remirent à gémir et japper.

– Il ne va pas vous manger !

Elle remercia Willy pour le thé et les délicieux scones. Il lui en tendit quelques-uns qu’il déposa sur une assiette :

– Ils seront parfaits pour ton petit-déjeuner.

Calypso en rosit de bonheur anticipé.

– Oh, merci Willy.

À ce moment-là, elle était prête à cautionner n’importe quel alibi sorti du chapeau, c’était le cas de le dire.

Poker, qui commençait à trouver que les remerciements s'éternisaient, monta sur la table et renversa la tasse de thé sur Calypso.

– Poker ! gronda Peggy. En voilà des manières.

Son pantalon trempé, Calypso se précipita dehors pour aller se changer, sans oublier son assiette de scones. Poker la suivit.

Sur le chemin du retour, elle réfléchit à l'absence d'alibis de ces deux-là.

Quand elle avait voulu réveiller sa tante pour la prévenir qu'elle venait de trouver un cadavre, cette dernière n'était pas dans sa chambre. Et Peggy était apparue comme par miracle au petit matin, semblant descendre de chez elle, mais pomponnée et habillée d'une robe de soirée sous son déshabillé de soie.

CHAPITRE 22 - Un vrai chien de garde, ce chat !

Quand Calypso entra dans la brocante, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir le commandant Vadim Pavlov, confortablement installé à son bureau, derrière sa machine à écrire.

– Vous voilà enfin ! dit-il sur un ton de reproche. Je vous attendais.

Il la regarda des pieds à la tête, mais ne fit aucune remarque sur son pantalon encore mouillé du thé renversé par Poker.

– Comment êtes-vous entré ?

– C'est votre ami Arthur qui m'a ouvert.

Le sans-gêne de Pavlov l'exaspérait.

– Vous êtes en train de faire quoi au juste ?

– J'enquête sur un crime, si vous vous souvenez.

Poker sauta alors sur un buffet haut et s'installa dans un panier, en fixant Vadim.

Un vrai chien de garde ce chat, songea Calypso. Heureusement qu'il est venu me prévenir. Je n'ai rien à cacher, mais je n'aime pas qu'on fouille dans mes affaires.

Calypso se demanda si l'attitude de Pavlov était bien légale et s'apprêtait à lui demander s'il avait un mandat, mais elle décida de ne rien dire pour le moment. Elle comprenait aussi qu'il valait mieux faire profil bas et si possible collaborer avec la police, pour que l'enquête soit bouclée au plus vite.

Vadim Pavlov se leva alors et se dirigea vers Calypso :

– Alors, vous écrivez un roman ?

Confuse, elle devina qu'il avait lu la première et unique ligne de son polar sur la feuille installée dans la machine à écrire. Quel culot !

Son récit commençait ainsi : « Comment la jeune actrice aurait-elle pu deviner en venant rendre visite à sa tante au village du Rocher, qu'elle allait se trouver mêlée à un sidérant double meurtre ? » Elle avait décidé de se rajeunir, et alors, y avait-il une loi qui l'interdisait ?

Cette intrusion dans son intimité la mit en rogne et elle eut envie d'attraper le premier vase chinois à portée de sa main pour le lui écraser sur la tête. Elle inspira un grand coup, ferma les yeux puis se ressaisit.

– Je n'ai aucune confiance à vous apporter à ce sujet qui pourrait vous aider dans votre enquête, dit-elle en serrant les dents.

– Je voudrais rester quelques heures pour vérifier deux ou trois choses et éventuellement poser des questions sur le vif. Où puis-je m'installer ?

Dans sa série, les policiers ne s'installaient pas sur le lieu du crime pour mener des interrogatoires, mais convoquaient les suspects au commissariat. Les méthodes de Vadim Pavlov étaient vraiment étranges. Mais elle ne put s'empêcher de lorgner sur les muscles de ses biceps, sous sa chemise.

Elle croisa son regard et comprit qu'il l'avait observée en train de reluquer ses bras. Il y avait quelque chose chez Pavlov qui respirait l'autorité, malgré son

calme apparent et son expression taciturne. On sentait qu'il était inutile d'essayer de le contrarier.

Calypso désigna un coin à l'arrière gauche de la brocante où trois fauteuils Louis XV encerclaient un guéridon Napoléon III tarabiscoté, peint avec des fleurs laquées. Puis elle alla s'asseoir à son bureau et arracha la feuille de la machine à écrire qu'elle froissa bruyamment et jeta à la poubelle. Ce n'était pas aujourd'hui qu'elle allait pouvoir s'y mettre. Vadim Pavlov leva les yeux vers elle et sourit.

– Ne vous gênez pas pour moi, si vous voulez écrire votre roman.

Calypso soupira bruyamment en guise de réponse.

Poker, toujours posté sur le buffet haut surplombant le mini salon d'interrogatoire improvisé dans le coin de la brocante, continuait à observer Vadim.

– Il est marrant, votre chat. Il n'arrête pas de me fixer. Il fait toujours ça avec les inconnus ?

– Juste avec la police. Et ce n'est pas mon chat.

– Il est à qui ? À votre tante ?

– Non, au précédent locataire de la brocante.

– Dirk Pierson ?

Calypso comprit que Vadim savait très bien que le chat appartenait à Dirk et qu'il l'avait manipulée en parlant de Poker, pour l'interroger sur l'ancien brocanteur.

– Ce n'est pas la peine de me poser des questions sur lui, je ne le connaissais pas. Il est parti avec des mois d'impayés en laissant son chat. Un sale type, apparemment.

À cet instant, Tante Peggy entra et s'exclama de joie à la vue de Pavlov. Calypso songea que sa tante n'était pas insensible à ses charmes.

– Commandant, quel plaisir de vous voir ! Puis-je faire quelque chose pour vous ?

– Votre nièce venait gentiment de me proposer un café, peut-être pourrions-nous le prendre ensemble et je vous poserai quelques questions ?

Calypso serra les dents de rage. Pour qui la prenait-il, ce policier ? Sa secrétaire ?

– Avec plaisir, commandant. Calypso, ma chérie, apporte-nous deux cafés, s’il te plaît. Tu veux bien ? Oh... tu ne t’es pas encore changée ?

Et elle entreprit de raconter comment Poker avait renversé une tasse de thé sur sa nièce.

Quand Calypso revint dans la brocante chargée d’un plateau avec les deux cafés, qu’elle avait faits le plus « jus de chaussettes » possible, sa tante et Vadim étaient en train de déguster ses scones. Elle fut à deux doigts de renverser le plateau, mais se retint une fois de plus.

– Vraiment délicieux ces gâteaux.

– Ce sont ceux de la mère de Willy, précisa Tante Peggy. Ils viennent tout droit d’Écosse.

Calypso constata que l’assiette était vide.

– Vous avez une tante adorable, mademoiselle Finn.

Elle ne répondit pas, mais sentit qu’il faisait exprès de la contrarier. Plus elle était énervée, plus il avait l’air de trouver cela amusant.

– Appelons-nous par nos prénoms, voyons. Moi c’est Peggy, comme vous le savez déjà. Ma nièce se prénomme Calypso. N’est-ce pas charmant ? Ses parents étaient marins dans l’âme et vouaient une grande admiration au commandant Cousteau.

Vraiment ? pensa Calypso, furieuse. *Elle a besoin de raconter ma vie au premier venu ?*

– Et vous, d’où vient votre prénom ? Vadim ?

Il ne répondit pas à la question et détourna la conversation.

– Votre magasin est magnifique, dit-il en s’adressant à Tante Peggy.

Est-ce qu’il la flattait pour mieux lui soutirer des informations ?

– Oui, mais je vais avoir besoin d’aide. Je dois déménager les affaires de mon précédent locataire, ranger la brocante, faire quelques aménagements. Bien sûr, Caly est là pour m’aider, mais vous savez, ma nièce écrit un roman. Elle est très douée. Je veux qu’elle se consacre à son art.

– Je n’en suis qu’au tout début, bref, parlons d’autre chose, dit Calypso énervée.
À cet instant, Patricia Asoyan entra, essoufflée.

– Chef, les carabiniers ont un problème. Ils sont en train de tenter de raisonner une dame qui manifeste toute seule, place du Palais.

– Pourquoi elle manifeste ?

– Contre les animaux sauvages en cage ou quelque chose comme ça.

Vadim secoua la tête.

– Pourquoi vous me le dites à moi ? Les carabiniers peuvent s’en charger.

Asoyan continua sur sa lancée sans tenir compte de la réflexion de son chef.

– Elle est très agressive. Et elle les menace en leur disant qu’elle a fait évader son homme de prison quand elle était jeune et qu’elle n’a pas peur d’y retourner.

– Ah oui, je l’ai entraperçue de loin en rentrant de chez Willy, s’exclama Tante Peggy. C’est la serveuse de l’autre soir qui a renversé du vin sur Boris. Faire évader son homme de prison, comme c’est romantique !

– Elle a renversé délibérément du vin sur Boris ? demanda Vadim, soudain intéressé.

– Je vous signale que vous étiez là, dit Calypso.

Sa voix lui fit l’effet d’une crécelle, mais elle ne put s’empêcher de continuer à grincer :

– Pour un policier, vous n’êtes pas très observateur.

À ces mots, Asoyan lui jeta un regard noir.

– Oui, elle était mécontente de quelque chose qu’il avait dit. Je ne me souviens plus de quoi, dit Tante Peggy. Et la pauvre, elle a perdu son emploi à cause de lui.

Cette information intéressa fortement Vadim. Il se leva et décida d’aller interroger la manifestante.

– Avant de partir, je vous prie de me rendre les clés de la brocante, commandant, dit Calypso. Je crois que cela ne s'impose plus. Que je vous les laisse, je veux dire. Si vous désirez revenir pour mener votre enquête, vous m'en avertirez un peu avant ou sonnerez comme tout le monde.

Pavlov fit claquer les clés sur le comptoir.

– Merci pour le café et les délicieux scones. Vous venez, Asoyan ?

Il se dirigea vers la porte.

– Au fait, dit-il juste avant de fermer la porte derrière lui, vous qui avez un sens particulièrement aigu de l'observation, vous cherchez toujours votre amie Colette ?

Une fois le commandant et son adjointe partis, Calypso explosa :

– Bon débarras ! S'il était resté une minute de plus, je lui aurais arraché les yeux. Et c'est quoi sa remarque sur Colette ?

– Moi, je le trouve charmant. Ta réaction est vraiment excessive. C'est parce qu'il te plaît, mon petit chat.

– Pas du tout !

– Oh que si !

Soudain, Peggy eut une idée.

– Je vais aller parler à cette femme, moi aussi. J'ai quelque chose à lui proposer.

– Quoi ? s'inquiéta Calypso.

– Tu verras bien, mais n'oublie pas que je suis la reine des bonnes idées.

Calypso frissonna en anticipant une folie de sa tante. Elle espérait qu'elle n'allait pas se mettre elle aussi à manifester sur la place du Palais pour s'attirer des ennuis. Trouver un cadavre dans leur atelier, c'était suffisant.

– C'est tellement extravagant, son histoire, se réjouit Tante Peggy en tapant des mains.

Elle attrapa son cabas de luxe et sortit.

Calypso, déjà frustrée de ne plus avoir un seul scone à se mettre sous la dent, cria en passant la tête dans l'escalier en direction de l'atelier :

– Arthur ! Arthur ! Est-ce que tu pourrais monter quelques minutes tenir le magasin ? Je dois m’absenter.

Le temps qu’Arthur arrive, Tante Peggy était déjà loin. Calypso courut à sa poursuite, Poker sur ses talons. *Je changerai de pantalon plus tard*, se dit-elle, fataliste.

Elles arrivèrent ensemble sur la place, où les carabiniers n’étaient plus en grappe autour de la serveuse, comme Asoyan le leur avait raconté, mais chacun à sa place, devant la caserne, conformément à leur rang et à leur fonction. Au début d’une des ruelles qui longeaient la bâtisse, Vadim Pavlov et Arlette étaient en grande discussion. L’adjointe Asoyan, sérieuse, prenait fébrilement des notes. De temps en temps, elle regardait l’ancienne serveuse d’un air désapprobateur. Il était clair qu’elle condamnait son activisme. Finalement, Pavlov, irrité, quitta la place d’un pas vif, sans leur jeter un seul regard, suivi par Asoyan, contrariée elle aussi.

Tante Peggy fonça sur Arlette et quand Calypso voulut s’approcher pour écouter leur conversation, elle l’écarta d’un geste.

– Chérie, tu veux bien me laisser quelques minutes ? J’ai une proposition à faire à cette dame.

– Mais...

Décidément, sa frustration augmentait de seconde en seconde.

Poker, quant à lui, s’était avancé vers Arlette et se frottait contre ses jambes, tant et si bien qu’elle finit par se pencher, le prendre dans ses bras, lui caresser le ventre, lui embrasser le cou, le bout du nez et lui tripoter les oreilles.

Il se laissait faire avec délectation.

C’est pas vrai ! pensa Calypso. *Même elle, il la préfère ? Ah non ! Je ne vais pas me laisser humilier comme ça éternellement.*

Au moment où elle allait quitter les lieux, Tante Peggy s’écria :

– Caly, mon petit loup, je suis si contente. Arlette a accepté de venir nous aider au magasin et aussi pour ranger ton appartement. Avec elle, nous sommes sauvées.

Tout le monde peut voir immédiatement à quel point c'est une grande organisatrice. Regarde ses pancartes, comme elles sont bien faites.

Calypso remarqua sur le trottoir des morceaux de banderoles mal peintes, ficelées à deux manches à balai. Elle comprit qu'il s'agissait de la fameuse bannière personnelle qui avait dû accompagner la manifestation solitaire que venait de tenir Arlette sur la place, face au Palais.

Si elle organise la maison comme sa manifestation, on n'est pas sorties de l'auberge, se dit-elle.

Calypso avait une liste longue comme le bras de mises en garde à adresser à Tante Peggy, pour qu'elle n'embauche pas le danger public que représentait cette femme, mais la politesse l'empêchait de le dire à haute voix devant la personne concernée. Avant de regagner son magasin, elle fit un détour par le commissariat pour essayer de voir Colette. Elle mettrait un pantalon propre plus tard. *Et voilà*, se résigna-t-elle, *en plus de me prendre pour une folle, les villageois vont penser que je suis une souillon*.

CHAPITRE 23 - Un type vraiment admirable

Au commissariat, Asoyan traversa le couloir sous les quolibets des autres policiers :

– Ça boume, Asoyan ? T'es le nouveau Columbo ? Avec toi, les assassins n'ont qu'à bien se tenir.

Loin de la déranger, ces remarques la faisaient se sentir importante. Ils avaient beau se moquer, ils en rêvaient, de faire partie de l'enquête. S'ils la raillaient, c'était parce qu'ils étaient jaloux.

Elle avisa du coin de l'œil Calypso qui attendait sur une chaise en plastique.

– Vous venez pour quoi ? lui demanda-t-elle. C'est en rapport avec l'affaire ?

– Je viens voir mon amie Colette, si c'est possible ?

– Colette Lambert ? Mais elle est sortie hier. Elle n'est plus chez nous, en tout cas.

– Quoi ?

Calypso se leva comme sur un ressort et sortit en courant du poste de police.

L'adjointe entra dans le bureau de son chef, Pavlov. Elle tenait bien serré son carnet rempli de notes. Elle se sentait fière d'avoir réussi à interroger les voisins et était impatiente de faire son rapport.

– Je vous fais un débriefing de ce que j'ai récolté tout à l'heure ?

Vadim soupira. L'ardeur de son adjointe le fatiguait. Autant il pouvait faire face à n'importe quel conflit, autant il lui était difficile de gérer cette bonne humeur constante qu'elle affichait depuis le début de cette enquête.

– Allez-y.

Elle se racla la gorge et commença plusieurs phrases qu'elle ne termina pas, tournant les pages fébrilement.

– Euh, pardon, y a des trucs pas toujours très palpitants.

– Une synthèse, Asoyan. Une synthèse. Allez.

– Après avoir écouté plusieurs personnes qui ne savaient rien, n'avaient rien entendu et rien vu et ne voulaient rien dire sur Boris Lambert, je suis tombée sur un type très intéressant. Alors lui, au contraire, il avait des tas de choses à raconter sur la victime.

– Au fait, au fait ! s'impatienta Vadim.

– C'est un assureur à la retraite, Patrick Martin, qui connaissait Boris Lambert, depuis ses jours de gloire comme champion de courses automobiles, dit Patricia en s'asseyant en face de Vadim.

– Ça remonte à quand ?

– Au moins trente ans.

– Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Vadim avec une grimace, car la lenteur du rapport le frustrait, mais il ne voulait pas non plus la brusquer.

– Il a dit que Boris avait été un jeune très ambitieux et antipathique, prêt à tout pour réussir, répondit Patricia avec enthousiasme. Il écrasait tout le monde sur son passage et n'était vraiment pas gentil avec les autres coureurs automobiles ni avec les mécaniciens. Les gens le détestaient déjà, à l'époque.

Elle le regarda en quête d'un signe de satisfaction, ou d'encouragement. Vadim soupira et se gratta la tête.

– Pas la peine de se réjouir. Vous réalisez ce que ça signifie, Asoyan ? Ça signifie que nous avons une longue liste de suspects.

Patricia hocha la tête avec un sourire ravi.

– Oui, c'est normal, chef. Sinon ça serait trop facile. Il faut voir ça comme un défi.

– Comme un défi, vraiment ? Et vous, vous aimez les défis, c'est ça ?

– Je les adore, commandant. Et puis, c'est la première fois que je travaille sur un meurtre, je veux faire du bon boulot.

Vadim ne put retenir un sourire mitigé. Il n'avait jamais eu une adjointe aussi fougueuse. Sûrement que s'occuper d'un club de boules de pétanque à ses heures de loisir lui avait permis d'emmagasiner une tonne d'énergie d'avance.

– Je suis sûr que vous le ferez, Asoyan. Vous avez raison. Allons-y, laissons l'enquête nous mener à la vérité, quel que soit le nombre de suspects.

Il savait qu'il pouvait en rajouter, Asoyan était complètement imperméable à la notion d'ironie.

– Vous avez autre chose ? Du côté de sa profession actuelle ?

– Oh, c'est un vrai bazar, répondit Patricia, feuilletant ses notes. Boris était connu pour être un tyran avec les employés de son agence immobilière. Il essayait quand il le pouvait de ne pas partager sa commission, par exemple. Pas par besoin d'argent, mais c'était comme une sorte de point d'honneur à filouter les autres. Il

volait, escroquait ou humiliait ses concurrents chaque fois que l'occasion se présentait.

Vadim secoua la tête.

– C'était un type vraiment admirable, hein ?

Patricia, un instant décontenancée, esquissa un sourire incertain et continua :

– Ce n'est pas tout. Il semble qu'il ait également exercé des pressions sur des propriétaires de vieilles maisons du Rocher. Quand il voyait que certaines se dégradaient, il se renseignait sur les proprios. Il les mettait en garde en leur disant que la mairie allait leur poser un arrêté de péril. Puis, s'il voyait qu'ils n'avaient pas assez d'argent, il leur en prêtait pour les travaux et comme en général, ils ne pouvaient pas rembourser, à la fin il raflait tout. Il récupérait l'immeuble, quoi.

Vadim fronça les sourcils.

– La liste s'allonge. Cette histoire d'immeuble me rappelle quelque chose.

– C'est la famille Ricci, chef.

– La famille de la chocolatière de la librairie ? Ricci ?

– Oui.

– Hum, ça se rapproche. C'est quoi, l'histoire de sa famille ?

– La mère et la tante. Elles ont hérité dans leur jeunesse d'un appartement dans une maison au village, mais elles n'ont pas assez de revenus pour l'entretenir, chef.

– Tiens tiens. Vous pensez qu'il leur avait fait le coup, à elles aussi ?

– Il paraît, oui.

– À vérifier, donc.

CHAPITRE 24 – Il n’y a pas que le soleil dans la vie

En jaillissant du commissariat, Calypso prit le temps d’envoyer un SMS à Colette pour lui demander où elle se trouvait. Puis elle fonça à la librairie pour savoir si Marion savait quelque chose. La jeune femme était en train d’emballer, dans des feuilles de papier kraft, les plaquettes de chocolat qu’elle venait de fabriquer. Poker lui tenait compagnie.

– Hum, goûte-moi ça, Caly. C’est ma dernière création, avec des fèves en provenance d’une petite plantation bio du Cameroun. 75 % de cacao. Tu vas adorer.

Marion lui tendit deux carrés qu’elle avala aussitôt.

– Mais tu es affamée, ma parole, dit Marion en souriant. Il faut les savourer. D’abord, tu les observes, ensuite tu les renifles, tu les mets sur la langue, tu laisses un peu fondre et tu croques. Tiens, recommence.

Marion lui tendit deux autres carrés que Calypso dégusta, cette fois-ci, lentement.

– Quelle saveur, un délice !

Elle se sentit immédiatement envahie par un calme olympien et s’assit sur une chaise haute du bar pour commander un chocolat chaud.

– Tu trouves qu’il ne fait pas assez lourd ? Ils parlent de canicule, quand même.

– Tu sais qu’ils ont relâché Colette, n’est-ce pas ? T’as des nouvelles ?

– Aucune pour le moment. C’est étrange, non ?

Calypso fronça les sourcils. Elle aurait aimé être près de son amie pour la reconforter et elle l’imaginait errant sans but, triste et solitaire sur les chemins du bord de mer. C’est à ce moment précis que Vadim Pavlov entra dans la chocolaterie. Poker se leva, s’étira et sauta du comptoir pour saluer le commandant.

Un trait épais de chocolat parsemait le haut des lèvres de Calypso, ce que remarqua instantanément le policier. Elle s’essuya furtivement, comme si elle

avait été prise la main dans le sac. Et se reprocha aussitôt cette réaction en se demandant pourquoi, à chaque fois qu'elle le voyait, elle se sentait coupable.

– La même chose, commanda Pavlov à Marion en pointant la tasse vide de Calypso.

Il jeta un regard agacé à Poker qui se frottait à ses jambes.

– Chaud, vous aussi ?

– Oui, merci.

– Avec ou sans cannelle ?

– Avec. Chez moi, on en met partout.

– Vous venez d'où ? interrogea Marion.

– J'ai fait toute ma carrière à Lille, mais je suis né à Strasbourg.

– Oula, il doit faire froid, là-haut ! s'exclama-t-elle. Vous êtes mieux dans le sud, j'imagine.

Vadim fit une grimace dubitative. Comme si ça ne valait vraiment pas la peine d'expliquer pourquoi le soleil ne faisait pas tout dans la vie. Il s'assit et dégusta son chocolat à petites gorgées. Poker sauta sur ses genoux et s'installa en rond. Pavlov fit un geste brusque pour le déloger.

– Mais c'est pas vrai, ce chat est un vrai pot de colle !

– Vous trouvez ? demanda Calypso, contrariée. Vous devriez être content, il ne fait pas ça avec tout le monde.

– Je m'en fiche, moi, de ce chat. Vous pourriez pas lui dire de descendre ?

– Inutile, il ne m'écouterait pas.

Vadim se leva pour inciter Poker à quitter ses genoux et se rassit, balayant les poils laissés sur son pantalon. Poker revint sur lui, immédiatement. Résigné, il se dit que l'indifférence porterait peut-être ses fruits et il se tourna vers Marion.

– Il est bon, votre chocolat.

– Je le fais avec du cacao d'exception du Venezuela et pas avec ces poudres industrielles infâmes.

– Pas aussi bien que le brésilien ! protesta Calypso.

– La prochaine fois, je te ferai une dégustation à l’aveugle et je parie que tu choisiras le vénézuélien.

– C’est vrai, on m’a dit que vous avez vécu au Brésil. Vous êtes venue vous installer ici pour votre tante ?

Avec Vadim Pavlov, on ne savait jamais s’il faisait la conversation par amabilité ou pour vous interroger. Mais Calypso devait admettre qu’il était assez doué pour recueillir des confidences. Il la dévisageait de ses yeux bleu vif et piquants, légèrement désabusés.

Dans un autre contexte, elle se serait peut-être laissée tenter. OK, elle s’était un peu négligée ces derniers temps, mais elle pouvait encore charmer un homme, même plus jeune qu’elle.

Dans son métier, après 50 ans, on était bonne à jeter. Elle ne comptait plus tous les directeurs de casting qui lui avaient dit récemment qu’elle était trop grosse, trop vieille. Même pour jouer une grand-mère, il fallait avoir 40 ans et être mince. C’était absurde et tellement injuste. Ce stéréotype lui avait longtemps miné le moral.

Maintenant qu’elle n’était plus actrice, il fallait qu’elle s’en moque, comme le faisait Loulou. Mais ce conditionnement était tellement ancré en elle, qu’elle devait travailler sa confiance et répéter ce mantra : « Oui j’ai 57 ans, oui j’ai des bourrelets et merde. »

– Disons qu’après mon divorce, je n’avais plus trop de raisons de rester au Brésil.

– Vous n’avez pas une fille, là-bas ?

– Oui, enfin elle est adulte. Au départ, elle devait venir en France avec moi.

– Vous semblez très proche de Colette. Que pensiez-vous de Boris Lambert ?

Là, il était clairement en train de l’interroger. Eh bien, il n’allait pas être déçu.

– Que c’était un affreux connard et que je suis contente que ma copine en soit délivrée.

Marion secoua lentement la tête en faisant une grimace, l'air de penser que ce n'était pas très malin de sa part de dire à un policier qu'elle se réjouissait de la mort d'un type assassiné.

– Avouez que c'est étrange. Vous vous absentez du Rocher pendant plus de trente ans et une semaine après votre retour, le mari de votre meilleure amie est assassiné. Simple coïncidence ?

– C'est vous le flic, commandant Pavlov. À vous de le dire, dit-elle pour le narguer.

– Commandant Pavlov ?

Il sourit d'un air narquois.

– Je croyais qu'on s'appelait par nos prénoms, Calypso.

Marion, se sentant soudain de trop, se retourna en se demandant s'il se passait quelque chose entre ces deux-là.

Calypso rosit légèrement et se sentit idiote. Pavlov termina sa tasse de chocolat, sans ajouter un mot. Calypso en profita pour demander des nouvelles de Colette :

– Vous avez bien libéré Colette Lambert ?

– Pour le moment.

– Comment ça, pour le moment ? Vous n'avez toujours pas compris qu'elle n'y est pour rien ?

– Dans mon métier, on cherche soit des aveux, soit des preuves et quand on n'a ni l'un ni l'autre, on continue.

Calypso comprit qu'il ne dirait rien de plus, alors elle fit semblant de s'absorber dans l'étude de son téléphone.

– Mais c'est à vous que je voulais poser quelques questions, mademoiselle Ricci, dit soudain Pavlov en se tournant vers Marion.

Il se leva et s'accouda au comptoir. Poker exprima son désagrément en miaulant fortement. Pavlov fut soulagé de voir que Poker partait s'asseoir sur une table recouverte de livres.

– À moi ? répondit la jeune femme, étonnée.

– Oui.

– Mais je ne peux pas venir au commissariat, je travaille. Vous pouvez pas les poser genre, là, maintenant, vos questions ?

Vadim fixa Calypso qui ne semblait pas vouloir comprendre qu'il préférerait interroger Marion, en tête à tête.

Le ton de Marion se fit soudain moins aimable.

– Calypso peut rester. Je n'ai rien à cacher. Allez-y.

– Vous faisiez quoi la nuit du meurtre ?

– J'étais à la Pink Parade, si vous voulez savoir. Vous connaissez ? Je ne manquerais ça pour rien au monde et avec toutes les caméras qu'il y a à Nice, ce ne sera pas difficile à prouver.

– Mais c'était en fin d'après-midi. Le meurtre a eu lieu pendant la nuit.

– Ben, vous croyez que je suis allée me coucher après ? On est allé au Pearl ensuite, avec quelques copines et on a terminé la nuit chez Michèle, une amie.

Calypso se dit qu'elle avait oublié d'appeler la fameuse Michèle, ce qu'elle comptait faire dès son retour chez elle, histoire de sortir tout à fait Marion du collimateur de Vadim.

– Très bien. J'aimerais maintenant poser quelques questions à votre mère et à sa sœur.

Marion commença à paniquer :

– Vous n'allez pas les embêter avec ça ! Elles sont au boulot, en plus.

– Au magasin de fleurs ? Je vais y aller.

– Pas question ! s'insurgea Marion un peu violemment.

Ce qui fit sursauter Calypso.

– Je veux dire, pas question que vous y alliez sans moi. Je vous accompagne.

– Moi aussi, ajouta Calypso.

Vadim l'observa comme s'il se demandait comment il allait faire pour se débarrasser d'elle. Mais il ne voyait pas en quoi sa présence pourrait le gêner pour un interrogatoire informel. Tant qu'elle ne lui parlait plus de son deuxième

cadavre. Certes, elle était bizarre aujourd'hui avec cette tache de thé sur son pantalon, mais au moins elle ne portait pas son chapeau orange.

Calypso jeta un coup d'œil à Poker pour voir s'il allait la suivre, mais il s'était endormi sur les livres. Quand ils franchirent la porte du magasin de fleurs, Rita était en train d'envelopper un pot en terre cuite vernissée, hébergeant un adorable mandarinier nain, dans des pages de magazines, tandis que sa sœur jumelle, Lina, encaissait une cliente.

– Ma chérie, s'exclama Rita en apercevant sa fille. Bonjour Calypso.

Marion était très contrariée.

– Je vous présente le commandant Vadim Pavlov. Il enquête sur la mort de Boris et voulait vous poser des questions.

Le sourire de Rita se figea instantanément sur son visage.

– On n'a rien à vous dire. Vous perdez votre temps.

– Madame Ricci, c'est moi qui décide si je perds mon temps ou non. J'ai quelques questions de routine à vous poser. Ce sera rapide.

Lina raccompagna la cliente à la porte.

– Posez-les, vos questions, ma sœur et moi on n'a rien à cacher.

Les sœurs jumelles se regardèrent, mal à l'aise. Une atmosphère lourde planait dans le magasin malgré la beauté des fleurs.

– Que faisiez-vous le soir du meurtre ?

– Comme tous les soirs, répondit Lina. On a fermé le magasin, fait les comptes des recettes de la journée. Puis nous sommes allées dîner chez nous et au lit à 21 heures. Dans notre métier, on se lève tôt donc le soir, on ne traîne pas. On achète que des fleurs locales, je vous dis ça pour l'anecdote, dit-elle fièrement.

– Vous vivez ensemble ?

– Oui, ça vous gêne ? rétorqua Rita, agressive.

– Pas le moins du monde. Vous dormez dans la même chambre ?

– Il en a de ces questions, celui-là, s'enflamma Rita.

Marion leva les yeux au ciel tandis que Lina prenait le bras de sa sœur pour la calmer.

– Non, monsieur, on a chacune notre chambre.

– Donc si l'une de vous s'était réveillée la nuit pour sortir, l'autre ne l'aurait pas entendue ?

Les deux sœurs se regardèrent, paniquées.

– Si. On a le sommeil très léger, on s'en serait aperçu.

– Je vois que vous portez des prothèses auditives, dit-il à Lina. Vous les enlevez la nuit ?

– Évidemment !

– Donc vous n'auriez pas entendu votre sœur si elle s'était levée ?

– Non, sans doute !

– Sans blague, vous êtes en train de me dire que je me suis levée pour cogner Boris avec une sculpture dans la cave de Peggy et que je suis allée ensuite tranquillement me recoucher sans que ma sœur ne s'en aperçoive, c'est ça ?

– J'essaye de voir si votre alibi est solide, répondit mécaniquement Pavlov. D'ailleurs, comment êtes-vous au courant pour la sculpture ?

Lina, gênée, ne sut quoi répondre.

– On est dans un village, ici. Tout le monde est au courant, s'énerva Marion.

– Quels étaient vos rapports avec Boris Lambert ?

– On se voyait le moins possible, répondit Rita.

– J'ai entendu dire que vous lui deviez de l'argent ?

– Oui et alors ? Si vous voulez tout savoir, pour résumer, c'était un couillon arrogant.

– C'est vrai qu'il voulait récupérer votre maison pour en faire une résidence de luxe ?

– Il avait pas intérêt, ça non !

– Ou sinon ?

Lina posa de nouveau le bras sur celui de sa sœur, pour la calmer :

– Sinon, on aurait trouvé une solution. On lui devait de l’argent, c’est vrai et il nous avait mis dans une situation difficile, mais on aurait déménagé, voilà.

– Vous auriez quitté la maison de votre enfance, celle où vous êtes nées et avez toujours vécu, à cause d’un type qui vous a fait du chantage avant de vous proposer un prêt à un taux d’usure ?

À ce moment-là, une cliente entra dans le magasin.

– Je crois que vous en savez assez, dit Marion. Elles vous ont répondu. Elles ont un alibi.

Le regard du policier se fit glaçant.

– Mesdames, dit-il en sortant.

Calypso rattrapa Vadim sur le trottoir.

– Vous n’allez pas les inculper, j’espère !

– Rentrez chez vous écrire votre roman et moi, je vais faire mon métier.

Sur ces paroles, il tourna les talons et s’éloigna en parlant au téléphone.

Quel con ! songea-t-elle.

CHAPITRE 25 - Des hommes 100 % bio

Marion sortit du magasin avec précipitation et rejoignit Calypso.

– Va falloir qu’on les sorte de là, lui dit-elle. Je ne sais pas tout de cette histoire, mais je suis sûre que Boris leur a joué un tour de cochon. Et j’ai peur qu’elles se soient mises dans un sale pétrin.

– Tu crois qu’elles ont pu...

– Bien sûr que non ! Mais je pense que le chantage de Boris allait très loin. Et s’il avait découvert des trucs pas nets ? Je les ai surprises, il y a quelques jours, en

train de lire des documents et quand je suis arrivée, elles les ont cachés. Je voulais y jeter un œil, mais je n'ai pas eu le temps et ensuite j'ai oublié. Je ne pensais pas que c'était important. Depuis la mort de Boris, je me demande s'il n'y a pas un lien. Et maintenant que la police rôde, j'ai peur qu'elle ne fasse une perquisition. Du coup, je file chez elles pour retrouver ce papier, tant qu'elles sont au magasin. Je dois en avoir le cœur net.

À cet instant, Vadim revint sur ses pas.

– Vous avez oublié quelque chose, commandant ? demanda Marion.

– Oui, vous. J'aimerais que vous me suiviez au commissariat.

Marion se figea, puis reprit ses esprits et tendit une clé à Calypso :

– Tu peux aller nourrir mon chien ? dit-elle. Tu te souviens, c'est au deuxième étage.

Calypso savait que Marion n'avait pas de chien et habitait un rez-de-chaussée. Elle comprit qu'elle venait de lui donner les clés de l'appartement de sa mère et sa tante.

– Je m'en occupe tout de suite.

La maison était à deux pas. Elle devait juste prendre à droite et traverser une ruelle. Elle tourna la clé de la porte d'entrée et monta les deux étages escarpés. Sur le palier, une jolie glycine encadrait la porte, recevant de la lumière depuis une lucarne tout en haut de la cage d'escalier. Pas de doute, elle était bien chez les jumelles.

Quand elle pénétra, une odeur de rose l'assaillit. L'appartement était étroit et biscornu, mais gai, même s'il était clair qu'il aurait nécessité une bonne rénovation. Les murs s'effritaient par endroits avec des fissures grosses comme le doigt qui déchiraient le joli papier peint fleuri de l'entrée. Une azalée fuchsia était posée sur une commode à trois tiroirs qu'elle classifia immédiatement comme art déco. Réflexe de brocanteuse. Elle ouvrit les tiroirs les uns après les autres, mais ne trouva aucun document.

Elle entra dans un petit salon tout aussi décrépi que l'entrée, avec cheminée, tapis râpé et canapé recouvert de *chintz* vert défraîchi. Une pile de magazines reposait sur la table basse. Elle les souleva afin de voir si des documents n'étaient pas dissimulés sous la pile, mais ne trouva rien. Elle fouilla dans les deux petites chambres, vieilloties, et dans la cuisine, carrément anachronique, avec ses meubles en formica. Rien. Cependant, elle nota que malgré l'état délabré de l'appartement, il était soigné et bien rangé.

Elle retourna dans le salon et observa de plus près la cheminée à l'intérieur de laquelle il y avait un petit tas de cendre. Elle trouva étrange qu'avec cette chaleur les jumelles aient utilisé la cheminée. Compte tenu de l'état de propreté et d'ordre de l'appartement, ces cendres ne devaient pas dater de l'hiver. Les jumelles avaient donc brûlé des papiers récemment.

Elle se mit à chercher plus précautionneusement et feuilleta les magazines posés sur la table basse. C'étaient des numéros de la même revue *Bio et en forme*, un magazine de petites annonces et publicités. Elle le reconnut à sa typographie, car les jumelles l'avaient utilisé pour emballer le pot du mandarinier nain qu'elles venaient de vendre, au moment où elle était entrée avec Pavlov et Marion dans leur boutique. Elle remarqua qu'une des pages du magazine avait été découpée et formait à présent comme une dentelle de papier. Elle se remémora avec stupeur la lettre anonyme. C'était les mêmes lettres, la même typographie.

Marion avait sans doute dû surprendre sa mère et sa tante en train de découper les lettres et c'est un magazine et non un document qu'elles avaient dissimulé. Sans réfléchir, Calypso attrapa les revues afin de tirer ça au clair avec Marion. Quand elle ouvrit la porte pour sortir, elle tomba nez à nez avec Patricia Asoyan.

L'adjointe de Vadim sursauta.

– Que faites-vous là ?

Calypso chercha rapidement une excuse. Elle prit un air naturel.

– Marion m’a demandé de passer... pour... euh... le papier... peint. Je vais faire des travaux chez moi et elle m’a conseillé de voir celui qui est ici, fort joli ma foi. Je vais prendre le même, tiens, c’est décidé.

L’adjointe de police l’observa, moyennement convaincue par cette explication. Elle considéra les murs de l’entrée et fit la grimace. Puis son regard scanna Calypso de la tête aux pieds.

– Vous avez quoi dans les mains ?

– Des magazines. Il y a de super petites annonces de rencontres. Si vous cherchez l’âme sœur, je vous les conseille. Et les hommes sont tous bio là-dedans, garantis 100 %.

Patricia dévisagea Calypso en lui tendant la main, paume renversée.

– Oh, mais j’allais les rendre, promis ! Vous feriez mieux d’arrêter les bons suspects. Vous avez fait quoi, de mon amie Marion, hein ?

– Vous nous prenez pour qui ? Elle est à son boulot, derrière son comptoir de chocolats.

En vérité, le commandant avait eu la même réaction et il avait relâché Marion très vite, car il ne voulait pas être accusé de désorganisation dans son enquête, en gardant au poste tout le cercle rapproché de la victime. Et Asoyan avait compris que sa méthode, qui se dessinait au fur et à mesure qu’avançaient leurs investigations, consisterait désormais à laisser les suspects baigner dans leur environnement le plus possible, pour qu’ils se sentent en confiance et finissent par faire une erreur.

Calypso était à présent impatiente de rejoindre Marion à la librairie. Et de lui proposer d’aller chez Colette qui se terrait dans son appartement depuis qu’elle était sortie du commissariat.

– Donnez-moi ces magazines, ordonna Asoyan.

Calypso les lui tendit en soupirant.

– Y a rien de mal à emprunter quand on compte restituer.

– Je vais y jeter un œil avec le commandant et j’espère que vous n’étiez pas en train de dérober des preuves à charge.

Calypso dévala les marches, rouge de colère et de honte, mais comme la curiosité était encore plus forte, elle se précipita à la chocolaterie. *Tant pis pour mon pantalon*, se dit-elle. *Ça attendra encore un peu*.

CHAPITRE 26 - Oblitéré par la poste

Marion tournait et virait, furieuse, pendant que Poker dormait toujours, sur les livres, et que Vadim dégustait tranquillement un nouveau chocolat, glacé, cette fois. Il ne parlait à personne et restait là à pianoter sur son téléphone. Il n’avait jamais passé autant de temps au village du Rocher. À présent, sa vie se résumait, semblait-il, à des allées-venues entre la brocante de Peggy et la librairie-chocolaterie de Colette et Marion.

Il soupira en essuyant les gouttes de transpiration qui dégouлинаient de son front, malgré la climatisation et les glaçons dans son verre. Que n’aurait-il donné pour une enquête bien glauque, au frais dans le Nord, entre bandes rivales de dealers où il aurait pu donner le meilleur de lui-même et faire un bon ménage dans la jungle lilloise ?

Cette histoire d’agent immobilier richissime, ancien coureur automobile et escroc par ennui ne correspondait pas à ses codes habituels. D’ailleurs, dans ce village de pacotille saturé de soleil, rien ne correspondait à ce qu’il avait connu.

Soudain, tout s’anima dans la librairie. Les sœurs jumelles, Rita et Lina, entrèrent et passèrent devant lui en lui jetant un regard noir, pour se précipiter dans les bras de leur fille et nièce chérie. Il se demanda comment elles s’étaient

débrouillées pour élever hors mariage une enfant, dans un endroit aussi à cheval sur les convenances. Ça n'avait pas dû être facile tous les jours.

Il réagit immédiatement en leur demandant si elles voulaient bien accepter une invitation pour une boisson chocolatée.

– Maman, n'y va pas, dit Marion. C'est un fourbe. Il veut vous faire parler.

– Ça ne risque pas, dit Lina. On n'a rien à dire de plus, de toute façon.

Les deux sœurs s'assirent en face de Vadim qui fit un signe de la main à Marion, indiquant le chiffre deux avec deux doigts et un geste désignant sa propre tasse. Comme s'il avait dit : « La même chose, en double ». Ces gestes la firent rager. Pour qui la prenait-il ?

C'est au moment même où les chocolats arrivaient que la porte s'ouvrit de nouveau. C'était Calypso. Elle fonça sur Marion pour la serrer dans ses bras, elle aussi.

– Ma chérie, tu es là. Il ne t'a pas gardée, heureusement.

– Mais pourquoi voulais-tu qu'il me garde ? Je n'ai rien à voir avec le meurtre de Boris.

– Toujours pas de nouvelles de Colette ?

Marion se pencha vers Calypso et murmura :

– J'ai entendu du bruit en haut, tout à l'heure. La chasse d'eau. Elle passe par la même tuyauterie que les w.-c. de la boutique. À mon avis, Colette est là, mais elle ne veut pas nous voir, pour l'instant.

– Tu crois qu'il faut respecter son désir ou au contraire forcer la porte et la débusquer ? J'ai peur qu'elle ait un geste malheureux. Ça fait beaucoup pour elle. D'abord Coffee, ensuite son mari chéri...

Elles firent une grimace en même temps sur ces mots.

– ...si tu rajoutes un séjour de plusieurs heures avec de la maltraitance policière...

Cette fois, Calypso regarda délibérément Vadim d'un air accusateur.

– ...n'importe qui à sa place frôlerait la dépression.

Vadim allait la remettre à sa place quand son adjointe entra avec fracas et, sur le visage, un air d'excitation bienheureuse qu'elle avait du mal à contenir.

– Chef, j'ai appelé au bureau et comme on m'a dit que vous n'y étiez pas, j'espérais bien vous trouver ici.

Vadim leva les yeux au plafond, attendant patiemment la suite.

Elle brandissait un tas de magazines, qu'elle secouait dans tous les sens. Calypso jeta un regard oblique vers les sœurs jumelles, qui se regardaient, consternées et paniquées.

– Voilà ce que j'ai trouvé : les magazines qui ont servi pour la fameuse lettre. J'ai comparé : elle a été faite avec ces revues.

Calypso tourna la tête vers Marion, désolée. Marion la fixa d'un air d'incompréhension totale, mais aussi de léger reproche. Calypso se rapprocha de la jeune fille pour lui expliquer à voix basse :

– Elle est arrivée juste quand je venais de les trouver et m'a chopée, la main dans le sac.

Lina, la mère de Marion, s'effondra brusquement, tandis que sa sœur Rita s'écriait sur un ton autoritaire :

– Tais-toi, Lina. Ne dis rien. C'est de la mise en scène.

Mais Lina craqua soudain et lâcha d'une toute petite voix :

– Les lettres anonymes, c'est nous. Le soir du meurtre, on est venues ici. On avait apporté une lettre anonyme de menaces pour ce satané Boris. Je voulais la glisser dans la boîte, mais on a aperçu Colette qui bricolait dans son magasin et on a eu peur qu'elle nous voie. Du coup, on s'est dit que ce serait mieux s'il y avait un vrai timbre. Oblitéré par la poste. Alors, finalement, on l'a mise dans la boîte aux lettres officielle.

– Et elle, elle ne vous a pas vues, donc ?

– Non.

Calypso intervint :

– Pourquoi n’avez-vous pas dit que vous aviez vu Colette, cette nuit-là, ici ? Ça lui aurait évité quelques heures de stress, confrontée aux méthodes policières brutales de ce monsieur qui a l’habitude de maltraiter de dangereux criminels.

– Depuis quand c’est vous qui posez les questions, Finn ?

Ça alors ! Vadim avait appelé Calypso « Finn ». Mais c’était bon signe, ça ! C’était seulement entre collègues qu’on s’appelait par son nom de famille, non ? *Est-ce que ça veut dire qu’il commence à me prendre en considération ?* se demanda Calypso.

Marion leva les yeux au plafond. Pendant ce temps, Lina pleurait à chaudes larmes.

– Oui, tu as raison, Caly. Je n’en dors plus. On voulait que personne ne sache pour la lettre anonyme. Comment expliquer notre présence ici, cette nuit-là ? On a hésité et après, comme ça aurait fait vraiment louche, on a continué à se taire.

Calypso se tourna vers Vadim.

– Ben voilà, vous avez un alibi impeccable pour Colette. Vous pouvez lâcher cette proie.

Vadim repensa à la lettre anonyme, elle contenait des menaces très précises de meurtre. Les quelques embryons de soupçons qu’il avait eus envers les deux sœurs Ricci venaient de se renforcer. Désormais, il les suspectait suffisamment pour les cuisiner dans ses propres locaux. Elles ou leur fille et nièce. Cette Marion Ricci mettait trop de cœur à les défendre, il sentait bien que sa loyauté était forte. Assez forte pour que Marion les protège du prédateur financier qu’était Lambert en le supprimant définitivement ? Il fallait qu’il se dépêche tant qu’il était encore dans le cadre de l’enquête de flagrance. Il tendit la main vers les sœurs en leur demandant la clé de la boutique. Lina, résignée, fouilla dans son sac, tandis que sa sœur, Rita, l’admonestait :

– Lina, arrête de te laisser faire par ce flic. T’es pas obligée de lui donner les clés de la boutique.

– Qu’est-ce que ça fait ? Il peut fouiller tant que ça lui chante.

Elle tendit les clés à Pavlov qui les lança à son adjointe.

– Asoyan, allez me passer leur boutique de fleurs au peigne fin. Et revenez avec des indices.

L'adjointe sortit de la librairie aussi rapidement que Bip Bip dans le dessin animé. Son ardeur ne se démentait pas.

Calypso se demandait comment atteindre Colette qui ne répondait toujours pas à son téléphone portable, tandis que Marion consolait sa mère. Vadim faisait semblant de consulter ses emails tout en réfléchissant à la meilleure manière de poursuivre la piste des sœurs jumelles. Et soudain, Patricia appela Vadim sur son téléphone. Il l'écouta tout en se retournant vers les sœurs :

– Il paraît que votre coin insecticide est bourré de substances à faire analyser ? Du genre toxique et létal. Du poison, quoi.

La mère de Marion s'évanouit direct.

– Mais ça va pas la tête ? aboya Marion.

Poker sauta vers Rita et frotta son museau dans ses cheveux. Vadim raccrocha pour appeler le médecin.

– C'est des fleuristes, dit Marion, c'est grave normal qu'il y ait des produits toxiques pour les insectes qui attaquent les fleurs. Vous n'êtes pas au courant ? Et pourquoi ça vous intéresse ?

– Depuis quand Boris est mort empoisonné ? demanda Calypso.

– On n'a pas encore les résultats de l'autopsie.

Jean Bernardi arriva dans la demi-heure, prit la tension de Rita et rassura tout le monde :

– C'est juste un petit malaise. Une baisse de tension. Elle a dû avoir un choc récemment. Faites-lui boire un grand verre d'eau et donnez-lui un petit morceau de réglisse. Un cachou, ça ira très bien. Je suis désolé, je ne vais pas pouvoir rester longtemps, j'ai quitté mon cabinet en catastrophe. Mes patients m'attendent.

Pavlov ne dit rien, mais ce diagnostic lui convenait d'autant plus qu'il pourrait ainsi faire venir les deux sœurs au poste. Il attendrait le départ de Calypso, ne voulant pas subir ses remarques déplacées, au cas où.

Le médecin prit tout de même quelques minutes pour avaler un café en écoutant la conversation de Calypso et Marion. Il cherchait un moyen de participer et il était clair qu'il voulait attirer l'attention de Calypso. Vadim, agacé, essayait de prendre de la hauteur sur la scène, mais il ne quittait pas des yeux les manœuvres de Bernardi. Ce que Calypso remarqua, bien entendu.

Et alors ? En quoi est-ce que ça le défrise qu'un homme s'intéresse à moi ? Qu'est-ce qu'il imagine ? Que je suis définitivement hors de course, vu mon âge et mon tour de taille ?

Elle fit un grand sourire à Jean qui en profita pour l'inviter à venir boire un verre avec lui.

– Pourquoi pas ce soir, tiens ?

Pourquoi pas, en effet ? se demanda Calypso. Mais elle savait bien qu'il ne s'agissait pas d'une invitation anodine. Jean Bernardi voudrait aller plus loin. Un verre, un dîner, puis... Et franchement, elle ne se sentait pas prête à entamer une nouvelle relation avec qui que ce soit, même un type aussi charmant que Jean et même si ça ne devait durer qu'une nuit. D'ailleurs, après les récents événements, Calypso était complètement accro à l'enquête. La nuit précédente, l'affaire avait tourné en boucle dans sa tête. Elle savait qu'à présent, elle ne pourrait décrocher qu'une fois l'assassin débusqué. Si elle n'y arrivait pas, ce serait une véritable catastrophe, car l'affaire deviendrait pour elle une obsession. Zézé Pinta avait un nom pour ça. Pour les *cold cases*, les cas irrésolus, qui trottaient à jamais dans le crâne des détectives, on disait avoir « un clou dans la tête ». Et Calypso avait envie de tout, sauf de ça !

Bref, pour le moment, seule l'enquête l'intéressait. La voix de Zézé Pinta jaillit soudain pour l'enjoindre à foncer :

– Allez, va voir si Colette est chez elle.

Monter frapper à sa porte ? Elle n'osait la déranger, craignant qu'elle ne préfère rester seule.

Zézé Pinta insista :

– Et la famille Ricci ? Essaye d'en savoir plus.

Mais comment ? Non, elle ne pouvait rien faire pour l'instant. Elle venait de finir son chocolat, quand Jean quitta la librairie en lui adressant un sourire. Aussitôt, elle s'écria :

– Attends, je t'accompagne un bout de chemin.

Juste avant de refermer la porte, elle jeta un coup d'œil en arrière et constata avec satisfaction que Vadim n'avait pu s'empêcher de les observer. Mais elle regretta ce « bout de chemin », car en marchant aux côtés de Jean Bernardi, chaque fois qu'elle ramenait la conversation sur l'enquête, Jean bottait en touche et insistait pour qu'elle sorte boire un verre avec lui. Heureusement, Poker l'avait accompagnée.

Après avoir laissé Jean devant son cabinet, elle rentra chez elle en réfléchissant à différents incipit pour son roman. C'était le seul moyen qu'elle avait trouvé pour tenter de calmer l'emballement de son cerveau. Remplacer une obsession par une autre. Mais avant de se mettre à sa machine, elle allait enfin prendre le temps de changer son pantalon.

CHAPITRE 27 - La visite du Joker

Le lendemain matin, Calypso reprit sa recherche d'incipit, peu fructueuse la veille, tout en se promettant d'aller chez Colette, si elle ne donnait pas de ses

nouvelles avant midi. Elle tapa plusieurs phrases sur sa machine à écrire et se leva pour les tester à voix haute, en mode Sarah Bernhardt.

« Eleonora se retrouvait en train de contempler son avenir avec un sentiment de désespoir, se demandant pourquoi *TV Globo*⁸ et son usine à rêve avait décidé de l'oublier », cria-t-elle, d'une voix de tragédienne.

Poker sortit en trombe d'un panier où il faisait tranquillement sa sieste, le poil ébouriffé, les pupilles rétrécies en une ligne effilée, prêt à attaquer.

– Oui, je sais, ce n'est pas terrible. Trop déprimant. Attends la suivante.

« La sublime ex-vedette de cinéma, Eleonora, se retrouva subitement propulsée de la glorieuse scène brésilienne à la tranquille vie de brocanteuse, dans le sud de la France. »

Poker alla se cacher sous une commode, en crachant.

– C'est si mauvais que ça ? Bon, dernière tentative.

« En quittant les bruits tapageurs de Rio pour le calme plat du Rocher, Eleonora ne pensait pas qu'elle allait devoir enquêter sur le meurtre du mari de sa meilleure amie. »

Poker sortit la tête du dessous de la commode, l'air méfiant.

– Ah, c'est pas mal ! Je tiens quelque chose.

Calypso se mit alors à cogiter à propos des jumelles et de leur histoire de lettre anonyme. Elles avaient un sacré mobile pour dégommer Boris, c'était indéniable. Et si c'était Marion qui avait fait le coup ? Elle savait que si sa mère et sa tante avaient dû déménager, elles ne s'en seraient pas remises.

Elle s'assit derrière sa machine à écrire et rédigea une note :

– Suspecte numéro 1 : Marion.

Son téléphone sonna. C'était un numéro masqué.

– Allô ?

– Laisse tomber ton enquête, sinon c'est dans la cave qu'on te retrouvera.

⁸ TV Globo est TV Globo est le principal réseau de télévision au Brésil. C'est la deuxième plus grande compagnie commerciale de télévision au monde, après l'American Broadcasting Company.

Les mots étaient émis avec une voix déformée et ils furent suivis par un long silence. Calypso eut un petit rire hésitant. C'était une blague ou quoi ?

– Qui est à l'appareil ? Allô ?

Elle entendit alors une personne respirer bruyamment au bout du fil et comprit que c'était du sérieux. Quelqu'un essayait de la menacer ? Elle ?

– Va te faire foutre ! s'exclama-t-elle.

Puis elle raccrocha avec nervosité. Jusqu'à présent, elle ne s'était pas dit que mener une enquête pour découvrir un assassin pouvait la mettre en danger. Elle venait d'en prendre conscience. Elle frissonna. Et si cette personne disait vrai ? Est-ce qu'elle risquait sa vie ou était-ce juste de l'intimidation ? En tout cas, c'était un gros lâche. Menacer une femme comme ça !

Un bruit de scieuse résonna en provenance du sous-sol. C'était Arthur qui avait repris ses activités dans la cave. Calypso descendit à sa rencontre, accompagnée de Poker. Elle ressentait le besoin de parler à quelqu'un. Enfin... à un humain. Car même si elle était certaine que Poker comprenait tout ce qu'elle lui disait, il ne réagissait que par attitudes, mouvements de queues et miaulements. Si elle voulait des réponses de sa part, il fallait qu'elle les imagine. Quant à Tante Peggy, elle était à sa séance de bridge chez Willy avec deux autres amies. Et Zézé Pinta, elle savait bien qu'elle était dans sa tête, quand même !

– Arthur ? interrogea-t-elle en se dirigeant vers le bruit.

Il était dans le garage où il avait installé un atelier provisoire.

– Salut Calypso, répondit-il d'un air morose.

– Tu as mauvaise mine.

– Je n'ai pas vraiment dormi.

Calypso se fit la même réflexion que le jour où elle lui avait appris la mort de Boris. Certes, elle savait que lui et Loulou étaient les meilleurs amis de Colette et Boris, mais elle ignorait qu'ils étaient proches au point qu'il se retrouve dans cet état à sa mort. Loulou, elle, était loin d'être aussi bouleversée.

– Tu veux venir prendre un café avec moi, en haut ?

– Non, merci, j’ai un travail à terminer.

Calypso comprit qu’il avait besoin de rester seul et n’insista pas pour lui parler. *Porra* ! Elle qui justement voulait discuter. Elle remonta à la brocante et regarda sa montre. Il n’était pas encore midi.

Elle aperçut alors Arlette qui descendait de l’appartement de Tante Peggy. Avec tous les événements, elle l’avait totalement oubliée. Apparemment, sa tante ne l’avait pas écoutée et l’avait engagée. Calypso soupçonnait qu’en plus de son salaire, elle lui avait offert un hébergement dans son appartement. Arlette se comportait à présent comme si elle était la maîtresse des lieux et avait vécu dans cette maison toute sa vie.

– Hier, j’ai vendu le guéridon Napoléon III, dit-elle, il faudra refiler autre chose comme table, au commandant.

Comment Arlette était-elle au courant ?

– Vous avez dormi ici ? interrogea Calypso.

– Oui, je crèche là, maintenant. T’étais pas au courant ?

– Pas vraiment.

– Si ça te dérange, dis-le, qu’on en cause.

– Non, c’est entre vous et ma tante.

Arlette parlait avec un tel aplomb qu’elle n’osa pas lui faire face. Après tout, Tante Peggy se rendrait très rapidement compte de son erreur, elle n’avait donc pas besoin d’être désagréable avec Arlette.

– Ma caille, tout le monde explique que le commandant machin, Vadim de son petit nom, dit que c’est les jumelles qui ont zigouillé Boris, enfin bref elles sont suspectes, les rumeurs vont bon train au village. T’en penses quoi, toi ?

Si les jumelles servaient d’alibi à Colette, puisqu’elles l’avaient vue dans sa librairie, à l’heure du meurtre, elles ne pouvaient pas avoir tué Boris à ce moment-là. Il restait un doute sur Marion.

Soudain, Colette entra, affolée. Elle se tint debout, le dos appuyé contre la porte de la brocante, visiblement bouleversée. Calypso, délicatement, l'invita à avancer et lui demanda ce qu'il se passait. Il ne fallait pas la brusquer.

– Quelqu'un a piraté le site de Boris, expliqua Colette, en état de choc, d'une voix faible et tremblante.

– Le site ? Quel site ? s'étonna Calypso.

– Le site internet de son agence immobilière. Un *hacker*⁹. C'est affreux.

Colette semblait dévastée. Elle était blême, sans maquillage, les yeux rougis. Calypso la prit par les épaules et l'invita à s'asseoir sur un canapé bancal.

– Je lui apporte un verre d'eau, s'écria Arlette.

Calypso s'en voulait de ne pas y avoir pensé elle-même.

– Mais qu'est-ce qui s'est passé ? redemanda-t-elle avec sollicitude. Raconte-moi tout.

Poker, intéressé, s'assit bien droit sur le bureau de Calypso, à côté de l'Olivetti, la tête penchée pour mieux entendre. Arlette revint avec le verre.

– Respirez profondément, ça va aller.

Arlette s'écarta un peu de Colette comme mue par une délicatesse naturelle, ce qui étonna fort Calypso, puis elle s'assit au bureau, derrière la machine à écrire, caressant l'échine de Poker qui, loin de s'en offusquer, se mit à ronronner.

Colette frissonna en les regardant, mais en même temps elle semblait apaisée par les ronrons de Poker. Après une longue respiration, elle dit :

– Quelqu'un a ajouté cette tête affreuse, celle du Joker dans Batman, en train de ricaner. Je ne sais pas qui a fait ça, ni pourquoi. C'est effrayant.

Calypso fronça les sourcils. Oui, elle voyait très bien qui était le Joker, même si maintenant c'était la version avec Joaquin Phoenix qui se superposait à tous les Jokers qui avaient pu le précéder comme acteur. Même Jack Nicholson avait été balayé.

⁹ En sécurité informatique, le terme hacker désigne une personne qui recherche les moyens de contourner les protections logicielles et matérielles. Il agit par curiosité, à la recherche de la gloire, par conscience politique, contre rémunération, ou bien par vengeance ou malveillance. On peut dire aussi pirate informatique.

– Le Joker ? Ça, c’est fort, dit Arlette. Mais moi je suis d’accord avec lui.

Elle se mit à vociférer d’une voix grinçante :

– « Parfois, il faut enfreindre les règles pour découvrir la vérité. Je suis un agent du chaos et savez-vous ce qu’est le chaos ? C’est quelque chose de juste. »

Colette la regardait, abasourdie.

– Vous avez bientôt fini votre cinéma ? lui demanda Calypso.

– Oh, pardon ! s’exclama Arlette. C’était pour aider.

Un *hacker* ? Colette avait déjà suffisamment de soucis entre la mort de Boris et le fait d’être soupçonnée par la police. Maintenant, ce truc glauque...

– Vous trouvez qu’elle n’en bave pas assez ? demanda Calypso. Inutile d’ajouter une source de stress supplémentaire avec vos citations déplacées.

– Oh, ça va !

– Je vais m’en occuper, dit Calypso en prenant la main de Colette dans la sienne. Je suis sûre que nous découvrirons qui se cache derrière tout ça.

– Je savais que tu allais trouver la solution, ma Caly.

– Vous savez faire du café ? demanda Calypso à Arlette, se reprochant instantanément son ton un peu sec.

– C’est comme si c’était fait, répondit Arlette en fonçant dans l’escalier vers l’appartement de Peggy.

Calypso sourit, enchantée d’avoir réussi à l’éloigner. La seule personne qu’elle connaissait capable de trafiquer un ordinateur était Marion. Et si c’était elle qui avait fait le coup ? Décidément, cela rejoignait ses dernières interrogations la concernant. Elle n’était pas encore sûre que la jeune femme soit impliquée dans cette histoire du Joker, mais elle savait qu’elle devait être prête à toutes les éventualités. Marion, l’amie commune, la *geek* à la personnalité bien trempée, qui détestait Boris Lambert car il avait voulu spolier sa mère et sa tante de leur maison natale. Oui, en effet, c’était sûrement Marion qui avait piraté le site de Boris. Mais est-ce que ça faisait d’elle l’assassin ?

CHAPITRE 28 - Le service en cristal brisé

Arthur remonta de l'atelier au moment même où Calypso expliquait à Colette ses soupçons envers Marion.

- Pourquoi Marion me voudrait du mal ?
- Marion ? Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? interrogea Arthur.
- Elle ne lui a rien fait, ce n'était pas contre elle, mais contre Boris.
- Mais pourquoi faire ça alors qu'il est...

Colette ne termina pas sa phrase et se mit à pleurer doucement. Au même moment, Tante Peggy descendit avec Arlette.

– Café, chocolat et champagne pour tous ! s'écria Peggy. J'ai aussi invité Willy qui est en train d'arriver. Allez, ma belle Colette, on va te bichonner.

Comme Poker réclamait sa part, Arlette alla lui chercher des croquettes.

– Si vous allez dans ma chambre, j'ai un paquet de friandises pour chat dans le tiroir de ma commode, cria Calypso à Arlette.

– On dirait que tu veux te mettre ce gros matou dans la poche, s'exclama Tante Peggy en riant.

– Et comment donc ! Je suis prête à y mettre tous les moyens, mais c'est pas gagné. Il a un niveau de résistance élevé. Quand je pense qu'il préfère même Pavlov.

Tante Peggy promena son pendule au-dessus du crâne de Colette pour lui apporter un peu de sérénité. Quand Willy entra dans la brocante, elle lui lança :

– Tu arrives à pic. On va chanter « Om¹⁰ » pour Colette. Allez, mettez-vous en cercle autour d'elle et tenez-vous les mains.

Arthur, Calypso, Willy s'exécutèrent et Peggy se mit à chanter :

« Oooooooooommmmm », suivie aussitôt par les autres. Des « Oooooommm » volumineux résonnèrent dans toute la brocante.

Le son était si fort qu'il fit vibrer une carafe en cristal posée sur un buffet.

– Alors Colette, comment te sens-tu ? interrogea Peggy. Un peu mieux ?

– Je me sens... entourée.

Ses amis, encore en cercle autour d'elle, se mirent à rire.

Arlette revint avec les friandises et en lança une à Poker qui l'avalait aussitôt. Ce qui contraria Calypso qui aurait voulu la lui donner elle-même mais elle ne dit rien.

– Vous faites pas partie d'une secte, au moins ? demanda Arlette, inquiète, à Peggy.

– Mais enfin, pas le moins du monde. Le son « Om » permet de faire sonner une densité énergétique et spirituelle, c'est tout. Venez essayer avec nous.

– Ah ! je suis rassurée. Quand je vous ai vus en cercle en train de chanter, j'me suis dit que vous étiez tous fêlés, ma parole.

– J'aime votre franc-parler, Arlette, c'est rafraîchissant.

Arlette se joignit à leur cercle et le son « Om » retentit de plus belle dans la brocante.

– Magnifique ! s'écria Peggy. Ce « Om » était le plus vibrant que j'ai entendu depuis mon voyage en Inde en 1980. Allez, trinquons à la mémoire de Boris, tu es d'accord, Colette ?

Colette hocha la tête tristement. Arlette saisit plusieurs coupes, versa le champagne à ras bord et en but une cul-sec, avant de servir les convives.

– Ça nettoie les boyaux, ma foi.

10 Le son OM est considéré comme le mantra des mantras. Il est le son primordial. C'est un son immatériel, sorte de vibration de fond permanente de l'univers, en lequel tout est contenu.

Calypso expliqua alors ce que Colette avait découvert sur le site internet de Boris.

– Je pense que c’est Marion.

– Ridicule, dit Tante Peggy. Je ne vois pas pourquoi elle aurait fait ça.

– Réfléchissez. Les sœurs jumelles ont failli perdre leur maison à cause de Boris et elles l’ont menacé en lui envoyant des lettres enfin, au moins une. Sa mort leur permet de ne pas devoir rembourser la dette. Marion a sûrement piraté son site pour venger sa mère et sa tante, ce qui est vraiment malveillant pour ne pas dire plus.

– Ça n’explique toujours pas pourquoi Marion aurait fait ça maintenant.

– On n’a qu’à le demander à Marion. Qui s’en charge ? interrogea Calypso.

– Je peux m’en occuper, dit Tante Peggy. Marion a confiance en moi, je l’ai vue naître, après tout. Je trouverai les mots pour lui poser la question.

– Pauvre Boris, renifla Colette.

– Désolée de devoir parler de Boris, comme ça, Colette, mais tout le monde ne le portait pas dans son cœur, dit Calypso. L’assureur raconte que ses anciens collègues de courses automobiles ne l’aimaient pas, car il était méprisant ; un agent immobilier a raconté qu’il escamotait des commissions ; sans parler des coups foireux pour spolier les gens de leurs biens, comme il avait prévu de le faire aux sœurs Ricci.

– Vous pouvez me mettre sur la liste, dit Arlette, car à cause de lui, je me suis fait virer. Remarque, ça je m’en fous, mais par contre, quand on touche aux animaux, je supporte pas et je pourrais tuer pour ça.

– Arlette ! gronda Calypso. Colette est la veuve de Boris.

– Veuve ou pas veuve, elle doit savoir, moi j’dis ce que je pense. Si vous voulez de la délicatesse, faudra repasser. Surtout qu’à ce qu’il paraît, Colette, vous aimez les animaux ? Sacré paradoxe.

Colette se mit à sangloter de plus belle. À ce moment-là, Arlette sortit une friandise de sa poche et la donna à Poker. Calypso lui lança un regard noir. Tante Peggy sembla hésiter :

– Et puis... personne n’a jamais rien dit devant toi, ma chérie, mais on n’aimait pas la façon dont il te traitait. Nous tous, tes amis. C’était difficile à supporter.

Soudain, Arthur murmura :

– Moi, je n’ai rien à dire contre Boris. Je l’aimais bien.

Il rougit violemment en prononçant ces mots. Colette ajouta :

– Moi aussi, je l’aimais. Donc c’est faux que tout le monde le détestait.

Quant à Willy, il déclara, avec son flegme habituel :

– Moi aussi, *indeed*, je l’aimais bien cette peau de vache. Il était très beau, quand il était jeune.

Tante Peggy lui donna une petite tape discrète.

Le soir, Calypso alla se coucher vers 23 heures après avoir raccompagné Colette chez elle. Un air chaud soufflait dans les ruelles. Elle hésita un instant avant de fermer ses volets de peur d’étouffer, mais se décida car elle ne voulait pas être réveillée trop tôt. Au moment de les rabattre, elle aperçut une silhouette au bout de la rue, immobile, qui semblait l’observer.

À cette heure-ci, les touristes étaient déjà repartis et les villageois n’avaient pas l’habitude de traîner la nuit. Elle referma les volets en se disant qu’elle avait peut-être rêvé et que ce qu’elle avait pris pour une silhouette était sans doute l’ombre du réverbère.

Alors qu’elle s’apprêtait à se coucher, elle entendit un bruit de verre en provenance de la brocante. Elle sursauta. Puis elle sortit discrètement de sa chambre et descendit les escaliers dans le noir, sans faire de bruit. Le temps que ses yeux s’habituent à l’obscurité, elle se cacha dans un coin. Rien ne bougeait, aucune âme à l’horizon. Soudain, le téléphone se mit à sonner. Son cœur bondit

dans sa poitrine. Elle resta figée un moment et de panique, voulut remonter et s'enfermer dans sa chambre.

– Allez ma vieille, tu en as vu d'autres. Vas-y, descends et réponds au téléphone.

La voix de Zézé Pinta lui redonna le courage qui l'avait abandonné momentanément.

– Tu en auras le cœur net. Et avec tes années de capoeira¹¹, rien ne peut t'arriver.

Oui, mais la dernière fois qu'elle avait pratiqué ce sport martial, c'était sur un plateau de tournage. Face à un agresseur bien réel qui l'avait peut-être appelée de son portable tout en se cachant dans un recoin de la brocante, c'était une autre affaire.

Elle prit son courage à deux mains et se dirigea vers son bureau :

– Allô ? fit-elle d'une voix tremblante.

Personne ne parla au bout du fil.

– Allô, répéta-t-elle. Qui est à l'appareil ?

Silence.

Puis, de nouveau, un bruit de verre retentit. Son sang se figea dans ses veines. Elle se recroquevilla sous le bureau et attendit ainsi quelques minutes, terrifiée.

– Trouillarde ! Sors de ta cachette et fonce affronter l'ennemi.

– Ta gueule Zézé, chuchota-t-elle.

Elle resta ainsi prostrée, quelques minutes. Puis elle entendit des pas furtifs s'éloigner.

Soudain, la lumière s'alluma et une grosse voix vociféra :

– C'est quoi, ce bordel ?

C'était Arlette qui venait de faire irruption dans la pièce, les cheveux hirsutes, en grenouillère rose modèle licorne, un balai à la main. Alors que Calypso sortait de sa cachette, Arlette hurla en l'apercevant et leva une jambe comme pour une prise de *kung-fu*.

– Kiaiiiiiiii !

¹¹ La capoeira est un art martial afro-brésilien qui aurait ses racines dans les techniques de combat des peuples africains du temps de l'esclavage au Brésil. Elle se distingue des autres arts martiaux par son côté ludique et souvent acrobatique.

Elle se ressaisit en reconnaissant Calypso.

– Qu'est-ce que tu fous sous le bureau ? J'ai eu une de ces frousses !

– J'ai entendu des bruits de verre, alors je suis descendue.

– Moi aussi, j'ai entendu des bruits.

À ce moment-là, les deux femmes aperçurent le service des verres en cristal, à terre, brisés en mille morceaux.

– C'est peut-être Poker ?

– Impossible, il dormait avec moi.

– Vraiment ? s'étonna Calypso. Elle se ressaisit rapidement en se disant que ce n'était pas le moment d'être jalouse.

– J'avais rangé le service dans le buffet, porte fermée. Ça veut dire que...

– Quelqu'un l'a volontairement jeté au sol.

Elles se regardèrent, effrayées. Après avoir inspecté la pièce et vérifié que la porte d'entrée était bien fermée, elles descendirent dans les sous-sols, armées, pour Arlette de son balai et pour Calypso, d'un gros pied de lampe de chevet en bronze. Quand elles s'approchèrent du garage, un vent chaud soufflait dans la pièce. La porte était grande ouverte.

Elles sortirent dans la rue, mais l'individu avait disparu dans la nuit noire.

– Et ne t'avise pas de revenir ! hurla Arlette en brandissant son balai. Un si beau service !

Poker les avait rejointes, le poil hérissé et suivait leurs gestes en restant à distance.

– Ce n'est pas le courage qui le caractérise, dit Calypso. Pour un ancien chat des rues, c'est étrange.

– Ben non, expliqua Arlette avec sagacité. C'est pour ça qu'il reste ici et qu'il ne vit plus dans la rue. Il aime bien sa sécurité, lui aussi.

Elles refermèrent la porte à clé et après avoir ramassé les bouts de verre en écartant Poker, elles montèrent se coucher.

– Pas besoin de réveiller ma tante. On avisera demain, dit Calypso.

– Ouais. Et si ce salopard revient, je m'en vais lui en flanquer une belle, de dérouillée.

Ne voyant pas le chat remonter avec elles, Calypso se pencha dans l'escalier :

– Viens avec moi, Poker, essaya-t-elle en espérant que le chat la suivrait jusqu'à sa chambre.

– Bien joué, ricana Arlette en continuant jusqu'à l'étage supérieur.

– Je vous ai entendue ! cria Calypso, agacée.

– Chuuut ! Tu vas réveiller Peggy.

Poker n'apparut pas. Il était probablement allé profiter de sa vie nocturne.

En se glissant sous les draps, Calypso réalisa que c'était peut-être une bonne chose qu'Arlette ait surgi dans leur vie. Avoir dans la maison une spécialiste de *kung-fu* qui n'avait pas froid aux yeux n'était pas inutile, en ce moment.

CHAPITRE 29 - le Rocher ne connaît pas de répit

Ce réveil nocturne chargé d'adrénaline avait complètement coupé le sommeil de Poker. Il se faufila dans les rues sombres du Rocher. On pouvait entendre au loin les rumeurs de la ville moderne, mais ici, pas un seul bruit de moteur ne troublait le calme des ruelles. Il se rendit du côté du jardin exotique et de la falaise abrupte et en contemplant la vue qui s'étendait tout en bas, il remarqua une agitation inhabituelle, ainsi que des bruits étranges provenant des quais du port.

Il s'y dirigea avec agilité et observa d'assez loin ce qu'il se passait, avant de s'avancer lentement vers les voiliers sagement rangés. Il gardait les yeux fixés sur les voitures de police garées près des quais, en bordure de la jetée. Les gyrophares bleus et rouges clignotaient frénétiquement, illuminant les alentours d'une lueur

électrique. Le chat sentit son cœur battre plus fort à mesure qu'il s'approchait d'une ambulance garée à côté d'un ruban de scène de crime jaune fluo qui entourait une zone délimitée.

De nombreuses personnes, vêtues de blouses blanches et coiffées de masques qui dissimulaient leur visage, s'affairaient autour d'un objet non identifié. Du moins pour lui. Il était encore trop loin de la scène.

Mais soudain, Poker secoua la tête, incrédule.

Un autre cadavre ?

Il fit encore quelques pas et entendit des voix en provenance des voitures de police. Il décida de rester à proximité pour surveiller les allées et venues des policiers, en espérant recueillir des indices qui pourraient aider Calypso.

Le skipper qui regagnait son voilier après une virée en ville avec des amis, un peu éméché, avait vite dégrisé en trouvant ce corps flottant coincé entre son bateau et celui d'à côté.

– Vous le connaissiez ?

L'homme bredouillait.

– Meu non, meu non...

Vadim fit un signe à un policier :

– Emmenez-le en cellule de dégrisement.

– Franchement, chef, statistiquement, nous pulvérisons toutes les données, à présent.

– Il y a peu de chance que les deux cadavres ne soient pas liés, dit Vadim. Statistiquement, comme vous dites.

– Ça commence à fiche la trouille, vous trouvez pas ?

– Vous reconnaissez le corps, vous ?

– Non... Euh... J'avoue que...

À vrai dire, Patricia Asoyan n'avait pas vraiment regardé avant que l'équipe scientifique ne l'emballe. Enquêter, c'était une chose, mais scruter un cadavre puant gorgé d'eau, plein d'algues et déformé par plusieurs jours d'immersion

n'était pas vraiment sa tasse de thé. Ou disons son verre de pastis. Et elle n'avait pas voulu montrer cette faiblesse au commissaire en vomissant sur ses chaussures.

Poker s'approcha un peu plus près, fasciné malgré lui par ce qu'il voyait. Le corps qu'on avait sorti de l'eau semblait donc avoir été coincé entre deux voiliers. Il était en partie gonflé et les vêtements étaient déchirés et trempés. Il y avait tellement de personnes qui gravitaient autour, qu'il ne pouvait guère avancer encore. Et tous ces mouvements l'empêchaient de bien voir les détails.

Comme la police sur place, il se demandait qui pouvait être cette personne et comment elle était morte. Noyée ? Assommée ? Drogée et poussée à l'eau ? Ou était-ce un suicide ?

Comme Pavlov n'avait pas réussi à joindre Jean Bernardi pour les premières constatations médicales, il avait finalement appelé le légiste qui avait pratiqué l'autopsie de Boris Lambert. Il avait fallu l'attendre, ce qui avait fait durer les choses et provoqué l'attroupement.

Celui-ci s'affairait maintenant autour du corps, prenant des notes et examinant les moindres détails. Une équipe de photographes mitraillait sous tous les angles et une autre équipe enregistrait les données de la scène.

Finalement, le corps fut soigneusement enveloppé dans une housse et placé dans l'ambulance. Poker resta à l'écart, observant les policiers qui parlaient à voix basse, entre eux :

– Vous en pensez quoi ?

– Ça sera difficile de dire à quoi est due la mort, avant l'autopsie, répondit le médecin. On attend toujours les résultats de la première et en voici une qui s'additionne à la pile. Et ne me demandez pas à quand ça remonte. Je ne peux rien dire avec un macchabée dans cet état. Vous avez vu ses mains ? Elles sont tellement dégradées, je ne suis même pas sûr qu'on puisse relever des empreintes exploitables.

Pavlov se retourna vers son adjointe. Il fronçait les sourcils. Poker savait que cela signifiait que l'identification du corps serait difficile.

– Merde ! Bien sûr ! gueula Vadim. Pourquoi faire simple quand on peut... bla bla bla, hein, Asoyan ? Vous remplirez les blancs.

L'adjointe, décontenancée, regarda d'un air indigné Hugo Pujol, le carabinier, qui avait été témoin du coup d'humeur de Pavlov. Elle n'y était pour rien si les empreintes ne parlaient pas.

Pavlov respira pour se calmer et demanda à Patricia de vérifier s'il y avait eu une disparition signalée dans le coin, ces dernières semaines.

– Commençons par là, dit-il. Le bon vieux b.a.-ba. Avec un peu de chance, le cadavre pourrait correspondre à une disparition signalée.

Poker se gratta derrière l'oreille, son esprit tourbillonnant de possibilités.

Une fois que tout le monde fut parti, il se mit à humer l'air avec curiosité. Il pouvait sentir la mer, la graisse et le gasoil, mais au milieu de toutes ces émanations, il reconnut soudain une odeur familière. Il insista, traîna sur les lattes de bois, renifla. Mais oui, il lui semblait bien reconnaître le fumet aigre de Dirk Pierson, son ancien colocataire, le brocanteur.

Cette découverte ne provoqua aucune émotion chez le félin. Le chat ne pleurerait pas la perte de Dirk. Il se rappelait comment il lui achetait les croquettes les moins chères, oubliait souvent de lui remplir sa gamelle, y compris de lui renouveler son eau. En plus, il exigeait qu'il attrape des souris, mais Poker détestait les manger, sauf extrême nécessité bien sûr. Les attraper pour s'amuser, d'accord. Mais les relâcher ensuite était une question d'honneur.

En outre, Pierson lui interdisait de pénétrer dans les appartements, lui donnant seulement accès au magasin, à l'atelier-cave et au garage. Il était souvent de mauvaise humeur et dégageait des ondes négatives.

À l'époque où Poker s'était installé à la brocante, il sortait d'une période assez difficile de chat SDF. D'accord, il y avait des dames qui passaient nourrir les chats de la rue, dont la gentille Arlette, mais il y avait également quelques individus un peu louches qui traînaient la nuit en quête de sensations malsaines. Ils aimaient piéger les chats errants et leur faire du mal. Poker, à force, était devenu un peu

craintif. Il devait bien reconnaître ce trait de caractère, même s'il ne correspondait pas à son allure de matou bagarreur. Aucune cachette n'était assez sûre à ses yeux. Quand le brocanteur lui avait offert un toit en échange de chasse à la souris, il s'était dit « pourquoi pas ? ». Et il avait accepté de partager les lieux avec cet individu déplaisant car la brocante comportait de vieux fauteuils confortables, pour faire de longues siestes. Il y avait également des cachettes parfaites pour observer les clients et le patron. Certes, Dirk n'était pas vraiment sympa, mais il le laissait tranquille.

Maintenant qu'il n'était plus là, Poker pouvait explorer les lieux sans restriction et il aimait bien Peggy et Arlette. Bon, Calypso avait du mal à comprendre qu'il était son propre maître, mais si on y réfléchissait à deux fois, elle cuisinait divinement et elle avait un jeté de lit soyeux.

S'il ne ressentait aucune peine pour la mort de Pierson, il était curieux de savoir ce qu'il s'était passé. Il ferma les yeux et se concentra sur les odeurs autour de lui, sachant que la piste principale pour découvrir la vérité était peut-être juste sous son nez. Finalement, il s'avoua vaincu. Il ne parvenait plus à se concentrer. Il avait faim. Ni Arlette, ni Calypso, tout à l'heure, n'avaient songé à lui verser ne serait-ce que quelques malheureuses croquettes.

Il se précipita dans les rues du Rocher, pour transmettre au plus vite à Calypso ces informations cruciales qu'il avait apprises sur les quais, où le corps avait été repêché.

Il fonça jusqu'à la maison, en évitant les obstacles qui se dressaient sur sa route. Il sauta par une fenêtre à barreaux, se faufila dans le placard où Tante Peggy avait entreposé les affaires du brocanteur. Il farfouilla et trouva un t-shirt imprégné de l'odeur de Pierson. Le chat sauta ensuite sur le lit de Calypso en lui apportant le vêtement, qu'il traînait dans sa gueule.

Il voulait lui faire comprendre qu'on venait de trouver un corps repêché dans le port, et qu'il s'agissait du corps de Pierson.

C'était ça le scoop !

Cette dernière se réveilla en sursaut, cligna des yeux, bâilla et soupira, ne comprenant pas ce qu'il se passait. Poker, désespéré par la pauvreté mentale des humains, déployait tout son talent pour faire passer son message, sous les yeux éberlués de Calypso. Elle se demanda si elle ne rêvait pas encore. Il miaula, se frotta contre elle à sa grande surprise, sauta sur elle, puis sur le sol avec un t-shirt dans la gueule.

Il espérait qu'elle comprendrait ce qu'il voulait lui dire. Le message était clair pour lui, mais comment le faire piger à Calypso ?

En désespoir de cause, il se posta assis en face d'elle, la regarda droit dans les yeux, en essayant de transpercer son âme et en lui envoyant de toutes ses forces sa pensée, qui malheureusement commençait à se mélanger à des plats de croquettes.

Elle soupira :

– Ça va, j'ai compris. Mais ne prends pas cette habitude de réclamer à manger quand la nuit n'est pas terminée, compris ?

Et elle se dirigea en traînant des pieds, vers la cuisine.

CHAPITRE 30 - Qui était donc ce pauvre bonhomme ?

Le commandant Vadim Pavlov se rendit directement au bureau, sans songer à rentrer chez lui pour dormir. Il était à peine cinq heures du matin et il en était déjà à son troisième café. Quelle nuit ! Si on lui avait dit qu'en une semaine il serait confronté à un meurtre dans une cave et à un cadavre repêché en mer, dans cette principauté balnéaire coincée entre la France et l'Italie, il ne l'aurait pas cru.

Il se frotta les yeux et lut la une de *Nice-Matin*. Depuis la découverte du corps dans la cave, les journalistes avaient enchaîné les articles sur l'assassinat et traitaient l'information comme un feuilleton à sensation. « Macabre découverte sur le Rocher. Qui en voulait à Boris Lambert ? » Et de lister toute une série de personnes qui pouvaient potentiellement l'avoir tué, de sa femme à ses anciens associés, en passant par la nouvelle brocanteuse, ancienne star de *telenovelas* au Brésil. Il ne put s'empêcher de rire intérieurement, en imaginant la tête que ferait Calypso quand elle découvrirait l'article.

Si Vadim Pavlov avait déjà accepté de collaborer avec la presse quand cela pouvait faire avancer ses enquêtes, depuis son arrivée sur le Rocher et la découverte du cadavre de Lambert, il avait systématiquement refusé les interviews. Il se demandait bien qui pouvait les rencarder. Quelqu'un de son équipe ? Asoyan ? Elle connaissait les trois quarts de la population du rocher. Et si elle était pleine de zèle, elle avait aussi un côté naïf qui aurait pu lui en faire dire plus qu'elle ne le voulait.

Mais les fuites pouvaient aussi venir de policiers moins gradés qui voulaient peut-être se faire mousser auprès de la malicieuse et jolie rédactrice en charge des faits divers. Et les journalistes allaient s'en donner à cœur joie quand ils découvriraient l'existence du noyé.

Vadim avait toujours été étonné par l'attrance du public pour les meurtres et les affaires sordides. Lui, il avait eu sa dose, même s'il ne pouvait s'empêcher de se mettre en chasse dès qu'un nouveau cas se présentait. Sans oublier ce deuxième cadavre qui lui tombait sur le dos. Il devait attendre les résultats des autopsies pour savoir quelles étaient les causes des deux morts. Avec un peu de chance, concernant le deuxième, cela s'avérerait être un suicide.

Il but un quatrième café.

Son adjointe l'interrompit à sept heures du matin. Elle non plus n'avait pas l'air d'avoir dormi. Elle l'informa qu'aucune disparition n'avait été signalée. Qui était donc ce pauvre bonhomme ?

– C’était peut-être un touriste qui avait perdu une grosse somme au casino ? proposa Asoyan. À la Belle-Époque, ils se tiraient une balle dans la tête ou se jetaient à la mer.

Vadim l’observa. Après tout, pourquoi pas ? Il pouvait demander la liste des grands perdants du casino, depuis un mois. Mais si c’était le cas, la disparition de cette personne aurait forcément été signalée par ses proches ou par l’hôtel.

– Ou alors un journalier qui serait tombé à l’eau par accident ? Un marin ?

– En principe, ses employeurs, ses amis ou ses collègues auraient prévenu la police.

– Sauf s’il s’agit d’un clandestin, chef, rétorqua Asoyan.

– Pourquoi ? Les clandestins n’ont ni amis ni collègues ?

Asoyan haussa les épaules.

– Et si on faisait le tour des dentistes, chef ?

– Vous regardez trop de séries policières. Inutile pour l’instant de faire le tour des dentistes, on ne peut pas s’attaquer à la région entière. Si au moins on était sûrs qu’il s’agissait de quelqu’un du coin.

– Bien, commandant. Et l’ADN, chef ?

Il leva les yeux au plafond, toujours agacé par son excès de zèle.

– Oui, bien sûr, j’ai lancé le process. Mais comme on n’a pas trouvé ses empreintes, il y a peu de chance de dénicher une correspondance pour ça aussi. Peut-être avec un membre de sa famille, mais il faudrait qu’ils aient eu un démêlé avec la justice suffisamment important pour faire un relevé d’ADN. Vu qu’ils vont mettre entre une semaine et quinze jours pour nous donner les résultats, j’espère que d’ici là, on aura avancé.

– Bien, commandant.

Asoyan respectait l’autorité et voulait toujours bien faire. Mais ses « bien commandant » commençaient à taper sur les nerfs de Vadim. Au début, il l’avait prise pour une fainéante seulement motivée pour s’occuper de la présidence de son club de boulistes. Surtout qu’elle était toujours la première à proposer l’apéro

au pastis avec des chips. Mais au fil des jours, enfin plutôt à l'apparition d'un cadavre, elle s'était révélée et démontrait sa volonté sincère de l'aider. Au risque d'en faire un peu trop. C'était le meurtre qui l'avait galvanisée, comme si jusque-là, elle s'était ennuyée dans ce boulot.

Elle élevait son fils seule et ne cessait de lui montrer des photos de lui, ce qui l'avait énervé au début, mais l'attendrissait maintenant, signe qu'il commençait à devenir gâteux. *Tu te ramollis, mon vieux*, songeait-il. Depuis qu'Estelle l'avait largué, il passait sa vie au bureau et à force de partager du temps avec son équipe, il s'attachait à elle.

– Bon, Asoyan, on va procéder autrement.

– Oui, commandant.

– Comme aucune disparition n'a été signalée, on va chercher la petite bête. On commence par les habitants. Les gens qui vivent en permanence sur le Rocher. Et on élimine déjà ceux-là. Il faut essayer de savoir si quelqu'un est parti en vacances, ces derniers temps. Le moindre frémissement de valises dans les ruelles, je veux que vous me le transmettiez.

– Mais comment, chef ?

– Simple, déjà en vous mêlant à la population, en guettant les conversations dans les cafés et autres et en essayant de vous rappeler de vieilles discussions surprises par hasard.

– Bien, commandant.

– Donc, vous vous baladez, vous traînez, vous rêvez même, pour laisser votre inconscient vous apporter l'info. C'est clair ?

Tout en parlant à son adjointe, Vadim se disait qu'il aurait dû, lui aussi, lever le pied et aller se balader pour laisser son cerveau tourner en roue libre. C'était souvent comme ça qu'il avait eu ses meilleures intuitions.

– Tenez, commencez par l'endroit où vous allez toujours prendre votre apéro. Ça doit être une mine d'or.

Si cet ordre décontenança Patricia, elle n'en laissa rien paraître. Elle se disait qu'en tant qu'OPJ à Lille, il savait comment mener une enquête, qu'elle avait tout à apprendre de ses méthodes. Mais bon, l'ordre manquait de précision. Elle prit son carnet et sortit d'un pas lent du commissariat pour se rendre au Cercle des boulistes.

Vadim allait pouvoir réfléchir sans être déconcentré par la présence de son adjointe. En attendant de sortir de cette impasse de l'identification de ce cadavre, il se replongea dans les rapports de l'enquête sur la mort de Boris.

Grâce au côté soporifique de la lecture des témoignages, la lumière se fit dans son esprit. Enfin pas tout de suite, car comme il n'avait pas dormi de la nuit et malgré les quatre cafés, au bout de quelques pages, il piqua du nez sur les dossiers et s'endormit carrément. Heureusement que Patricia avait fermé la porte du bureau, sinon tout le commissariat l'aurait entendu ronfler.

Mais elle revint au bout de quelques minutes, ouvrant brutalement la porte qui alla cogner derrière contre les étagères en métal, et hurla en même temps :

– Chef, j'ai pas bien compris, vous pouvez m'expliquer ce que je dois faire exactement ?

Il se réveilla en sursaut et s'écria :

– Peggy Lorenzi ! Elle l'a dit dès le début.

– Quoi ? Elle a dit quoi, chef ?

En essayant de garder un minimum de dignité, il lui raconta comment dans un restaurant, il avait surpris une partie de la conversation des convives de la table à côté de la sienne, où étaient réunis les amis de la petite bande qui tournait autour de la propriétaire de la brocante.

– Ah oui, vous voulez parler de l'anniversaire de Colette ?

– Oui. Que savez-vous sur la question ?

– Rien de spécial, ce n'est pas vraiment un groupe que je fréquente, mais comme je leur ai posé pas mal de questions et aussi aux voisins, je sais que la

veille de la mort de Boris, ils sont tous allés au restaurant pour l'anniversaire de Colette qui venait de perdre son chien.

– Oui. C'est ça. C'est exactement ça.

Patricia était perplexe. Elle avait bien vu qu'elle l'avait réveillé et elle se demandait s'il n'était pas encore en train de rêver. Car franchement, il avait l'air de mélanger les affaires.

– Chef, ce n'est pas l'identification du corps de Boris, que nous recherchons, vous vous rappelez ? Boris, euh, nous savons qui c'était. Le cadavre que nous avons trouvé dans la cave.

Mais elle me prend pour un crétin ? se dit Vadim, mortifié.

– Écoutez Asoyan. N'essayez pas de comprendre quelque chose, faites seulement ce que je vous demande.

Il n'allait sûrement pas lui dire qu'en s'endormant quelques minutes, il avait entendu la voix de Peggy qui disait : « Aucune nouvelle. Il s'est volatilisé du jour au lendemain ! »

– La voilà, la fameuse disparition qu'on cherche.

– Qui ça ? s'étonna Patricia. Peggy Lorenzi ?

Il haussa les épaules et se leva d'un bond.

– Mais non, son brocanteur !

– Qui ça ? Calypso Finn ?

Cette fois, il ne prit pas la peine de répondre à sa question, car il fonçait déjà vers la sortie.

– On va les réveiller et on verra bien pourquoi elles n'ont pas signalé officiellement cette disparition.

CHAPITRE 31 - Un réveil matinal

Calypso était en train de lire un roman policier au lit, en short et débardeur, quand quelqu'un sonna à la porte de la brocante. Elle n'avait pas pu se rendormir après avoir été réveillée dans la nuit par Poker, contrairement à lui qui s'était pelotonné dans le jeté de lit en soie et ronflait paisiblement à ses pieds. C'était la première fois qu'il dormait près d'elle et cela lui procurait un tel bonheur qu'elle s'efforçait de bouger le moins possible pour ne pas le déranger. Même l'opération de retournement de son propre corps dans le lit était exécutée avec une lenteur infinie pour ne pas faire de bruit.

Malheureusement, au coup de sonnette, Poker ouvrit un œil, puis deux, s'étira et quitta le lit d'un air digne.

– Ce n'est pas ma faute, lui dit Calypso.

Elle ouvrit la fenêtre. Quand elle aperçut Vadim Pavlov, elle lui cria :

– Il n'est pas un peu tôt pour réveiller les gens ?

Elle referma la fenêtre sans même attendre la réponse et descendit les escaliers en râlant.

– C'est qui, ma chérie ? interrogea Peggy du haut de l'escalier.

– C'est le commandant Pavlov.

– Tu sais ce qu'il veut ?

– Aucune idée.

Soudain, Arlette, du fond de sa chambre, cria :

– Si vous voulez que j'le foute dehors, y a qu'à demander, ma parole !

– Ça va aller, Arlette, nous allons le recevoir avec Calypso. Vous pouvez vous rendormir.

Calypso scruta brièvement son reflet dans le miroir de l'entrée. Elle avait une mine trop pâle, les cheveux en pétard et les yeux bouffis. Elle ne comprenait pas pourquoi cela la contrariait. Elle n'était pas intéressée par Vadim Pavlov, même si elle lui trouvait un petit quelque chose qui ne lui déplaisait pas. De toute façon, il

n'était sûrement pas venu pour lui proposer un rendez-vous galant. Et maintenant qu'elle n'était plus actrice, elle pouvait négliger son apparence et elle n'allait pas s'en priver.

Quand elle ouvrit la porte, elle trouva que Vadim avait très mauvaise mine, lui aussi.

Il bougonna :

– Navré pour le réveil matinal, mais...

– Oh, je ne dormais pas. Je lisais un super polar, je vous le prêterai si vous voulez. C'est l'histoire d'une *serial killer* qui découpe les mains de ses victimes et les plante dans son jardin.

– Ça ira, merci. Je préfère lire des romances, ça me change de mon quotidien.

Calypso l'observa en se demandant s'il lisait vraiment ce genre de littérature ou s'il se moquait d'elle.

– Je ne suis pas venu pour parler lecture. Puis-je entrer ? Et j'aimerais aussi voir votre tante, en même temps.

Calypso réalisa qu'elle l'avait laissé sur le pas de la porte.

– Bien sûr. Entrez. Prenez l'escalier, c'est au second.

Elle s'écarta puis referma la porte. En revenant sur ses pas, elle le surprit en train de regarder furtivement sa tenue.

Peggy était déjà installée chez elle, dans le salon de devant, vêtue d'une superbe robe de chambre en soie, un turban assorti dans les cheveux.

– Cher commandant Pavlov, que nous vaut cet honneur ? Café, thé, champagne ?

– Tante Peggy, il est un peu tôt pour le champagne, répondit Calypso.

– Désolée si ma nièce est rabat-joie, commandant. C'est depuis qu'elle est divorcée. Il faudrait lui trouver un homme. Vous êtes célibataire ?

– Tante Peggy ! protesta Calypso, excédée.

– Moi aussi, je suis divorcé. Je veux bien un café, ajouta-t-il sans laisser paraître la moindre émotion.

Calypso se dirigea vers la cuisine pour lui préparer le café « jus de chaussettes » qu'elle lui avait servi la dernière fois. Aucune raison qu'elle lui fasse goûter son délicieux café brésilien. Quant à elle, elle se servit un grand verre de chocolat frappé à la praline avec des glaçons.

Elle se demandait à quoi pouvait bien ressembler son ex-femme. Elle l'avait sans doute quitté parce qu'il n'exprimait jamais quoi que ce soit. *Ce type est aussi expressif qu'une lentille*, se dit Calypso. Et pourtant, elle n'était pas insensible à son charme bougon et avant de revenir vers le salon, elle fit un détour par la salle de bains pour se mettre du rouge à lèvres.

Quand elle les rejoignit, Peggy lui résuma la situation :

– Vadim... Je peux toujours vous appeler Vadim, n'est-ce pas ?

Et sans attendre la réponse, elle poursuivit :

– ...aimerait en apprendre davantage sur ce que l'on sait sur Dirk Pierson. Ou plutôt ce que je sais, car Calypso ne l'a pas connu. Pour moi, c'était un drôle de type, pas très loquace. Quand il louait la brocante, je vivais à Venise, j'ai donc peu cohabité avec lui. Je venais rarement, mais je dois reconnaître que la boutique était bien tenue. Il avait constitué de belles collections de porcelaines chinoises anciennes. Il s'y connaissait pas mal en céramique. Ce qui est étrange c'est qu'il soit parti pendant une période où justement j'étais venue ici.

– Avait-il de la famille ?

– Pas que je sache.

– Combien de temps a-t-il travaillé chez vous ?

– Oh, des années !

– Il est parti quand, exactement ?

– Je ne sais pas vraiment. Laissez-moi réfléchir. Attendez... Je me souviens qu'il était énervé. Il était passé en voiture devant la cathédrale et comme il y avait beaucoup de monde, il n'avait pas pu se garer devant pour livrer un colis, à côté. En arrivant à la brocante, il avait dit quelque chose comme : « Je ne vois pas à quoi ça sert, toutes ces fêtes religieuses. »

– C’était quel mois ?

– Le mois de mai, non ? dit Peggy en regardant Calypso d’un air interrogatif.

– Oui, parce que je suis arrivée le 2 juin et il n’était déjà plus là.

Vadim attrapa son téléphone et chercha sur internet quelles étaient les fêtes célébrées sur le Rocher, en mai.

– Fête de la Pentecôte, le 29 mai cette année.

– Oui, c’était la Pentecôte. Il devait y avoir une messe devant la cathédrale. Il ne supportait pas les manifestations religieuses et pestait à chaque fois. Ensuite, plus aucune nouvelle.

– Pourquoi n’avez-vous pas signalé sa disparition ?

– Je n’ai pas songé à une disparition. Parce que je l’avais menacé de le mettre dehors s’il ne me payait pas ses arriérés de loyer. Alors quand je ne l’ai plus revu, ça ne m’a pas étonnée. Je me suis dit que, finalement, c’était un voyou. Enfin, il y a quand même une chose qui m’a surprise.

– Il a laissé son chat, dit Calypso.

– Non, on sait tous qu’il s’en moquait royalement. Ce qui est bizarre, c’est qu’il a laissé sa collection de porcelaines chinoises d’une grande valeur. Connaissant le personnage, c’était assez étonnant. Puis, je me suis dit que c’était peut-être des copies ? Il faudra que tu la fasses estimer, chérie. En tout cas, je n’ai retrouvé aucune trace de ses papiers d’identité.

– Pouvez-vous nous dire pourquoi vous posez toutes ces questions ? Vous supposez que c’est lui qui aurait tué Boris ?

– Quoi ? Comment ? Non ! Je ne relie pas ces deux...

Il s’arrêta soudain au milieu de sa phrase. Il en avait trop dit.

– Ces deux... quoi ? demanda Calypso.

Ce fut le moment que choisit Poker pour sauter au beau milieu de la table avec, dans la gueule, le t-shirt ayant appartenu à Dirk.

– Mais qu’est-ce qu’il lui prend à ce chat ? dit Vadim. Il se comporte comme un chien, à transporter des trucs entre ses dents.

– Pas du tout, le défendit Calypso. Des tas de chats font ça. J'en ai même eu un qui transportait les chaussettes d'un tiroir à l'autre. Essayez pas de changer de conversation. Pourquoi vous avez dit « deux » ? Deux quoi ?

Vadim Pavlov se résigna à cracher le morceau. À vrai dire, il n'avait pas d'autre solution s'il voulait que Peggy Lorenzi accepte d'aller jeter un coup d'œil au corps.

– Nous avons retrouvé un corps dans la mer, cette nuit. Et d'après les premières constatations, ce décès remonterait à trois semaines, un mois.

Le visage de Peggy pâlit subitement. Calypso se précipita vers elle de peur qu'elle ne s'évanouisse.

– Et vous pensez que ça peut être...

Tante Peggy but une gorgée de café et hésita :

– Je ne l'appréciais pas particulièrement, mais malgré tout, c'est un choc.

Son regard se reposa sur Poker :

– C'est bizarre, regardez, c'est un t-shirt de Pierson qu'il nous a apporté. Vous voyez le slogan : « Le club des amateurs de whisky ». Il en faisait partie.

– On dirait qu'il a compris qu'on parlait de Pierson, dit Calypso.

Vadim haussa les épaules.

– On s'égare, là.

– Et ça ferait deux morts en relation avec la brocante, constata Calypso.

– Je ne vous le fais pas dire, dit Vadim en les observant comme de potentielles suspectes. En attendant, histoire d'éliminer définitivement cette hypothèse, si c'est une fausse route, j'aimerais bien, à titre tout à fait officieux, que vous veniez à la morgue reconnaître le corps.

– Quand ça ? demanda Calypso.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Vous pouvez compter sur moi, dit Tante Peggy, je monte me changer.

– Attends-moi, je t'accompagne, dit Calypso qui ne voulait pas laisser sa tante seule dans cette épreuve.

Poker, quant à lui, était déjà sur le rebord de la fenêtre, prêt à bondir.

– Je vous envoie une voiture de police sur la place pour vous accompagner, dit Vadim Pavlov en quittant les lieux.

CHAPITRE 32 - Tour de passe-passe

Tante Peggy et Calypso, chapeau orange sur la tête, marchaient l'une contre l'autre en direction de la place de la mairie, leurs pensées dérivant vers ce corps inconnu fraîchement repêché qui les attendait à la morgue. Calypso avait tourné tant de scènes d'autopsie qu'elle visualisait ce qu'il allait se passer, à un gros détail près : le mort n'était pas joué par un acteur. Elle en frissonna. Mais elle s'inquiétait surtout pour Tante Peggy. Elle cachait une si grande délicatesse sous sa fantaisie débridée, le choc risquait d'être rude.

Calypso préférait ne pas y penser. Elle verrait bien le moment voulu. Elle aurait dû avaler cette coupe de champagne finalement, au lieu d'un café.

Le commandant Pavlov les attendait debout près de la voiture de police. Il leur fit un signe de tête et ouvrit la portière arrière pour les faire monter à bord.

Poker, qui les avait suivies à distance, les regarda s'éloigner et se détourna pour emprunter un autre chemin. Il ne tenait pas à traverser les rocales. Il savait aller partout dans la ville par des sentiers escarpés, en traversant des jardins, des rues piétonnes et des zones peu fréquentées. En général, il préférait rester sur le Rocher. Mais vu les circonstances, sa présence était indispensable pour les soutenir.

Lorsqu'elles entrèrent dans la morgue, Peggy sentit l'air lui ébouriffer les cheveux. Elle sortit de son cabas de luxe une étole de soie multicolore raffinée dont elle se recouvrit les épaules, puis elle suivit Calypso à travers les couloirs

sombres. Vadim les conduisit jusqu'à une petite pièce, où un infirmier les attendait. Sans échanger un mot avec eux, l'homme ouvrit le tiroir où était rangé le corps.

Tante Peggy se sentit soudainement prise de vertige en apercevant le visage gonflé et violacé de Dirk Pierson. Elle porta une main à sa bouche et manqua de peu de s'évanouir. Quant à Calypso, elle retint un cri.

Elle ne s'attendait pas à ce qu'elle était en train de contempler. Elle était sûre d'une chose : elle connaissait ce corps. Elle l'avait déjà vu, dans son atelier, sur le sol, allongé dans une flaque d'eau. C'était le premier corps qu'elle avait trouvé et qui avait ensuite été remplacé par celui de Boris.

– *Yes!* s'écria-t-elle.

Sa voix résonna dans la pièce, choquant l'infirmier qui la fixa étrangement. Peggy serra sa nièce contre elle, car elle pensait qu'elle subissait le choc de la vue d'un cadavre.

– C'est lui, déclara Tante Peggy au commandant d'une voix frémissante. C'est Dirk Pierson. Le gérant de ma brocante.

– C'est lui, enchaîna Calypso à sa suite, triomphante. C'est le cadavre que j'ai vu dans l'atelier.

Vadim s'ébroua, ne sachant à qui répondre en premier.

Il regarda d'abord Peggy avec compassion.

– Je suis désolé de vous avoir fait vivre cela, dit-il en posant une main réconfortante sur son épaule.

Peggy hocha la tête, en serrant Calypso contre elle de ses mains tremblantes. Elle ne connaissait pas très bien Dirk Pierson, mais le fait de voir un corps étendu sur un tiroir en métal froid la rendait nerveuse. Elle ferma les yeux, se forçant à se dire que même si Pierson n'était pas vraiment un ami, il y a peu de temps encore, c'était un homme vivant avec des joies et des peines. Elle avait du mal à croire qu'il était mort.

Calypso était formelle. C'était le corps qu'elle avait vu dans l'atelier :

– C’est lui. J’en suis sûre. Bon, là il est recouvert du drap, mais ses habits ? Est-ce qu’il était vêtu d’une chemise à col Mao et d’un bermuda en lin couleur saumonasse ?

– Oui, en effet. Mais c’est somme toute assez banal en cette saison.

Le détective Vadim les prit à part dans le couloir et échangea un regard inquiet avec Peggy. Il recommençait à douter de Calypso, imaginant qu’elle délirait comme elle l’avait fait le premier jour, quand ils avaient trouvé Boris mort. Calypso, vexée de ne pas être crue, ne dit plus rien. Vadim remercia Peggy.

– Vous venez de me faire gagner un tour. Bien entendu, votre reconnaissance n’a pas valeur légale, car vous n’êtes pas de la famille. Mais ça va me permettre de lancer les recherches auprès de son dentiste.

– Comment allez-vous le trouver ?

– Grâce à son dossier de santé.

Soudain, Calypso se rappela d’un détail et revint à la charge :

– Est-ce que le corps avait des mocassins orange ?

Vadim ricana :

– Après un long séjour dans l’eau il y aurait peu de chance et en effet... non, pas de mocassins.

– Et ses chaussettes ? Turquoise ? Avec La Joconde imprimée dessus ?

Cette fois, il était franchement exaspéré, mais il se dirigea vers un petit plateau en inox.

– Ses petites affaires sont là.

Ils examinèrent ensemble une montre, une chaîne en or, une bague et... une chaussette turquoise déchirée et détrempée avec La Joconde en motif décoratif. Une seule. Mais elle ne pouvait pas avoir inventé ce détail.

– Il n’avait plus qu’une chaussette à un pied.

– Puisque je vous dis que je l’ai vue cette nuit-là sur ce premier cadavre. C’était lui.

Ce détail fit réfléchir Vadim. Et si elle n'était pas aussi farfelue qu'elle en avait l'air ? Il se promit de tenir compte à l'avenir de ses réflexions, même si pour rien au monde il ne le lui aurait montré.

En sortant de la morgue, Peggy fut soudain effrayée à l'idée de ce qui pouvait se cacher derrière tout cela. Une coupe de champagne s'imposait.

Calypso la tenait par le coude, craignant que sa tante ne soit un peu plus fragile qu'elle voulait bien le montrer. Le soleil pointait ses premiers rayons et déjà, la chaleur étouffante se faisait sentir. Encore une journée de canicule qui s'annonçait. En marchant lentement sur le trottoir, elles se trouvèrent nez à nez avec le chat.

– Je rêve ! s'exclama Calypso. C'est Poker. Viens là, mon babynou.

Poker, qui avait échappé à mille morts pour les rejoindre, se laissa prendre avec soulagement dans les bras de Calypso.

Profite, Caly, c'est pas tous les jours que tu pourras me patouiller comme ça ! Par contre, si tu pouvais éviter de m'appeler babynou, ça m'arrangerait, merci.

Mais il ne pouvait pas retenir son ronronnement.

– Il ronronne. Tu entends Tante Peggy ? Il ronronne, s'émerveilla Calypso.

– Mais, ma chérie, c'est normal ! C'est un chat !

– Tu ne comprends pas : il sait ce que nous venons de traverser et il veut nous réconforter !

– Tu sais ce qui me réconforterait ? Une petite coupe. Et puis je n'ai pas envie de remonter sur le Rocher à pied. Allez, viens, je vous invite tous les deux. Et j'appelle Willy pour qu'il nous envoie sa Rolls.

Elles entrèrent dans le café attenant au palace le plus proche, où Tante Peggy et Willy avaient leurs habitudes. Peggy n'eut pas besoin de commander pour que le serveur leur apporte deux coupes de champagne rosé, en faisant un clin d'œil et un beau sourire à Peggy.

– Mon petit Max, apportez-moi une soucoupe avec quelques morceaux de poulet pour cette adorable boule de poils, vous voulez bien ?

– Tout de suite, dit le jeune homme en repartant dans l'autre sens, parfaitement stylé.

– C'est lui que tu aurais dû embaucher au lieu d'Arlette, dit Calypso en plaisantant.

– Ne dis pas de bêtise. Allez, trinquons. Franchement, je n'arrive pas à comprendre comment mon brocanteur a pu finir dans la mer. Attends. Je sais. On va demander à mon plus fidèle ami, mon pendule.

Peggy sortit son pendule doré et le contempla d'un air absorbé. Elle avait toujours confiance en ses capacités divinatoires, malgré ses échecs successifs.

– Alors, voyons voir ce que nous pouvons découvrir sur le triste sort de Dirk Pierson, dit Peggy en posant ses questions à voix haute après l'avoir positionné au-dessus de sa coupe de champagne.

– Pendule, pourquoi Dirk Pierson était-il dans la mer ?

Le pendule oscilla lentement. Soudain, il se mit à tourner de manière frénétique vers la gauche.

– Ah, une question difficile, dit Peggy en haussant un sourcil.

Ce fut le moment que choisit Max pour apporter à Poker son poulet, délicatement présenté dans une assiette à dessert en porcelaine qu'il posa sur leur table.

– Merci, dit Calypso avec un sourire, un peu gênée par les regards des autres clients.

– Et pourquoi Calypso pense l'avoir vu dans la cave avant celui de Boris ? continua Peggy en direction de son pendule, de plus en plus concentrée.

Le pendule se mit à tourner de plus en plus rapidement, comme s'il était pris dans une tornade, mais cette fois dans l'autre sens.

– Il a perdu le nord, ton fidèle ami, railla Calypso.

– Je vois, une énigme encore plus compliquée, dit Peggy en grimaçant, sans relever la remarque de Calypso.

– Est-ce que Pierson s'est suicidé ? demanda Peggy, en plissant les yeux.

Le pendule s'arrêta soudain de bouger. Il se tenait, lourd d'implication, immobile, au-dessus du liquide doré.

– Les réponses sont plus complexes que les questions, se moqua Calypso en levant les yeux au ciel.

– Pas du tout, Caly. Cette fois, la réponse est très claire. Pierson ne s'est pas suicidé. Voilà au moins une bonne chose d'élucidée.

À ce moment-là, le pendule se remit à tourner dans tous les sens. Vexée, tante Peggy le rangea dans son sac.

Tout en observant sa tante et Poker, Calypso réfléchissait. Que s'était-il passé entre le moment où elle avait découvert le cadavre du brocanteur et celui de Boris ? Pourquoi les deux corps avaient-ils été intervertis ? Où était passé celui de Pierson ? Bref, qui avait réalisé ce tour de passe-passe et pourquoi ?

– Nous voilà avec deux meurtres. Ça fait beaucoup en quelques jours. Deux meurtres. Deux assassins en liberté.

Calypso marmonna :

– Il faut être rationnel quand on enquête, dit-elle. Mettre toutes les hypothèses à plat, même si on a déjà sa propre intuition.

– Vas-y, mon chaton. Mets tout à plat.

– D'accord, imaginons que je n'aie pas vu le corps de Pierson dans la cave avant qu'il ne soit remplacé par celui de Boris, OK ?

Calypso secoua ses mains et les fit voler tout autour de sa tête en fermant les yeux.

– Donc la police trouve son corps et ignore qu'il a été à un moment dans la cave de la brocante. Les premières idées, c'est quoi ? Pierson n'a peut-être pas été assassiné ? Ce serait un suicide ? Une noyade par accident, un soir de beuverie ? Si c'est le cas, rien dans l'autopsie ne pourra démontrer des traces d'une quelconque agression ou d'un empoisonnement. Notre enquête doit se limiter à la mort de Boris et il n'y a donc qu'un assassin. Mais si je me fie à ce que mes yeux ont vu, il a bel et bien été tué et son cadavre a même ensuite été transporté et jeté

à la mer. À partir de cette hypothèse, nous avons deux possibilités. Soit, il a été tué par un assassin et Boris par un autre ; soit, ils ont tous les deux été tués par le même meurtrier. Et à mon avis, il y a de fortes chances pour que ce soit le cas.

– Brillant, mais frustrant car nous voilà peu avancées, dit Peggy en secouant la tête en signe d'insatisfaction.

Willy arriva peu de temps après.

– J'avais quelques minutes, alors je me suis dit que ce serait plus amusant de venir moi-même vous chercher. Je n'allais tout de même pas envoyer le chauffeur après ces horribles choses que vous avez traversées ! *Oh my gosh!* Un cadavre ! Une morgue ! Un noyé ! Quelle horreur !

– Mais oui mon ami, une expérience traumatisante ! Que c'est gentil à toi de venir nous chercher !

Tout à coup, Willy se tourna vers Calypso et afficha une mine horrifiée. Calypso sursauta.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai ? Un énorme bouton sur le nez ?

– Mais... *What the hell is that ugly hat on your head, honey?* [C'est quoi cet horrible chapeau sur ta tête, chérie ?]

Calypso se vexa immédiatement et ne daigna même pas lui expliquer.

– Ça ? Mais c'est le couvre-chef de Zézé Pinta, mon cher, expliqua Tante Peggy.

– Oh ! Je comprends mieux !

Il s'éventait avec la main comme s'il se remettait d'un choc.

– Chérie, il va falloir que je te fasse un chapeau digne de ce nom pour jouer les détectives. Tu viendras à la boutique, *if you agree?*

Il les embarqua dans sa Rolls mauve qu'il avait laissée devant la porte de l'hôtel. Sur le trajet du retour, alors que Poker recommençait à la snober en s'installant sur les genoux de Willy pendant qu'il conduisait, Calypso resta perdue dans ses pensées.

Dans l'après-midi, Vadim appela pour confirmer que c'était bien Pierson. Officiel. Son dossier dentaire avait certifié l'information.

CHAPITRE 33 - Une comptabilité occulte

À peine arrivée à la brocante, Peggy proposa, soudain joyeuse :

– *Gin Rami*, mes chéris ? Tu es des nôtres, Arthur ?

Calypso n'en revenait pas. Sa tante venait à peine d'identifier le corps de son ancien locataire probablement assassiné et elle était déjà retournée à sa routine faite de légèreté et de frivolité. Un psy aurait diagnostiqué une incapacité à vivre la tragédie, un goût irrémédiable pour le bonheur, bref un déni.

– *I am in*, [j'en suis], s'écria Willy.

– Ce sera sans moi, dit Arthur. J'ai des meubles à cirer. Alors, c'était Dirk Pierson qui a été repêché ?

– Oui, dit Tante Peggy.

Il s'éloigna vers le fond de la boutique et entreprit d'imbiber un chiffon d'un mélange de térébenthine et d'huile de lin.

Willy posa des coussins sur les fauteuils en osier qui entouraient une table de bridge bancale derrière deux immenses statues en bois de style médiéval, représentant des saints d'église.

– Et toi, ma Caly ? Tu joues avec nous ?

– Sans moi, merci, dit aussi Calypso. Tante Peggy, tu aurais accès à la comptabilité de Dirk Pierson, par hasard ? Il n'aurait pas laissé des cahiers quelque part ?

– Tu sais bien que nous avons tout mis dans une malle. Regarde dans le grand placard du couloir.

Poker, qui s'était blotti dans les bras d'Arthur pour le saluer, sauta à terre et se précipita dans la cage d'escalier, devançant Calypso qui secoua la tête.

– Personne ne veut me croire, quand je dis que ce chat comprend tout.

– Miaou ! appuya Poker, satisfait.

Il était posté sur une marche d'escalier et se léchait une patte nonchalamment, en guettant les gestes de Calypso, l'air de rien.

Calypso ouvrit la malle et si elle ne vit aucun document de comptabilité, elle trouva l'ordinateur portable de Dirk. Elle se demanda si elle devait le montrer à la police, mais se ravisa. *Rien ne presse*, pensa-t-elle. Elle s'installa à son bureau et l'alluma. Aucun signal. L'ordinateur n'était pas chargé. Heureusement, elle avait le même modèle et alla chercher son chargeur. Elle put enfin le mettre en route.

Mais quand l'écran s'alluma, un message exigeait un mot de passe. Elle soupira bruyamment.

– Tu as trouvé ce que tu voulais ? interrogea Peggy, tout en reposant un paquet de cartes sur la table de bridge, en criant : gagné !

– Oh *no, darling!* s'offusqua Willy. Pas encore !

Calypso appela Marion, espérant qu'elle arriverait à déverrouiller l'ordinateur. Quelques instants plus tard, la jeune fille entra, auréolée de son odeur particulière, mélange de chocolat, de café et de noisette. Poker s'approcha d'elle pour se frotter à ses jambes en guise de bonjour.

Pourquoi ce chat est-il poli avec tout le monde sauf avec moi ? se lamenta une nouvelle fois Calypso intérieurement.

– Bonjour, ma jolie, dit Peggy. Calypso t'attend avec impatience.

– Merci d'être venue si vite. Voilà l'ordinateur de Dirk. Tu penses que tu vas pouvoir y arriver ?

– Tu plaisantes ou quoi ? Aucune bécane ne me résiste.

Et en effet, deux minutes plus tard, l'écran dévoilait un menu avec de nombreux dossiers soigneusement rangés par thèmes : Antiquités XVIII^e, Antiquités XIX^e, Antiquités XX^e, Antiquités chinoises, Porcelaine, Administration.

Calypso ouvrit le fichier Administration, mais après un examen rapide, rien ne semblait anormal. Les comptes étaient scrupuleusement tenus et les recettes cohérentes. Elle ouvrit les autres dossiers dans lesquels des fiches d'objets étaient recensées, avec leur prix d'achat et de vente, les dates et les noms des anciens et nouveaux propriétaires.

– Il était extrêmement méthodique et organisé, s'exclama-t-elle en pensant à sa propre comptabilité personnelle, quasi inexistante.

– Oui, c'est un peu trop parfait, dit Marion. Attends un peu. Regarde dans le dossier Impôts, dans ses courriers.

– Dans Impôts ? Franchement, méthodique comme il l'est, je n'ai pas envie de me taper ses courriers de réclamation aux impôts.

Marion éclata de rire.

– Les gens cachent souvent leurs fichiers les plus secrets sous l'intitulé Impôts. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Il faut tout regarder, il y a parfois des fichiers noyés dans du quotidien ennuyeux.

Elle pianota un moment et s'écria :

– Bingo ! Regarde, encore des chiffres. Je ne vois aucune trace de courriers, ici. C'est une fausse étiquette. C'est comme un clone de sa compta, mais les chiffres ne sont pas les mêmes. Toute l'année dernière, mais aussi le premier semestre de cette année, il y a eu des entrées régulières de sommes importantes. Ça commence avec 10 000 euros en juin dernier. Chaque mois, une somme coquette, mais ça monte petit à petit. Regarde. 12 000, 15 000, 18 000... C'est fou, ça. Je croyais qu'il était fauché. Et en mai de cette année, il y a deux versements de 50 000 euros.

– 100 000 euros, constata Calypso.

– Comment ? dit Tante Peggy, émergeant de derrière les statues, soudain intéressée par la conversation. C'est impossible ! La brocante gagnait tout juste de quoi laisser survivre le locataire.

– On dirait qu'il s'était mis à vendre des choses de valeur à un collectionneur, pour une somme franchement rondelette.

– Ça pourrait être une série de porcelaines exceptionnelles ? C'était sa spécialité, non ? demanda Calypso.

– Oui, c'est possible, enfin, il n'avait pas l'air de rouler sur l'or et dans ce cas, pourquoi ne payait-il plus ses loyers ? dit Marion.

– Il n'a jamais été un très bon payeur, remarqua Peggy.

Calypso pensa aussitôt que ce Pierson avait abusé de la gentillesse de sa tante et de son rapport inconséquent avec l'argent.

– Pourquoi cachait-il ces transactions alors ? Elles n'apparaissent pas dans sa compta officielle.

– Demandons à Arthur, dit-elle en l'appelant. Il sait peut-être quelque chose ?

Arthur rejoignit Calypso, Marion et Peggy derrière l'ordinateur tandis que Willy fumait un cigare, confortablement installé dans le canapé Louis XV, Poker à ses côtés, vaguement endormi, mais en réalité ne perdant pas une miette de la conversation.

Marion proposa de tout imprimer.

– L'imprimante ne marche plus depuis longtemps.

– Où est-elle ? demanda Marion. C'est sûrement un simple problème de connexion. Je m'en occupe.

Calypso résuma brièvement la situation à Arthur qui expliqua qu'à sa connaissance, Dirk était un escroc qui augmentait le prix de céramiques qu'il achetait dans l'arrière-pays, en les faisant passer pour des pièces de collection.

– Tu étais au courant de ce trafic et tu n'as rien dit ?

– C'était pas mon business et puis il était alcoolique, ça me faisait de la peine. D'ailleurs, il faisait partie d'un club d'amateurs de whisky.

– Rien à voir avec l'alcoolisme que de faire partie du club de whisky ! s'insurgea Willy.

– Disons qu'il buvait un peu plus que de raison, mais surtout c'était un grand joueur de casino.

– *Oh my gosh!* Arthur, tu as décidé de résumer ma vie, dit Willy dans un grand éclat de rire.

– Ça pourrait expliquer ses nombreux loyers impayés, commenta Peggy. Et puis, c'est vrai, ajouta-t-elle un peu honteuse, que je l'ai déjà vu plusieurs fois au casino.

– Oh, Peggy ! s'exclama Calypso. Tu m'avais promis !

– C'est vrai, mais là je te parle d'avant... Avant ma promesse.

Au moment où Calypso allait lui sourire, Tante Peggy poursuivit :

– Bon, allez, je ne vais pas continuer à te mentir. J'y suis retourné, ce mois-ci. J'ai essayé de résister, mais tu sais ce que ça fait : tu essayes de ne pas y penser, tu ne veux pas y aller et sans t'en rendre compte, tu te retrouves derrière une table à jouer au *black jack*.

– Je croyais que tu t'étais fait interdire pour la saison. Ça ne dure pas au minimum six mois, une interdiction volontaire ?

Peggy hésita une seconde puis observa Marion qui ne broncha pas.

– Oui, c'est vrai. Mais... disons qu'avec une perruque, des lunettes et un déguisement, j'ai pu y retourner. Surtout avec la carte d'identité de Lina. Cette femme est une crème. J'y suis allée une fois pour voir avec Willy et ça a fonctionné. C'était si excitant ! Alors, j'y suis un peu retournée.

– Mais alors... La nuit du 16 ? Tu y étais ?

– C'est bon, c'est bon, mea culpa. J'avoue. J'y étais.

– Mais alors tu as un super alibi.

– Oui... Oui...

– Pourquoi tu ne l'as pas dit ?

– Parce que je t'avais menti, ma chérie. J'avais honte.

– *Indeed*, dit Willy. À cause d'elle, moi aussi j'ai menti. Et je n'avais plus d'alibi.

Calypso fut soulagée, ravie de cet alibi retrouvé.

– Tu ne m'en veux pas ? reprit sa tante d'une voix de petite fille. Malgré ma promesse de ne plus y retourner ?

– Non, Tante Peggy, mais la prochaine fois, préviens-moi comme ça je ne serai pas obligée d'escalader ta fenêtre.

Pfff, songea Poker. *Voilà qu'elle se prend pour un chat, la détective.*

– Tu as vraiment fait ça ? Oh, mon chaton !

Le rire rauque et sensuel de Peggy remplit la pièce.

– Mais tu aurais pu te faire mal. Promets-moi que tu ne recommenceras pas.

– Je te le promets. Je n'ai vraiment plus l'âge pour ce genre de choses !

– Arrête avec cette histoire d'âge, Calypso. Tu n'es pas vieille ! Coco Chanel disait « On ne peut pas être jeune toute sa vie, mais on peut être irrésistible toute sa vie. »

Oui, enfin pour escalader les gouttières, ça aide quand même d'avoir les pattes en forme. Calypso soupira, fusillant Willy du regard. Elle avait bel et bien à faire à un duo d'ados attardés.

– Tu le savais, Marion ?

Marion baissa les yeux et s'acharna sur l'ordinateur.

– C'est bon, j'ai compris, dit Calypso. Vous êtes vraiment limites. Vous savez que c'est illégal, ce que vous faites ? Et dire que c'est moi qui passe pour l'hurluberlu du coin ! Je respecte la loi, moi.

Calypso songea soudain que sa tante avait un alibi, mais sous une fausse identité et déguisée. Est-ce que ça comptait ? Et même si Willy devait témoigner en sa faveur, ils étaient si proches que sa parole ne vaudrait sans doute rien aux yeux de la police.

– Est-ce que quelqu'un d'autre était présent au casino et aurait pu te reconnaître ?

– Oui, il y avait Patrick Martin, l’ex-assureur. Il ne m’a pas reconnu tout de suite et soudain il a pouffé quand il m’a vue avec ma perruque. On a échangé quelques mots, c’est tout.

Calypso secoua la tête.

– Ne t’énervé pas, ma chérie, on ne fait de mal à personne. Et puis le sujet, c’est Dirk Pierson.

– Pour résumer, dit Marion qui avait envie aussi de changer de sujet de conversation, les ventes des porcelaines apparaissent dans les livres de comptes de la brocante à leur prix bas alors qu’ils ont été vendus à des prix incroyables.

– Tout ça ne me regardait pas, dit Arthur soudain énervé, alors que personne ne lui demandait rien. Je ne voulais pas m’en mêler.

– Ça sent le blanchiment d’argent, conclut Calypso. Il faut absolument retrouver la trace de ce céramiste pour savoir s’il était son complice.

Et si c’était un mafieux pour le compte de qui Dirk blanchissait de l’argent ? pensa Calypso. *Je devrais peut-être appeler la police pour les prévenir.*

Arthur, contrarié, marmonna :

– Je connais le type. C’est un céramiste qui travaille dans le village de Castelmont, dans l’arrière-pays où il y a pas mal d’artistes. Il signe ses œuvres DK, car son nom est Diego Kisos. Pas un dealer, ni rien de tout cela. Il a été formé aux techniques rares mexicaines de polissage de la faïence à la pierre d’agate. Parfois, il écrit un mot en langue « nahua¹² » au bord de ses céramiques. Ce sont principalement des bols ou de fines fioles longilignes. Mais il utilise aussi d’autres techniques comme celles de la porcelaine chinoise. Le gars est très fort, il peut tout faire.

Poker se mit alors à gratter comme un fou l’arrondi d’un secrétaire à cylindre. Il s’accrochait de toutes ses pattes en miaulant sauvagement.

– Ça va pas, Poker ? s’indigna Tante Peggy. Ce secrétaire vaut une fortune. Il est d’époque Empire. Tu vas l’abîmer, arrête !

¹² Parlée à l’origine dans les déserts du nord du Mexique avant que les peuples nahuas n’émigrent vers le sud en plusieurs vagues, le nahuatl a été parlé dans le centre du Mexique au moins depuis le VII^e siècle.

Peggy tenta d'éloigner Poker qui s'accrochait comme un possédé au secrétaire. Calypso, intriguée, s'approcha. Devant l'insistance de Poker à renifler et gratter les tiroirs, elle les ouvrit.

– Ça me rappelle l'épisode 163 de *Zézé Pinta*, où on avait retrouvé une *sex-tape* qui servait à un chantage dans la cache secrète d'un tiroir de bureau.

Elle ouvrit les tiroirs sans rien trouver d'intéressant. Et caressa le meuble dans l'espoir de découvrir une trappe secrète. Mais la réalité était moins palpitante que la fiction.

Arthur tournait autour d'elle, nerveusement, comme un fumeur en manque de nicotine. Poker lui sauta dans les bras pour le tranquilliser et se blottit dans son cou en le léchant. Puis Calypso s'agenouilla sous le bureau et sentit une petite boursouffure à un endroit. Elle appuya dessus et comme dans sa série, un tiroir secret s'ouvrit et Calypso en sortit un petit carnet bleu qu'elle brandit triomphalement.

– Tu devrais mettre ça, dans ton roman, s'exclama Peggy tout excitée.

– Si je le mettais, les lecteurs me diraient que ce n'est pas crédible qu'un chat trouve une cachette dans un tiroir secret, dit-elle. À moins que ce chat-là soit vraiment exceptionnel, n'est-ce pas, inspecteur Poker ?

Poker vint se frotter contre sa jambe en miaulant, se laissa gratter le haut du crâne et s'enfuit aussitôt l'air de dire « pas trop de familiarités entre nous ».

CHAPITRE 34 - Qui était le collectionneur ?

Marion déposa sur le bureau de Calypso les comptes secrets de Dirk qu'elle venait d'imprimer.

– L’artiste se faisait arnaquer, c’est clair, constata Arthur.

– Et ça durait depuis combien de mois ? interrogea Calypso.

– Il y a eu en tout dix versements, un par mois, de juin à mars, puis en avril et en mai, deux versements par mois. Le dernier remonte au 26 mai, retraça Marion.

– Si Diego Kisos a appris cette combine, il est peut-être devenu fou de rage et a assassiné Pierson ? suggéra Calypso.

– Oui, mais quel serait le rapport dans ce cas-là entre le meurtre de Boris et celui supposé de Dirk ? Puisque j’ai bien reconnu son corps à la morgue et même Vadim accepte l’idée, à cause de la chaussette. Je vous rappelle ce que j’ai vu : Pierson, mort dans ton atelier, Arthur. Et quelques minutes plus tard, Boris est mort aussi dans ton atelier. Sauf que le corps de Pierson n’était plus là.

– C’est à devenir fou, grommela Arthur.

– On doit retrouver le collectionneur qui claquait tant de fric pour des pièces de céramique. C’est lui, la clé du mystère, s’exclama Calypso.

Tante Peggy réfléchit un instant en se frottant le bout du nez. Calypso pensa qu’elle allait sortir son pendule de son sac, mais elle n’en fit rien.

– Attendez un peu, les enfants. Si un collectionneur achète des céramiques à ce prix-là, il doit ensuite tout faire pour établir une cote. Il faut chercher dans les ventes aux enchères. Ces pièces se sont forcément retrouvées ailleurs.

– Arthur, est-ce que tu sais si Pierson connaissait Boris ? Tu les as déjà vus ensemble ? demanda Calypso.

Arthur serra la mâchoire et crispa ses doigts nerveusement.

– Évidemment qu’ils se connaissaient, lâcha-t-il dans un souffle. Le collectionneur, c’était Boris.

Un silence de plomb régna un instant dans la brocante à l’annonce de cette bombe. Soudain, une voix criarde s’époumona :

– Je fais quoi là, maintenant, Miss Peggy ?

C’était Arlette qui interrompait la conversation au moment le plus intéressant.

– Pourquoi, c’est fini pour l’appartement de Calypso ?

– Presque.

– Il vaut mieux plutôt que vous terminiez, si vous pouvez. Et quand vous trouvez encore des affaires de l'ancien brocanteur, ne jetez rien, contrairement à ce que je vous ai dit. Mettez-les de côté.

– C'est un peu tard, moi j'ai tout bazaré déjà.

– Mais quand ?

– Ce matin !

– Les éboueurs ne sont pas encore passés. Pouvez-vous récupérer les poubelles et les mettre dans la cave ?

Arlette regarda Tante Peggy, éberluée.

– Vous voulez vraiment que je récupère les poubelles ?

– Oui Arlette, s'il vous plaît. C'est pour l'enquête.

– Oh, mais j'suis très calée en enquête ! C'est moi qui ai retrouvé Bibiche, le cochon d'Inde de Denise Leroy, mon ex-voisine, quand son fumier de mari l'avait kidnappé pour la mettre en pétard. Je peux vous aider.

– Il faut qu'on fouille dans les affaires de Pierson. Pour l'instant, c'est la meilleure façon de nous aider. Quand vous aurez fini, rejoignez-nous pour une partie de gin-rami.

– À vos ordres, miss Peggy.

Sur ce, Arlette sortit en direction des poubelles.

À peine fut-elle partie que Calypso s'écria :

– Arthur, tu nous dois des explications !

– Oui Arthur, nous t'écoutons, dit calmement Tante Peggy.

– Je vous jure que je ne savais rien, au début. Mais il y a environ un mois, alors que je sortais de mon atelier et montais vers la brocante, j'ai entendu Boris se disputer avec Pierson. Ils étaient dans la boutique.

– Tu te souviens de la discussion ?

– J'ai juste entendu quelque chose comme « 100 000 ? Cette fois, tu dépasses les bornes ! » Et comme le ton commençait à monter, je suis intervenu pour leur

demander si tout allait bien. Quand ils m'ont vu, ils n'ont plus rien dit et Boris est reparti avec une céramique entre les mains. C'est là que j'ai compris.

– Ah mais alors, ça change tout, dit Calypso. Si Pierson faisait affaire avec Boris, voilà le lien qui me manquait. Ça me rappelle l'épisode 34 de *Zézé Pinta* où la femme d'un homme d'affaires de Rio disparaît. On retrouve sa secrétaire morte dans le lit et juste après, celui de la femme. Eh bien, ce n'était pas le mari qui avait fait le coup, mais son frère.

– *Fantastic, darling!* On doit donc rechercher le frère du principal suspect ? *By the way*, c'est qui le principal suspect ? interrogea Willy.

– Aucune idée. Vous voulez que je sorte mon pendule ? demanda Peggy.

Ils se regardèrent, gênés, n'osant pas vexer Peggy. C'est Calypso qui lui répondit d'un signe de mouvement négatif de l'index, avec un sourire désolé.

– Je pense qu'on doit appeler la police, dit Marion. Comme ça, ma mère et ma tante vont être mises hors de cause. S'il y a une histoire avec Pierson au milieu, il n'a plus de raison de les soupçonner.

Calypso hésita un instant. Elle avait envie de poursuivre l'enquête de son côté, mais le plaisir qu'elle anticipait en voyant la tête de Vadim, quand elle allait lui raconter tout ce qu'elle avait découvert, fut le plus grand. Et cette fois-ci, il allait vraiment la prendre au sérieux.

– Pavlov ne va pas mener les investigations de la même manière. Ça devient une seule enquête. Il doit tout revoir.

– Je propose un vote pour savoir si on appelle la police, suggéra Willy.

Marion rouspéta :

– Tu veux vraiment qu'on vote pour savoir si on doit faire notre job de citoyen ou pas ? demanda-t-elle, choquée.

– Marion, *darling*, quand tu pirates des sites, tu fais ton rôle de citoyenne ? s'amusa Willy.

– Parfaitement, c'est pour la bonne cause. Mais là, on parle d'une enquête pour meurtre.

– Alors, votons, dit Tante Peggy en tapotant ses mains d’excitation. Qui est pour ?

Marion leva la main, suivie par Tante Peggy, puis Calypso. Quand Arthur se joignit à elles, il dit :

– Tout ce que je veux c’est qu’on retrouve le salaud qui a tué Boris.

Seul Willy ne leva pas la sienne. Ses amis le regardèrent, interrogatifs.

– Personnellement, je n’ai jamais trop aimé avoir affaire à la police. Et ce commandant Pavlov choisit trop mal ses chemises *for God’s sake!* [pour l’amour de Dieu !]

CHAPITRE 35 - Une vieille photo Polaroid

Calypso appela Vadim pour lui faire part des dernières découvertes. Elle buvait du petit lait en lui parlant et faisait durer ses révélations.

– Vous avez bien mis les documents en sécurité ?

– Oui, oui, mentit Calypso en songeant qu’elle avait tout laissé en plan sur le bureau de la brocante.

– Bien, je viendrai les chercher plus tard dans la journée.

– Vous ne venez pas maintenant ? s’offusqua Calypso.

– J’ai une réunion avec le directeur de la Sûreté, le procureur Bertrand qui me harcèle et mon équipe. Je viendrai après.

Il raccrocha d’un coup. Quel primate ! Non seulement il n’accourait pas, mais en plus, il ne l’avait même pas remerciée pour sa collaboration.

Pendant son coup de fil, elle sentait, sans la voir vraiment, Arlette passer, déposer des objets dans le monte-charge, puis remonter à l’appartement dans un

brouhaha continu. Elle avait rapporté les affaires du conteneur poubelle comme le lui avait demandé Tante Peggy et les avait stockés dans un coin de l'atelier, mais elle était arrivée trop tard pour la partie de cartes. Après un thé vite avalé, elle marmonna qu'elle voulait en terminer avec tous ces trucs, pour pouvoir passer à autre chose.

Poker suivait Arlette, se glissant parfois entre ses pieds au risque de la faire tomber, ce qui provoquait chez elle un fou rire. Cette complicité agaçait Calypso.

Elle s'installa devant son Olivetti et se mit à taper avec ardeur sur les touches, mais Arlette faisait tellement de remue-ménage qu'elle n'arrivait pas à se concentrer.

Mais c'est dingue, même avec cette canicule et alors qu'elle ruisselle de transpiration, son énergie est toujours au top, pensa Calypso, envieuse.

De temps en temps, Arlette s'approchait de Calypso pour lui demander :

– Ce truc-là, vous croyez que c'est un objet perso ou que ça appartient à la brocante ?

Comme en général Calypso l'ignorait, elle insistait :

– Bon, mais ça vous plaît, à vous ? Je le conserve ou je le bazarde ?

Si elle trouvait l'objet joli, Calypso lui disait de le laisser dans l'appartement, mais quand il ne lui plaisait pas, elle lui conseillait de le poser quelque part dans la boutique, pour la vente.

– Inutile de jeter des choses qui ont leur place dans une brocante. On notera les ventes et s'il y a des héritiers, on leur donnera les comptes. Mais à mon avis, il va plutôt laisser des dettes.

Poker, à sa façon, faisait aussi du tri. Il grimpait sur l'étagère où Arlette avait déposé un objet et le poussait sournoisement d'un coup de patte bien placé pour le faire tomber. De temps en temps, un bibelot fragile éclatait en mille morceaux, ce qui faisait rire Arlette qui le félicitait de son bon goût avec une mauvaise foi évidente.

– Tu as bien raison, Poker. Elle était vraiment moche cette poupée en porcelaine. On aurait dit Annabelle¹³.

Impossible d'écrire dans ces conditions, songea Calypso. Elle arracha la feuille de la machine à écrire et la froissa, avant de la jeter nerveusement dans la poubelle en lançant un regard noir à Arlette.

– Oh ça va, c'est pas ma faute si Poker fait tout tomber ! riposta ingénument Arlette, tandis que l'accusé émettait un miaulement de protestation. Mais elle avait l'air de s'amuser autant que le chat, deux complices dans un nettoyage de printemps.

– Poker, arrête un peu de déranger tout ce que je range, t'as compris ? dit Arlette en souriant au chat.

Ce dernier miaula doucement en retour. Sur ce, Calypso les quitta pour monter dans l'appartement.

– Je vais vous aider, ce sera plus simple.

Elle se munit d'un spray anti-poussière et d'un chiffon en microfibre et entreprit de nettoyer les espaces dégagés par Arlette, dans sa chambre. Poker la suivit et sauta sur son lit. Il avait l'air d'apprécier qu'elle participe à leur entreprise.

C'est alors que Calypso découvrit des objets déposés sur sa couette. Il y avait une cravate et une pochette à ongles en cuir usé pour homme.

– Qu'est-ce que ça fait là ?

– Oh, ça, c'est des trucs que Poker a décidé de remporter d'en bas. Il passe son temps à farfouiller dans ce que je dépose dans l'atelier et il les ramène ici. Je préfère ne pas y toucher, je ne veux pas le contrarier.

Arlette s'arrêta un moment pour reprendre son souffle, se tenant debout à côté du lit de Calypso. Elles examinèrent ce que Poker avait apporté, comme s'il s'agissait d'éléments précieux sur la vie de Pierson.

– Pourquoi as-tu choisi ces objets, Poker ? demanda Calypso, intriguée. Y a-t-il quelque chose que tu veux nous dire ?

¹³ Annabelle est une poupée hantée, exposée dans un musée du Connecticut. Elle apparaît dans plusieurs films d'horreur devenus célèbres.

Mais Poker se contenta de fermer les yeux et de ronronner, apparemment satisfait de son choix.

Arlette se remit à son travail et redescendit les bras chargés de costumes d'homme, tous de grandes marques de couturier.

– Ça, je vais bien les plier et on les apportera à un magasin de réinsertion solidaire que je connais, dit Arlette.

Le chat la suivit de nouveau dans l'escalier.

– Vous étiez avec Poker quand vous avez trouvé les corps ? demanda-t-elle à son retour, tandis qu'il rapportait un bouchon à whisky.

– C'est lui qui m'a emmenée sur les lieux. Il a tout vu, comme moi. Et puis il a eu l'air terrifié et il s'est enfui. Comme j'étais morte de trouille, j'ai couru derrière lui. Ce qui fait qu'on ne s'est même pas approchés du corps. Mais comme j'ai une super mémoire, c'est obligé quand on est actrice, j'ai noté exactement comment il était habillé, jusqu'à ses chaussettes, bref les détails. Et comme en plus, je portais la statuette que Boris avait achetée le matin même pour l'offrir à Colette, je l'ai laissée tomber dans ma débâcle. Et c'est cette statuette qui a servi comme arme du crime.

Elle réfléchit quelques secondes.

– Ce qui veut dire que Boris a été tué juste après mon départ. Quand on est revenus avec Hugo Pujol, le carabinier, c'était pas le même mort allongé par terre.

Si elle avait espéré une remarque sur cette question précise de l'intervention des corps, elle en était pour ses frais. Arlette ne releva même pas cet aspect.

– Il n'avait pas l'air très sympa ce type, hein ?

– Je ne sais pas, je ne l'ai pas connu, répondit Calypso.

Au passage suivant, Poker tenait entre ses dents un superbe foulard de soie.

– Oh, s'exclama Calypso, où as-tu trouvé ça ? C'est très joli.

Elle examina l'objet et remarqua qu'il portait la griffe de Willy.

– C'est étrange, se demanda Calypso à voix haute, pourquoi Pierson avait-il dans ses affaires un foulard créé par Willy ?

Tante Peggy entra dans la pièce, à ce moment-là.

– Qu'est-ce que vous faites ? Vous venez boire un verre avec moi ? C'est quoi tout ce bazar ?

– Regarde, Tante Peggy. Poker a trouvé dans les affaires de Dirk Pierson un foulard signé Willy. J'ignorais qu'il en créait également.

– Oui, mais c'était quand il était plus jeune, expliqua Tante Peggy. Il se cherchait à l'époque, il peignait également. Mais il a finalement arrêté pour se concentrer sur ses chapeaux de luxe, dès lors qu'il en a vendu un à la Princesse Anne. Après ça, il était lancé. Ce qui ne l'a pas empêché de continuer à sculpter aussi, tu le sais, non ?

– Je ne savais pas que Dirk Pierson et Willy se connaissaient à cette époque, dit Calypso.

– Moi non plus, répondit Tante Peggy. On lui demandera de nous parler de ça, mais à mon avis, Pierson n'a jamais fait partie des cercles intimes de Willy.

Arlette prit le foulard en soie et le rangea avec soin, en disant que celui-là on allait le garder, au cas où.

– Bon, alors, vous venez me tenir compagnie ou non ? s'impatienta Tante Peggy.

– Désolée, dit Calypso, on a encore du boulot, ici. On verra, peut-être plus tard ? Tante Peggy les quitta sans insister.

– Vous ne savez pas ce que vous manquez, toutes les deux.

Comme Poker miaulait, elle rajouta :

– Oui, oui, je voulais dire tous les trois.

Après le vieux bouchon de whisky, Poker déposa sur le lit de Calypso, un jeton de casino, une facture de 22 000 euros pour un costume d'un designer italien – *Eh bien dis donc, il ne se refusait rien ce type*, cogita Calypso. *Je comprends pourquoi il était endetté* – et, pour finir, une vieille photo Polaroid. Calypso ne put en croire ses yeux en découvrant cette dernière. Sur le cliché, on voyait Willy et Boris, jeunes, s'embrasser à pleine bouche. Un Boris blond, âgé d'une vingtaine

d'années, bronzé et tout mince, avec une mèche sur l'œil et un Willy aux cheveux longs, en chemise hawaïenne, plus mûr que son partenaire, mais bien sûr beaucoup plus jeune que maintenant. Calypso avait du mal à imaginer Boris homosexuel, encore moins en train d'embrasser Willy. Et pourquoi cette photo se trouvait-elle parmi les affaires du brocanteur ? Du même homme qui extorquait de l'argent à Boris ? Ces deux questions lui semblèrent soudain liées. Tout cela était vraiment louche, limite glauque. Comment Pierson était-il entré en possession de cette photo ?

Elle monta chez Tante Peggy pour lui montrer l'instantané. Poker, curieux, la suivait de près. En montant les escaliers, elle réfléchissait à toutes les implications de cette découverte, sans mesurer encore les répercussions possibles sur l'enquête.

Arrivée à l'appartement de Tante Peggy, Calypso frappa à la porte et entra sans attendre de réponse. Elle était trop impatiente de partager sa découverte avec sa tante.

– Tante Peggy, regarde ce que Poker vient de me rapporter ! s'exclama-t-elle en brandissant la photo.

CHAPITRE 36 - Numéro de divination

Tante Peggy sirotait sa coupe de champagne en mangeant une focaccia¹⁴ à la truffe devant un épisode du *Commissaire Brunetti*, pour le plaisir de voir des images de Venise. Elle proposa immédiatement une coupe à Calypso.

– Ah, finalement tu t'es décidée ? Tiens, ma chérie.

¹⁴ La focaccia est un pain de forme plate et cuit au four. Originaire d'Italie, elle est également considérée comme la version italienne de la fougasse.

Elle se pencha vers Poker.

– Et toi, mon gros matou, qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

Poker miaula et sauta sur la table en reniflant les divers gâteaux apéritifs étalés pour voir si quelque chose lui conviendrait.

Tante Peggy n'eut pas l'air surprise par la découverte du baiser entre Boris et Willy. Elle n'exprima aucun étonnement et elle finit tranquillement sa coupe, en toisant Calypso d'un air moqueur.

– Je les ai connus jeunes, tu sais. Sur la photo, Boris avait l'âge que tu avais quand tu es partie aux États-Unis. Willy avait un peu plus de bouteille. Je sais tout, bien sûr. Willy a si souvent pleuré sur mon épaule, quelque temps après cette photo. Il était tombé fou amoureux de Boris, à l'époque où celui-ci était champion de F1.

Poker se frotta contre les jambes de Tante Peggy, en ronronnant.

– Mais oui, tu es un bon détective, lui dit Tante Peggy. Bon travail ! Même si ce Polaroid n'a rien à voir avec ce que Caly cherche. Bien essayé, mon vieux.

– Je n'arrive pas à y croire ! dit Calypso. Boris homosexuel ? Le mari de Colette ? Un baiser avec Willy ? Pourquoi tu ne me l'avais jamais dit ?

– Aucune raison d'en parler. D'abord, comme je te dis, c'était une liaison secrète entre Willy et Boris. Pour Boris, c'était peut-être juste une expérience. Tu sais, à l'époque, tout le monde faisait ses expériences sexuelles. Ensuite, Boris a épousé Colette qui l'aimait passionnément. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais ce type odieux avait un don pour que les gens tombent fous de lui.

– C'est souvent comme ça avec les manipulateurs, dit Calypso. Mais elle est au courant, Colette ?

– Bien sûr que non, ma Caly. C'est un secret, je te dis. Personne ne le sait.

– Et que s'est-il passé ensuite entre Boris et Willy ?

– Boris l'a quitté du jour au lendemain, Willy en a fait une dépression et il est même reparti quelque temps en Écosse. Quand il est revenu, Boris était marié, il avait arrêté la course automobile et repris l'affaire immobilière de son père.

C'était un notable avec des fonctions importantes dans des associations catholiques liées à l'État.

– Mais comment se fait-il qu'il ait épousé Colette, s'il était homo ?

– Il était peut-être bisexuel ? Ou alors seulement incapable de résister à la vanité d'être désiré par quelqu'un, y compris un homme ?

– Ceci peut expliquer, en tout cas, les histoires d'objets vendus trop cher à Boris. Ce n'est pas du blanchiment. C'est du chantage déguisé en vente, pour que les sommes d'argent soient officielles.

– C'est un éclairage possible.

– Ou alors, dit Calypso, si on imagine que Willy était toujours amoureux de Boris, il pourrait avoir d'abord tué Pierson pour libérer Boris de ce chantage et pensant ainsi le reconquérir, puis avoir tué Boris par dépit devant son ingratitude ? Un crime passionnel ? Du désir fou ? De la jalousie ?

– Willy ? Arrête de divaguer ! Il ne peut pas avoir tué Boris, il était avec moi au casino, au moment du meurtre.

– Oui, mais il peut avoir tué Pierson. Il faut tout envisager dans une enquête. C'est parfois les plus gentils qui tuent.

– Willy ne peut pas avoir tué Pierson et avoir transporté son corps pour le jeter dans la mer. Tu as vu son état ? Il arrive à peine à soulever son verre de whisky.

– Il faut quand même que je lui pose quelques questions. Je dois le voir.

– Marion organise une séance « pizza au chocolat », tout à l'heure. Il vient toujours à ses ateliers. Tu lui parleras à ce moment-là ? J'apporterai du champagne et je lirai dans son verre, comme ça on verra s'il dit la vérité. Mais je n'ai aucun doute là-dessus.

– Ça ne peut pas être pire que ton pendule, se moqua gentiment Calypso. Je me demande pourquoi cette photo se trouve parmi les affaires de Dirk. À ton avis ?

– Je ne vois pas du tout ce que tu reproches à mon pendule ! Personne ne s'est jamais plaint de mes prédictions, dit Tante Peggy avant de prendre la photo et de la regarder attentivement.

Et d'ajouter :

– Ce n'est pas normal, en effet. Tu ne vas pas en parler au ténébreux Vadim, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas. Je ne veux pas trahir Willy, mais en même temps, je dois me servir le plus possible de ce que Vadim peut trouver. Il a des moyens que je n'ai pas pour vérifier les alibis des gens.

– Mais puisque je te dis que Willy était avec moi, au casino, la nuit du meurtre.

– Je parlais pour Pierson. On peut montrer cette photo à Vadim et réfléchir au nouveau tournant que prend l'enquête, avec la découverte de cette liaison.

– Tu as peut-être raison. Je sais que Willy est innocent, donc je ne le trahirai pas en parlant de cette photo à Vadim. Et puis, je l'aime bien ce petit policier qui nous vient du nord. Je l'appelle tout de suite.

– Tu ne l'auras pas, il est en réunion.

– J'appelle son adjointe.

Elle saisit son téléphone et insista avec vigueur auprès de Patricia Asoyan pour qu'elle lui passe son commandant, qu'elle finit par avoir au bout du fil. De là où elle était, Caly pouvait entendre la voix agacée de Pavlov.

Mais Tante Peggy ne se démonta pas et sur un ton autoritaire, elle lui raconta que Poker avait trouvé une photo compromettante qui pourrait peut-être mener vers une sorte d'extorsion envers Boris. Elle lui demanda avec aplomb comment il comptait s'y prendre à ce stade. Calypso ne comprit pas ce que Vadim disait, mais le ton avait perdu le côté courroucé. Il avait l'air de réfléchir en parlant à Tante Peggy. Elle le coupa pour lui dire qu'il devait se débrouiller pour venir à l'atelier « pizza au chocolat » et raccrocha en souriant sans lui laisser le temps de répliquer quoi que ce soit.

Tante Peggy avait retrouvé toute son énergie. Elle fourra dans son grand cabas coloré une bouteille de champagne rosé et descendit l'escalier à la hâte.

– Allez, hop hop hop ! La vérité nous attend. Plus vite ce sera réglé, plus vite Willy sera hors de cause. J’ai une grande confiance en ce commandant Pavlov, moi.

Tandis qu’elles se rendaient à la librairie, Tante Peggy expliqua à Calypso que Vadim passerait « comme par hasard » boire un chocolat et qu’il prendrait Willy à part pour lui poser quelques questions.

– C’est pas étrange, comme méthode ?

– C’est juste qu’il veut arrêter d’emmener des gens au poste pour rien.

– J’imagine, ricana Calypso. À force, il va mettre en garde à vue tous les habitants du Rocher. Ça finit par faire désordre.

– C’est bizarre, Poker ne nous a pas suivies, cette fois.

Elles le cherchèrent des yeux dans la ruelle sans l’apercevoir.

Mais quand elles arrivèrent à la librairie *Coffee Mystery*, Poker était déjà assis droit comme un I sur le comptoir du coin chocolat, surveillant d’un air sévère les démonstrations de fabrication de la pizza au chocolat.

Autour de quelques tables, se tenaient Willy, Loulou, Colette, mais aussi quelques personnes habituées des ateliers créatifs culinaires de Marion.

Tante Peggy fit le tour de tous avec de grandes embrassades gesticulantes.

– Marion, je sais que tu n’as pas le droit de servir d’alcool, alors j’ai apporté mon champagne. Ça ne te dérange pas ?

Marion sourit sans rien répondre. Tante Peggy faisait toujours ça et à chaque fois cependant, elle reposait la question. Elle sortit de ses placards quelques jolies coupes à glace en verre coloré qui feraient l’affaire, pour le champagne.

C’est là que Calypso constata que Poker n’était pas seul au bar. À ses côtés, Vadim l’observait d’un air perplexe.

– Ce chat est toujours dans mes pattes, dit-il. Il me rappelle *L’Espion aux pattes de velours*. Vous avez vu ce film ?

Calypso haussa les épaules et souleva les sourcils.

– C’est une vraie question ?

– C’est quoi son nom dans le film, déjà ?

Elle ne répondit pas et commanda à Marion son chocolat glacé habituel.

– Je ne vais pas participer à l’atelier, aujourd’hui, dit-elle. Je viens seulement vous encourager psychologiquement. Parce que franchement, j’ai beau aimer le chocolat, mais sur une pizza...

– Trouillarde, dit Loulou en pétrissant allègrement un morceau de pâte à pizza arborant une couleur marron cigare. T’as peur pour ta ligne, dis-le !

Tante Peggy agita son éventail avec élégance en s’asseyant auprès de Willy, après l’avoir embrassé sur les deux joues. Il avait déjà commencé à sculpter dans la pâte des dentelles évoquant ses chapeaux d’organdi.

– *Darling*, lui chuchota-t-elle discrètement. Sois sur tes gardes, Pavlov va te poser des questions. Il sait tout sur Boris et toi.

Vadim, conscient de ce qu’il devait à Calypso en termes d’avancée de l’enquête, se vit forcé de lui confirmer que les jumelles n’étaient plus suspectées. Mais elle eut beau négocier de façon acharnée, il n’accepta pas de la laisser écouter sa conversation avec Willy.

Il s’approcha du guéridon autour duquel Tante Peggy et Willy murmuraient et il demanda à ce dernier s’il voulait bien s’asseoir avec lui, un peu plus loin.

Tu parles d’une discrétion, marmonna dans sa tête Calypso.

Tante Peggy se leva fièrement, les yeux illuminés, coupe de champagne en main, devant la table ronde. *Ça y est, elle est pompette*, se dit Caly.

Tante Peggy était connue pour ses talents divinatoires discutables, dont elle ne faisait la démonstration en public qu’en de rares occasions, d’où l’indulgence des autres, à son égard. Cependant, Calypso ne supportait pas l’idée qu’elle se ridiculise et qu’on se moque d’elle.

Peggy ferma les yeux et se concentra, laissant les bulles de la coupe de champagne effacer le monde qui l’entourait.

– Champagne, champagne, dis-moi, qui est l’assassin de Boris ? demanda-t-elle d’un air solennel, en faisant tourner son verre d’une voix grave, dans une étrange parodie de la belle-mère de Blanche-Neige.

Loulou, tout en étalant sa sauce au chocolat sur sa pâte, éclata de rire.

– Vous êtes admirable, Peggy. Lire l’avenir dans les bulles de champagne est un art inventé spécialement pour vous.

Mais Poker miaula en signe de désapprobation vers Loulou, comme pour lui dire de se taire.

– Vous avez au moins un fan.

Pendant ce temps, Calypso tentait d’écouter les questions que Vadim posait à Willy. Mais elle entendait mal à cause des éclats de rire de Loulou et des autres.

– Les bulles de champagne sont comme des flammes dansantes qui révèlent les secrets des ténèbres, expliqua Peggy à Loulou, laissant son verre se calmer. Elles peuvent nous montrer l’avenir si nous savons comment les interpréter.

Elle jeta un coup d’œil au verre, puis ferma à nouveau les yeux.

– Je vois... Je vois... une silhouette sombre... une personne qui cache son visage.

Calypso haussa les épaules.

– Tu ne pourrais pas voir son visage, par hasard ? Ça arrangerait bien tout le monde, ici.

Colette s’essuya discrètement les yeux.

Elle avait eu le jour même une discussion animée avec Marion en lui reprochant d’avoir piraté le site de Boris, mais Marion avait plaidé sa cause, en expliquant en quoi ce n’était pas vraiment méchant. Elle avait *hacké* le site de Boris bien avant sa mort. Si Boris n’avait pas été tué dans l’intervalle, tout le monde aurait ri de cette farce. C’était pour elle une façon bien innocente de venger sa tante et sa mère.

Finalement, les deux femmes étaient tombées dans les bras l'une de l'autre, mais Colette était toujours sous le choc de la disparition de Boris, malgré les efforts qu'elle faisait pour tenter de se mêler à la vie quotidienne de ses amis.

Elle se pencha en avant, captivée par les paroles de Peggy.

– Est-ce que tu vois l'assassin ? demanda-t-elle.

Poker lui-même affichait dans ses yeux une lueur d'intérêt inhabituelle, lui toujours si flegmatique.

Peggy soupira et ouvrit les yeux.

– Je ne peux pas dire avec certitude, mais il faut que nous soyons tous sur nos gardes. Il rôde.

Le chat miaula en signe d'accord et tout le monde se tourna vers lui en frissonnant, sauf Calypso. *On sait déjà tout ça*, se dit-elle, contrariée. Finalement, elle aussi avait espéré qu'il sortirait quelque chose de cette coupe de champagne et elle s'en voulait de sa naïveté.

Alors que Tante Peggy tenait la vedette en faisant son numéro de divination, Vadim s'efforçait toujours de sonder Willy, au sujet de la photo qui le montrait en train d'embrasser Boris, trente ans auparavant.

Willy se tenait droit sur sa chaise, les mains croisées sur ses genoux. Il triturerait nerveusement sa bague, tout en se remémorant de douloureux souvenirs. Pour une fois, il n'arborait pas son sourire ironique et sa désinvolture proverbiale.

Pavlov essayait d'afficher un air complice tout en posant ses questions. Il voulait mettre Willy en confiance. Calypso les observait entre deux répliques de Tante Peggy. *Il pourrait se mettre une plume où je pense*, se dit-elle, *Willy ne s'en rendrait même pas compte. Il est mûr, c'est tout. Il est prêt à parler.*

Calypso, discrètement, se rapprocha d'eux sous prétexte de flâner dans la librairie en feuilletant certains livres posés sur les tables. Petit à petit, quelques mots lui furent plus audibles : « ... courte liaison... mon grand amour... il m'a quitté rapidement... poursuivre sa vie... amoureux... des années... mariage... responsabilités... »

Elle jeta un coup d'œil vers Colette. Heureusement, celle-ci était au bar, près de Marion, occupée à se retenir de pleurer, perdue dans ses pensées. Calypso ne voulait pas qu'elle apprenne de cette façon l'histoire que Boris avait eue avec Willy.

Vadim fronça les sourcils, incrédule et parla soudain plus fort :

– Vous affirmez que Boris était homosexuel ?

– Il l'était, répondit Willy d'une voix douce.

Même si le ton général de leur conversation était légèrement plus haut, il ne couvrait pas le rire de Loulou.

– Il continuait à voir d'autres hommes. Je l'ai senti, même s'il ne me l'a jamais dit.

Vadim repéra alors Calypso et comprit qu'elle avait entendu une partie de la conversation, ce qui l'agaça. Il décida d'abréger sa discussion avec Willy. Il se leva d'un bond, attrapa le coude de Calypso en lui intimant l'ordre de le suivre à l'extérieur du magasin.

Une fois dehors, il s'insurgea :

– Décidément, vous ne pouvez pas rester à votre place !

– Oh, c'est pas la peine de crier, vous pourriez plutôt me remercier !

– Cessez de vous mêler de cette enquête. Combien de fois faudra-t-il que je vous le dise ? C'est dangereux pour vous. Et pas seulement pour vous d'ailleurs, vous mettez tous vos proches en danger. Il y a un assassin qui court et deux meurtres. Peut-être même deux assassins. Alors maintenant ça suffit de faire mumuse.

– Mais, pour qui me prenez-vous ? dit-elle, un peu piquée, vous entendez comment vous me parlez ? Je ne suis pas une enfant, Vadim Pavlov. Je peux prendre soin de moi-même.

– C'est vrai, mais deux meurtres, c'est deux fois plus de danger. Et je ne veux pas que vous deveniez la prochaine cible. Il faut laisser les enquêtes à ceux qui ont été formés pour les mener à bien.

Calypso ne répondit rien, mais elle rongea son frein. *Zézé Pinta ne renoncera pas si facilement. Et elle aussi elle a été formée pour mener à bien les enquêtes. Et elle a certainement connu plus de succès que vous, monsieur Vadim Pavlov.*

Ce dernier radoucit le son de sa voix :

– Au fait, je n’ai pas eu le temps de passer prendre les fameux documents de compta. Peut-on se voir demain matin ?

Calypso fit mine d’hésiter quelques secondes, mais l’idée d’échanger avec Vadim sur ses différentes hypothèses l’impatenait tellement qu’elle suggéra un petit-déjeuner sur la place du Palais, le lendemain.

– C’est d’accord. Et pour le moment, le mieux que vous puissiez faire est de rester en sécurité.

Calypso, n’en pensant pas moins, hocha la tête, puis retourna près de sa tante, tandis que Willy saluait le commandant et rejoignait aussi la table de ses amis. Il avait retrouvé son panache ou en tout cas il en donnait le change.

– Alors, elles se sont comportées comment, pendant tout ce temps, mes dentelles de pizza ?

Colette s’approcha de lui et lui murmura quelque chose à l’oreille. Il rougit.

CHAPITRE 37 - Je vous sens tendu, là

Il faisait une chaleur suffocante, place du Palais. Calypso portait un pantalon large aux motifs chamarrés, avec une blouse colorée et de larges créoles. Peggy lui avait prêté un foulard rouge en soie, qu’elle avait mis en bandeau sur ses cheveux.

Poker l'accompagnait d'un pas nonchalant à quelques mètres derrière elle, mais quand il la vit s'asseoir à la terrasse de cette brasserie, il ne s'en approcha pas. Il connaissait ce cafetier, c'était un ennemi des bêtes. Il supportait tout juste quelques chiens gâtés et en laisse. Le chat se posta sur un muret de l'autre côté de l'espace jardin, au coin de la place, endroit stratégique pour surveiller le troquet.

Vadim était déjà attablé en train de lire la presse locale quand elle arriva.

– Vous savez qu'on parle de vous dans le journal ?

Calypso lui arracha le quotidien des mains et parcourut l'article.

– « Ex-actrice à la retraite », je rêve. N'importe quoi ! Je ne suis pas du tout retraitée.

Vadim sourit. Il examina les mèches moites qui dépassaient du bandeau. Calypso songea instantanément qu'elle était trop apprêtée pour l'occasion et que ce foulard faisait surchauffer son cuir chevelu. *Je n'aurais pas dû écouter Tante Peggy*. Celle-ci pensait que c'était un rendez-vous galant, alors qu'elle était juste là pour l'enquête. Ils commandèrent deux croissants et deux cafés.

– Noisette pour moi, demanda Calypso au serveur.

– Et moi, serré, précisa Vadim, ce qui fit sourire Calypso au souvenir des « jus de chaussette » qu'elle lui avait servis les deux fois où elle lui avait fait un café.

– Alors ? Vous avez quoi de neuf ?

– Je n'ai jamais dit que j'allais vous révéler la teneur de mon enquête. Je vous rappelle que c'est moi, le policier. Vous avez les documents ?

– Oui, mais d'abord, vous me dites où vous en êtes.

– Vous me faites du chantage ?

– Pas du tout ! Je vous sens tendu, là. Relaxez-vous, je veux juste échanger entre collègues.

– Collègues ?

– Je ne vous ai pas dit que j'ai joué un rôle de détective au Brésil ?

– Oui et c'est pour ça que ça s'appelle un « rôle. » Vous n'étiez pas vraiment détective, vous vous en rendez compte ?

Il me prend pour une quiche ou quoi ? pensa Calypso.

– Allez, soyez pas vache. Je vous pose des questions et vous répondez par « oui » ou « non », rien de plus. Personne n'en saura rien. Vous en pensez quoi ?

Vadim regarda sa montre. Il n'avait pas le temps de jouer à ce genre de numéro avec cette femme à moitié givrée, même si en y réfléchissant bien, premièrement, elle n'avait pas halluciné avec l'histoire des deux cadavres, deuxièmement, elle avait déniché des comptes secrets et troisièmement, elle avait trouvé une photo compromettante pour la victime. Ces trois éléments pouvaient influencer l'enquête dans la bonne voie, puisqu'ils créaient un lien entre Boris et Dirk et entre Boris et Willy. L'envie lui prit d'attraper l'enveloppe qui dépassait négligemment du sac de Calypso et de partir.

– Si vous voulez, mais cinq minutes.

Calypso lui lança son plus beau sourire et savoura son moment.

– Nous devons faire le tour de tous les suspects possibles, probables ou improbables. Alors, je reprends du début : les sœurs jumelles avaient menacé Boris, mais comme elles ont tenté de déposer la lettre à l'heure de sa mort et qu'elles ont vu Colette, on peut les écarter. En plus, elles n'ont aucun lien avec Dirk. Dans la même famille, Marion a certes piraté son site, mais la nuit du meurtre, elle était dans une boîte à Nice. Elle a terminé la nuit chez son amie Michèle, j'ai vérifié. Et elle non plus, n'a rien à voir avec Dirk. Oui ou non ?

Vadim ne répondit rien.

– Il y a cet assureur des compagnies automobiles qui me tourne autour, je le sens pas vraiment. Patrick Martin. Il dit que les pilotes automobiles qui concouraient avec Boris ne l'aimaient pas, car il les écrasait de sa superbe. Lui-même a l'air d'avoir bien connu Boris. Il était au casino la nuit du meurtre, après être allé à une réunion de son club de whisky. Il connaissait bien Pierson qui faisait partie des mêmes cercles. Je vous suggère de vérifier l'alibi de celui-ci, si ce n'est pas encore fait. Oui ou non ?

Vadim fronça les sourcils. Le serveur déposa les cafés et les croissants et repartit. Il but son café d'une traite.

– Si vous voulez, je pourrais aller au casino et le faire parler ?

– Ne faites surtout rien !

Calypso poursuivit comme si elle n'avait rien entendu.

– Parmi le voisinage, il y a un collègue de l'agence immobilière de Boris. Apparemment, Boris lui carottait régulièrement ses commissions. Il a dit à Arthur que ça devait finir par arriver à force d'arnaquer les gens. Hélas, il avait un alibi en béton : il était en vacances. Et il est revenu en avion, le lendemain du meurtre. Mais vous le savez sûrement. Et vous avez dû vérifier cette histoire d'avion ?

Calypso continua sans attendre la réponse que Vadim n'était de toute façon pas prêt à lui fournir.

– C'est bizarre, pour Boris, un type qui arnaquait tout le monde, de s'être laissé plumer comme ça par Pierson. Et si celui-ci ne l'arnaquait pas ? Si c'était une combine montée à eux deux ? Il faudrait chercher du côté du pigeon, non ?

Vadim mangea tranquillement son croissant tout en la laissant parler. On aurait dit qu'elle ne se rendait pas compte qu'il ne répondait à aucune de ses questions et qu'elle parlait toute seule. C'était vraiment une femme singulière, mais il devait reconnaître que son raisonnement était cohérent et structuré, et qu'elle parlait sans lire la moindre note comme si tout était ancré dans sa tête.

– Il y a aussi Arlette qui travaille chez ma tante. Où était-elle à l'heure de la mort de Boris ? En plus, elle est louche, elle a été virée à cause de lui et elle a fait de la prison. Je suis pas complètement tranquille à l'idée qu'elle vive chez ma tante donc si vous pouviez vérifier son alibi, ce serait bien. Ah oui, il reste Loulou et son mari Arthur. Loulou a passé la nuit avec un flic, euh pardon, un policier de la brigade motorisée de la police nationale. Pas de jugement moral, merci. Loulou et Arthur sont mariés et ils s'aiment, mais c'est un couple libre et ils font ce qu'ils veulent chacun de leur côté. Ils ne se cachent rien, c'est de notoriété publique. Arthur est suspect, car ça s'est passé dans son atelier et il a l'air vraiment accablé

et bizarre depuis la mort de Boris. En plus, il n'a pas d'alibi. Où était-il la nuit du meurtre ? Il dit qu'il était en randonnée vélo. Bizarre comme activité la nuit, non ? Bon, on fait quoi maintenant ?

– Vous, vous commencez par boire votre café, il va être froid. Ensuite, vous rentrez chez vous.

– Et c'est tout ? Vous ne me faites pas collaborer ?

Vadim eut un mouvement d'énervement.

– Collaborer ?

Calypso l'observa, puis lui sourit.

– Allez, avouez...

– Avouer quoi ?

– Que vous avez besoin de moi.

– Je n'ai pas besoin de vous ! Je ne collabore pas avec des civils.

– Et le lien entre Dirk et Boris, comment vous l'avez appris ? C'est bibi ! Et les comptes truqués, c'est qui ? C'est bibi ! Et la relation entre Willy et Boris, c'est qui ? C'est bibi ! Et les deux cadavres, c'est qui ?

– C'est bibi, OK. Mais ça ne fait pas de vous une enquêtrice.

– Parfaitement, ça fait de moi une enquêtrice, d'ailleurs je suis en train d'écrire une enquête sur l'enquête.

– Vous plaisantez ?

– Pas du tout. J'écris un livre sur les meurtres.

– Comment, c'est ça votre roman ? Vous allez arrêter tout de suite.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'on est en train de chercher un criminel et que ça, c'est la réalité.

Rien à voir avec le cinéma, la télé ou la littérature. Des gens sont morts.

Calypso se tut un instant. Il lui avait donné une information sans le vouloir en parlant d'un criminel et non plus de deux. Mais elle décida de ne pas le relever pour éviter de l'énervier davantage.

Elle porta son café à ses lèvres et le dégusta en aspirant bruyamment, ce qui agaça encore plus Vadim.

CHAPITRE 38 - Un congélateur dans une brocante ?

Vadim examina les alentours, réprimant son agacement pour réfléchir à la situation. Il devait se préoccuper d'une civile qui se mêlait de tout, mais en même temps qui pouvait, elle l'avait déjà prouvé, s'avérer utile. Peut-être devrait-il se montrer un peu plus coopératif et moins la brusquer. Il respira un grand coup et se lança dans un exercice dont il raffolait peu : la conversation.

– Vous savez ce qui me préoccupe, pendant que vous partez dans tous les sens ? C'est l'histoire du congélateur.

– Le congélo ? Bonne idée, parlons-en !

– Ne rêvez pas. Non, j'ai plutôt quelques questions qui restent ouvertes le concernant. Tant que nous n'avions qu'un seul corps, ce congélateur n'entrait pas en scène, mais depuis, il est devenu central dans l'affaire.

– Écoutez, je veux bien vous répondre, si c'est dans mes moyens, mais ce sera donnant-donnant. Je déballe si vous parlez vous aussi. Pour l'instant, vous n'êtes pas très coopératif. C'est moi qui donne tout.

Vadim pianota sur la table du café et continua sur sa lancée :

– Question : c'est quoi ce congélateur dans une cave attenante à un atelier de brocante ? C'est la première chose qui saute aux yeux. Pourquoi à cet endroit ?

– Ça, c'est juste parce que vous ne connaissez pas Tante Peggy. Moi, je m'en souviens très bien, de l'époque où elle a voulu à tout prix l'acheter. Elle avait eu sa crise où elle ne voulait plus faire des courses tous les jours. Comme son mari

ne la contrariait jamais et cédait à tous ses caprices, il a accepté d'acheter ce truc digne des pires films d'horreur américains. Et d'ailleurs, hein ? Ça a fini comment ?

– Ne digressez pas.

– Au début, ils y ont congelé toutes sortes de denrées, surtout de la viande et du poisson et des plats tout faits venant des meilleurs restaurants du Rocher en prévision de quelques soirées en amoureux.

– Bizarre, dit Vadim. La cave est très loin de l'appartement, tout en bas. De gros congélateurs comme ça, ce sont des choses qu'on voit plutôt à la campagne. Dans une ville où les magasins sont sous votre nez et où vous êtes cernés par les restaurants, je ne vois pas très bien l'intérêt. Sauf si le mari était chasseur et avait besoin de congeler les produits de sa chasse ? Ça s'applique aussi à la pêche.

– Non, non. Pas du tout. Oncle Théo n'était ni chasseur ni pêcheur. Juste chineur. D'ailleurs, cette lubie de Tante Peggy n'a pas duré longtemps. Quand ils se sont rendu compte que c'était extrêmement compliqué, à cause des étages, cette brillante idée n'a pas fait long feu. Les produits congelés sont restés à peu près un an au frais, la quantité a diminué petit à petit et quand il n'y a plus rien eu, ils ont simplement débranché l'engin.

– Et pourquoi l'ont-ils gardé tout ce temps, s'il ne servait plus à rien ?

– Ça ne vous est jamais arrivé de garder des années quelque chose dont vous auriez dû vous débarrasser depuis longtemps ? C'est votre tour. Qu'est-ce que vous avez sur ce congélo ?

Vadim tourna la question dans sa tête. Il fallait qu'il lui en dise le moins possible, mais il devait aussi lâcher quelques morceaux, pour que, de son côté, elle continue à lui faire part de ses trouvailles. Car il devait bien reconnaître qu'à force de fouiner comme ça, elle dénichait pas mal de pépites.

– Eh bien... C'est Pierson... Il y avait quelques traces et on a fini par recevoir les résultats ADN. Il a séjourné dans le truc.

– Pierson ?

– Oui.

– Quelqu’un l’avait rebranché ? s’écria Calypso. Pas Pierson, le congélo je veux dire.

– Voilà. Vous avez trouvé. Il a été rebranché.

– D’où la flaque d’eau... Il y avait une véritable petite mare d’eau autour du premier cadavre.

Tout en parlant de cette histoire de frigo, Vadim se disait que cette cave, cet atelier, ce garage, c’était le royaume d’Arthur. L’homme à tout faire de la brocante. Il régnait en maître sur ces espaces, il y garait sa camionnette, y réparait des objets, y stockait ce qui était très abîmé.

Par exemple, le petit coin cave juste à côté de l’atelier était rempli de meubles de rebut, jusqu’à recouvrir ce fameux congélateur. Ce qui expliquait que plus personne n’avait songé à le sortir et à le jeter. En même temps, si quelqu’un avait voulu, à un moment donné, mettre un corps dans ce gros coffre, c’était bien Arthur le mieux placé.

– Et Arthur ? Vous le connaissez bien ?

– Non, mais je rêve ! Vous en profitez pour me cuisiner sur Arthur ? Je reconnais que son alibi est bancal, mais franchement, impossible de l’imaginer en coupable. Arthur, c’est la crème des hommes. Qu’est-ce que vous voulez qu’il ait à voir avec un cadavre dans un congélo ?

– Il est celui qui connaît le mieux les lieux. Quand je dis celui, c’est peut-être même le seul.

– N’exagérons rien. Il y a toujours des tas de gens qui passent par là. D’abord Tante Peggy et certains de ses amis. Willy fait souvent un tour dans l’atelier pour voir s’il y a des meubles au rebut qui pourraient lui servir pour ses sculptures. Arthur prête souvent le garage à des amis lorsqu’ils en ont besoin. Il y a même parfois quelques clients qui s’y hasardent pour une raison ou une autre. Du moins, c’était ainsi que cela marchait du temps où Tante Peggy tenait la boutique avec son mari. J’imagine que Pierson a continué à fonctionner de cette manière. Et vu

qu'il appartenait à de nombreux cercles, il avait des tas d'amis. Enfin amis, façon de parler. Même Boris garait parfois sa Ferrari dans le garage à côté de la camionnette d'Arthur.

– J'ai compris, vous aimez bien Arthur. Ce n'est pas parce qu'on aime quelqu'un qu'il est exonéré de tout soupçon. Et puis c'est quoi, cet alibi à la noix ? Arthur, cette nuit-là, pédalait dans les montagnes avec son VTT ? Un peu bidon, non ?

– Vous passez vraiment du coq à l'âne. Il y a peu, vous en aviez après Willy et maintenant hop, c'est Arthur ! Vous n'êtes pas le roi de la suite dans les idées, ça non.

Le téléphone de Vadim sonna, interrompant leur échange. Elle comprit très vite qu'il s'agissait de l'adjointe, mais les réponses de Vadim restaient laconiques et même si la voix d'Asoyan lui parvenait par bribes, elle était tellement déformée qu'on ne comprenait rien à ce qu'elle disait à son chef.

Ce que l'adjointe apprenait à Vadim, c'est qu'en épluchant les biens immobiliers de Boris, elle avait découvert qu'il possédait un deux-pièces au pied du Rocher, dans un immeuble datant des années 2000.

Il raccrocha brusquement, plaqua son téléphone sur la table et avala d'un trait le verre d'eau qui accompagnait son café.

Calypso le regarda d'un air interrogatif et suppliant, mais il n'allait certainement pas lui confier ce qu'il venait d'apprendre. Finalement, cette dernière découverte d'Asoyan permettait à Vadim de confirmer ce qu'il présumait fortement : que Pierson faisait vraiment chanter Boris. La victime avait des choses à cacher, sinon, pour quelle raison avait-il dissimulé à sa femme l'existence de cet appartement ? Et quand on a des secrets, on peut devenir la proie des maîtres chanteurs.

Vadim tria rapidement dans sa tête ces infos toutes fraîches pour en divulguer certaines à Calypso. Celles qui pourraient lui permettre d'en apprendre un peu plus.

– Vous le saviez, que Boris avait une garçonnière ?

– Non, mais avec cette histoire de trousseau mystérieux, c'est logique. Et ça explique aussi que Colette ignorait à quoi ces clés pouvaient correspondre.

La dernière remarque de Calypso aida Vadim à se souvenir du comportement de Colette à ce propos. Pendant sa garde à vue, elle avait été troublée et avait murmuré que c'était sûrement un appartement que Boris faisait visiter, en ce moment. Pourtant, à l'agence immobilière les clés étaient répertoriées et gardées dans des enveloppes étiquetées.

– Vous allez visiter cet appartement ?

– Pas tout de suite. Je dois obtenir des autorisations. Ça va prendre un certain temps. Mais ça ne m'empêche pas d'échafauder quelques hypothèses.

– Et pour ça, il vous faut un interlocuteur. Vous voyez, vous avez encore besoin de moi ! se moqua Calypso.

Vadim était perdu dans ses réflexions.

– Vous n'arrivez toujours pas à le dire ? insista-t-elle.

– Quoi ?

– Qu'avec moi, vous allez plus vite.

Il se leva, déposa un billet et quitta la terrasse.

– Vous avez oublié quelque chose, cria Calypso en brandissant l'enveloppe, alors qu'il s'éloignait.

Il revint sur ses pas l'air bougon, attrapa l'enveloppe contenant le carnet de comptes secrets pour lequel il était venu à ce rendez-vous et marmonna un petit « merci » presque inaudible.

– Vous voyez que vous avez besoin de moi ! hurla-t-elle alors qu'il tournait dans la rue.

Elle eut juste le temps de l'apercevoir en train de hausser les épaules, puis il disparut de son champ de vision.

Un coup d'œil autour d'elle sur les touristes qui s'approchaient lentement de la caserne et de la place du Palais, lui apprit que la relève de la garde n'allait pas

tarder. Elle quitta les lieux, juste à temps. Poker ouvrit un œil, s'étira longuement sur son parapet, se lécha la queue et sauta à terre pour la suivre.

CHAPITRE 39 - Un alibi en or

De retour chez Tante Peggy, Calypso trouva Arlette juchée sur une échelle, en train de dépoussiérer le lustre central. Le vieil escabeau en bois tanguait légèrement et Calypso s'approcha afin de le fixer au sol de ses deux mains. Arlette sursauta :

- Tu m'as fichu une de ces trouilles. Je t'avais pas entendue entrer !
- Je préfère vous tenir l'échelle, elle est pas stable.
- T'inquiète, j'ai le pied marin. J'ai été Marinette. Bon, j'suis pas restée longtemps. Les ordres, c'est pas trop mon truc. Mais c'est là que j'ai connu mon jules. Ce qu'il était beau !

Calypso se demanda soudain pourquoi il avait été en prison, mais elle voulait l'interroger sur un tout autre sujet, alors elle décida de réserver cette question pour plus tard.

Quand Arlette remit pied à terre, elle plia l'échelle et la souleva sur une épaule. Elle avait une force surprenante malgré sa petite taille. La pensée fugitive qu'Arlette aurait pu soulever le corps et le mettre dans le congélateur traversa son esprit.

- Tante Peggy est dans sa chambre ? demanda Calypso.
- Non, elle est allée chez le coiffeur.
- On se boit une citronnade ?
- C'est pas de refus. Ma parole, j'ai jamais eu aussi chaud !

Calypso eut soudain honte d'inviter Arlette à partager un moment d'intimité avec elle uniquement dans l'objectif de la faire parler de son alibi, mais elle avait une enquête à mener. Elle commença à l'interroger sur ce qu'elle faisait le soir, pendant son temps libre. Arlette lui raconta qu'elle nourrissait des chats dans une maison abandonnée.

– Il y a un vieux matou que j'aime d'amour fou. Je le nourris depuis plus de dix ans, mais c'était pas un bébé quand on s'est connus tous les deux. J'y vais tous les soirs.

– C'est à quel endroit ?

– Dans le jardin d'une maison abandonnée, à Bellevue. Les fenêtres sont murées, mais y a beaucoup de chats qui crèchent dehors. Y a un joli bout de terrain.

– Vous y allez vers quelle heure, en général ?

– Oh plutôt tard, je suis pas une grande dormeuse et j'aime bien me balader la nuit. Ça m'arrive de passer des heures à papoter avec les chats et de rentrer après trois heures du matin. Enfin ça, c'était avant que je pieute chez Peggy. En ce moment, y a ma nièce qui vient pour lui tenir compagnie, pauv' vieux. Mais je passe souvent, moi aussi. Je continue à sortir la nuit, vous aviez pas remarqué ?

Calypso hésita un instant, puis décida de la jouer plus directe.

– Et la nuit du meurtre de Boris, vous y étiez ?

– Justement, c'est drôle que tu me demandes ça, car c'est cette nuit-là que j'ai enfin réussi à ramener le matou chez moi. Je voyais bien qu'il allait bientôt clamser, alors je l'ai pris. Il s'est laissé faire. Là-bas, il se sent en sécurité, le pauvre diable.

Calypso songea qu'elle n'avait donc pas d'alibi, à moins d'interroger ses voisins.

– Oh, je pourrais le voir, le vieux matou ?

Arlette parut surprise de sa demande, mais accepta avec plaisir. Pour une fois que quelqu'un s'intéressait à ses vieux chats.

– On peut y aller maintenant, c’est ma pause. Ensuite, je dois préparer le déjeuner de Miss Peggy.

– Allons-y, Arlette, dit joyeusement Calypso soudain ravie de cette petite escapade.

Peut-être pourrait-elle câliner un des chats abandonnés ?

Elles se garèrent devant une petite maison biscornue coincée entre deux immeubles modernes. Un avis de destruction était affiché sur la palissade. Elles entrèrent dans le jardin où trois chats s’amusaient dans l’herbe, tandis que deux autres somnolaient au soleil.

– Salut, mes choux, c’est mamie ! Regardez ce que je vous ai apporté.

Arlette remplit leurs gamelles et ils se ruèrent vers elle. Un petit chat noir en retrait attendit que les autres finissent leur festin avant d’oser s’approcher, puis il se mit à manger délicatement. Le cœur de Calypso se souleva d’un coup. Elle aurait voulu embarquer ce si joli petit chat, mais en songeant à l’accueil que lui réserverait Poker, elle se ravisa.

Elles repartirent et montèrent les marches d’un escalier étroit qui donnait sur un bloc d’HLM.

– Voilà mon palais, dit Arlette en riant.

En passant devant la loge du gardien, elle lui fit un signe de la main.

– Salut Roro, tout va bien ?

Le gardien sortit de sa loge pour saluer Arlette qu’il avait l’air de connaître depuis longtemps.

– Tu m’as ramené ce que je t’ai demandé ?

– Évidemment, mon Roro.

Sur ce, elle sortit une petite fiole de son immense cabas de supermarché.

– Trois gouttes le matin et tu vas gambader comme un jeunot.

Calypso l’observa, interloquée. Arlette pratiquait la médecine alternative. Elle se demanda d’où elle tenait ses compétences et surtout si elle en avait.

– Heureusement que tu étais là l'autre soir pour m'aider, je sais pas ce que j'aurais fait sinon.

– Il vous est arrivé quoi, l'autre soir ? interrogea Calypso.

– Oh je suis tombé tout sec et impossible de me relever. Ça faisait plusieurs heures que j'étais par terre quand j'ai vu la lumière du couloir s'allumer. J'ai crié et Arlette est venue me secourir. Heureusement qu'elle se balade la nuit.

– Vous vous souvenez quand c'était ?

– Oh oui, je m'en souviens bien. C'était mon anniversaire. Je l'avais un peu trop fêté.

– Et vous êtes né quand ?

– Le 16 juin.

La nuit du meurtre donc. Soit le hasard faisait bien les choses, soit Roro avait répondu aux consignes d'Arlette de lui fournir un alibi, car elle ne lui en avait pas parlé quand elles étaient dans la brocante et alors qu'elles venaient chez elle, le gardien apparaissait comme par magie avec un alibi en or. *Ce sera à Vadim d'en juger*, se dit-elle.

En attendant, elles allèrent rendre visite au vieux matou qui dormait paisiblement sur le lit d'Arlette. L'appartement était en désordre, avec des habits d'adolescente éparpillés partout.

– Elle est gentille ma nièce, mais elle est fâchée avec le ménage.

Quand le chat ouvrit un œil et aperçut Calypso, il se mit à émettre un ronronnement tonitruant. Elle en eut des frissons tellement elle était heureuse qu'un chat l'aime. Poker l'avait sérieusement traumatisée.

Arlette lui gratta délicatement le menton :

– Repose-toi bien, mon vieux.

Elle referma la porte et lui dit d'une voix qui retenait son émotion :

– J'ai bien peur qu'il ne passe pas la journée, il faut que je vienne plus souvent. Y a Roro et ma nièce qui s'en occupent bien, mais c'est pas pareil.

En repartant, Calypso se fit la remarque qu'à moins d'une vilaine complicité du gardien, Arlette était hors de soupçon. Son alibi était en béton.

CHAPITRE 40 - Le testament

Quand Loulou leur fit signe à travers la vitrine de la brocante, ce jour-là, Calypso se demanda pourquoi elle n'entrait pas. Ce fut Arthur qui expliqua en sortant :

- Je suis convoqué par le notaire de Boris et Loulou m'accompagne.
- Sûrement qu'il a laissé quelque chose pour toi dans son testament, chantonna-t-elle malicieusement.

Alors qu'il franchit la porte pour rejoindre Loulou, Poker se faufila et lui sauta dans les bras, une fois dans la ruelle. Chez le notaire, le chat resta sur les genoux d'Arthur dans la salle d'attente, observant les allées et venues. Colette entra quelques minutes après eux et ils s'embrassèrent chaleureusement.

- Vous êtes là pour quoi ?
- Aucune idée, répondit Arthur. J'ai reçu une lettre me demandant de venir.

Colette n'était pas très expansive, toujours dans le même état morose depuis la mort de Boris. Le notaire, Christian Peretti, vint à leur rencontre et leur demanda de le suivre. Ils le connaissaient tous de vue, mais sans plus. C'était un homme plutôt décontracté, très grand, toujours souriant, mais il eut soudain une attitude solennelle qui fit peser une atmosphère d'inquiétude sur la réunion.

Colette s'assit devant le grand bureau, le visage fermé. Elle posa devant elle son téléphone et son sac à main. Loulou s'installa à côté d'elle, lui tapotant

l'épaule de temps en temps, tandis qu'Arthur restait debout derrière elles. Il était mal à l'aise, comprenant l'incongruité de se trouver là. Poker, quant à lui, prit possession d'un fauteuil en cuir confortable, un peu à l'écart. Le notaire ne parut pas surpris de le voir. Il était connu de tous, sur le Rocher et Peretti l'aimait bien. Ce dernier ne portait pas sa veste qui reposait sur le dossier de son grand fauteuil noir et il était vêtu d'une chemise blanche impeccablement repassée, sans cravate. Il ajusta ses lunettes sur son nez et prit la parole d'une voix calme et posée, en s'adressant à Colette :

– Madame Lambert, je vous ai demandé de venir aujourd'hui, pour vous lire le testament de votre défunt mari. Mais avant, permettez-moi de vous expliquer les dispositions qu'il contient, ensuite il sera surtout question de détails techniques et parfois indigestes. Je préfère vous informer tout de suite, inutile de tourner autour du pot.

Colette hocha la tête, étonnée par ce préambule. Arthur haussa un sourcil, surpris lui aussi du ton employé.

– Votre mari a établi un testament, enregistré chez moi, il y a deux ans. J'en connais donc le contenu. Il y désigne Arthur Picco, ici présent, comme légataire universel. Monsieur Picco hérite donc de tous ses biens, à l'exception de votre part. Je veux parler de la part de la succession légalement dévolue aux héritiers réservataires, à la famille proche, conjoints ou enfants, c'est-à-dire vous, madame.

Colette sursauta.

– Je... je ne comprends pas.

Elle avait du mal à saisir l'ampleur de cette déclaration.

– Part réservataire ? Vous voulez dire quoi ? Je ne comprends pas. Je suis son héritière, non ? Je suis sa femme.

– S'il n'y avait pas eu de testament, en effet, vous auriez hérité de tout, mais en l'occurrence, Boris Lambert, votre époux, a pris la peine de désigner monsieur Arthur Picco comme héritier. Bien entendu, selon le droit, il n'a pas pu vous déshériter intégralement.

Colette suffoqua et Arthur, abasourdi, s'assit sur une chaise.

– Me déshériter... balbutiait Colette. Pourquoi Boris aurait-il fait cela ?
Pourquoi Arthur ?

Le notaire prit une grande inspiration.

– Eh bien, madame, c'était le souhait de votre mari. Il avait certainement une grande confiance en monsieur Picco et il a estimé que c'était la personne la plus appropriée pour gérer ses affaires après sa mort.

Colette semblait de plus en plus bouleversée.

– Mais je perds tout, alors ?

Le notaire secoua la tête.

– Non, madame, vous avez toujours votre part réservataire, comme je l'ai dit, et elle est assez importante, vu la fortune de votre mari. Mais cela ne comprend pas tous les biens de votre mari. Votre appartement, par exemple, fait partie des biens légués à Arthur Picco. Tout comme celui-ci.

Il sortit de l'enveloppe un trousseau de clés muni d'une étiquette mentionnant une adresse, près du port. Il le tendit à Arthur :

– Tenez, monsieur, c'est à vous. Je vous recontacterai pour régler les droits de succession.

Arthur repoussa le trousseau comme si ça l'avait brûlé. Les clés tombèrent sur le bureau, juste à côté du sac et du téléphone de Colette qui n'avait pas suivi la petite scène.

Elle baissa la tête, visiblement en proie à une douleur insoutenable. Loulou, gênée, posa une main réconfortante sur son dos. Arthur, quant à lui, restait sans voix, en proie à un malaise grandissant. Il se gratta l'arrière de la tête, toussa, regarda le bout de ses pieds puis finit par se tourner vers Loulou, comme pour lui demander de l'aide. Mais celle-ci lui répondit par un geste d'impuissance.

Le notaire se racla la gorge.

– Madame, si vous le souhaitez, je peux vous aider à comprendre les implications de cette décision testamentaire. Nous pourrions discuter de vos

options, de la possibilité de contester le testament ou de la façon dont vous pourriez gérer votre part de la succession.

Colette leva les yeux, visiblement surprise.

– Vraiment ? Il y a quelque chose à faire ?

Le notaire sourit aimablement.

– Mais bien sûr, madame. C’est mon devoir de vous conseiller dans ces moments difficiles.

Poker observait la scène avec attention. Il ne comprenait pas tout ce qui se disait, mais il savait que quelque chose d’inquiétant s’était produit.

Peretti était assis derrière son bureau, feuilletant d’un air gêné des documents et donnant des explications techniques sur la succession de Boris. Les termes juridiques s’entrelaçaient dans la conversation, ajoutant à l’atmosphère lourde qui régnait dans la pièce. Colette avait les yeux rougis, la bouche tremblante et les mains agitées. Le regard de Poker allait de Colette à Arthur et il ne savait lequel des deux était le plus en souffrance. Il s’approcha d’Arthur pour tenter de le reconforter en se frottant contre ses jambes et en ronronnant.

Tous ces mots techniques et ces clauses juridiques perdirent vite Poker. Il préféra se concentrer sur les humains. Colette était maintenant dévorée par le chagrin, mais elle semblait également anxieuse, comme si elle avait été jetée à la rue. Poker percevait aussi en elle une colère qui ne parvenait pas à s’exprimer et qui la rongait.

– Il me reste quoi exactement ?

– Vous pouvez garder la librairie, mais vous perdez l’appartement dans lequel vous vivez actuellement.

Un sanglot s’échappa de la gorge de Colette. Elle jeta un regard de reproche à Arthur, tandis que Peretti expliquait les modalités du transfert des propriétés et les responsabilités qui incombaient à Arthur. Celui-ci était choqué et mal à l’aise. Il avait l’impression d’être pris au piège et se demandait ce qui se cachait derrière cette révélation inattendue.

– Mais, dit-il, je ne peux pas... Je... Je ne suis pas de la famille de Boris. Mes parents ont travaillé pour ses parents et je le connais depuis l'enfance, mais ça s'arrête là. Je n'ai aucun lien de parenté avec lui. Ce n'est pas juste.

– Arthur, lui dit Loulou. Tu devais bien te douter de quelque chose, non ? Boris ne t'en a jamais parlé ?

– Mais non, je te jure ! Puisque je vous dis que j'en savais rien.

– Essaie de te rappeler quelque chose, même un détail.

Arthur réfléchit un moment et dit :

– Il y a cette promesse qu'il m'avait faite un jour, quand on était gosse. Il avait eu une crampe en nageant dans les criques du Cap Roc et il avait failli se noyer. Comme je l'ai aidé à revenir sur la terre ferme, il a dit qu'il me devait une vie. Ce jour-là, il avait voulu qu'on se coupe un peu les doigts et qu'on mélange notre sang. Il a dit qu'on était comme des frères de sang et que tout ce qui était à moi était à lui et vice versa. Un truc de gosses, quoi.

Soudain, Colette se releva de son siège en rugissant.

– Arrêtez votre cinéma tous les deux ! Arthur, tu me dégoûtes.

Arthur la regarda, affligé. Les larmes coulant sur ses joues, Colette continua :

– C'est une trahison ! dit-elle d'une voix tremblante. Vous avez tous comploté contre moi. Boris était un menteur et un tricheur et vous avez profité de moi. J'ai tout entendu l'autre jour, même si sur le moment je n'ai pas tout compris. Boris était homo. Et toi... toi... tout est clair à présent. Toi, tu étais son amant.

Arthur eut tout d'abord envie de rire devant ces accusations, mais en voyant à quel point Colette était sincère, il se leva à son tour, essayant de la calmer.

– Colette, je t'assure que je n'ai jamais été l'amant de Boris. Je ne savais même pas qu'il était homosexuel. Pourquoi tu dis ça ?

– J'ai vu la photo l'autre jour où il embrassait Willy.

– Willy ? Le vieux Willy ? demanda Loulou.

– Oui, s’énerva Colette. Tu connais un autre Willy ? C’était un secret bien gardé, mais ne faites pas semblant que vous ne saviez rien. Toi, Arthur, son ami d’enfance ? Mélangé votre sang ?

Elle éclata d’un rire amer.

Loulou, qui avait accompagné Arthur pour le soutenir, était à présent inquiète pour lui. Elle avait une longueur d’avance sur tout le monde et elle craignait que les soupçons des enquêteurs ne se tournent vers son mari, maintenant qu’il était celui « à qui le crime profitait ».

Loulou prit la parole à son tour, d’un ton posé et professionnel.

– Colette, je comprends que tu sois bouleversée, mais nous n’avons rien fait de mal. Nous n’étions pas au courant. Nous allons bien trouver un compromis.

– Je suis désolé, intervint le notaire, mais je suis là pour veiller à ce que la volonté de M. Lambert soit respectée, même si elle est surprenante.

Loulou le fustigea du regard.

Colette s’effondra sur une chaise, pleurant de plus belle. Poker, touché par sa détresse, sauta sur ses genoux, offrant sa présence apaisante, mais elle le repoussa et il repartit vers son fauteuil en cuir.

Durant cette scène digne d’une tragédie grecque, les personnages étaient déchirés entre leurs émotions et leurs obligations. Colette avait perdu son mari et sa sécurité financière, mais aussi sa confiance envers ses amis. Arthur était confronté à un héritage dont il ne voulait pas. Loulou devait protéger son mari et sa réputation. Et le notaire tentait de faire entendre que même si cette situation était complexe, personne ne devait prendre de décision inconsidérée.

Les larmes de Colette se tarirent et elle se moucha bruyamment. Son Rimmel avait inondé ses joues, mais la fureur revint dans son regard. Machinalement, elle saisit son sac et les clés posées sur le bureau, s’essuya les joues et se releva calmement. Quand elle parla, sa voix, toujours si douce et chaleureuse, était devenue sifflante :

– N’essayez pas de me mentir encore. Vous n’êtes que des traîtres et vous deviez bien rire de moi, la gentille Colette. L’idiote plutôt ! Toi Arthur, avec Boris... Sa voix se cassa quand elle prononça son prénom... vous deviez vous moquer derrière mon dos pendant vos parties de jambes en l’air ! Et toi, Loulou, l’épouse complice ?

Loulou se leva brusquement de son siège, un éclair de colère dans les yeux.

– Comment oses-tu nous accuser de ça ! s’exclama-t-elle. Arthur n’a jamais été l’amant de Boris. C’est facile de tout rejeter sur les autres quand on ne veut pas admettre ses propres erreurs. Ça fait des lustres que Boris te traite comme un chien et ce testament n’est que le reflet de la façon dont il t’a considérée, pendant toutes ces années. Peut-être que cette fois tu vas enfin pouvoir te redresser et prendre ton destin en main, au lieu de t’accrocher à un homme qui te dévalorisait en permanence.

Colette se dirigea avec rage vers la porte, tandis que le notaire lui criait qu’il fallait qu’elle signe les papiers.

– Je comprends que ce soit une situation difficile pour vous tous, dit Peretti, mais il y a des formalités à régler. Monsieur Picco, je vais avoir besoin de votre signature pour finaliser la succession. Et je convoquerai de nouveau Mme Lambert pour la suite.

– Non, dit Arthur.

– Comment ? demanda le notaire.

– Je ne signe rien.

– Arthur, dit Loulou. C’est reculer pour mieux sauter.

– Pas grave. Je sauterai. En attendant, je recule. Je veux pas de ce fric.

Et lui aussi quitta les lieux, sans saluer personne. Poker le rattrapa dans l’escalier et sauta dans ses bras. Loulou, une fois dans la ruelle, prit la main d’Arthur dans la sienne.

– Viens mon cœur, on va se balader à moto. Ça te permettra de te vider la tête et de réfléchir à tout ça.

– C’est tout réfléchi. Je n’ai pas envie que tout le monde aille raconter que j’avais une liaison avec Boris. Je suis ton mari et c’est tout.

– Il y avait peut-être un fond de vérité dans tout ça, tu sais ?

– Tu veux dire quoi ?

– Cette histoire de sang échangé... Finalement, je me demande si...

– Si quoi ?

– Si tu n’as pas été l’amour de sa vie. Inavoué, bien sûr.

Arthur ne répondit rien, une ombre de tristesse sur le visage. Il était le seul à avoir connu Boris dans son intimité familiale, quand ils étaient enfants. Il avait assisté aux cruautés du père, à sa dureté qui flirtait avec la folie. Finalement, Boris était bien devenu l’homme au cœur de pierre que son père avait voulu faire de lui, brimade après brimade. Mais lui avait toujours continué à voir, en Boris, l’enfant maltraité qui venait chercher du réconfort dans les jupes de sa mère à lui, qui le consolait avec ses gâteaux sortis du four et sa tendresse naturelle.

– Désolé, Loulou. J’ai besoin d’être seul.

CHAPITRE 41 - Un salaud de première catégorie

Loulou passa à la brocante raconter la scène à Calypso.

– Il faut absolument aller soutenir Colette, dit-elle.

Elle était très inquiète pour son amie et ne l’avait jamais vue dans cet état. En tant qu’avocate, elle savait que les testaments pouvaient révéler des secrets de famille explosifs et celui-là ne faisait pas exception. Mais comme il concernait son mari, elle essayait de prendre du recul ou plutôt, d’ouvrir les yeux. En parler à Calypso lui permit de réfléchir à la situation.

– Je comprends maintenant que Boris a aimé Arthur toute sa vie.

Calypso ne savait pas quoi répondre. En effet, pour tout laisser à Arthur, il fallait que Boris l'ait aimé passionnément.

– Je repense à des tas de petits détails entre eux. Peut-être que je n'ai jamais voulu le voir, mais que c'était sous mes yeux. Sa façon de le regarder, ses petits gestes attentionnés et Dieu sait que ce n'était pas la particularité première de Boris. Il a même été jusqu'à lui proposer un emploi dans son agence immobilière, car il trouvait qu'Arthur végétait à la brocante.

Elle continuait à parler malgré le silence de Calypso qui la regardait avec compassion.

– Boris ne faisait jamais de cadeau à personne, sauf à Arthur. Des petits riens, des choses qu'Arthur ne pouvait pas refuser. Il savait que si les cadeaux avaient été trop importants, ça l'aurait gêné, alors c'était des babioles. Des gourdes dernier cri pour mettre sur son vélo, des casquettes branchées, des sacs pour la randonnée. Comment ai-je pu être si naïve ?

Une pensée furtive traversa son esprit et après quelques hésitations, elle s'en ouvrit à Calypso :

– Et si Colette avait raison ? S'ils avaient été... Non, c'est pas possible.

– Mais tu es sa femme, Loulou, tu l'aurais senti, non ?

– Tu sais... Comment dire ? Arthur n'a jamais été très porté sur le sexe et m'a toujours laissée avoir mes aventures. Je me suis dit qu'il n'avait pas le même appétit que moi et qu'il préférerait me laisser vivre ma vie, pour ne pas se sentir obligé de me satisfaire. Mais si en réalité...

– Tu n'as vraiment jamais pensé qu'il pourrait être homosexuel ?

– Non. Tu crois que c'était idiot ? On est si proches, pourquoi ne m'aurait-il rien dit ?

Elle secoua la tête.

– Peut-être pour protéger Boris ? suggéra Calypso en attrapant son grand panier.

Elle cria à Tante Peggy :

– Je reviens dans une demi-heure.

Elles se dirigèrent vers la librairie. Quand elles y entrèrent, Marion les accueillit avec une mine désespérée. Colette était allongée sur le divan en train de piquer une crise de fou rire, une bouteille de rhum à moitié vide à côté d'elle. Marion profita de l'arrivée de ses amies pour récupérer la bouteille et la ranger dans le placard.

– Je viens de la trouver dans cet état. Que se passe-t-il ?

Loulou lui résuma rapidement la situation.

– La vache ! s'écria Marion.

Elles s'assirent à côté de Colette qui soudain s'effondra dans les bras de Loulou.

– Désolée ma Loulou, je ne sais pas ce qui m'a pris, je t'aime tu sais.

– Moi aussi je t'aime, ma vieille.

– Personne va nous séparer, pas vrai ? Et surtout pas un gros porc comme Boris !

Les trois copines s'observèrent l'air de penser « enfin, elle ouvre les yeux ». Puis elles s'enlacèrent pour réconforter leur amie, qui ajouta :

– C'est tout de la faute de Boris. Arthur n'y est pour rien, j'en suis sûre. Comment je l'ai traité, il va me détester, dit Colette honteuse.

– T'inquiète pas pour Arthur, ma chérie, il est de bonne composition. Et franchement, il y a de quoi foutre le feu, une décision pareille. Te virer de ton propre appartement ! Arthur ne laissera jamais faire ça.

– Ah non ! Puisque Boris a décidé ça, c'est hors de question qu'Arthur refuse, parce que moi, son héritage, je le veux plus. Après tout, j'ai ma librairie, avec elle je pourrai gagner correctement ma vie.

Les trois autres échangèrent un regard de doute et d'inquiétude.

– On en reparlera plus tard, dit Loulou.

Puis, au bout d'un court silence, Colette s'exclama :

– Quel salaud !

– Un beau salaud, renchérit Loulou.

– Un salaud de première catégorie, déclara Calypso.

Marion les observa, interloquée, et éclata de rire. Et son rire fut si contagieux que les autres se joignirent à elle, en gloussant de concert.

– Arrêtez, j’ai mal aux côtes, pouffa Loulou.

Elles se séchèrent les yeux et Marion apporta un plateau garni de pâtisseries au chocolat, sortant du four.

Une fois les gâteaux dégustés, Colette prit la parole :

– Au chocolat et aux bonnes amies, dit-elle en tendant sa tasse de chocolat glacé en l’air.

– Au chocolat et aux bonnes amies, répétèrent les trois autres.

CHAPITRE 42 - La garçonnière

Colette s’éclipsa aux toilettes pour se mettre de l’eau fraîche sur le visage. Elle se sentait soudain mieux, comme si toutes ces années de brimades s’affichaient en grand devant elle avec un détachement cruel. L’héritage, c’était la goutte de trop. Comment avait-elle pu être si stupide ?

Elle fouilla dans son sac pour en sortir un tube de rouge à lèvres et tomba sur le trousseau de clés. Pendant un court instant, elle se demanda à quoi elles correspondaient, puis elle se souvint. Le notaire. Le trousseau repoussé par Arthur. La garçonnière de Boris. Elle eut soudain une idée et revint vers le coin café.

– Ça vous dirait, les filles, d’aller visiter la garçonnière de Boris avant la police ?

– Excellente idée, s’emballa Calypso.

– Je veux, mon n’veu, s’écria Loulou.

– J’ai une soudaine envie de tout bousiller, dans cette garçonnière, dit-elle d’un air faussement innocent. Marion, ça t’embête si je te laisse la boutique ?

– Allez-y, les filles, vous me raconterez.

Elles descendirent les escaliers qui séparaient le Rocher du reste de la ville, bras dessus bras dessous, Loulou et Calypso encadrant une Colette titubante.

Poker, qui s’octroyait une petite sieste dans le jardin qui surplombait la descente, les vit passer et leur emboîta le pas.

– C’est gentil de venir nous soutenir, Poker, dit Loulou, tandis qu’il se frottait à ses mollets gainés de cuir.

Elle connaissait cette adresse car au rez-de-chaussée, il y avait une boutique qui vendait des accessoires pour les motards.

Colette, Calypso et Loulou entrèrent dans l’appartement secret de Boris. Loulou était passée devant les autres, tandis que Colette, tenant Poker dans les bras, avait fermé la marche, timidement. Même si elle bouillait de rage intérieurement, une appréhension confuse ralentissait ses gestes. Elle violait un lieu qui était le jardin secret de Boris et elle se demandait soudain si elle avait vraiment envie d’en savoir plus.

Mais une fois à l’intérieur de l’appartement, sa rage s’exprima d’un coup. Elle commença par faire le tour des lieux au pas de course, Poker toujours dans les bras, suivie par ses amies qui ne voulaient pas la laisser seule. Elles découvrirent un grand deux-pièces composé d’une chambre immense, avec un lit *king size*, et d’un salon aux tons froids, glacés même, avec ses cuirs noirs et ses meubles laqués blancs, ouvert sur une cuisine étincelante, tout en blanc, elle aussi.

En revenant dans la pièce principale, elle posa Poker sur une chaise, puis elle se saisit d’un vase qu’elle fit délibérément tomber, pour renverser ensuite le contenu d’une étagère remplie de livres de photos de courses automobiles. Poker se réfugia dans le coin cuisine, sur le plan de travail.

Comme ses deux amies la regardaient en souriant, elle se sentit bête.

– Ben quoi ? Si ça me fait du bien ?

– Arrête, dit Loulou, tu vois bien que ça ne marche pas.

– On est là pour découvrir qui a tué Boris, dit Calypso.

Colette continua par entêtement puéril de renverser un peu de tout au sol, dossiers, vêtements, bibelots. Mais elle le faisait avec moins de conviction.

– Je veux bien vous aider à chercher, dit-elle en fixant une porte ouverte au fond de la pièce, mais vous ne me ferez pas entrer là.

Par l'ouverture on devinait la chambre à coucher. Un matelas *king size* avec un couvre-lit en lin, aux motifs fleuris, la narguait.

Loulou se taisait, mais s'il s'avérait qu'Arthur avait été l'amant de Boris et que pour une raison ou une autre il avait fini par le tuer, elle n'était pas vraiment sûre de désirer le découvrir. Arthur était un homme bon, un homme adorable, même, et Boris une vraie pourriture, alors elle n'avait aucune envie de le démasquer. Néanmoins, elle écouta Calypso et entreprit comme les autres, la fouille des lieux, se disant que si elle trouvait un indice incriminant son mari, il serait toujours temps de réfléchir à ce qu'elle devrait en faire.

Sous les yeux sagaces de Poker, les trois amies fouillèrent l'appartement, cherchant des indices qui pourraient les mettre sur une piste. Loulou feuilleta des livres, tandis que Calypso cherchait dans les tiroirs et les placards. Colette, elle, se concentra sur le coin salon.

Et finalement, elle trouva un téléphone portable, soigneusement rangé dans un tiroir sous le meuble de la télé. Elle le brandit, triomphante, sous les yeux ébahis de ses amies.

Les trois femmes essayèrent plusieurs codes, sans succès. Jusqu'à ce que Calypso, d'un geste sûr, tape une série de 0. L'écran s'illumina, révélant des dizaines de photos et de messages.

– Bravo, la sécurité du code, s'esclaffa Loulou.

Colette entreprit de farfouiller dans le téléphone, épluchant les SMS, faisant défiler les photos et se décomposant au fur et à mesure des images qu'elle découvrait, où Boris posait avec de jeunes éphèbes. Les photos n'étaient ni dénudées ni lascives et pourtant, elles dévoilaient sans fard le plaisir ressenti par un Boris vieillissant à se montrer avec de beaux jeunes hommes. Calypso et Loulou se lassèrent de cet épluchage qui venait nourrir la déprime de Colette et l'avocate retourna à ses livres, tandis que la brocanteuse continuait à chercher des doubles fonds aux divers tiroirs ou des messages scotchés derrière les tableaux. Poker s'allongea tranquillement sur un t-shirt qui traînait sur le canapé et d'où émanait une odeur qui lui était familière et réconfortante.

– Si tu nous faisais un chocolat glacé, Caly ? demanda Loulou. Je suis sûr qu'il avait tout ce qu'il faut pour ça, ici.

– Oui, il adorait le chocolat, comme toi, dit Colette en continuant à pianoter sur le téléphone trouvé.

Calypso fit la grimace devant la comparaison et ouvrit les placards de la cuisine à la recherche de cacao.

Et puis, soudain, tandis qu'elle posait sur la table basse trois mugs tintinnabulant de glaçons surnageant dans un liquide marron crémeux, un message vocal retentit. La voix de Boris s'éleva, claire et distincte. Colette monta le son et les trois amies se figèrent, écoutant attentivement chaque mot d'une conversation enregistrée entre Boris et un autre homme.

Loulou crut reconnaître la voix de Pierson, qu'elle avait souvent croisé à la brocante en venant chercher Arthur. Mais elle ne dit rien aux autres. Elle voulait éviter tout rapprochement possible entre Arthur et les éléments trouvés ici.

Les menaces suintaient de cette conversation vénéneuse, mais il était difficile de savoir exactement de quoi il retournait. Sur le message, Boris protestait, affirmant qu'il ne paierait plus. Tant pis. Il dirait tout. Mais l'autre homme répondait avec arrogance, affirmant : « C'est comme tu veux. Tu couleras plus

profondément que moi, t'as tellement plus de choses à perdre... ta petite vie bien rangée... »

Colette piqua alors sa crise, submergée par l'émotion.

– Ah non, merde ! J'en ai rien à foutre de tout ça !

Et elle jeta le téléphone sur le sol marbré.

– Mais arrête ! s'écria Calypso. C'est une preuve de chantage. Exactement ce que cherche Pavlov.

Elle se mit à quatre pattes pour récupérer le mobile qui avait glissé sous le canapé, résolue à appeler Vadim pour lui faire part de cette découverte cruciale.

Pour attraper le téléphone qui avait glissé sous le divan, elle posa sa joue près de Poker et ses yeux tombèrent sur ceux écarquillés de Freddie Mercury, sur un t-shirt du groupe Queen qui lui servait de coussin. Elle reconnut immédiatement un des fameux t-shirts d'Arthur.

Poker se leva négligemment d'un air bougon et se déplaça de quelques centimètres pour la laisser prendre le vêtement. Quand Calypso se retourna vers ses amies, elle brandissait deux objets : le téléphone et le t-shirt d'Arthur. Loulou le reconnut immédiatement et elle blêmit.

Calypso appela Pavlov.

Vadim arriva sur les lieux et fut accueilli par les trois amies qui l'attendaient devant la porte. Elles avaient des expressions préoccupées, comme si elles avaient vu quelque chose, malgré elles.

– Restez ici, Asoyan. Et ouvrez grands vos yeux. Je ne veux personne dans mes pattes pendant au moins un quart d'heure. Ensuite, s'il y a lieu, nous appellerons du renfort en analyse.

Vadim entra dans la pièce et observa la scène avec attention. La garçonnière était dans un état pitoyable. Des objets brisés et des livres jonchaient le sol, même les meubles semblaient avoir été déplacés. Vadim remarqua Poker perché tout en haut d'un vaisselier laqué blanc, dominant la scène.

– C'est quoi cet ouragan ? Il y a eu un cambriolage ?

Colette rougit. Vadim tendit la main :

– Les clés. Donnez-les-moi. Elles ne sont pas à vous.

Poker miaula une plainte grinçante. Colette fouilla dans son sac et lui tendit le trousseau avec confusion. Calypso, puisque c'était elle qui avait appelé Vadim, prit la parole la première, s'amusant à imiter un soldat au rapport.

– Commandant, nous avons trouvé deux indices importants. D'abord, ce téléphone portable qui appartenait à Boris et où se trouve une conversation enregistrée, où un homme le menace de tout révéler. Boris dit qu'il ne veut plus payer et l'homme insiste. Ensuite, nous avons trouvé ce t-shirt du groupe Queen, appartenant à Arthur, le t-shirt, pas le groupe, bon certes ce n'est pas véritablement un indice, mais à notre connaissance Arthur n'avait rien à faire dans cet appartement, donc...

– Sauf s'il y recevait des maîtresses, dit-il. Boris aurait pu lui prêter sa garçonnière ?

Les trois amies se regardèrent sans rien dire, d'un air sceptique.

– Et s'il avait été l'amant de Boris ? Il hérite de tout, non ?

– Comment vous le savez ?

– Vous pensez qu'au cours d'une enquête, la police ignore la teneur d'un testament ? En général, on fait don de sa fortune à la personne que l'on aime. Cet héritage prouve donc la relation entre Boris et Arthur.

Il perçut cette fois une gêne chez Loulou et Calypso et saisit au vol une lueur de colère dans les yeux de Colette.

Vadim les observa un instant, puis il déclara :

– Vous avez un doute, je vois. En tout cas, Arthur est venu ici. D'où ce t-shirt.

– Arthur ne me cache rien, dit Loulou. Boris l'aimait peut-être à son insu, ce qui expliquerait le testament. Il aurait pu, un jour, substituer un de ses vêtements, par fétichisme.

– Vous n'auriez pas un café ? fut la seule réponse de Vadim qui s'affala dans un fauteuil pour réfléchir.

Colette mit en route la luxueuse machine qui trônait sur le plan de travail, au fond de la pièce. Bientôt, le bruit du broyeur à grains emplît l'endroit en même temps qu'une douce odeur de ristretto.

Elle demanda à la ronde si quelqu'un d'autre en voulait et devant le refus général, elle s'en fit couler un pour elle avant d'apporter une jolie petite tasse à Vadim.

– Je dois m'en aller, dit soudain Loulou. J'ai une audience au palais de justice. Je vous laisse patauger dans vos fausses pistes, commandant.

Vadim ne répondit rien à cette attaque et resta impassible.

– Moi aussi je dois retourner travailler, dit Colette.

Calypso s'apprêtait à les suivre, mais Vadim la retint d'un geste :

– J'aimerais vous parler.

Calypso était curieuse de découvrir ce que Vadim avait à lui dire. Une fois tous les deux, il ne laissa pas durer le suspense plus longtemps.

– Voilà mon hypothèse. Je crois qu'Arthur est le coupable. Je n'ai pas voulu en parler devant vos amies, mais disons que... vous collaborez... en quelque sorte et de façon très officieuse à l'enquête alors...

Calypso eut un sourire narquois. Elle exultait. Vadim venait enfin de lui avouer qu'il avait besoin d'elle. Bien entendu, il était incapable de l'exprimer clairement, mais c'était limpide comme de l'eau de roche.

– Je considère qu'Arthur est celui qu'on cherche. Notre meurtrier.

– Comment pouvez-vous être si sûr de vous ? demanda Calypso.

– L'expérience, le pif, appelez ça comme vous voulez, répondit Vadim avec un sourire suffisant qui horripila Calypso. Arthur et Boris étaient amants. Pierson faisait chanter Boris et ses prétentions augmentaient. Alors, Arthur, pour protéger son amant, a tué le brocanteur pour qu'il arrête de faire chanter Boris. À son insu.

– Et pourquoi l'avoir mis dans le congélo ?

– Il l’y avait fourré provisoirement, comptant s’en débarrasser plus vite, mais votre tante et vous, vous êtes installées dans la maison et il n’avait plus le champ libre.

– Admettons. Et ensuite ?

– Quand Boris a appris ce qu’avait fait Arthur, il lui a dit qu’il fallait prévenir la police. Mais face au refus d’Arthur, ils se sont battus. Dans un geste désespéré, Arthur l’a tué et il s’est enfui.

– Arthur ne ferait pas de mal à une mouche, dit Calypso.

– Boris n’était pas une mouche, répliqua Vadim.

– C’est tiré par les cheveux, protesta Calypso. D’abord Boris, c’était lui le *bad guy*, pas Arthur. Mais il n’aurait pas forcé Arthur à aller à la police. Il l’aimait. Sinon, comment expliquer le testament ?

– Certes, il aimait Arthur, mais pas au point de se retrouver mêlé à une histoire de meurtre. Et puis il pensait certainement qu’il parviendrait à sortir Arthur d’un éventuel emprisonnement, avec un peu d’argent et en frappant aux bonnes portes, au bon moment.

– Non, ça reste trop alambiqué.

– Peut-être, dit-il en balayant d’un geste la remarque de Calypso. Si on saute ce passage, le reste tient la route. La bagarre serait survenue pour une autre raison. L’un des deux aurait voulu quitter l’autre et il s’en est suivi un pugilat. Et c’est là que vous intervenez.

– Avec Poker, marmonna Calypso.

Vadim ne releva pas.

– Vous arrivez au milieu de cette bagarre. Boris et Arthur se planquent. Vous voyez le corps de Pierson sorti du congélateur, quelques instants auparavant. Vous repartez chercher de l’aide. Bon réflexe, au demeurant, car si vous les aviez découverts, qui sait ce qui aurait pu vous arriver ?

– Et dans l'intervalle, avant le retour d'Hugo, Arthur aurait eu le temps de tracter Boris, dans le feu de l'action ? Et pourquoi aurait-il ensuite éliminé le cadavre de Pierson et pas celui de Boris ?

– Il n'en a pas eu le temps.

Vadim persista silencieusement dans son hypothèse et n'ouvrit plus la bouche, sirotant son café de son air taciturne. Son problème, c'était ce douloureux manque de preuve. Il était frustré et cela se lisait sur son visage. Il avait besoin d'un indice solide pour confirmer ses soupçons, mais il ne savait pas où chercher.

– Qu'est-ce que vous faites de la piste du céramiste, au fait ? Je n'ai même pas eu le temps de lui rendre une petite visite pour voir s'il était mêlé à un trafic entre Boris et Pierson ou je ne sais quel blanchiment. Vous changez sans arrêt votre fusil d'épaule. Maintenant, vous vous en prenez à Arthur.

– Laissez tomber le céramiste. Il n'était au courant de rien. Il n'a été qu'un jouet dans le chantage de Pierson à Lambert.

Poker miaula, comme s'il avait une idée. Ils le regardèrent avec surprise, se demandant ce qu'il allait faire. Mais le chat se contenta de sauter sur une étagère plus basse et de se mettre à laver son pelage, comme si de rien n'était.

Vadim soupira.

– Si ce chat passe son temps à ouvrir des pistes pour vous, c'est par pur hasard.

– Ou peut-être qu'il ne raffole pas de votre théorie ? Après tout, Arthur est son copain.

– Je n'aime pas cette affaire, dit-il. Moi aussi, je trouve Arthur plutôt sympa. Mais s'il est vraiment le meurtrier, je le choperai.

Sur ces mots, il posa la tasse bruyamment sur la table basse, tourna les talons et sortit de la garçonnière, laissant Calypso perplexe, les yeux fixés sur Poker.

– Vous venez ? s'impatientait-il. Je ne vais pas vous laisser toucher à tout.

– C'est déjà fait.

– Justement. Je vais envoyer mon équipe passer le lieu au peigne fin.

Elle le fixa d'un regard noir et sortit.

CHAPITRE 43 - Des bruits suspects

Sur le chemin du retour, Calypso laissa ses pensées divaguer. Elle ne put s'empêcher d'imaginer Boris et Arthur sous les draps fleuris du lit de la garçonnière. Elle lutta pour effacer ces pensées de son esprit et décida de se concentrer sur le menu de son repas du soir. Peggy l'avait prévenue qu'elle dînait dehors et Arlette s'était octroyé une soirée de congé.

Elle passerait donc sa soirée avec Poker et espérait que ce serait une bonne occasion de l'appivoiser davantage sans la concurrence d'Arlette. Elle fit un détour chez le poissonnier pour acheter de la morue afin de préparer un de ses plats favoris, le *Bacalhau com natas*, de la morue brésilienne avec de la crème. Ensuite, direction l'épicerie, pour les pommes de terre, les oignons, l'ail, la feuille de laurier et la crème.

Une fois la préparation mijotée, elle enfourna le tout et descendit travailler à son bureau. Elle sirota un verre de rhum façon *caipirinha*, pendant que l'odeur délicieuse qui se dégageait de la cuisine chatouillait son appétit.

Elle relut rapidement les quelques phrases qu'elle avait commencé à rédiger, mais ne fut pas satisfaite. Elle avait trop de choses dans la tête pour écrire et repensa à la conversation avec Vadim Pavlov.

Machinalement, elle se mit à taper ses impressions sur l'avancée de l'enquête. Elle n'adhérait pas à la théorie de Vadim même si tout accablait Arthur, à commencer par le mobile : l'héritage. Elle savait que l'argent pouvait rendre fou et pousser les âmes les plus douces à la démence. Mais au fond d'elle-même, elle n'y croyait pas. Qui donc avait pu tuer Pierson et ensuite Boris, tout en dissimulant

le corps du premier ? Et s'il y avait eu deux complices qui auraient tout prémédité ? Quelle aurait été leur motivation ? La vengeance ? Ils auraient tué Pierson et l'auraient mis dans le congélateur en attendant de se débarrasser du corps ? Puis ils seraient revenus pour s'en débarrasser quand, surpris par Boris, ils l'auraient tué ?

Elle frissonna en repensant que les deux tueurs devaient être cachés dans la cave quand elle avait découvert le corps du brocanteur.

– Et si c'étaient des tueurs à gages, payés par un mafieux ? lui souffla la voix de Zézé Pinta.

– Mais pourquoi ?

– À cause du trafic d'objets d'art ?

– Non, on n'est pas dans ta série. Et on n'est pas non plus au Brésil où règnent les bandes organisées.

Elle repoussa la présence de Zézé hors de son esprit. Une intuition plus profonde lui soufflait que la vérité était plus simple, plus intime.

Elle fut sortie de sa rêverie par une odeur de brûlé.

– Mon *Bacalhau* ! s'exclama-t-elle en entrant dans la cuisine. Poker tu aurais pu me prévenir ! Tu es capable de dénicher un cadavre, mais pas un *bacalhau* brûlé !

Elle ouvrit le four pour découvrir le plat carbonisé. Elle enleva la couche supérieure et sauva la moitié restante. Goûtant un morceau, elle le jugea délicieux. Il était même meilleur que d'habitude. Elle en découpa une petite tranche, pour Poker, et la laissa refroidir avant de la lui servir dans sa gamelle. Il se précipita dessus et la dévora d'un trait.

– Décidément, ce chat apprécie ma cuisine, au moins un bon point pour moi.

La nuit commençait à tomber. Calypso entra dans sa chambre et enfila short et débardeur pour la nuit.

Une fois au lit, Poker vint se blottir à ses pieds, à sa grande surprise. Le chat était-il en train de se laisser amadouer, ou était-ce l'effet magique du *bacalhau* ?

Elle décida de l'ignorer, car elle avait regardé une vidéo sur les chats qui expliquait qu'il ne fallait pas les forcer si on voulait gagner leur affection. Comme sa tactique de mamie gâteuse n'avait pas fonctionné, elle fit comme s'il n'existait pas.

Elle attrapa son livre et se plongea dans la lecture du polar conseillé par Colette. Cette histoire de *serial killer* était bien plus sanglante que les épisodes de sa série, dédiée à un public familial. À chaque page, elle découvrait des horreurs toujours plus terrifiantes. *Je vais faire des cauchemars, c'est sûr. Heureusement que Poker est avec moi.*

La nuit était tombée et un vent chaud entra dans la pièce. Elle referma la fenêtre.

Soudain, elle entendit des bruits en provenance du toit, réguliers et identiques, comme des pas. Ça devait être un grincement lié à la vétusté de la toiture. Puis, plus rien. Poker releva la tête, les oreilles couchées vers l'arrière, le poil frissonnant. Le bruit cessa.

Calypso reprit sa lecture, mais au bout d'une page, un autre bruit se fit entendre, comme un grincement puis un claquement. Elle sursauta. Et en vint à regretter l'absence d'Arlette. Elle se leva, ouvrit la fenêtre et sortit la tête afin d'essayer d'apercevoir le toit, en vain.

Elle se demanda si quelqu'un avait pu se faufiler à l'intérieur de la brocante avant qu'elle ne ferme la porte d'entrée à clé, ou si on pouvait avoir forcé la porte du garage et être monté jusque sur le toit. Elle s'assit sur le lit et regarda Poker pour réfléchir à ce qu'elle devait faire. Elle savait bien qu'en cas d'agression, il ne pourrait rien pour la défendre, quoique ses coups de griffes puissent être terribles. Elle tenta de le caresser pour se rassurer, mais Poker émit quelques crachements sonores et elle arrêta avant de devenir la victime de ses attaques.

Soudain, un cri étouffé retentit depuis la brocante.

Prenant son courage à deux mains, elle attrapa une paire de talons aiguille au passage, seule arme potentielle à sa disposition, ne voulant pas perdre une seule minute pour un détour par la cuisine afin d'y prendre un couteau. Des visions de

boucherie sanglante dignes du roman qu'elle était en train de lire défilèrent dans sa tête et elle les repoussa immédiatement.

– Allez, vas-y ma vieille, dit Zézé d'une voix encourageante, dans sa tête.

Elle descendit l'escalier dans l'obscurité, en retenant son souffle. Il lui fallait tirer cette histoire de bruit au clair pour pouvoir se recoucher paisiblement, même si cela signifiait mettre sa vie en péril.

– Tu vas certainement découvrir qu'un courant d'air fait battre un volet quelque part dans la maison, c'est tout, continua Zézé.

Il n'y avait plus un bruit au rez-de-chaussée. La boutique était vaguement éclairée par les lueurs du lampadaire qui s'infiltraient entre les interstices du rideau de fer.

Elle passa devant son bureau et aperçut une feuille avec ce mot : « Tu va payé ce ke toi doi. » Son sang se figea et, pendant un instant, elle fut comme pétrifiée. Son cœur battait plus fort dans sa cage thoracique. Alors quelqu'un était vraiment entré ? Justement ce soir, où elle était seule ?

Elle regarda tout autour, guettant une ombre, une odeur. Mais qui pouvait bien lui en vouloir ainsi et faire autant de fautes d'orthographe, par la même occasion ? Et où était son chat, pour une fois qu'il aurait pu la soutenir ? Enfin, « soutenir » était un grand mot, mais sa présence eût été réconfortante. Elle parvint à se ressaisir.

Comment quelqu'un avait-il pu s'introduire ? Elle devait en avoir le cœur net. Elle n'avait jamais été du genre à se débiter, c'était le moment de faire preuve de courage. Après tout, Zézé Pinta, c'était qui, hein ?

– T'es la plus forte, ma vieille, mais avec une arme, ce serait plus raisonnable. Laisse tomber les stilettos, lui susurra la voix de la détective.

Elle se débarrassa de ses escarpins et attrapa une sorte de fin couteau ancien au manche nacré, de ceux qu'on utilise pour couper les pages d'un livre, qui reposait sur un guéridon. Elle vit alors son chapeau orange de détective qui traînait près de

la caisse et elle s'en coiffa pour se donner du courage. Puis elle se dirigea vers la cave, le souffle haletant.

Elle descendit lentement l'escalier du sous-sol, le cœur battant la chamade.

Soudain, un bruit étouffé lui parvint de la brocante. Calypso se figea, le cœur battant à tout rompre. Un contact chaud et soyeux la frôla. Elle comprit que Poker venait de la rejoindre. Comme elle, il avançait précautionneusement vers la cave. Elle se sentit un peu plus en sécurité. Si elle devait se battre, elle ne serait pas seule.

Ils atteignirent l'atelier et elle tapa un grand coup dans la porte avant d'y pénétrer. Elle avait l'impression que quelqu'un se trouvait à quelques mètres d'elle, dans l'obscurité. Elle sentait une présence, mais ne voyait aucune silhouette. La lumière de la rue ne pénétrait pas jusqu'ici. Elle se maudit de ne pas avoir pensé à prendre une lampe de poche, mais elle avait bêtement cru pouvoir s'en sortir dans le noir. Pourtant, le soir où elle avait découvert le corps, elle s'était déjà retrouvée dans la même situation. Décidément, rien ne lui servait de leçon.

Plus elle se rapprochait de l'atelier, plus le son devenait précis. Des frottements, des bruits métalliques et une respiration bruyante. Elle brandit son coupe-papier, et hurla :

– Qui est là ?

Mais personne ne répondit. Le silence était assourdissant. Elle s'efforça de voir ce qui se passait devant elle, mais tout n'était qu'obscurité.

Le temps sembla se figer alors que le coupe-papier de Calypso frôlait l'air dans tous les sens, prêt à frapper. Si quelqu'un s'approchait d'elle, il se prendrait une estafilade quelque part. Elle chercha à s'appuyer contre un mur. Au moins, ce serait un côté d'où on ne pourrait l'atteindre.

Soudain, Poker bondit sur son épaule, la faisant sursauter. Elle avait complètement oublié qu'il était là. Elle le caressa nerveusement, mais il était agité, tendu comme elle, flairant la menace.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix qui se voulait ferme.

Elle se figea en entendant sa propre voix résonner dans le silence, se demandant si elle venait de commettre une grosse erreur. Elle pouvait sentir la présence d'un individu, mais elle ne voyait toujours rien.

Et puis, soudain, elle perçut un mouvement et un bruissement de tissu. Elle se tendit encore plus, l'arme tremblant dans sa main.

Il y eut un souffle assourdi, suivi d'un bruit de pas qui se rapprochaient lentement.

– Barre-toi ! Vite, souffla Zézé Pinta.

Mais c'était trop tard, elle ne parvenait même plus à situer où se trouvait la porte. Devait-elle pour autant se laisser anéantir sans bouger ? Il fallait absolument qu'elle trouve un moyen de le faire partir.

Elle fit un pas en arrière, prête à fuir. Alors qu'elle se retournait pour tenter d'apercevoir une échappatoire, une main surgit de l'ombre et l'assomma violemment. Elle tomba au sol, sonnée, et lâcha le couteau.

Ensuite, tout devint noir.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle était allongée sur le sol froid de l'atelier, les mains liées, la bouche bâillonnée, son corps endolori et sa tête en feu. Elle sentait un liquide chaud couler sur son front et se rendit compte qu'elle avait été frappée à la tête. Elle tenta de se redresser sans y parvenir et chercha Poker qui se tenait à ses côtés, en train de lécher son visage en miaulant.

L'homme était-il encore dans les parages ? Elle se rendit compte qu'elle y voyait beaucoup mieux. Le jour entrait par une lucarne de l'entresol. Avait-elle passé la nuit entière à terre ?

Elle tenta de se défaire de ses liens, mais ils étaient trop serrés. Soudain, elle se souvint du coupe-papier. Elle avait dû le laisser tomber au moment où elle avait été assommée. Elle le chercha des yeux et aperçut le reflet métallique de la lame, à quelques mètres de ses pieds. Elle se dirigea en rampant dans sa direction.

Mille cloches résonnaient dans sa tête. Elle se souvint alors de l'épisode 42 de *Zézé Pinta* où un kidnappeur l'avait attachée à un poteau. Elle devait se défaire de

ses liens avec un couteau dissimulé sous sa robe. On ne voyait ça que dans les films. C'était l'occasion de tester pour de vrai.

Non sans difficulté, elle attrapa le coupe-papier avec ses doigts, essayant de viser le manche plutôt que la lame, affilée, pour ne pas se blesser. Elle y parvint enfin et réussit également à s'asseoir, le dos appuyé contre une cloison. Elle frotta lentement et méthodiquement la lame contre le cordage pendant un temps qui lui sembla une éternité. Poker l'encourageait en tournant autour d'elle, en miaulant.

Dans les films, tout était plus simple. Elle se souvint de l'accessoiriste qui avait fait un nœud dont on pouvait se défaire juste en tirant dessus. Là, le cordage était si serré qu'elle se demandait si elle parviendrait à ses fins sans se taillader. Ouille ! Elle venait de se planter la lame au niveau de l'avant-bras. Elle gémit. Elle fit une nouvelle tentative et sentit que les liens se relâchaient. Cela l'encouragea à renouveler l'opération. Quand enfin, après d'interminables minutes, elle parvint à se libérer, elle poussa un cri de victoire :

– *Yeeees !*

Elle prit Poker dans ses bras, reconnaissante que, pour une fois, il se laisse faire. Il se mit même à ronronner en frottant son museau contre son nez.

Elle parvint péniblement à se lever, tout en guettant des bruits suspects autour d'elle. Elle vit que la porte-rideau du garage était soulevée, suffisamment pour laisser passer un être humain. L'homme s'était enfui.

Mais elle savait que ce n'était pas fini. Il reviendrait. Qui était-il et pourquoi lui voulait-il du mal ? Calypso était à la fois terrifiée et indignée.

Avec une résolution farouche, elle ramassa son chapeau orange qui avait roulé un peu plus loin, se le ficha sur la tête, se redressa et se dirigea vers la sortie de l'atelier.

Au commissariat, Vadim, devant la machine à café, discutait avec Asoyan.

– On doit interroger Arthur sur son éventuelle liaison avec Boris, sur l’héritage et sur son alibi. Son histoire de vélo sur la grande corniche, la nuit du meurtre, hum... pipeau.

– Oui, chef. Bizarre.

– Et surtout invérifiable. Appelez-le et dites-lui de venir au poste.

– Bien, chef, je vais le convoquer.

Asoyan prit son téléphone et appela Arthur devant son commandant. Comme il ne répondait pas, elle lui laissa un message.

– Vous lui avez vraiment laissé un message ?

– Ben oui, chef, vous vouliez le voir, non ?

– Oui, mais s’il est coupable, il va se méfier, rouspéta Vadim. C’est pas malin, Asoyan, il fallait le convoquer en direct. Là, ça va lui laisser le temps de s’organiser pour s’enfuir.

– Désolée, chef, j’y avais pas pensé.

Vadim était à deux doigts de dire à son adjointe de retourner jouer aux boules, mais il se ravisa. Elle était de bonne composition et elle voulait toujours bien faire, même si elle manquait de subtilité. S’il ne lui disait pas exactement comment agir, elle mettait les pieds dans le plat avec enthousiasme.

Son téléphone vibra. Calypso, la voix altérée, lui demanda s’il voulait bien passer la voir, mais sans rien lui expliquer. Pourtant il perçut comme une urgence dans sa voix.

– Je vous accompagne, chef ?

– Pas besoin ! marmonna-t-il, avant de se raviser. En fait, si.

Il fallait bien qu’elle apprenne le métier.

Quand Vadim arriva devant la brocante, elle était fermée. Il sonna. La fenêtre de la chambre s’ouvrit et c’est une Calypso ébouriffée, avec son drôle de chapeau planté en arrière, qui apparut à la fenêtre.

– Je descends, dit-elle en regardant l’heure.

Elle ouvrit la porte.

– Mal dormi ? lui dit-il en l'examinant du coin de l'œil.

– Si on veut. J'ai eu de la visite.

Elle lui raconta l'intrusion, ce qui le rendit fou de rage :

– Vous auriez dû m'appeler ! Vous êtes carrément folle. Dans la cave, toute seule ?

Il remarqua un sparadrap sur son front :

– Vous avez appelé un docteur, au moins ?

– Non, j'ai la tête dure.

– Vous avez aperçu son visage ?

– Pas du tout. D'après vous, c'était le tueur ?

– C'est probable.

– Je croyais que le tueur, c'était Arthur ? lui répondit-elle, sarcastique et désabusée.

– Vous dites que vous étiez dans le noir, donc ça aurait pu être lui. D'ailleurs, est-ce qu'il est là ?

– Non, je pense pas. Allez voir à l'atelier.

Vadim fit un signe à Asoyan pour qu'elle s'en charge. Après un bref coup d'œil, elle remonta.

– RAS, chef, la cible n'est pas sur site.

Vadim soupira. Sa façon de s'exprimer l'agaçait, mais il ne pouvait pas lui apprendre à parler non plus.

– Vous l'avez vu quand, la dernière fois ? demanda-t-il à Calypso.

– Je sais pas. Maintenant que vous le dites, il n'est pas retourné à l'atelier après sa visite chez le notaire, hier matin.

– J'en étais sûr. Il a dû s'échapper.

– Vous avez essayé chez lui ?

– Oui. Sa femme ne l'a pas vu non plus.

– Je vais l'appeler sur son portable, proposa Calypso.

Mais Arthur ne lui répondit pas et elle se contenta de lui laisser un message.

– C’était évident depuis le début, grommela Vadim. Le fait que le meurtre ait eu lieu dans son atelier, ses empreintes sur la statuette, son t-shirt trouvé chez Boris, un alibi improuvable et... l’héritage.

– C’est vrai que ça fait beaucoup, admit Calypso.

– En attendant, je vais poster un homme chez vous. Je n’aime pas du tout la tournure que prend cette affaire. Visiblement, vous gênez le tueur en fourrant votre nez partout.

– Ah non ! Je supporte pas l’idée d’être sous contrôle. Ne vous inquiétez pas pour moi, je sais me défendre toute seule. J’ai vécu des années au Brésil. Et puis, j’ai mon chapeau et Poker !

Vadim l’observa, se demandant un instant si elle était sérieuse, mais elle éclata de rire, ce qui le soulagea. Sans vraiment comprendre pourquoi, il ne voulait pas qu’elle soit aussi siphonnée qu’il l’avait cru au départ.

– Promettez-moi de laisser tomber cette enquête. Cela devient trop dangereux. C’est l’affaire de la police.

– On verra, dit-elle le regard dans le vague et sans la moindre conviction.

Vadim comprit qu’elle n’en ferait rien. Il soupira.

– Au moins, la prochaine fois que vous entendrez un bruit suspect, appelez-moi au lieu de vous jeter dans la gueule du loup.

– Je vous le promets.

Vadim quitta la brocante, à moitié soulagé seulement. Calypso était totalement imprévisible. Lui, qui se considérait habituellement comme un fin limier était mécontent de lui. N’avait-il pas été dépassé par les événements ? *Quelque chose m’a vraiment perturbé*, se dit-il, contrarié.

CHAPITRE 44 - Déjeuner au palais de justice

Après le départ de Vadim, elle consulta son téléphone et s'aperçut que Paloma l'avait appelée au moment pile où elle était agressée dans la cave. Avec les cinq heures de décalage, il devait être environ 22 heures, à Rio. Elle ne voulait pas lui téléphoner maintenant par peur de la réveiller. La dernière fois qu'elle avait parlé avec sa fille remontait à la veille de l'anniversaire de Colette, avant le meurtre de Boris. Elle ne l'avait pas appelée depuis, car elle craignait de l'inquiéter. Pourtant, cela lui aurait fait beaucoup de bien de discuter avec elle en ce moment.

Calypso entreprit de sortir les bibelots et les petits meubles sur le trottoir, comme elle le faisait tous les matins. Sa frayeur de la nuit commençait à s'estomper et elle faisait de la respiration yogique tout en allant et venant dans le magasin. Le ciel se couvrait de nuages sombres et l'atmosphère était de plus en plus lourde.

Elle devait absolument rester calme. Des sentiments mitigés l'assaillaient. En tout premier, cette intuition qui lui soufflait qu'Arthur ne pouvait pas être un tueur. Mais Vadim avait réussi à semer le doute dans son esprit sur la personnalité de son ami.

Elle se remémorait le nombre de films qu'elle avait vus, de romans qu'elle avait lus et également des épisodes de la série dans laquelle elle avait tourné, où l'assassin était le plus inoffensif. Celui qu'on ne soupçonnait pas. Le bon copain, toujours là pour aider les autres.

Toutes ces raisons étaient bien plus fortes à ses yeux pour accuser Arthur, que les soi-disant mobiles brandis par Vadim. Elle devait prévenir Loulou des décisions que Vadim avait prises concernant son mari. Vers midi, elle passa la tête par la porte du palier intérieur :

– Tante Peggy ! Tante Peggy ! Tu es là ?

Poker arriva en courant et s'assit sur la dernière marche pour observer Calypso.

– Non, ce n'est pas l'heure des croquettes, lui dit-elle, amusée. Et ce n'est pas toi que j'appelle.

Mais elle sentit qu'il ne venait pas pour la nourriture et paraissait inquiet. La voix endormie de Tante Peggy lui parvint :

– Oui, Caly ? Tu veux quelque chose ? Je suis rentrée tard.

– Je sors déjeuner avec Loulou, au palais de justice. Je peux mettre la pancarte sur la porte, mais il vaut mieux que tu descendes tenir la boutique le temps que je revienne, si tu veux bien. Je ne sais pas pour combien de temps j'en aurai.

Et elle se sauva avant que Tante Peggy ne découvre ses traces de blessures et en fasse tout un plat.

Elle marcha d'un pas vif jusqu'au palais de justice et entre deux plaidoiries, Loulou la rejoignit à la cafétéria du bâtiment. Elles commandèrent des sandwiches et des cafés et Calypso lui raconta ce qui lui était arrivé pendant la nuit.

– Tu dois absolument aller au commissariat déposer une plainte contre X, lui dit Loulou.

– La police est venue. J'ai tout dit à Vadim.

– Et il ne t'a pas conseillée dans ce sens ?

– Non, il m'a juste engueulée parce que je suis descendue seule à la cave quand j'ai entendu du bruit.

– Je ne comprends pas. C'est pourtant la base. Tu iras après ce café, tu as compris ? Je ne peux pas venir avec toi, tout de suite. Ou si tu veux m'attendre, nous irons plus tard ensemble.

Calypso acquiesça et la mit au courant en détail des dernières avancées de l'enquête de Vadim. Arthur était dans le collimateur cette fois, et pour de bon, car l'énumération des indices concordants était édifiante. Elle comptait sur ses doigts :

– Le meurtre, enfin les meurtres sont découverts dans son atelier, la statuette est bourrée de ses empreintes, il y a un de ses vêtements dans la garçonnière de Boris et aucun témoin pour prouver où il se trouvait la nuit du meurtre.

– Et tu oublies l’héritage, ajouta Loulou, d’un air sombre. C’est ce qui l’accuse le plus, non ?

– C’est vrai, dit piteusement Calypso.

Loulou tapa soudain un grand coup sur la table, la faisant sursauter. Elle était hors d’elle. Devant les regards furtifs jetés par les voisins, elle fit un effort pour se contenir et se pencha en avant :

– On a fait un arrangement de mariage, Arthur et moi, mais ça ne fait pas d’Arthur un meurtrier.

– Comment ça ? Mais Loulou, tu n’es pas obligée de m’en dire plus. Tout le monde sait que vous êtes un couple à part.

– Oui, mais personne ne sait vraiment comment tout a commencé et pourquoi ça marche si bien entre nous, malgré tout.

Calypso, gênée, regarda dans le vide, mais Loulou baissa la voix pour expliquer :

– Quand j’ai eu mon premier boulot dans un cabinet d’avocats, ici, sur le Rocher, j’ai vite compris que si je voulais un jour ouvrir le mien, je devais avoir la nationalité de la Principauté.

– Mais tu n’es pas née ici, toi ?

– Oui, mais ça ne suffit pas. En revanche, Arthur, lui, a la nationalité.

Calypso pensa qu’il y avait une sorte d’arrangement professionnel qui unissait Arthur et Loulou, mais elle se trompait dans son interprétation.

– Comme tu le sais, Arthur et moi, on était toujours fourrés ensemble depuis l’adolescence. C’était lui sur qui je pouvais m’appuyer en toutes circonstances. Et un jour, il a trouvé la solution, il m’a proposé de l’épouser. On a fait un mariage de dingue, un pique-nique sur la plage de Cap Roc. Tu étais déjà partie aux États-Unis. Qu’est-ce qu’on s’est marrés ! Et on s’est installés ensemble. Notre vie n’avait pas vraiment changé.

– Comment ça ?

Loulou leva les yeux au plafond.

– Bien sûr, on a consommé notre mariage, mais ce n'était pas une grande réussite. Ni pour lui ni pour moi. Comme tu le sais, j'aime bien le changement. On en a discuté, on a tout mis à plat, car je ne voulais pas que ça entrave Arthur dans sa propre vie amoureuse ou sexuelle. Mais il m'a assuré que non, que c'était tout ce qu'il voulait. Être marié avec moi et que chacun vive sa vie à sa façon.

Elle garda le silence quelques minutes, puis avala son café froid.

– Est-ce que j'étais aveugle à ce point-là ? Est-ce qu'en réalité c'était parce qu'il avait des aventures avec des hommes ? Une liaison avec Boris ? Bref, je l'ai épousé et quelques années plus tard j'ai obtenu la nationalité.

Elle dut sentir une sorte de reproche dans le regard de Calypso.

– Tu penses que je suis intéressée, que je me suis mariée avec Arthur uniquement pour ça ? Ça vous semble peut-être bizarre, à vous tous, mais Arthur et moi, nous nous aimons. Nous nous acceptons tels que nous sommes. Le mariage, c'était pas obligatoire entre nous. C'est une sorte de cadeau qu'Arthur m'a fait, et je l'ai accepté simplement. C'est tout.

– Mais comment pouvais-tu supporter Boris, son meilleur copain ?

– Je ne pouvais pas. C'est vrai qu'on sortait souvent avec Colette et Boris. Arthur avait toujours un mot pour le défendre quand je le critiquais. Il disait qu'il savait des choses sur son enfance, qui expliquaient qu'il soit devenu comme ça, et qu'il ne pouvait pas lui en vouloir. Et il faut dire qu'Arthur était la seule personne avec qui Boris n'était pas odieux. Au contraire.

– Oui, j'ai remarqué, dit Calypso.

Elle resta songeuse, un moment. Ce que venait de lui raconter Loulou était loin d'innocenter Arthur. Plus les indices témoignaient d'une possible liaison entre Arthur et Boris, et plus Arthur devenait un meurtrier plausible. Un crime passionnel.

CHAPITRE 45 - Une douce quiétude

Calypso acheta un délicieux poulet bio en espérant que son bougon de Poker l'apprécierait. Elle fit ensuite un petit détour à l'épicerie pour acheter des frites. Le commerçant la regarda bizarrement et elle se souvint de ses blessures récentes. À la boulangerie, un énorme gâteau au chocolat vint compléter son futur repas. Tout en faisant ses courses, elle se disait qu'elle aurait plutôt dû acheter de la salade et se passer des frites et du gâteau. *Mais après ma frayeur de cette nuit, j'ai besoin de me requinquer et ce qu'il me faut, c'est du mauvais gras du mauvais sucre*, se dit-elle avec une satisfaction perverse.

Poker se remettait doucement de ses émotions. Quand Calypso arriva, il ouvrit à peine un œil pour la saluer. Un mot de Tante Peggy l'attendait sur le comptoir de la brocante : « Chérie, je n'ai rien vendu. Je te laisse la suite. Willy m'invite au casino de San Remo. Je rentrerai tard ce soir. »

Calypso se sentit soulagée de ne pas avoir à raconter sa nuit à Tante Peggy, qui se serait affolée. Sa propre inquiétude lui suffisait. Un coup d'œil à son miroir lui apprit que sa peau virait au bleu foncé au-dessus de son arcade sourcilière et sur sa tempe.

Songeuse, elle bricolait de-ci de-là. Elle ferma tôt, sans avoir aucune nouvelle de ses amis et elle-même n'appela personne. Ce qui l'étonnait le plus, c'était toujours l'absence d'Arthur.

Une fois montée chez elle, elle s'affaira dans la cuisine. Elle mit le poulet à rôtir au four, sur un lit de petits oignons et d'ail, tandis que Poker surveillait chaque étape de la préparation avec une attention toute particulière. Les frites grillaient à côté, dans un plat à part.

Pendant que tout cuisait lentement Calypso s'installa confortablement devant la table basse pour regarder un vieux DVD d'un des épisodes de *Zézé Pinta détective*.

Poker sentit une vague de nostalgie douloureuse envahir sa colocataire et finalement, elle éjecta le disque et chercha un vieux film sur une plate-forme de streaming. L'odeur alléchante du poulet faisait frémir les moustaches du chat.

Elle avait mis deux couverts sur la table, disposant les petits morceaux de poulet dans l'assiette de Poker. Petit à petit, le chat se rapprocha d'elle, le regard fixé sur la nourriture irrésistible et il finit par sauter sur la table et savourer avec délicatesse les petits morceaux de volaille.

Calypso termina les frites. Elle se leva pour débarrasser, pendant que Poker se léchait les babines, la moustache et les pattes afin d'éliminer toute trace de ce festin. Elle se prépara un café et se coupa une grosse part de gâteau au chocolat, et Poker s'installa sur le canapé pour se reposer après cette bombance.

Alors qu'elle dégustait la délicieuse pâtisserie avec un exquis sentiment de culpabilité, Poker la regarda avec intensité. Elle tendit timidement la main vers lui pour le caresser. Il apprécia sa retenue qu'il prit pour une marque de respect. Il se frotta contre ses doigts avant de la mordiller légèrement, puis s'écarta.

Calypso ferma les yeux, se laissant bercer par la douceur du moment. Elle ressentit une sensation de bien-être et de plénitude, heureuse de partager ce moment complice avec ce chat qui, d'habitude, se montrait si distant et indifférent. Ce qu'ils avaient vécu ensemble, la nuit dernière les avait peut-être rapprochés.

Leurs cœurs et leurs estomacs rassasiés, Calypso et Poker restèrent un moment assis à côté l'un de l'autre, regardant sans le voir un vieux film en noir et blanc.

La lumière tamisée et changeante les enveloppait dans une douce quiétude, tandis que la pluie tambourinait contre les carreaux de la fenêtre. L'orage avait fini par éclater, libérant l'atmosphère de ce sentiment d'oppression que Calypso avait ressenti toute la journée. Elle ferma les yeux en se disant que finalement, elle n'était pas si mal, ici. Elle pourrait peut-être prolonger son séjour sur le

Rocher au-delà de cet été ? Et pourquoi Paloma ne viendrait-elle pas en vacances quelque temps, ici, à l'arrière-saison ?

Poker suivait les gestes de Calypso d'un œil à demi fermé. Il la vit saisir le cahier à portée de sa main.

Il fallait qu'elle trouve l'incipit de son roman. Mue par une subite inspiration, elle écrivit : « En acceptant l'invitation de Tante Aggie de passer l'été sur le Rocher afin de reprendre du poil de la bête après son divorce, la jeune actrice Éléonore Flanagan avait prévu de siroter des... », mais elle sentit qu'elle piquait du nez au beau milieu de sa phrase.

Après avoir baissé le son de la télé, elle somnola un moment aux côtés de Poker avant qu'un bruit la réveille en sursaut. *Ah non, pas encore*, se dit-elle.

Poker dressa ses oreilles.

On aurait dit que quelqu'un était en train de remuer les meubles dans la cave. Poker avait les poils dressés et les oreilles tendues vers l'arrière, à l'horizontale, à l'affût du moindre bruit.

Calypso hésita un instant à appeler Vadim. Elle le lui avait promis. Mais Poker était déjà en train de descendre les escaliers. Elle ne pouvait pas le laisser affronter seul le danger. Elle eut comme un sentiment de déjà-vu en attrapant le coupe-papier et son chapeau.

– Poker, chuchota-t-elle, attends-moi.

Un bruit assourdissant de vitres brisées retentit soudain. Le chat s'arrêta net et se colla contre ses jambes. On aurait dit que l'intrus voulait tout casser. Et qu'il ne faisait rien pour passer inaperçu.

Une fois en bas, Calypso aperçut de la lumière dans l'atelier. Pour se rassurer, elle songea que si c'était l'individu de la nuit dernière, il aurait été plus discret. Soudain, Poker lui fila entre les jambes et se dirigea tout droit vers la porte. Et si c'était...

– Arthur !

Quand Calypso entra dans la pièce, la table de travail était renversée, les outils à même le sol et Arthur était en train de faire tomber une étagère, qui s'écroula dans un grand fracas.

– Arthur, répéta Calypso doucement.

Il se retourna et s'approcha d'elle, les yeux en furie. Elle eut un mouvement de recul et sa main se crispa sur son coupe-papier.

Poker s'élança dans les bras d'Arthur en se collant contre son cou. Surpris, il caressa machinalement le chat, puis il s'effondra brusquement en pleurs dans un fauteuil bancal.

– Tout est de ma faute, se lamenta-t-il.

Poker lui lécha la main en miaulant bruyamment.

Encore sous le choc, Calypso resta à distance raisonnable, son coupe-papier à la main. Arthur semblait désespéré, ses traits étaient tirés, ses yeux rougis par les larmes, Poker sur ses genoux toujours blotti contre lui.

– Tout est de ma faute, répéta-t-il, plus calmement cette fois-ci.

Rassurée, Calypso s'approcha de lui. Il empestait l'alcool. À ses pieds, des magazines de courses automobiles jonchaient le sol.

Calypso s'agenouilla à ses côtés et lui dit doucement :

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Boris m'aimait comme un fou. C'est moi qui l'ai tué. Appelle la police, je vais tout avouer.

Poker se dressa sur ses pattes, comme s'il voulait empêcher Calypso de téléphoner. Puis Arthur se leva en titubant, mais ne tenant pas debout, il s'écroula de nouveau dans le fauteuil.

– Arthur ? Arthur ?

Mais il ne répondit pas. Calypso lui tapota les épaules pour le réveiller.

– Arthur, réponds-moi !

Calypso avait beau le secouer de plus en plus violemment, impossible de lui faire reprendre conscience.

Poker, désespéré, passait d'un côté à l'autre du fauteuil en émettant une plainte déchirante et en fixant Calypso comme s'il la suppliait de sauver son ami.

Les pensées s'entrechoquaient dans la tête de la jeune femme : qui devait-elle appeler ? Loulou ? Vadim ? Le Samu ? Soudain, elle pensa à Jean Bernardi, le médecin. Mais bien sûr. Il n'habitait pas loin et il serait là rapidement.

Une voix endormie décrocha au bout de trois sonneries.

– Jean, c'est Calypso. Il faut que tu viennes vite. Je crois qu'Arthur fait un coma éthylique.

– J'arrive, lui répondit-il, et j'appelle une ambulance.

Les miaulements de Poker devenaient de plus en plus assourdissants.

– T'en fais pas, mon vieux, le docteur ne va pas tarder.

Jean Bernardi arriva quelques instants plus tard. Elle lui ouvrit et laissa la porte d'entrée entrebâillée.

Il secoua Arthur pour le réveiller, mais sans obtenir aucune réaction de sa part. Il lui donna deux claques qui n'eurent pas plus d'effet. Puis, il l'allongea dans la position latérale de sécurité et demanda à Calypso d'aller chercher de quoi le couvrir. Quand elle revint, il lui jeta un regard inquiet tout en tentant de réchauffer le corps d'Arthur avec la couverture sur laquelle Poker se posta aussitôt.

– L'ambulance ne va pas tarder. J'appelle aussi la police, vu que Pavlov m'a demandé de le prévenir si je voyais Arthur. Il faut l'hospitaliser. Tu sais combien d'alcool il a ingurgité ?

– Aucune idée, mais il avait l'air bien bourré et ses yeux étaient injectés de sang. Il va s'en sortir ?

– C'est trop tôt pour le dire. Il n'a aucune réaction, ce n'est pas très bon signe. Soudain, il la fixa d'un air inquiet.

– Mais qu'est-ce que t'as au visage ? T'es tombée ?

Elle fit un geste de dédain, puis toucha sa blessure.

– Oh, ça ? C'est rien. Je me suis cognée.

Il allait répliquer quand ils entendirent du bruit dans les escaliers. Vadim entra en courant.

– Tout va bien ? demanda-t-il à Calypso en observant le désordre. Il ne vous a pas fait de mal ?

– Arthur ? Non ! Il s'est plutôt fait du mal à lui-même.

– Coma éthylique, précisa Jean à Vadim. L'ambulance va arriver d'un instant à l'autre. Mais pourquoi aurait-il voulu faire du mal à Calypso ?

– Le commandant pense qu'Arthur est le meurtrier de Boris, répondit Calypso à sa place.

– Arthur ? C'est une blague ?

– Non, très sérieux, répondit le policier.

– À ce sujet, il faudrait que je vous parle, dit Calypso à Vadim.

Les ambulanciers arrivèrent directement par la route donnant sur le garage, selon les indications de Jean. Avant de les accompagner à l'hôpital, ce dernier prit la main de Calypso.

– Tu es glacée. Si tu as besoin, je peux repasser plus tard.

Calypso ne put s'empêcher d'éprouver un grand soulagement. Enfin quelqu'un qui la réconfortait. Vadim fronça les sourcils, ressentant comme une pointe de jalousie. Pourtant, c'était le simple geste bienveillant d'un médecin et en plus, il s'en fichait de cette femme. Il se secoua.

Une fois Arthur parti aux urgences, Poker miaula bruyamment devant la porte fermée. Il la grattait de toutes ses forces, impatient de le suivre. Calypso parvint à le prendre dans ses bras pour l'en dissuader, tout en essayant de le rassurer :

– Tout va bien se passer, ne t'inquiète pas, il va bientôt revenir.

Il l'observa, un peu apaisé et resta dans ses bras sans bouger. Elle remonta les escaliers jusqu'à la boutique, devançant Pavlov.

CHAPITRE 46 - L'enquête s'arrête là

Elle lui proposa de venir chez elle pour lui préparer un café.

– À moins que vous ne vouliez quelque chose de plus fort ? Gin ? Rhum ?
Chocolat ?

– Un café, c'est parfait.

Elle fut un peu déçue par sa réponse et aurait bien pris un chocolat frappé allongé d'une lichette de rhum, mais elle n'osa pas. Cette fois, elle lui prépara un *cafezinho* bien serré.

Elle déposa la tasse sur la table de la cuisine et enfila un châle, car elle frissonnait malgré la chaleur. Elle pensa que ces derniers jours, ils avaient partagé de nombreux cafés et qu'elle aimait ces moments-là, surtout depuis qu'il avait l'air de lui faire davantage confiance.

– De quoi vouliez-vous me parler ? demanda-t-il.

– Vous aviez raison au sujet d'Arthur. Il a tout avoué.

– Qu'est-ce qu'il a dit exactement ?

– Il a dit texto : « Boris m'aimait comme un fou. C'est moi qui l'ai tué. Appelle la police, je vais tout avouer ».

– Vous êtes sûre ? Il a vraiment dit ça ?

– Je vous rappelle que j'enregistre tout.

Devant son expression sceptique, elle ajouta :

– Façon de parler, mais presque tout... C'est mon métier qui le veut. Un peu trop même, car je me souviens de détails qui ne font qu'encombrer mon cerveau. Mais c'est parfois utile, la preuve.

– Et ensuite ?

– Il s'est écroulé, raide.

Vadim réfléchit quelques instants tandis que Calypso buvait son café. Poker était juché sur un tabouret, le nez contre la fenêtre comme s'il attendait le retour d'Arthur.

– On dirait que l'enquête va s'arrêter là, dit Calypso un peu déçue.

– J'espère qu'il va s'en sortir, juste pour passer aux aveux, dit Vadim en serrant les dents à la pensée des deux crimes perpétrés.

Rien de plus frustrant, pour lui, qu'un assassin trépassant avant d'avoir tout avoué.

– Je dois prévenir Loulou, s'exclama soudain Calypso. Comment je vais lui annoncer ça ?

Il ne répondit pas à sa question.

– Je vous laisse. Vous pouvez dormir tranquillement, désormais. Vous n'êtes plus en danger.

Vadim termina sa tasse et descendit les escaliers.

– C'est quoi, ces conneries ? cria Loulou au téléphone. Arthur ? À l'hôpital ? Un coma éthylique ? Il ne boit pas.

– Loulou, je crois que c'est lui, le coupable. Il a tout avoué.

– Impossible ! Il a dû boire pour une raison que j'ignore et comme il ne tient pas l'alcool, il a divagué.

Calypso entendit soudain dans son téléphone un bruit pétaradant, signe que Loulou était déjà sur sa moto, en direction de l'hôpital. Le son du moteur couvrait ses paroles, mais elle parvint à entendre Loulou lui demander si quelqu'un avait prévenu la police. À la réponse affirmative de Calypso, elle lui raccrocha au nez.

CHAPITRE 47 - Où étiez-vous, le soir du meurtre ?

L'infirmier expliqua à Vadim que le patient pourrait lui sembler un peu « ralenti », car s'étant réveillé très agité de son coma éthylique, ils lui avaient administré un sédatif.

– Peut-il répondre à des questions ?

– Oui, si vous y allez doucement. Dès que je le jugerai nécessaire, je vous demanderai de sortir.

– C'est-à-dire ?

– Si vos questions le perturbent et provoquent de l'agitation ou au contraire si ça l'épuise.

Vadim découvrit un Arthur fragile dans son lit aseptisé. Il ne tourna même pas la tête vers lui. Son regard fixait la fenêtre. Asoyan, derrière Vadim, tripotait nerveusement un appareil enregistreur.

– Vous n'êtes pas en garde à vue, mais j'aimerais vous poser quelques questions. Accepteriez-vous un enregistrement ?

Arthur hocha la tête lentement sans quitter la fenêtre des yeux. Immédiatement, l'adjointe enregistra sa propre voix en donnant son nom, la date, l'heure, le lieu et le nom de la personne interrogée.

– Vous avez dit à Calypso Finn que vous aviez tué Boris. Est-ce que vous réitérez cet aveu ?

– Oui, dit-il sans regarder les autres. C'est vrai. Je l'ai tué.

Vadim se retint d'exprimer de façon trop voyante le sentiment de victoire qui l'envahissait. Mais il déchantait immédiatement, quand Arthur continua :

– Même si ce n'est pas directement. Mais c'est moi qui l'ai poussé à se rebeller contre Dirk Pierson qui le faisait chanter. Comme je regrette ! Tant qu'il payait, il était en sécurité. Jamais je n'aurais pensé que...

– Que quoi ?

– Je ne sais pas... Quand Pierson a disparu, il avait sûrement des complices dans son sale trafic et ils ont tué Boris.

– Quel trafic ? De quoi parlez-vous ?

– Tout ça à cause de moi.

Vadim, mécontent, cherchait comment lui faire avouer qu’il avait tué, un point c’est tout.

– Vous étiez dans l’atelier, le soir du meurtre de Boris ?

Arthur resta silencieux un moment.

– Où étiez-vous le soir du meurtre ? reformula Vadim.

Silence.

– Vous maintenez que vous faisiez du vélo dans la montagne ?

Arthur secoua lentement la tête, puis la tourna vers Vadim et le fixa.

– Non. J’étais dans l’appartement que possédait Boris, près du port.

– Sa garçonnière ?

– Si vous voulez.

– Que faisiez-vous là-bas ?

– J’attendais Boris. Il m’avait appelé pour me dire qu’il avait besoin que je lui rende un service, que je devais l’attendre là-bas et que les clés seraient dans une boîte dont il m’a donné le code, installée à côté de la sonnette.

– Quelle heure était-il à votre arrivée sur les lieux ? Et combien de temps êtes-vous resté là-bas ?

– J’ai dîné à la maison avec Loulou. Elle est sortie vers vingt-deux heures, car elle avait un rencard. J’y suis allé après avoir rangé la vaisselle. Une fois chez lui, j’ai regardé la télé en l’attendant et je me suis endormi. Je me suis réveillé vers cinq heures du matin et je suis rentré chez moi.

– Vous inventez ce nouvel alibi pour vous disculper. Ça ne fera que le deuxième. Et aussi improuvable que le premier. Vous savez qu’avec les caméras, je pourrai voir si vous mentez.

Vadim savait que le légiste, à cause de la forte chaleur de ce mois de juin caniculaire, n'avait pas pu estimer l'heure du décès avec suffisamment de précision. Quoi qu'il en soit, si la caméra montrait Arthur sortant de chez lui vers onze heures du soir, ce serait trop tôt pour que sa présence coïncide avec le moment où Calypso avait vu le corps.

Il ne pouvait pas dire à Arthur que les caméras qui donnaient sur la ruelle d'en bas, à la sortie du garage, n'étaient pas consultables car elles avaient été brouillées par un nuage de bombe de peinture noire. Il était persuadé que c'était l'assassin, donc Arthur, qui avait rendu ces caméras inutilisables.

Tous les déplacements d'Arthur étaient à vérifier, mais ce que voulait avant tout Vadim, c'était obtenir des aveux en bonne et due forme.

– Vous êtes intelligent, monsieur Picco. Mais en réalité, voilà ma théorie. Vous avez, dans un premier temps, tué Pierson pour libérer Boris du chantage. Vous avez provisoirement mis le corps dans le congélateur de l'atelier qui croulait depuis des années sous les objets et meubles au rebut, sachant que personne n'allait jamais là. Il vous suffisait ensuite de faire croire que Pierson était parti précipitamment. Certes, il n'avait pas pris son chat avec lui, mais tout le monde savait qu'il ne l'aimait pas.

Arthur s'agitait à présent, lançant des regards affolés du commandant à son adjointe. Impitoyable, Vadim continua :

– Vous vous êtes dit que vous vous débarrasseriez du corps plus tard, mais l'arrivée de Peggy Lorenzi et de Calypso Finn pour s'installer dans la maison a rendu ce projet difficile. Cette nuit-là, vous êtes passé à l'action dès le départ de votre femme. Mais pour je ne sais encore quelle raison, Boris était aussi sur les lieux. Peut-être qu'il avait simplement voulu utiliser votre garage pour garer sa voiture ? Il vous a surpris en train de sortir le corps de Dirk Pierson du congélateur. Il a voulu appeler la police. Désespéré, vous l'avez tué pour ne pas être dénoncé.

Arthur se calma soudain et ne répondit rien. Il souriait d'un air désabusé.

– Où étiez-vous le 1^{er} juin, jour de la disparition de Dirk Pierson ?

– Je ne sais plus. J’avais peut-être une livraison.

Vadim appela sur le champ Calypso et lui demanda de vérifier où se trouvait Arthur le jour de la disparition de Pierson.

– Pourquoi ? demanda Calypso. Le légiste a donné la date exacte de la mort de Dirk ?

Cette question eut le don d’exaspérer Vadim.

– Contentez-vous de répondre à ma demande et de me laisser travailler à ma façon.

– Ça va ! Attendez, je consulte l’agenda de la brocante, à côté de la caisse.

Il entendit un bruit de papier feuilleté rapidement. Puis, de nouveau la voix de Calypso :

– À la date en question, Arthur livrait une horloge provençale en noyer du XIX^e signée de Lacroix, à Bargemon.

La réponse ne déconcerta pas Vadim qui raccrocha immédiatement. Cette livraison ne prouvait rien pour lui, au contraire. Cette fois, il s’agissait d’un véritable alibi pour un meurtre prémédité. Donc il avait pu être préparé soigneusement. Alors que tuer Boris avait été un geste de panique pure et de perte de contrôle.

Arthur regarda le commandant en secouant tristement la tête.

– Vous vous croyez plus malin que tout le monde, mais il y a quelque chose qu’un bon flic ne peut pas trouver fortuit. Pierson est mort dans votre atelier, Picco. Puis, quelques minutes après que mademoiselle Finn a découvert son cadavre, Boris aussi est retrouvé mort sur les lieux, même si le corps de Pierson n’y est plus. Trop de morts dans votre atelier...

La porte s’ouvrit avec fracas et Loulou se précipita vers le lit où reposait Arthur.

– Arthur, ne dis rien, cria-t-elle. N’ouvre pas la bouche. Ils n’ont pas le droit de t’interroger.

Pavlov leur tourna le dos, franchit la porte et se retourna pour assener sèchement :

– Dès que vous pourrez sortir d’ici, monsieur Picco, vous serez embarqué.
Asoyan, appelez Morelli pour qu’il vienne monter la garde ici.

CHAPITRE 48 - De sinistres prédictions

Deux jours plus tard, Calypso, dont le bleu autour de l’œil virait au vert d’eau, monta chez Tante Peggy avant d’ouvrir la brocante, pour lui raconter l’arrestation d’Arthur à sa sortie de l’hôpital, le matin même.

– Arthur ? Ils ont arrêté mon Arthur ?

Tante Peggy était tellement outrée qu’elle ne remarqua même pas les traces, à moitié effacées à présent, du cocard de Calypso. Elle attrapa son manteau, enfila son turban violet offert par Willy et se remit une couche de rouge à lèvres, avant de se diriger vers la sortie.

– Où vas-tu ? interrogea Calypso.

– Au commissariat. Je vais dire deux mots au commandant Vadim Pavlov.

Ses joues étaient rouges, sa mâchoire serrée et on aurait dit que de la fumée allait sortir de ses oreilles.

Calypso lui attrapa la main pour la retenir.

– Que comptes-tu faire ? Une scène au commissariat ? Ce serait contre-productif. Reste ici et faisons le point sur l’enquête.

– Tu as raison, ma chérie, dit Tante Peggy en s’affalant dans un fauteuil. Va chercher ton carnet, deux coupes et la bouteille de champagne rosé qui est dans le frigidaire, il en reste un chouïa. Nous allons faire une séance de divination.

Calypso soupira, mais elle n'eut pas le cœur de lui refuser une de ses distractions favorites qui servait principalement à masquer le penchant de sa tante pour l'alcool, dès le matin.

Calypso lui servit à peine une goutte. Tante Peggy fronça les sourcils et souleva sa coupe un peu plus haut afin de lui faire comprendre le message. Calypso reposa la bouteille en signe de protestation.

– Tu n'as besoin que d'un fond pour ton truc, non ?

Peggy ne répondit pas et se contenta de lever les yeux au ciel.

– Le commandant pense qu'Arthur a commis les deux meurtres, expliqua Calypso. Celui de Pierson aurait été prémédité, selon lui, mais celui de Boris, il l'aurait perpétré sur un coup de folie, lors d'une dispute, la nuit où j'ai découvert le cadavre.

– C'est tout à fait n'importe quoi ! Laisse-moi voir.

Tante Peggy approcha la coupe de son visage, l'inclina légèrement sur le côté et observa les bulles qui s'échappaient de la boisson pétillante.

– C'est une femme qui a fait le coup. Une joueuse de saxo. Rousse. Borgne.

Calypso la regarda avec étonnement.

Tante Peggy fronça les sourcils avant de basculer la coupe de l'autre côté.

– Elle a un complice. C'est un homme, avec une grosse moustache et un accent suédois.

Calypso était habituée à ses prédictions farfelues mais là, elle délirait sur toute la ligne.

– Ah, mais non, s'exclama soudain Tante Peggy, c'est le feuilleton que j'ai regardé hier ! Je me suis endormie devant la télé. Pardon, ma chérie.

Face au regard consterné de sa nièce, elle reposa sa coupe en prenant un air penaud.

Les jours qui suivirent n'apportèrent rien de nouveau à l'enquête.

Les rues du village étaient calmes, mais Calypso pouvait sentir l'agitation sous-jacente à cause de l'emblématique carnaval *U Sciaratu* du Rocher qui s'annonçait. Il se fêtait en plein mois de juillet, histoire de faire plaisir aux touristes. Tous les commerces se préparaient dans la fébrilité et elle-même avait décidé de présenter, dans sa vitrine, quelques costumes de sa gloire passée en tant que Zézé Pinta. Son personnage dans la série était une grande fan de déguisements, un peu comme Arsène Lupin. Mais si Arthur n'était pas de retour, elle n'aurait pas le cœur d'en faire plus.

Elle avait remarqué autre chose quand elle se déplaçait dans le village. Poker aussi. Lorsqu'il marchait à ses côtés dans les ruelles, ses oreilles étaient rabattues sur sa tête et sa queue battait l'air avec inquiétude.

Les gens chuchotaient, les regards se détournaient sur son passage. Elle se demandait si on lui reprochait l'implication qu'elle avait montré dans l'enquête, ou plutôt sa relation proche avec Vadim, qui restait, somme toute, un policier, mais surtout un policier étranger au village.

Calypso était toujours partagée. Tout désignait Arthur comme coupable, mais en même temps ses doutes étaient toujours là. Étaient-ils dictés par sa loyauté envers l'homme à tout faire de la brocante, celui que tout le monde aimait, ou envers sa femme, Loulou, son amie d'adolescence ? Le soupçonner des meurtres provoquait en elle un sentiment de culpabilité.

Si elle récapitulait l'affaire et ses propres recherches, ce qu'elle avait trouvé était une série de fausses pistes qui s'étaient pour la plupart effondrées comme un château de cartes. Sans parler des témoins dont elle ne parvenait pas à savoir s'ils mentaient ou non.

Tout était bien plus facile du temps de Zézé Pinta.

Elle apprit qu'Arthur avait été interrogé pendant des heures, mais avait finalement été relâché faute de preuves suffisantes. Vadim devait être furieux et il n'était plus passé à la brocante. Leurs chamailleries, étrangement, lui manquaient.

Tante Peggy essayait de lui remonter le moral en lisant frénétiquement dans le champagne, ce qui encourageait sa propension à trop boire et angoissait encore plus Calypso. D'autant plus que sa tante était incapable de trouver un avenir heureux dans les bulles. Toutes ses prédictions étaient sinistres, se terminant par des présages de mort, de maladie, d'accidents. Des prophéties d'univers médical se répétaient. Calypso avait beau n'attacher qu'une attention distraite à ce jeu, puisqu'elle ne croyait pas aux voyances, la répétition de ces images la déprimait de plus en plus. Et elle subissait le contrecoup de la mésaventure de son agression dans la cave.

Le seul point positif était que cela l'avait rapprochée de Poker. Il dormait à présent sur son lit et même s'il refusait toujours ses caresses, il était plus familier qu'avant.

Ce qui la minait, c'était l'ignorance. Se sentir vaguement environnée de danger. Si ce n'était pas Arthur, qui était l'assassin ? Qui l'avait assaillie ? Qui lui voulait du mal ? Elle ne savait plus quelle piste suivre. Rien ne semblait aller dans le bon sens et Calypso se demandait si elle était condamnée à ne jamais connaître l'identité du meurtrier. Ce qu'elle redoutait le plus était arrivé. Tout tournait dans sa tête sans relâche, l'empêchant de dormir.

Tout juste après la découverte du premier cadavre, c'est à dire du corps de Boris, la boutique avait été anormalement fréquentée, mais depuis quelque temps, c'était l'inverse qui se produisait.

Le jour du fameux carnaval *U Sciaratu*, Calypso, après avoir exposé ses costumes en vitrine, venait d'ouvrir la brocante et le silence était oppressant dans la boutique. D'autant plus remarquable que dehors les gens suivaient le défilé avec excitation. *Ils pensent qu'on est maudits ou quoi ?* songea-t-elle. Au bout d'un moment, elle en eut assez d'être assise devant sa machine à écrire et de faire semblant de taper des suites de phrases sans aucun sens, qu'elle jetait ensuite dans la corbeille.

Après avoir posé une pancarte sur la porte : « Je suis en haut, criez si vous avez besoin d'un renseignement », elle monta voir Peggy, Poker sur les talons.

Au moment même où Tante Peggy, au grand désespoir de Calypso, sortait sa bouteille de champagne du frigidaire, le tintement de la sonnette de la vitrine retentit. Calypso se dirigea vers la porte pour voir qui était entré dans la boutique. Un lourd bruit de pas précipité, accompagné d'un essoufflement de phoque, se fit entendre dans l'escalier et avant d'entamer sa descente, elle se trouva nez à nez avec Loulou qui grimpait à toute allure chez Tante Peggy.

– Il faut qu'on parle, déclara Loulou à Calypso.

– Champagne ? proposa malicieusement Peggy.

– Volontiers.

– Loulou, je... commença à dire Calypso, avant d'être interrompue par son amie.

– Ne dis rien, ordonna cette dernière en vidant sa coupe d'un trait. J'ai besoin d'aide pour prouver l'innocence d'Arthur ou de soutien s'il s'avérait coupable. Il est toujours le dernier en date dans le collimateur de la police. Bref, j'ai besoin de toi. Toujours aussi excellent votre champagne, Peggy.

– Merci, Loulou. On allait justement en parler. Nous devons passer en revue les éventuels suspects auxquels nous n'avons pas pensé jusqu'à présent. Et à trois cerveaux, c'est toujours mieux qu'à deux. Tchîn-tchîn, dit-elle avant de vider sa coupe, puis elle mit la main devant sa bouche.

– Flûte ! dit-elle à Calypso tout en faisant un clin d'œil à Loulou. J'ai oublié de lire dans le champagne, tu me ressers, ma chérie ?

Calypso s'exécuta en soupirant.

– Quelles sont tes hypothèses, Loulou ? interrogea Calypso.

– Si on élucide le premier meurtre, on élucidera le second. Je pense que Boris a pu tuer Pierson. C'est ce qui semble le plus logique.

Calypso réfléchit un instant, en tentant de remonter le fil de ses souvenirs.

– Le jour de mon arrivée sur le Rocher, le 2 juin, Colette m’a dit qu’elle était allée la veille, donc le 1^{er} juin, date de la disparition de Dirk Pierson, à un salon du livre à Vannes.

– Qu’est-ce qu’elle allait foutre à Vannes ? demanda Loulou.

– Je crois qu’elle voulait rencontrer des libraires afin d’organiser des mini-salons dans sa librairie. Peu importe. Je disais ça, car peut-être qu’elle détient l’alibi de Boris ? Je pourrais l’appeler pour lui demander si Boris l’a accompagnée à Vannes.

– Boris n’accompagnait jamais Colette nulle part, dit Tante Peggy. Ils n’allaient même pas en vacances ensemble.

– Il semble donc que Boris soit le seul à ne pas avoir d’alibi pour le meurtre de Dirk. Et Colette n’était pas avec lui et ne peut confirmer s’il a passé la nuit chez eux.

– Et là, ça va être dur de demander à Boris son alibi, dit Loulou en riant bruyamment.

Calypso avait du mal parfois à apprécier l’humour noir de son amie, mais elle ne fit aucun commentaire.

– Est-ce que Boris aurait été assez fou pour tuer Pierson parce qu’il le faisait chanter ? demanda Calypso.

– Ça dépend du sujet du chantage, répondit Loulou. Si c’était à propos de son homosexualité, ça se tient.

– C’est vrai que la respectabilité religieuse était primordiale pour lui, dit Peggy. Avec ses responsabilités dans la paroisse. Cela aurait fait un énorme scandale, dans son milieu. Son image publique et morale était trop importante à ses yeux.

– Au point de tuer ?

– Pas impossible.

Calypso était troublée par la réponse de Tante Peggy, mais elle ne semblait pas convaincue.

– Et tu sais bien que Dirk possédait une photo prouvant l’homosexualité de Boris, renchérit Loulou.

– Mais enfin, où est le problème ? Ce n’est plus un objet de scandale de nos jours. Des tas de gens font leur *coming out*, ce n’est pas un mobile de meurtre.

– Oui, mais Boris était un sanguin, je dirais même un *pit-bull*. Il ne devait pas supporter que quelqu’un le fasse chanter. En plus, son père l’a élevé dans une foi radicale, dans la haine de l’homosexualité. Cela devait être difficile pour lui d’assumer.

Calypso n’était toujours pas convaincue.

– Que dit le champagne ? demanda-t-elle à sa tante qui venait de porter la coupe à ses lèvres.

– Ah ? Eh bien, voyons...

Tante Peggy reposa la coupe, contrariée. Elle observa le liquide, se mit à le faire tourner et s’exclama dans un cri :

– Je vois une guillotine.

Poker émit un miaulement sinistre et guttural.

CHAPITRE 49 - Une illumination

Calypso se frotta le front et regarda Loulou.

– La peine de mort n’existe plus, ricana cette dernière crânement.

– Comment vois-tu les choses, en résumé ?

– À vrai dire, je ne sais plus quoi penser. Je suis préoccupée, car Arthur ne veut pas se défendre malgré les indices concordants que Vadim a accumulés contre lui. Il est totalement apathique.

– Il ne veut même pas que tu sois son avocate ?

– Non. Je ne sais plus comment l’aider. La police continue son travail et j’ai peur que du jour au lendemain, ils nous brandissent une preuve irréfutable. Je veux pas le voir en détention provisoire, en attendant un procès.

– T’inquiète. S’il est innocent, ils ne trouveront rien.

– Les erreurs judiciaires sont plus nombreuses que tu ne crois, riposta Loulou.

Le feuilleton de *Zézé Pinta* n’avait pas vraiment habitué Calypso à ce type d’erreur. La vérité éclatait toujours à la fin de chaque épisode et c’était le méchant qui était pris, un point c’est tout.

– Il faisait quoi, Arthur, dans l’atelier, la nuit où il s’est évanoui, avant que Vadim ne vienne l’arrêter ?

– Il était complètement ivre et il pleurait sur d’anciens magazines de courses automobiles.

Loulou sembla décontenancée, mais elle resta silencieuse.

C’est alors que Tante Peggy intervint. Elle avait trop bu et soudain, elle ne comprenait plus pourquoi Loulou et Calypso parlaient de cave et de magazines. Loulou s’étonna de la voir pompette, à cette heure-ci, mais Calypso la fit taire d’un regard. Elle ne voulait pas que tante Peggy se sente mal à l’aise et elle lui conseilla d’aller se reposer. Tante Peggy acquiesça en souriant et se retira dans sa chambre. Loulou, après un long silence, regarda Calypso :

– J’aimerais bien y jeter un coup d’œil, à ces revues, pas toi ?

Calypso jura intérieurement. *Merde ! C’est moi la détective, non ? Pourquoi je n’y ai pas pensé ?* Elle regarda Poker d’un air de reproche, comme si c’était sa faute, ce qu’il perçut parfaitement, puisqu’il miaula et se dirigea vers la porte.

Loulou et Calypso descendirent dans les escaliers en suivant le chat.

Leurs pas résonnaient sur les marches de pierre, comme si elles avançaient dans une église. Calypso frissonnait. Une odeur de produits d’encaustique les accueillit.

Calypso guida Loulou vers les magazines de courses automobiles. Poker les avait déjà devancées.

– Décidément, ton chat comprend tout ce que tu dis, s'exclama Loulou. Comment pouvait-il savoir qu'on voulait consulter ces vieilles revues ?

– Tu serais étonnée, répondit Calypso.

Loulou s'assit exactement là où Poker et Calypso avaient trouvé Arthur, cette nuit-là et feuilleta les publications, avec intérêt. Poker s'allongea sur le guéridon bancal et il entreprit une toilette poussée.

Loulou montra un article à Calypso. Il parlait de la première victoire de Boris, cité comme un coureur automobile connu pour ses performances spectaculaires. Calypso se rappela alors de sa conversation avec l'assureur. Il avait affirmé que les coureurs détestaient Boris. Elle se demanda si Arthur avait un lien avec les courses automobiles.

– Arthur traînait souvent autour des écuries de courses ? demanda-t-elle à Loulou.

Loulou réfléchit un instant avant de répondre :

– C'était une période où Arthur ne voyait pas trop Boris. Les courses automobiles n'ont jamais été son truc.

Calypso hocha la tête, pensive. Soudain, elle eut une illumination. L'assureur. Il avait été là depuis le début, finalement. À fouiner, à parler, à se mêler. Et si elle l'interrogeait avec une autre idée en tête ? Elle réfléchit encore. Non. Elle en avait assez d'interroger sagement des témoins qui, pour la plupart, avaient quelque chose à cacher, ou pire des suspects, qui n'allaient sûrement pas lui dire tout de go : « Bravo, vous avez trouvé ! C'est moi l'assassin ! Ça se voit que vous avez été Zézé Pinta ! »

Si c'était l'assureur qui avait zigouillé Pierson, puis Boris, il fallait employer d'autres méthodes. Elle avait hâte, à présent, que Loulou s'en aille afin de cogiter tranquillement sur cette hypothèse. Elle se demanda même si une petite visite chez l'assureur, mais pas forcément en sa présence, ne s'avérerait pas nécessaire.

Le chat la fixa soudain avec une étincelle d'intérêt dans les yeux, les moustaches frémissantes.

- Poker, qu'est-ce que tu en penses ? lui dit-elle en souriant malicieusement.
 - Tu demandes l'avis de ton chat ? se moqua Loulou.
- Poker la regarda avec dédain et se remit à lécher sa patte, d'un air détaché.

CHAPITRE 50 - Focus sur l'assureur

Une fois Loulou partie dans la cohue carnavalesque, Poker se posta devant la porte, pour empêcher Calypso de sortir. Elle le regarda pensivement.

– Tu es comme moi, hein ? Tu te demandes à quel point l'assureur pourrait être mêlé au crime ? Tu sens bien qu'il cache quelque chose. Il faudrait le faire parler davantage.

Poker sauta sur les meubles, fit des allées et venues entre la porte et le comptoir, tenta d'attraper les mollets de Calypso.

– Oui, tu as raison. C'est sûrement lui le coupable, dit-elle. Dans les épisodes de *Zézé Pinta*, le meurtrier était souvent celui à qui personne n'avait pensé. Exactement comme maintenant. Pourquoi tu me barres la route ?

– Miaou.

– D'accord. On va chez lui pour lui poser quelques questions. Attends, je consulte l'annuaire pour voir où il habite.

Poker sauta sur une étagère et fit tomber, puis rouler jusqu'aux pieds de Calypso, comme s'il jouait, le chapeau orange de Zézé Pinta. Calypso le posa sur sa tête et se remit du rouge à lèvres, tandis que Poker grattait comme un fou la petite porte latérale permettant d'accéder à la ruelle, sans ouvrir le rideau de la boutique.

– Quelle impatience ! s’écria Calypso en le suivant dans la rue, tout en continuant à pianoter sur l’annuaire en ligne de son téléphone portable.

La foule était dense et les gens électrisés étaient vêtus de costumes bariolés jusqu’à la nausée. Les enfants, barbouillés de restes de glace fondue, hurlaient de surexcitation et de fatigue.

Mais Poker courait devant elle en zigzaguant entre les jambes des passants et elle fut obligée d’accélérer le pas pour le serrer de près. Il s’arrêta brusquement devant une porte et elle faillit le percuter. Elle examina les noms sur les sonnettes.

Bingo !

– T’es le meilleur, Poker.

Elle appuya sur le nom « Patrick Martin », mais personne ne répondit. Le chat gratta à la porte de bois, se frotta au panneau, en vain. Normal. L’assureur était sûrement quelque part dans la foule, à profiter du carnaval.

Calypso fit quelques pas jusqu’au coin de la ruelle et s’appuya à un lampadaire en admirant l’échappée qui lui faisait entrevoir la mer tout au fond de la traverse. En réalité, elle ne voyait rien. Elle était perdue dans ses pensées. Sa vision intérieure la ramenait dans la cave, devant le cadavre de Dirk Pierson baignant dans une flaque d’eau. Elle se pencha pour caresser la tête de Poker qui s’écarta brutalement.

– Mais si c’est Patrick Martin l’assassin, il s’y est pris comment ?

Poker se frotta contre elle, tout en évitant ses caresses, ce qui représentait un tour de force.

– Je sais, dit-elle tout à coup dans un chuchotement, l’assureur était mêlé à la combine de Pierson pour faire payer Boris et il l’a éliminé, car le brocanteur ne voulait pas lui donner sa part. Comme dans ma série, quand l’assureur trafique une assurance prise par son complice, pour toucher de l’argent en faisant passer un meurtre pour un accident.

Elle s’arrêta soudain, se rendant compte que cet épisode n’avait aucun rapport avec son enquête, excepté le métier d’assureur du témoin.

– Oui, tu as raison, c’est une théorie folle.

Elle secoua la tête. Mais pour Poker, elle était sur la bonne voie. Il voulait juste la pousser un peu plus loin, au niveau suivant. Il miaula doucement. Calypso sourit et le caressa de nouveau, ce qui lui valut une légère morsure.

– Désolée, mon ami, je divague, murmura-t-elle. Il faut que je trouve une manière de faire parler ce type. Si je l’invitais à dîner pour l’abreuver de whisky, ça le rendrait peut-être plus bavard ? Ou alors, je pourrais prétendre être une journaliste et l’interroger sur les assurances automobiles, sous prétexte d’un article sur les courses et les accidents ?

Poker, énervé, miaula de nouveau. Il trouvait qu’elle réfléchissait trop lentement. C’est bien dommage que les bipèdes ne comprennent jamais rien.

– Ça n’a aucun sens ! s’écria Calypso.

Poker était bien de ce point de vue. Il fallait rester focus sur l’assureur. Des faits, des faits, des faits. Et des preuves. Il fallait donc fouiller l’appartement de l’assureur. Voilà.

Les touristes qui se promenaient dans la rue en admirant la vue et en se goinfrant de friandises regardaient avec méfiance cette drôle de femme avec son chapeau orange qui marmonnait, même si la vue du chat à ses côtés les faisait sourire.

– Et si Boris avait deviné que c’était l’assureur le meurtrier de Dirk ? Mais quel est le point commun entre ces trois hommes ?

Poker était plutôt contrarié de la façon dont elle interprétait les signes qu’il mettait sur son chemin. Mais il reconnaissait qu’elle faisait des efforts.

Alors qu’elle se dirigeait vers la brocante, Poker miaula féroce et la précéda dans une autre direction. Elle le suivit machinalement. *Enfin, elle se réveille !* pensa-t-il. Il la conduisit jusqu’à une cour intérieure dont il franchit le petit portail aisément.

En observant les lieux, elle s’aperçut qu’il s’agissait de l’arrière de la maison de Patrick Martin. Elle tourna la poignée du portillon qui s’ouvrit, puis, regardant

à droite et à gauche, elle se faufila dans la petite cour. Les gens étaient tellement focalisés sur les festivités que personne ne faisait attention à elle.

– Heureusement que j’ai mis mon chapeau ! dit-elle.

Elle courut derrière Poker, déjà arrivé devant la façade du bâtiment. Il sauta avec agilité sur un balcon qui se situait au niveau d’un premier étage. Par chance, la fenêtre était ouverte. Elle regarda de nouveau rapidement autour d’elle et, en s’accrochant au fer forgé, elle tenta de se hisser sur le balcon, comme Poker, l’agilité en moins. Impossible, c’était trop haut. Elle chercha des yeux un moyen d’atteindre son but et son regard se posa sur une poubelle entreposée dans un coin.

Elle la fit rouler sous le balcon et entreprit de monter dessus. Elle mit ses mains sur le couvercle, sauta d’un coup et se retrouva allongée sur le ventre, pieds et mains ballants. Elle fit quelques battements pitoyables afin de se redresser. Depuis le balcon, Poker l’observait avec consternation. *Je suis vraiment pas aidé*, pensait-il.

Finalement, elle parvint à se mettre sur le côté, puis, après avoir mis son corps en boule, se redressa dans la position du chat, à quatre pattes. La poubelle fit un léger mouvement de bascule, mais elle parvint à la stabiliser. *J’y suis presque*, se dit-elle, *c’est pas le moment de faire un roulé-boulé*.

En se mettant debout, elle sentit ses pieds s’enfoncer dans le plastique épais. Elle eut juste le temps d’attraper la balustrade et d’y poser sa jambe droite, tandis que la gauche était toujours sur le conteneur qui roula d’un coup contre le mur, lui faisant faire le grand écart. *J’ai peut-être plus la silhouette de ma jeunesse, mais j’ai gardé la souplesse de mes années de danse*, se dit-elle avec fierté, une fois sur le balcon. Enfin presque. Poker l’accueillit avec un grand « miaouw » et lui montra le chemin.

Ils entrèrent dans un salon où régnait un silence de plomb. Une odeur de tabac froid empestait, malgré la fenêtre ouverte. Le parquet, ancien et lustré, brillait d’une lumière douce contrastant avec le marron du canapé en cuir, façon Chesterfield, et la bibliothèque en bois sombre, chargée de livres reliés. Les murs

étaient recouverts d'un papier capitonné donnant à la pièce l'ambiance d'un club anglais. Les yeux de Calypso se posèrent sur un petit bar, à côté de la cheminée, où étaient rangées des bouteilles de whisky entamées et des verres, alignés sur une étagère.

Elle suivit Poker qui se dirigeait vers un couloir, mais à chacun de ses pas, un bruit de talon retentissait. Elle pesta contre son idée, saugrenue, d'avoir mis des escarpins aujourd'hui. Elle les enleva et les tint d'une main, s'efforçant de ne pas faire de bruit, mais ses pas sur le parquet provoquaient à présent un grincement sourd. Poker se retourna vers elle en lui lançant un regard de reproche. Puis il se mit à gratter contre une porte. Elle l'ouvrit doucement.

La pièce était plongée dans le noir. Les volets étaient fermés, sans doute pour conserver la fraîcheur. Elle distingua une forme et eut un mouvement de recul. Mais en regardant plus attentivement, elle réalisa qu'il s'agissait d'un édredon épais roulé sur le lit. Après s'être assurée qu'il n'y avait personne, elle alluma la lumière. C'était la chambre de Patrick Martin meublée d'un lit capitonné, d'une commode anglaise et d'une penderie avec des persiennes.

Poker sauta sur le lit et se roula sur la couverture molletonnée.

– C'est pas le moment, lui dit Calypso.

Elle posa ses chaussures devant la penderie et ouvrit les tiroirs de la commode, mais il n'y avait que des chemises repassées et du linge de maison. Dans la penderie, des costumes gris foncé étaient alignés au-dessus d'une rangée de chaussures noires. Elle referma la porte du meuble et s'engouffra dans le couloir.

– Poker ! On s'en va. Ya rien à voir ici.

Comme le chat ne bougeait pas, elle retourna dans la chambre.

– Tu fais quoi ?

Poker sauta au-dessus de la penderie. Des cartons étaient disposés les uns à côté des autres, avec la mention « archives ».

– T'es un as, Poker !

Le chat lui répondit par un miaulement sonore.

Calypso poussa la chaise et, une fois dessus, attrapa les cartons. Mais ils étaient vides. Vexé, Poker miaula et sortit de la chambre.

– Ça va, tu peux pas gagner à tous les coups.

Pourquoi Patrick Martin avait-il une série de cartons vides avec l'inscription « archives » ? Vraiment étrange.

Elle retourna dans le salon et contourna le bar. Elle remarqua une série de bouteilles de whisky, avec des cuvées exclusives, soigneusement rangées à côté d'un joli service à verres. Elle en souleva une et s'étonna de la trouver vide. Elle remarqua alors que toutes les autres l'étaient aussi.

Dans un coin, une certification, délivrée par l'Académie du whisky d'Édimbourg et validant l'art de tester le whisky était encadrée à côté d'une photo représentant Patrick Martin entouré d'une dizaine de personnes, dans un lieu ressemblant à un club masculin : fauteuils confortables, moquette épaisse et murs recouverts de papier peint foncé. Sur le cliché, elle reconnut instantanément Pierson, Boris et Willy.

Bon, une photo, pas mal, mais encore ? Avec ces boîtes d'archives vides, l'expédition était un échec total. Il lui fallait plus. Le temps passait, augmentant le risque que l'assureur rentre chez lui. Elle ne savait plus à quel moment précis elle était arrivée, mais son horloge interne lui disait que ça faisait déjà trop longtemps.

Elle vit soudain un ordinateur posé sur une petite table dans un coin du salon. Si les archives papier n'étaient plus à leur place, c'était sûrement parce qu'il les avait numérisées.

– T'as perdu trop de temps, lui dit la voix de Zézé Pinta. Tu reviendras. Sors de là, tout de suite.

– C'est trop bête de partir maintenant, lui répondit-elle.

Avec un sentiment de danger imminent, elle se pencha sur la table, ouvrit le capot du portable. L'écran était éteint. Elle pianota, mais seul un fond d'écran représentant des tonneaux de whisky apparut. Elle tenta un mot de passe

comprenant le mot whisky, tout en se doutant bien que ce ne serait pas aussi simple. Et elle ne connaissait rien de l'homme. Elle ne pouvait essayer ni sa date de naissance, ni le prénom de ses enfants ni...

Soudain, le bruit de la porte d'entrée la fit sursauter.

– Et voilà ! dit Zézé. T'as tout gagné !

Poker se faufila dans la chambre. Elle le suivit en trombe et se jeta sous le lit, comme lui. Mais l'espace était bien trop étroit et elle se sentait comme une baleine échouée au bord de l'eau, alors que le chat était parfaitement dissimulé. Quelle conne ! Il a fallu que je persiste, que je traîne. Me voilà prise au piège comme Diane Keaton dans *Meurtre mystérieux à Manhattan*.

Des bruits de clés jetés sur un meuble retentirent et des pas se rapprochèrent de la chambre. En essayant de faire le moins de bruit possible, elle se dirigea vers la penderie sur la pointe des pieds, l'ouvrit et se cala au fond, sous une rangée de costumes. Elle prit une profonde inspiration, essayant de se calmer pendant que le bruit se rapprochait.

Un homme entra dans la chambre. Il ouvrit une porte dont le grincement lui donna des frissons et elle entendit de l'eau couler, puis un raclement de gorge. Il se trouvait dans la salle de bains. Avec un peu de chance, il allait prendre une douche et elle aurait le temps de s'échapper. Mais le bruit de l'eau s'arrêta. Elle se redressa discrètement pour observer à travers les persiennes. Poker était toujours bien caché.

Patrick Martin sortit de la salle de bains, attrapa son portable et composa un numéro.

– C'est moi. Tu as fait ce que je t'avais dit ? Tu as pu t'en débarrasser ? Très bien.

Il raccrocha et se dirigea vers la penderie. Soudain, il stoppa net. Son regard se fixa sur un point précis au sol. C'était sa paire d'escarpins qu'elle avait négligemment posée par terre en entrant dans la chambre. Elle eut des palpitations et se mit à respirer bruyamment.

Patrick Martin les attrapa et les observa avant d'appeler :

– Virginie ? C'est toi ?

Il sortit de la chambre, toujours les chaussures à la main, en criant de plus belle :

– Virginie ! Qu'est-ce que tu fous là ?

C'était le moment ou jamais. Calypso en profita pour sortir de la penderie, tout en murmurant à Poker :

– Viens, on file !

Elle glissa sa tête hors de la chambre et vit que le champ était libre dans le corridor.

– Vite, chuchota Zézé dans sa tête.

Elle traversa le couloir, tandis que Patrick Martin se dirigeait vers le balcon. *C'est ça, vas-y*, pensa-t-elle. *Sors sur ton balcon*. Elle attendit quelques secondes, puis courut en direction de la porte d'entrée. Sans se retourner, elle dévala les escaliers, la peur lui faisant oublier qu'elle était pieds nus.

Une voix cria derrière elle :

– Virginie, reviens !

Affolée, elle entendit les pas de l'assureur descendre précipitamment derrière elle. Heureusement, elle avait de l'avance. Elle courut sans se retourner, son chapeau orange sur la tête, imaginant Patrick Martin la poursuivre, armé d'une bouteille de whisky et prêt à la lui fracasser sur la tête.

Elle bouscula un groupe de touristes asiatiques, fraîchement débarqués d'un bus et qui observaient les festivités avec un air de ravissement gourmand. Ils s'arrêtèrent brusquement devant les cartes postales d'une boutique de souvenirs.

– Désolée, s'exclama-t-elle, en haletant.

Elle s'immobilisa, bloquée par un point de côté. Elle aperçut l'assureur qui courait dans sa direction et se faufila au milieu du groupe de croisiéristes. Elle entendit les pas qui se rapprochaient. Alors qu'elle s'était agenouillée au milieu du groupe, faisant semblant de relacer ses chaussures inexistantes, les touristes la

regardaient en lui posant des questions en chinois. Puis l'un d'entre eux lui demanda :

– *Husband? Angry?*

– *Yes! Can you help me?*

– *Of course!*¹⁵

Le groupe de touristes se rapprocha afin de la dissimuler totalement et de former comme un bouclier autour d'elle. Quand enfin, le bruit des pas de Patrick Martin s'éloigna, elle se releva et remercia chaleureusement les touristes.

– *Thank you so much!*

Haletante, elle se dirigea vers la brocante en se faufilant entre les badauds costumés, soulagée d'avoir pu échapper à l'empoignade de l'assureur. Mais aussi navrée d'avoir sacrifié sa paire d'escarpins préférée. Elle découvrit que Poker l'attendait devant la porte. *Pas trop tôt*, se dit-il. *On a eu chaud, hein, ma vieille ?*

Une fois chez elle, Calypso appela Tante Peggy, mais son téléphone était éteint. Elle se souvint que sa tante avait prévu de passer la journée avec Willy, à San Remo, pour échapper à la foule du carnaval. Elle devait absolument interroger le chapelier sur ses liens avec Patrick Martin. Et comprendre pourquoi l'assureur avait enlevé ses archives de ses cartons et de quoi il voulait se débarrasser.

CHAPITRE 51 - Au casino

15 « – Mari ? En colère ?

– Oui ! Vous pouvez m'aider ?

– Bien sûr ! »

Quand enfin, Tante Peggy rentra, elle était accompagnée par son vieil ami. Calypso lui sauta littéralement dessus ce qui le fit reculer d'un pas.

– *For God's sake*, Calypso ! s'exclama-t-il, décontenancé.

– Quand as-tu connu Patrick Martin ?

– Patrick ? L'assureur ? Je ne sais plus, pourquoi ?

– Je dois savoir et vite.

Willy se demanda un instant si la nièce un peu spéciale de sa chère amie Peggy n'était pas tombée sur la tête.

– Une éternité. Il aime le whisky et jouer au casino, ça crée des liens.

– Il connaissait bien Dirk Pierson ?

– Évidemment ! Lui aussi buvait du whisky et jouait au casino.

– Exactement. Et Boris aussi ?

– Pourquoi toutes ces questions ?

– Je pense que Patrick Martin connaît la raison pour laquelle Pierson faisait chanter Boris. Et je me demandais si tu ne pouvais pas essayer d'en savoir plus. De deux choses l'une. Ou c'est lui l'assassin, ou il est en danger.

– Rien de plus simple. Patrick n'a jamais tenu l'alcool. Un ou deux verres dans le nez et c'est parti pour le grand déballage.

– On pourrait peut-être l'inviter et tu m'aiderais à le faire parler ?

– Ce serait bizarre. Le mieux, c'est de le cueillir dans son élément naturel, le casino. Il y est tous les soirs.

Dans la soirée, Calypso ouvrit son armoire de style vénitien peinte à la main et en sortit une robe rouge fourreau. C'était un de ses anciens costumes. Elle avait dû prendre au moins trois tailles depuis, mais heureusement le tissu était extensible. Tante Peggy lui prêta un joli châle en soie assorti. Elle recouvrit les traces arc-en-ciel de son hématome d'un fond de teint de scène hyper couvrant.

– Je suis prête ! s'exclama-t-elle.

Quand elle aperçut sa tante, Calypso fut prise d'un fou rire. Elle portait une perruque noire, une robe japonaise et des lunettes dorées.

– Pourquoi ne pas faire lever cette histoire d'interdiction de casino ? Quoi qu'il arrive, tu trouveras toujours un moyen pour y aller.

– C'est impossible. Le règlement ne le permet pas. Je dois attendre la fin des six mois.

– C'est malin, dit Calypso.

– Mais je ne dépense plus d'argent, tu sais, répondit-elle avec une voix de petite fille faussement innocente. C'est juste l'ambiance. J'adore. Et sous la fausse identité de Lina, c'est si excitant !

Elles entrèrent dans la Rolls de Willy qui les attendait au bout de la rue, sur la petite place de la mairie.

Au casino, Patrick Martin était assis devant la table de black jack, un verre à la main, avec une assurance tranquille. Il était vêtu d'un costume gris et d'une chemise blanche. Calypso frissonna en se revoyant dans sa penderie.

En apercevant Willy, Patrick Martin sourit et lui proposa à boire.

– Champagne ! commanda Tante Peggy au serveur qui lui apporta sa bouteille de champagne rosé préféré. Elle fit servir tous ses invités, ainsi que Patrick Martin. Dès le troisième verre, celui-ci se mit à osciller sur lui-même et à parler d'une voix légèrement empâtée.

– Tu as des places pour le Grand Prix, cette année ? interrogea Willy.

– Bien sûr, comme chaque année, je suis invité. Tu sais que j'assurais une écurie non ?

– Je pensais que tu avais arrêté d'assurer les coureurs automobiles, car c'était trop risqué.

– Pas du tout, voyons, j'ai continué jusqu'à ma retraite.

En observant sa coupe vide, Peggy fit un signe au serveur pour qu'il la lui remplisse.

– Mes plus beaux souvenirs, c'est la F1. Ah, quel sport !

– Il y a beaucoup de corruption, je crois ? demanda Calypso.

– Oh, comme partout, ni plus ni moins.

Patrick Martin attrapa sa coupe et la vida d'un trait. Il pencha la tête vers la droite et se redressa, sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front.

– Il fait chaud ou c'est moi ?

– Un petit verre ? proposa encore Tante Peggy.

Mais Calypso fit discrètement « non » de la tête. Elle sentait qu'il était assez ivre pour se confier.

– C'est vrai que j'en ai vu de belles. Maintenant, c'est différent, on ne peut plus rien faire. À l'époque, je ne dis pas...

– On pouvait faire quoi ? demanda Calypso.

– Oh, on était moins regardant. On pouvait s'arranger, quoi.

Tante Peggy, Willy et Calypso échangèrent un coup d'œil rapide, puis Calypso fit mine de ne rien comprendre :

– S'arranger comment ?

– Eh bien, c'était plus facile, on discutait entre nous et tout s'arrangeait.

– Même avec Boris ? tenta Calypso.

– Surtout avec Boris !

– Ah bon ?

– À l'époque, il y a eu des rumeurs.

– Je savais pas, j'étais au Brésil. C'était pour des trucs graves ?

Patrick Martin parlait doucement et articulait avec difficultés.

– Comme quoi, s'il gagnait ses courses, c'était pas le hasard.

– Je ne suis pas sûre de comprendre.

– Quand on a de l'argent, on peut tout, si vous voyez ce que je veux dire.

– Pas trop.

– Ben, donner de l'argent à son concurrent, pour qu'il aille moins vite sur le circuit.

– Et il a vraiment fait ça ?

– Je sais pas, c'étaient des rumeurs, rien que des rumeurs. Pour l'accident, c'est différent.

– Quel accident ?

– C'est bien la peine de me débarrasser de toutes les bouteilles chez moi si je suis incapable de dire non à du champagne ! marmonna Patrick Martin.

– C'est-à-dire ?

– J'essaie d'arrêter l'alcool. Et voilà le résultat !

Patrick Martin observa son verre vide et le souleva en le montrant au serveur. Il se tut un instant, absorbé dans ses pensées. Une fois son verre rempli à nouveau, il le vida et observa la table de jeu fixement.

– Patrick ? interrogea Willy. Tout va bien ?

– De quel accident parlez-vous ? redemanda Calypso.

Soudain, il se leva, énervé.

– Je vous dis que c'était des rumeurs ! J'en sais rien, moi.

Aussitôt, il se rassit, retrouvant son calme.

– Pauvre Boris ! Heureusement que c'est Arthur qui a fait le coup. Je me suis demandé un moment, si c'était pas Dirk... mais comme il est mort avant... On en est sûr, hein ? Il n'est pas mort après Boris ?

– Mais pourquoi Dirk aurait-il tué Boris ?

Patrick Martin parut soudain gêné.

– Avec Dirk, on allait souvent aux dégustations de whisky ensemble et...

– Et ?

– Il était malin, très malin. Il voulait toujours savoir des choses sur tout le monde.

– Sur qui, par exemple ?

Patrick Martin continuait à parler sans écouter les questions. Comme si quelqu'un l'avait branché sur un bouton « monologue ».

– Il m'a demandé des trucs sur Boris, mais j'ai rien dit, je jure. J'ai juste dû faire allusion à l'accident. C'est tout. Un soir, Boris est venu me voir. Il voulait

me casser la figure, à cause de ce que j'avais soi-disant révélé à Dirk. Apparemment, l'autre le faisait chanter avec cette histoire. Qu'est-ce que je pouvais en savoir, moi ?

– Ben, justement. S'il l'avait fait chanter, pourquoi aller tuer la poule aux œufs d'or ? C'est pas logique ce que vous dites.

– Oubliez ça... puisque c'est pas possible.

Patrick Martin se leva et alla s'affaler dans un fauteuil.

– On n'en tirera rien de plus, ce soir, dit Willy.

– De quel accident veut-il parler ? interrogea Calypso.

– Oh ma chérie, là tu m'en demandes trop, répondit Tante Peggy. Quand le champagne est trop bon, mes neurones sont à l'arrêt !

– *Maldição* ! [Malédiction] On l'a fait trop boire.

– Et si tu allais voir Jean Bernardi afin de savoir si la conclusion concernant la date de la mort de Dirk est bien sûre à 100 % ?

– Passer du temps dans un congélateur peut modifier l'estimation de la date de la mort, certifia Willy.

– Depuis quand tu es devenu médecin, toi ? Et d'ailleurs, est-on vraiment sûr que le mort a passé du temps dans le congélateur ? demanda Tante Peggy en titubant.

Ils rentrèrent se coucher encore plus confus qu'en début de soirée. Poker accueillit Calypso en miaulant férocement. Elle remplit son assiette en continuant à réfléchir. Elle devait tirer au clair cette histoire d'accident.

Avant de se coucher, elle appela Marion afin de lui demander de rechercher des informations dans les archives numérisées de l'assurance, aux dates où Boris était encore coureur automobile.

– Tu veux que je cherche quoi au juste ?

– Les accidents des coureurs automobiles concurrents de Boris. Et regarde du côté des assurances souscrites par Boris ou par son écurie.

– Je m'en occupe.

En se couchant, Calypso trouva un message de sa fille : « Mamounette chérie, comment vas-tu ? On se court après, hein ? Sacré décalage horaire ! Tu as déjà pris une décision pour septembre ? Tu rentres au Brésil ou pas ? Au travail, tout va bien. Papa est toujours le même vieux grincheux, mais sa nouvelle femme est vraiment gentille. Je m'entends bien avec elle. Oh ouais... Je voulais te dire que j'ai rencontré un gars vraiment sympa, au travail. C'est un assistant-producteur sur la série. J'ai rendez-vous avec lui ce week-end. La prochaine fois, je te dirai comment ça s'est passé. *Amo você ! Beijo-te.* [Je t'aime. Je t'embrasse] *Ciao !* »

Ce message eut le don de déprimer Calypso. Plus personne n'en avait plus rien à faire d'elle, là-bas. Il fallait vraiment qu'elle s'ancre quelque part. Elle sentait soudain le poids de la différence entre la fiction (*Zézé Pinta*) et la réalité (Calypso Finn).

Tout était si simple dans la série. Et là, là... tout s'embrouillait. Un suspect en remplaçait un autre, mais sans que le précédent ne soit vraiment écarté. Son esprit se dispersait. Rien n'était clair, définitif, flagrant. Les preuves fuyaient, les indices étaient polymorphes, les sensations fugitives et le danger partout.

Cette histoire de meurtre commençait à déteindre sur son humeur. Il était temps de la résoudre afin qu'elle puisse se consacrer à sa propre vie et prendre les bonnes décisions.

Le lendemain matin au réveil, ses idées étaient plus claires. Elle fut prise d'une furieuse envie de vérifier quelque chose dans les magazines de courses automobiles, avant même d'avoir avalé son chocolat mixé de café. Cet accident. C'était dans la revue. Elle se précipita à la cave, Poker sur ses talons.

Elle ramassa toutes les anciennes revues automobiles qu'elle put trouver et remonta dans la brocante pour les poser dans le coin salon. Elle les feuilleta fébrilement et finit par tomber sur ce qu'elle cherchait. Un article qui parlait de cette fameuse victoire qui avait vu Boris au sommet de sa gloire.

« Le nouveau champion de F1 est, cette année encore, Boris Lambert. La course n'aura pas été une partie facile avec la météo qui s'en est mêlée. Pluie battante,

orage et éclairs. Sans compter l'accident tragique qui a éliminé son principal concurrent. »

Frustrée, elle parcourut d'autres pages, scruta les lignes de l'article au ralenti, tourna la revue dans tous les sens, en vain. Le nom du concurrent n'apparaissait nulle part.

Calypso remonta lentement les escaliers. En préparant son chocolat au café, elle remarqua que même Poker avait moins d'entrain. Il s'était couché au-dessus d'un bahut provençal Louis-Philippe, le museau entre ses pattes avant.

Et si finalement Patrick Martin avait mis le doigt sur quelque chose avec cette histoire de *timing* des morts ? D'ailleurs, Tante Peggy aussi l'avait suggéré.

Et si Pierson n'était pas mort avant Boris ? Si Boris l'avait séquestré et que l'assassin de Boris ait ensuite tué Pierson ?

Non, ça partait dans tous les sens.

Et pourquoi avait-elle vu Pierson par terre dans l'atelier ? On en revenait toujours à la même question : comment ces deux cadavres avaient-ils été intervertis ?

CHAPITRE 52 - Une question urgente

Calypso arriva au cabinet médical de Jean avec une certaine hâte. Elle n'avait pas de rendez-vous, mais son impatience la poussa à venir tout de même. Dès qu'elle entra, elle demanda à la secrétaire de prévenir le médecin qu'elle souhaitait le voir rapidement. Celle-ci, une jeune fille maquillée avec un rouge carmin impeccable sur les lèvres, des faux cils et une couche de trois centimètres de fond de teint, prit un air pincé et toisa Calypso.

– Vous n’avez pas de rendez-vous ?

– C’est vrai. Je ne suis même pas malade. Mais je suis une amie de Jean et je dois m’entretenir avec lui d’une question urgente. Dites-lui juste que Calypso Finn voudrait le voir en privé quelques minutes.

La secrétaire leva les yeux au plafond et saisit le téléphone qui se trouvait devant elle. Elle relaya mot pour mot le message de Calypso et raccrocha, vexée, comme s’il s’agissait d’une affaire personnelle.

– Il vous reçoit tout de suite après son patient actuel.

Au bout de quelques minutes, Jean arriva enfin. Le médecin la fit entrer dans son cabinet, avec empressement.

– Assieds-toi, je t’en prie. Je suis ravi de ta visite.

– Je suis désolée de te déranger, Jean, mais j’ai une question assez urgente à te poser, commença-t-elle.

– Je t’écoute.

– J’aide un peu Vadim, pour son enquête sur ces morts du Rocher.

– Oui, je sais. Enfin, je veux dire, qui ne le sait pas au village ?

Elle rougit sous le sarcasme. C’était une façon de lui envoyer qu’elle n’était pas franchement discrète.

– C’est fou, cette histoire, ajouta-t-il. Il ne se passe jamais rien, ici, et tout d’un coup, boum ! Deux macchabées coup sur coup.

– C’est vrai.

– Tu voulais savoir quoi ?

– La date de la mort de Dirk, peut-on en être sûr ?

Jean prit un air songeur avant de répondre :

– Écoute, ça dépend de plusieurs facteurs, notamment de la température du congélateur et de la façon dont la personne a été placée à l’intérieur. Mais en principe, si la température était constamment inférieure à zéro, cela pourrait avoir ralenti le processus de décomposition, ce qui rend difficile une estimation précise de la date de la mort.

Il lui fit un clin d'œil qu'elle ne sut comment interpréter. Comme s'il avait enfoncé des portes ouvertes, avec son laïus. Comme s'il ne prenait pas du tout sa question au sérieux. Soudain, il se pencha vers elle et dit sur le ton de la plaisanterie :

– Ça te dirait un dîner romantique avec moi ?

Elle comprit qu'il masquait, sous un ton de badinage, une vraie demande. Il craignait un refus. C'était sûrement un grand timide. Étonnée de l'invitation soudaine de Jean, à dîner, Calypso, un peu troublée, essaya de rester concentrée sur l'affaire qui l'avait amenée. Elle regarda autour d'elle, pour gagner du temps avant de répondre.

Dès le premier soir, elle avait été assez sensible au charme de Jean, mais elle se demandait si elle était prête à se lancer dans une nouvelle histoire, si tôt après son divorce. C'est ce que Loulou l'incitait à faire. Mais les soirées en tête à tête avec Poker étaient ce qui lui convenait le mieux en ce moment.

Elle se demanda ce que lui conseillerait Tante Peggy. Elle entendit un écho de sa voix dans sa tête. « Ne te fais donc pas tout un cinéma, ma Caly. Ce n'est qu'une invitation à dîner. » Elle sourit, observant les diplômes accrochés aux murs et les étagères remplies de livres médicaux, cherchant à reprendre le fil de la conversation.

– Donc, ce que tu es en train de me dire, c'est que ni toi ni le médecin qui a pratiqué l'autopsie ne pouvez être sûrs de la date de mort, dans le cas de Dirk ? demanda-t-elle en le fixant droit dans les yeux.

Jean recula dans son fauteuil pour montrer qu'il avait bien compris qu'elle prendrait son temps pour répondre à son invitation, mais qu'il était patient. Et que cette question était vraiment vide de sens. Il croisa les bras sur son bureau et pencha la tête sur le côté en réfléchissant. Cette attitude lui donnait un air plus jeune, vaguement attendrissant.

– Ce n’est jamais facile de déterminer une date exacte de mort. Surtout dans un cas comme celui-ci. Mais, avec les informations que j’ai recueillies et en discutant avec le légiste qui s’est occupé de Dirk, j’ai pu faire une estimation approximative.

– Et le fait que le corps ait été jeté à la mer, cela ne fausse pas l’estimation ? demanda Calypso.

Jean sourit.

– Ça peut compliquer les choses, c’est sûr. Je délivre régulièrement des certificats de décès. Ce sont toujours des cas de morts naturelles. Du coup, tu vas me dire, comment puis-je être assez confiant pour suggérer la date du décès dans un cas aussi complexe ?

– Exactement.

– Je le suis, c’est tout.

– Et pour Boris, tu étais sûr de l’heure de la mort, aussi ? Ça a été corroboré par l’autopsie ?

– À une demi-heure près, oui. Pauvre Boris.

– C’est vrai, c’était ton ami.

Une ombre passa dans son regard qu’elle eut du mal à interpréter.

– On se connaissait depuis si longtemps.

– Est-ce que ça pourrait être possible que Pierson soit mort après Boris ?

– Je viens de te le dire.

Elle sentit la nuance d’impatience dans sa voix.

– Nos estimations sont faillibles, mais tout de même. Il y a des limites au risque d’erreur d’un médecin légiste. Je ne parle pas de moi, mais de celui qui a pratiqué l’autopsie.

Calypso acquiesça, cherchant un moyen de différer sa réponse quant à l’invitation à dîner, car elle voulait consulter ses amies avant. Soudain, quelque chose attira son regard. Sur une étagère en vitre, juste derrière le bureau de Jean, des photos de voitures de course F1 étaient accrochées.

– Tu es passionné de F1 ? demanda-t-elle, étonnée.

Il rit en montrant d'un geste ample sa déco.

– Ça se voit, non ?

Elle remarqua alors un casque de F1 vintage et s'approcha pour l'examiner de plus près.

– C'est le casque d'un de tes coureurs préférés ? demanda-t-elle à Jean en désignant le casque.

– Oh, ça ? C'est le mien, répondit-il en souriant. J'ai fait de la F1 plus jeune, mais j'ai arrêté après un accident.

Calypso se figea en entendant cela.

– Je ne savais pas que tu étais un ancien coureur, comme Boris, dit-elle, essayant de garder son calme.

– Oui, c'est à ce moment-là qu'on est devenus amis. Mais j'ai vite bifurqué sur mes études de médecine. Il m'en reste tout de même une certaine nostalgie.

Calypso était submergée par des pensées tourbillonnantes. C'était lui, l'accident ? Et s'il avait été provoqué ? Et si Pierson l'avait su ? Et si sa mort était liée à cette information ?

– Tu connaissais bien les deux morts, finalement ?

– Oui, comme tout le monde sur le Rocher. Mais Boris, un peu plus.

– Pierson, tu le voyais parfois au casino ?

Elle songeait au club des amateurs de whisky, mais n'osait pas aborder cette question.

Il mit sa tête dans ses mains, puis sourit en disant avec une expression de fausse honte :

– Mea culpa. Oui, c'est vrai. Je vais pas mal au casino. Mais à ma décharge, je n'ai ni femme ni enfants.

Elle nota dans un coin de sa tête qu'il fallait absolument qu'elle sache pourquoi, justement, il n'était pas marié... Était-il homo, comme Boris ? Avait-il vécu une peine d'amour qui l'avait détourné du mariage ? Ou simplement était-il un célibataire endurci ? Ce qui aurait expliqué son côté charmeur.

– Je suis sûre que tu as beaucoup de souvenirs passionnants de ta vie de coureur, dit-elle en cherchant à retrouver le cours de la discussion.

Il rit.

– Tu veux dire que les souvenirs d’un médecin sont plus ennuyeux ? Tu as raison et... oui, j’en ai des tonnes. Si ça t’intéresse, on pourrait en parler. Tu crois que j’ai oublié que tu ne m’as pas répondu ? Je connais un excellent restaurant italien, à Cap Roc.

Ça serait un excellent moyen de le cuisiner un peu, se dit-elle, et de tout savoir sur cet accident, l’implication de Boris et pourquoi pas, celle de Pierson ?

Elle se leva.

– Je t’appelle pour confirmer.

Calypso sortit et une fois seulement dans la rue, elle fut prise de frissons.

CHAPITRE 53 - L’alibi du médecin

Asoyan débarqua en trombe au commissariat et ouvrit brutalement la porte du bureau de Vadim qui était au téléphone avec un juge d’instruction. Elle piétina exagérément pour manifester son impatience et dès qu’il eut raccroché, elle lança un magazine sur le bureau. Le commandant sursauta.

Il leva les yeux vers elle, l’air désabusé.

– Vous ne regardez pas ce que je vous ai apporté ?

Vadim soupira et attrapa le magazine.

– Vous avez trouvé ça où ?

– À la brocante. J’y suis passée pour fouiner un peu. Je voulais parler avec Calypso Finn et je n’ai trouvé que sa tante. Elle voulait à tout prix m’offrir une coupe de champagne, j’ai refusé, chef. Vous me connaissez, jamais en service.

Vadim eût comme un doute, mais ne releva pas.

– Et après ?

– Je me suis quand même assise dans leur espèce de petit salon, vous savez, là où vous avez commencé vos interrogatoires, parce qu’elle a insisté pour me faire un thé. Un thé, bon, là, d’accord, j’ai accepté.

Vadim pianota sur ses dossiers.

– Vous allez pas me croire, mais c’est le chat.

– Quoi le chat ?

– Il a sauté sur la table, il a commencé à griffer des papiers qui traînaient et en jouant, il a fait basculer cette revue sur mes genoux, j’en ai même renversé mon thé, ça a éclaboussé le magazine. Regardez.

Elle lui mit un article sous le nez, présentant une tache encore humide. Vadim se fit la réflexion que ça ressemblait plus à une tache de vin rouge qu’à une tache de thé, mais il attendit la suite.

– Expliquez-moi, je n’ai pas le temps de jouer aux devinettes.

Asoyan jubilait.

– Le concurrent de Boris, celui qui a eu un accident. Vous savez qui c’est ?

– Non, mais vous allez me le dire, répondit Vadim en regardant Asoyan, puis en levant les yeux au ciel.

Elle trépignait d’impatience et débordait d’un enthousiasme mal contrôlé.

– Jean Bernardi ! Le toubib !

Il feuilleta fébrilement les articles qui parlaient de l’accident. Nulle part n’apparaissait le nom du médecin.

– Comment vous le savez ?

Patricia aurait voulu faire durer un peu les révélations, mais elle était si excitée qu’elle ne put se retenir et dévoila tout d’un coup :

– C’est la vieille. Enfin Peggy Lorenzi. Quand j’ai lu ce que le chat m’avait signalé, l’article sur l’accident, j’ai tenté le tout pour le tout et j’ai demandé à Mme Lorenzi si elle savait qui avait été le concurrent évincé, à cause de l’accident, et elle m’a dit sur un ton anodin qu’il s’agissait de Jean Bernardi.

Vadim se mit à se gratter la joue, en réfléchissant à toute berzingue. Le toubib, comme elle disait. Il ne lui avait jamais demandé où il était la nuit du meurtre de Boris. Enfin, avant d’être appelé par Hugo Pujol. Il avait cru comprendre qu’il était de garde à l’hôpital. Mais s’il s’avérait qu’ils avaient été concurrents de F1, c’était un nouvel élément à prendre en compte. Il devenait urgent de connaître exactement son emploi du temps, cette nuit-là.

– C’était pour ça que Dirk Pierson faisait chanter Boris. Pour cette histoire d’accident.

Là, elle allait un peu vite en conclusion.

– Mais pourquoi Boris en aurait été responsable ? Ça faisait partie des risques de ce sport. Vous pensez qu’il aurait pu provoquer directement un accident sur les pistes ? Il se serait mis en danger lui aussi.

– Oui, c’est ça ! s’exclama Asoyan. Si Bernardi a appris que Boris avait eu une responsabilité dans l’accident, il aurait pu décider de tuer Boris.

– Si longtemps après ? remarqua Vadim, dubitatif.

– La vengeance est un plat qui se mange froid, répondit Asoyan.

– À moins qu’il ait eu une information récemment prouvant l’implication de Boris dans l’accident ? réfléchit à voix haute Vadim. Jusque-là, il ne l’avait peut-être jamais soupçonné ?

– Ça se tient, chef ! dit Asoyan, de plus en plus excitée. Ah oui, et j’ai autre chose aussi...

– Comme ?

– L’équipe qui était sur le coup de Pierson. De ses appels téléphoniques. Ils ont trouvé.

– Trouvé quoi ?

Asoyan ménageait ses effets, ce qui exaspérait Vadim.

– Quand il a bipé en dernier. Quand et où ?

– Et ?

– Une décharge sauvage. Près de la frontière. Ils y sont allés et ils ont trouvé une valise... avec toutes les affaires de Pierson. Brosse à dents, etc., mais surtout ses papiers. Passeport, carte de sécu, permis de conduire. Tout. Mais il y a mieux.

Vadim soupira.

– Le téléphone de Lambert. Il a aussi bipé le 1^{er} juin, à proximité de cette décharge. Pas vraiment l'endroit où se promener.

– Pas mal. Vous en avez d'autres comme ça ?

C'était une question purement rhétorique, une façon d'exprimer son estime pour le bon boulot effectué. Mais quand Asoyan était lâchée, rien ne l'arrêtait.

– Oui, justement, chef. J'en ai une et belle.

– Quoi encore ?

– Jean Bernardi, c'était le premier amoureux de Colette Lambert.

– Vous êtes sûre ? Comment l'avez-vous appris ?

– Vous m'aviez dit de laisser traîner les oreilles dans mon club de boules. Je fais ce que vous me dites, moi.

– Bien, poursuivez...

– Quand ils étaient coureurs automobiles tous les deux. Boris et lui, je veux dire, pas...

– J'avais compris, et ?

– Il lui a piqué, chef. Boris Lambert a piqué la fiancée de Jean Bernardi.

– D'accord, ironisa sobrement Vadim. Imaginons ce scénario. Il trafique sa bagnole. L'autre perd la course et manque même de crever. Il passe des mois à l'hôpital. Quand il en ressort, il n'a plus d'avenir dans la F1. Et sa fiancée convole avec celui qui a gagné la course. De quoi devenir fou.

– Exact, chef. Mais c'était un type sympa. Il a fait des études de médecine et il est devenu un de leurs meilleurs amis, si on écarte Arthur Picco, bien sûr.

– Bon, on s’emballe pas. Je vais vérifier son alibi.

Il secoua la tête et saisit son téléphone.

Pour Calypso, perdue dans ses pensées devant sa machine à écrire, tout était enfin résolu. Elle était persuadée que Jean était l’assassin.

Elle n’avait jamais cherché à vérifier son alibi et elle était sûre que même Vadim n’avait pas pensé à le faire. Qui demande ce genre de choses à un médecin légiste, alors que c’est lui qui est amené à examiner les corps ? Mais elle devait en avoir le cœur net. Elle téléphona à Marion :

– Il me semble que tu avais dit, une fois, que tu avais une ancienne petite amie infirmière à l’hôpital ?

– Ancienne petite amie, c’est vite dit. Je suis sortie avec elle quelques jours. Tu veux savoir quoi ?

– Comment se déroulent les gardes pour un médecin ? La nuit du meurtre de Boris, Jean Bernardi a dit qu’il était à l’hôpital. Mais quand on a une garde, est-on obligé de rester sur place ? Est-ce qu’on peut s’écarter un moment ? Quels sont les horaires réels des gardes, enfin tu vois. Ce genre de choses.

– Ça va, j’ai compris. Je l’appelle et ensuite je passe te voir chez toi. Si j’arrive à obtenir des infos.

– Je serai pas chez moi, ce soir. Je suis invitée à dîner. Appelle-moi, plutôt.

Elle avait pris son air le plus midinette pour ne pas inquiéter Marion qui venait sûrement de comprendre qu’elle avait des soupçons sur Jean. Si elle lui disait maintenant qu’elle dînait avec lui, Marion risquait de s’inquiéter. Mais cette dernière insista :

– C’est génial. Tu reprends du poil de la bête, toi ? C’est super. Tu dînes où ?

– Au Cap Roc.

– Wouahhh ! C’est super chic. Y rigole pas, le *gonze*. On peut savoir qui c’est ? demanda-t-elle en prenant une voix enjôleuse.

Elle insista tant et si bien que Calypso finit par avouer qu’il s’agissait de Jean.

- J’ai toujours eu un faible pour lui. Je le trouve vraiment bien.
- Si tu le dis, ponctua Marion sans relever qu’en même temps Calypso effectuait une recherche sur ce type si bien, soi-disant.

Après avoir raccroché, Calypso fit quelques essais d’enregistrement sur son téléphone. La fonction marchait parfaitement. Elle se demanda ce qui pourrait lui arriver comme tuile.

– La batterie, lui souffla la voix de Zézé Pinta. S’agirait pas de te retrouver à plat.

Elle chargea donc son téléphone à fond.

Il fallait qu’elle arrive à le faire parler en douceur, sans qu’il se doute de ce qu’elle avait derrière la tête. Ses questions devaient paraître innocentes. Elle ferait l’idiote, voilà. Ça marchait bien avec les hommes, en général. Enfin, certains hommes.

Quand elle aurait réussi à lui faire déballer que Boris avait volontairement ruiné sa carrière et était devenu champion à sa place, et en trichant, elle aurait le mobile. Il ne resterait plus à Vadim qu’à le cueillir, lui démolir son alibi et à le faire cracher le morceau, en garde à vue.

CHAPITRE 54 - Un fringant scooter

Au moment de sortir, Calypso constata que Poker ne restait pas en place. Il la suivait partout, l’empêchait de se diriger vers la porte, se glissait entre ses jambes. Jamais elle ne l’avait vu dans cet état.

Juste avant qu’elle franchisse le seuil, il alla grimper en haut d’un meuble à gauche de l’entrée, hérissa le poil et cracha dans sa direction.

– Mais qu'est-ce qu'il te prend ? demanda-t-elle. Ne t'inquiète pas, je vais revenir pour te remplir ta gamelle.

Jean Bernardi passa prendre Calypso sur un fringant scooter italien bleu turquoise. Même son casque était dernier cri. Il lui tendit le sien, avec un sourire charmeur. Elle était ravie de faire un tour sur cet engin digne d'un film des années cinquante. Elle s'imagina dans la peau d'Audrey Hepburn derrière Gregory Peck à Rome, puis songea qu'elle devait poser sur son brushing tout frais ce casque qui allait lui raplatir les cheveux. Grrr. Et puis, elle ne devait pas oublier que sa mission n'était pas de faire une balade en Vespa, mais confondre un assassin. Même si son cœur de midinette lui donnait encore envie de croire en son innocence.

Ils se garèrent sur un petit parking de terre battue surplombant une crique et empruntèrent un chemin aux marches inégales. En réalisant soudain que le restaurant était en bord de mer, elle se figea. Elle n'avait pas prêté attention à ce détail, quand elle avait accepté son invitation. Sa nervosité augmenta à mesure qu'elle descendait en direction du Cap Roc, au côté de Jean qui parlait du temps qui s'annonçait orageux.

– J'espère qu'il ne pleuvra pas. La terrasse est protégée, mais c'est moins agréable.

En répondant des banalités, elle se demandait si Jean allait se méfier ou s'il allait être facilement manipulable. Avait-il proposé ce dîner, car il en pinçait pour elle ou était-ce pour savoir si elle le soupçonnait ? Elle avait hâte de mettre son plan en action.

Soudain, au milieu des petits escaliers en pente, elle crut avoir une hallucination. Arlette se trouvait en face d'eux, remontant le chemin avec des sacs plastiques au bout des bras.

– Arlette ? Mais qu'est-ce que vous faites là ?

– Je suis venue nourrir les chats du Cap. Y en a pas mal, par ici. Dans ce petit bois sauvage, là, entre la voie ferrée et la plage. C’est pas entretenu et ils en profitent. Je viens de finir, je rentre chez moi. Et toi ?

Calypso rougit bêtement. Arlette regarda Jean, puis elle, puis Jean et leur fit un clin d’œil un peu lourd.

– Pigé, dit-elle. Bonne soirée, les tourtereaux.

Elle les croisa et ils continuèrent leur descente. Calypso se taisait, mais Jean crut bon de préciser :

– C’est pas la serveuse du Piccolo ? Celle que Boris a fait licencier ?

– Oui c’est elle, bougonna Calypso. Tante Peggy l’a embauchée. Elle vit plus ou moins avec nous maintenant.

– Ah ? répondit-il laconiquement, sans que Calypso parvienne à deviner ce qu’il voulait dire par là.

Dès qu’ils s’assirent, Calypso profita que Jean était plongé dans la lecture de la carte, pour appuyer discrètement sur le bouton « micro » et poser son téléphone à droite de ses couverts, en le recouvrant de sa ravissante petite bourse perlée.

Le restaurant était magnifique, avec une terrasse « pieds dans l’eau » et une petite jetée à l’ancienne qui rejoignait les rochers, un peu plus loin. Jean avait réservé une table en bordure et les vagues venaient clapoter à leurs pieds, ce qui mit Calypso encore plus mal à l’aise.

Ses anciennes inquiétudes revenaient au galop. Elle n’aimait pas se trouver au bord de la mer, surtout quand l’eau était profonde, à quelques mètres seulement.

Elle se focalisa sur le décor proche, essayant de ne pas regarder l’eau qui l’attirait comme un aimant ni de prêter attention au bruit des vagues.

Les bougies sur la table créaient une atmosphère romantique et chaleureuse. Jean était détendu et charmant, badinant avec un humour plutôt fin. *Si j’étais naïve, je pourrais penser qu’il est amoureux de moi*, se dit-elle.

Jean avait commandé une bouteille de Sancerre avec les spaghettis *vongole*¹⁶.

– Tu n’es pas allergique au gluten ? lui demanda-t-il d’un œil langoureux comme s’il lui suggérait une grivoiserie. Ça te dirait quelques huîtres, en entrée ?

Elle ne supportait pas d’entendre quelqu’un avaler des huîtres, alors elle lui répondit qu’elle était plutôt crevettes.

– On partage les tempuras de crevettes sauce wasabi, si tu veux. Alors comme ça, tu as été actrice ?

– J’étais même une sorte de vedette, au Brésil. Mais pourquoi au passé ? Bon d’accord, j’ai dit que c’était fini pour moi, que je tournais la page. D’ailleurs, j’écris un roman.

Pourquoi est-ce que je parle autant ? se demanda-t-elle. *Il va sentir que je suis nerveuse.* C’était comme un flot continu qui ne pouvait se tarir.

– Si on me propose un rôle demain, je repartirai sûrement illico... ou pas ? J’imagine que j’aurais du mal à résister aux sirènes des projecteurs. Quand on est actrice, c’est pour toujours.

Il éclata de rire.

– Je vois que tu n’es pas du genre indécise, ironisa-t-il.

Elle rit aussi de bon cœur.

– Les antiquités, ça doit t’ennuyer alors ?

– Pas du tout ! J’adore. J’ai baigné dedans dès l’adolescence quand j’aidais Tante Peggy et en plus j’ai plein d’idées. Je vais organiser des ventes aux enchères de vêtements de luxe d’occasion.

– Bonne idée ! Il y a la clientèle ici, c’est sûr.

– Et toi ? La course automobile ? C’est bien plus glamour que les *telenovelas* brésiliennes.

Calypso sourit, sachant qu’elle avait choisi le bon motif pour l’amener à parler. Elle était fière de son changement de sujet. Elle appuya :

¹⁶ Les *spaghetti alle vongole* sont une recette de cuisine traditionnelle des cuisines napolitaine et italienne, à base de spaghettis, de palourdes et de persillade

– Je suis sûre que ça a dû être une expérience incroyable. Et tu as dû en tomber plus d’une, dit-elle en riant d’un air complice.

Il s’assombrit.

– Ce n’était pas mon style. J’ai un cœur tendre et il était pris. Il n’y avait qu’une seule femme pour moi, en ce temps-là.

– Ah bon ? demanda-t-elle.

Il y avait peut-être une piste de ce côté-là. Il fallait qu’il en dise plus.

– C’était quelqu’un du Rocher ?

Mais il ne répondit pas et salua l’arrivée des crevettes par une exclamation joyeuse.

– Je sens qu’on va se régaler.

Il en profita pour remplir à nouveau son verre et fit un geste discret au serveur pour renouveler la bouteille de Sancerre. Calypso se rendit compte qu’elle en était déjà à son troisième verre alors qu’ils n’avaient même pas entamé leur entrée. C’était sûrement pour cette raison qu’elle était si volubile. *Il essaye de me souler ou quoi ?* Ce qui la rassura fut de constater qu’il buvait autant qu’elle.

– Pilote de course ? Fantastique ! insista-t-elle en lui coulant un regard par en dessous, qui se voulait chargé de sous-entendus sensuels.

Il prit un air modeste.

– C’est un milieu plein de paillettes. J’aimais bien. Remarque, j’étais jeune, c’est normal.

– Je suis sûr que tu as vu beaucoup de choses insolites au cours de ta carrière.

– Carrière trop courte pour ça, désolé. Mais oui, c’était une époque différente pour moi, répondit Jean en souriant et en lui resservant un verre. J’ai adoré chaque minute que j’ai passé sur le circuit.

– Ça a dû te manquer quand tu as tout arrêté.

– C’est la vie. Les choses ont mal tourné pour moi.

Calypso sentit que c’était le moment de lancer sa bombe.

– Je me demande si Boris avait quelque chose à voir avec ton accident, dit-elle doucement. Je veux dire, il a toujours été un sacré compétiteur qui n’aimait pas perdre. Y a qu’à voir comment il se conduisait en affaires. Tu crois qu’il aurait pu avoir une responsabilité ?

Tout en parlant avec désinvolture, elle croquait dans les crevettes et évitait son regard pour ne pas trahir sa fébrilité.

Jean éclata d’un rire décontracté.

– C’était quoi ton ancien rôle, déjà ? Détective ? lui demanda-t-il en se moquant d’elle.

– Détective Zézé Pinta, répondit-elle fièrement.

– La réalité est plus banale que la fiction. Si j’ai eu mon accident, c’est que j’ai commis une erreur de pilotage.

Décidément, il garde son sang-froid. Je fais peut-être complètement fausse route ? se dit-elle.

Jean avait entamé une approche avec Calypso, de façon machinale. Il avait l’habitude de baratiner toute femme qui passait à sa portée pour combler ses soirées solitaires. Jamais il n’avait pu se faire à la perte de la femme qu’il aimait. Autant les courses automobiles ne lui avaient pas vraiment manqué, autant devoir abandonner les rêves qu’il avait caressés, jeune homme, d’épouser Colette, d’avoir des enfants et une maison à la campagne avec des chiens, avait représenté une blessure constante. Ça ne l’avait pas empêché de rester ami avec Boris. Ça avait même été un bon moyen de continuer à la voir.

Et puis il s’en voulait un peu d’être quelqu’un de si jaloux. Après tout, il avait essayé et il avait perdu. Il ne pouvait s’en prendre qu’à lui-même.

Mais quand Boris lui avait dit... Quand il avait su... Ce fameux soir où tout avait basculé... Il avait pensé... et s’il avait été champion, est-ce qu’elle ne l’aurait pas choisi, lui ?

Jean resta silencieux pendant un moment, réfléchissant à ce qu’elle venait de dire. Une soudaine bourrasque éteignit les bougies et les serveurs s’agitèrent afin

de les remplacer par des loupottes en plastique qui imitaient des chandelles. Calypso se risqua à regarder vers la mer. Un grain se préparait, de toute évidence.

– J’adore ce début d’agitation avant la tempête, la mer qui change de couleur. Il y a un magnifique point de vue là-bas, sur les rochers. On y va ?

Calypso frissonna.

– Je préfère pas. J’ai une phobie de la mer et là, avec les vagues...

– On sera loin des vagues, ne t’inquiète pas. Et si je te faisais une séance d’hypnose ? Ça marche très bien, avec les phobies.

Jean lui tendit la main et elle hésita. Calypso observa le point de vue qui était à quelques mètres, avec cette jetée et ces rochers, non loin du restaurant. Elle pourrait toujours appeler au secours s’il tentait quelque chose.

Après avoir pris son téléphone en espérant que la fonction d’enregistrement n’ait pas été interrompue par cette manipulation, elle attrapa la main qui la guidait fermement vers les marches qui serpentaient au milieu des rochers. Ils progressèrent avec précaution sur le chemin escarpé, tandis qu’un souffle chaud leur fouettait le visage.

– J’ai éradiqué une terrible phobie des chiens chez une dame qui avait été mordue dans sa jeunesse. Depuis, elle en a adopté deux. Et j’ai guéri un agoraphobe qui ne sortait plus de chez lui, dit-il sur un ton enjoué.

– Tu as une formation pour ça, aussi ? Je croyais que ta spécialité était la médecine légale ?

– J’ai aussi fait de l’hypnose. Tu te lances ? Tu prends le risque de changer et de guérir ?

– Pourquoi pas ?

– On peut commencer maintenant.

Calypso se résigna à accepter pour ne pas le contrarier. Elle n’avait qu’un seul but, le mettre en confiance et faire en sorte qu’il se trahisse.

CHAPITRE 55 - Hypnose

Ils atteignirent la plate-forme rocheuse et Calypso sentit son anxiété augmenter en contemplant la mer déchaînée. C'est à ce moment-là que Jean se tourna vers elle, en lui parlant d'une voix douce qu'elle perçut malgré le bruit des vagues.

– Imagine que tu es sur une plage de sable fin, le soleil réchauffe ta peau, la mer tout près, mais calme, comme un lac.

Elle entendait les vagues se fracasser contre les rochers avec brutalité et avait du mal à se concentrer. Il jouait à quoi, là ? Il pensait vraiment qu'elle allait croire en ses talents de pseudo psy ? Elle se sentait de plus en plus mal à l'aise, mais elle devait faire semblant. Elle avait un seul objectif en tête : le mettre dans les meilleures dispositions et recueillir ses aveux par surprise.

– Respire calmement, tu es sur la plage, tu as dix ans et tu construis un château de sable. Tout est serein. Rien ne peut t'arriver.

Peu à peu, un sentiment de plénitude l'envahit. Elle se sentit plus calme, bercée par la voix douce de Jean.

– Tu n'as pas peur, tes parents sont là pour te rassurer. Ils t'entourent de leur amour, tu n'es pas seule.

Elle ouvrit les yeux. Des larmes coulaient sur ses joues. Jean s'approcha d'elle et les essuya d'un geste délicat. Elle frissonna. Il avait l'air si tendre. Et si elle s'était trompée ?

– Comment te sens-tu ? lui demanda-t-il.

– Bien, merci.

Troublée, elle eut du mal à reprendre le fil de ses pensées. Elle se dit soudain qu'elle était ridicule de vouloir lui faire avouer. Elle n'était qu'une détective de fiction. Dans la réalité, c'était à la police de faire ce boulot.

Jean lui proposa de vérifier si sa séance avait été utile, en se rapprochant de la mer.

– On guérit les phobies en affrontant ses peurs. On peut aller un peu plus bas si tu le veux, bien sûr.

Elle hésita quelques instants. Certaines marches grossièrement taillées dans la roche étaient légèrement mouillées. Sa peur semblait comme anesthésiée. Ils descendirent le long du chemin étroit et sinueux serpentant des rochers de plus en plus glissants à mesure qu'ils se rapprochaient de la mer.

Le bruit des vagues était assourdissant et des embruns leur chatouillaient le visage. Loin de l'effrayer, la beauté des flots agités l'envoûtait et la poussait à descendre plus bas, attirée inexorablement. Jusqu'à ce qu'elle perde l'équilibre sur une flaque et manque de tomber.

Elle se retint de justesse, mais son téléphone se fracassa contre le sol. Prise de panique, elle le récupéra. La vitre était brisée, mais il semblait fonctionner encore.

Il fallait qu'elle le provoque davantage, qu'elle le pousse dans ses derniers retranchements.

– L'accident, c'est Boris qui l'a provoqué. Je le sais.

Le regard de Jean changea soudainement. Son visage s'était figé et il lui dit d'une voix glaciale :

– Tu sais quoi exactement ?

– Tout. Boris a provoqué ton accident pour t'évincer. Tu t'es vengé en le tuant.

Jean eut un rictus inquiétant :

– Il faut vraiment que tu mettes ton nez partout ? lui demanda-t-il sans attendre de réponse.

Il se tourna vers la mer pour la contempler, avant de poursuivre :

– Lors du dîner d'anniversaire de Colette, je suis sorti parler à Boris pour le calmer et lui demander d'être plus gentil avec sa femme. Il m'a répondu que j'aurais mieux fait de la garder, ce boulet.

– Comment ça, la garder ?

– Tu n’étais pas au courant ? On a eu une brève liaison.

Son visage se contracta de colère.

– Non, pas une liaison, rectifia-t-il. C’était ma fiancée. Ma fiancée ! Elle m’a quitté pour Boris. Colette est la seule femme que j’ai aimée.

– Toi et Colette ? Elle ne m’a jamais rien dit.

– Faut croire que je n’ai pas compté pour elle.

Jean se tourna brusquement vers elle, les yeux pleins de fureur :

– Boris m’a insulté ce soir-là, en me traitant de toutou. Qu’il ne comprenait pas pourquoi je le suivais partout alors qu’il m’avait pris la femme que j’aimais et ma carrière. L’humiliation qu’il venait de vivre au restaurant le rendait hargneux. Il n’avait pas l’habitude que Colette se rebelle. C’est là qu’il m’a confessé avoir trafiqué ma voiture, avant la course. Le salaud !

– Mais pourquoi l’avoir tué ? Je comprends ta colère, mais toutes ces années après...

– C’était un accident. Je ne voulais pas le tuer.

Calypso eut un doute sur cet aspect des choses, mais elle se tut.

– J’avais décidé de le suivre pour découvrir des sales trucs sur lui et lui faire peur, c’est tout. Je savais qu’il traînait des casseroles. J’avais envie de le détruire, de faire tomber sa belle image parfaite de notable qui était si importante pour lui.

Calypso eut une mine dubitative, ce qui exaspéra Jean. Il la saisit par les poignets et la plaqua contre lui.

– Tu veux tout savoir ? Tu vas être satisfaite.

C’est mauvais pour moi, se dit Calypso. S’il me dit tout, c’est qu’il pense m’éliminer d’une façon ou d’une autre. En même temps, c’est super si mon enregistreur fonctionne. Elle sentait son haleine avinée dans son cou tandis qu’il continuait de parler :

– Le lendemain soir, j’ai attendu qu’il sorte de l’agence immobilière et je l’ai suivi à vélo. Il s’est garé devant la porte arrière de l’atelier de la brocante. Je me suis dit qu’il devait avoir rendez-vous avec Arthur. Il est entré par le garage et

s'est dirigé vers l'atelier. Je me suis glissé derrière lui. Arthur n'était pas là, il était donc venu chercher autre chose.

Calypso tentait de se dégager, mais plus elle s'agitait, plus il resserrait son emprise.

– J'ai attendu longtemps, mais je ne me suis pas trop enfoncé dans les profondeurs de la cave. J'avais peur d'être bloqué ou repéré. Il y a eu un drôle de bruit. Comme un déplacement de meuble. Et un cri étouffé, des bruissements, des pas précipités. Je ne voyais rien de ce côté-là, mais j'ai compris plus tard que c'était toi qui venais de voir le corps de Dirk. Ensuite, un grand silence a suivi.

Il semblait soudain abattu, comme si en parlant il revivait les émotions qui l'avaient submergé ce soir-là. Même en essayant obstinément, Calypso ne parvenait pas à se dégager.

– Au bout d'un moment qui m'a semblé une éternité, je m'apprêtais à repartir, mais j'ai entendu Boris pester contre quelque chose que je pensais être un tapis enroulé. Je me suis approché sans qu'il me voie. Je me suis d'abord demandé ce qui était enroulé dans le tapis, car la forme était bizarre. Puis, j'ai aperçu deux pieds qui dépassaient. Mon sang s'est figé. Je savais bien que Boris était un enfoiré, mais un criminel ? Soudain, ma filature a pris une autre tournure. Tout devenait plus dangereux et plus excitant en même temps. Je pourrais peut-être vraiment le faire tomber ?

Calypso sentit son corps trembler contre elle. Il se colla à son dos, lui tordant le bras vers l'arrière et se mit à rire nerveusement.

– Je n'en croyais pas mes yeux. Il a déposé le cadavre dans le coffre de sa Ferrari, puis il a conduit jusqu'à l'extrémité du jardin exotique, sur la plate-forme avec la statue du marin protecteur du Rocher. J'ai réussi à prendre des photos avec mon téléphone. Pas très bonnes, mais on y voyait la Ferrari de Boris et un paquet roulé dans un tapis. J'ai aussi pu photographier le moment où il l'a jeté dans l'eau du haut du Rocher. Le salaud !

Jean s'arrêta un instant avant de déclarer sur un ton désabusé :

– Un vrai... beau... salaud.

Il observa de nouveau la mer, avant de reprendre :

– Je tenais un bon moyen de me venger. Alors, quand il est retourné à l'atelier pour remettre le tapis en place près du congélateur, je me suis découvert. Il a sursauté en me voyant. Il a tout de suite remarqué que je portais des gants, que j'avais enfilés à tout hasard. Un réflexe professionnel, sans doute. Et là, ses yeux sont devenus comme fous. Je lui ai dit que j'avais tout vu et que j'allais prévenir la police. Il est devenu hagard. Il m'a rétorqué que cette ordure de Dirk le faisait chanter et que le supprimer avait été, pour lui, la seule solution pour que sa vie ne soit pas ruinée. Que ce rapace en voulait toujours plus. Je lui ai demandé pourquoi il le faisait chanter et il m'a expliqué qu'il était homosexuel. Je lui ai répondu que je ne comprenais pas où était le problème. Et il s'est mis à m'insulter de plus belle.

– Mais pourquoi ? demanda Calypso d'une voix étouffée.

– Parce que je ne pouvais pas imaginer comment il avait dû se planquer toute sa vie. Et maintenant, avec ses responsabilités paroissiales, si ça venait à se savoir, c'était la fin de sa vie sociale. Et lui, quand il m'a éliminé avec cet accident provoqué, il ne s'est pas demandé si ce serait la fin de ma vie sociale, à moi aussi ? Et pourquoi avoir épousé Colette, alors qu'il était homo ? Il savait bien qu'il la rendrait malheureuse.

Il eut comme un hoquet.

– Il m'a menacé en me disant que si je racontais tout à la police, il me tuerait. C'est à ce moment-là qu'il s'est jeté sur moi pour m'étrangler.

– Il fallait te sauver, courir, je ne sais pas, moi.

– C'est facile à dire. Il avait une force de taureau, je n'arrivais pas à me dégager. Et c'est là qu'il a dit...

Sa voix se brisa.

– Quoi ? Il a dit quoi ?

– Il a dit que des deux, c'était pas Colette qui avait été la plus malheureuse. Que je savais pas à quoi j'avais échappé. Que la vie avec elle, c'était l'enfer parce

qu'elle lui faisait horreur. Qu'elle le dégoûtait à vouloir toujours se coller à lui, le posséder, en faire sa chose. Alors j'ai saisi un objet. C'était une statuette qui traînait, en forme de chien. Je lui ai donné un grand coup sur le crâne. Puis je me suis enfui.

– Mais pourquoi ne pas avoir prévenu la police ? C'était de la légitime défense !

– Tu vis dans quel monde, toi ? Je tue un type au milieu de la nuit dans une bagarre, un type que je suis depuis vingt-quatre heures, un type qui était un concurrent dans ma jeunesse et qui a épousé la femme que j'aimais et tu crois qu'on m'aurait cru ?

Il avait raison, puisque Calypso elle-même ne le croyait pas. Pour elle, ce n'était pas un accident. Jean avait profité de l'occasion pour assouvir son désir manifeste de vengeance.

– Je ne voulais pas tout perdre. J'avais déjà assez perdu. Et tout a marché comme sur des roulettes. Surtout que c'est moi qui ai été appelé sur les lieux.

Cette fois, il eut un grand rire franc.

– Tu te rends compte ? Le crime parfait. Jusqu'à ce que tu viennes fourrer ton nez partout... personne ne me soupçonnait. Tu as tout gâché.

Elle recula d'un pas, l'entraînant avec elle.

– Fais attention Calypso, les marches sont glissantes et la mer est dangereuse, dit-il comme s'il voulait l'hypnotiser de nouveau.

Soudain, une vague plus forte que les autres s'abattit sur eux, projetant Calypso contre les rochers. Il relâcha son étreinte. Elle se retint de tomber dans la mer *in extremis*, mais elle sentit une main l'agripper de nouveau dangereusement et la tirer vers le bas. Il était en train d'essayer de la faire basculer dans la mer.

Une autre vague s'abattit sur eux, les submergeant sous l'eau tumultueuse. Elle en eut le souffle coupé et quand elle put enfin reprendre de l'air, sa respiration était si saccadée qu'elle paniqua.

Tout revenait comme auparavant. Elle savait que si elle tombait à l'eau, elle se noierait. Elle cria, mais les bruits de l'orage couvraient sa voix. Elle voyait comme

dans un rêve les fêtards dîner tranquillement, abrités de la pluie. Les notes d'une musique jazzy lui parvenaient, déformés par la distance. En état de choc, elle tentait désespérément de se cramponner aux rochers tandis que Jean la poussait vers l'eau. Elle ferma les yeux, sentit une brume envahir son esprit. Elle chancela. *Non, c'est trop con. Je ne vais pas mourir bêtement comme ça*, se dit-elle. *Et si mon téléphone tombe avec moi, ça va effacer tout l'enregistrement.* Mais elle se sentait glisser inéluctablement vers la mer démontée.

Au moment où elle allait basculer, elle vit soudain une ombre bondissante se jeter sur Jean et lui donner un grand coup de rame sur la tête.

Elle observa la chute de Jean à ses pieds et leva les yeux sur la furie qui l'avait assommé.

– Arlette ?

– Je l'ai jamais senti celui-là, dit l'activiste avec provocation, un pied victorieux sur le corps inerte du médecin.

Calypso se releva encore tremblante.

– Mais comment avez-vous su ?

– C'est Peggy qui m'a envoyée, après avoir reçu un coup de fil de Marion. Elle voulait que je vous espionne pendant votre rendez-vous galant et que je vienne au rapport. Elle a bien fait ! Y a jamais eu de chats, dans ce coin.

Elle regarda Jean qui était en train de bouger tout en se touchant la tête. Arlette redressa la rame dans sa direction :

– Je lui en donne un deuxième ?

– Ce ne sera pas nécessaire, répondit la voix grave d'un homme qui descendait le sentier, suivi par une dizaine d'autres policiers.

C'était Vadim qui avait pisté Bernardi suite aux découvertes d'Asoyan.

– Embarquez-le, ordonna-t-il à ses équipes.

Puis s'adressant à Calypso :

– Vous attendiez quoi pour me prévenir ? Vous vous rendez-compte, il aurait pu vous tuer ?

– Oh ça va, hein ! Vous n’allez pas l’engueuler, maintenant ! Vous voyez bien qu’elle est en état de choc. Réchauffez-là, elle tremble, ordonna Arlette.

Vadim enleva alors son blouson et le déposa sur les épaules de Calypso tout en se gardant bien de la serrer dans ses bras.

CHAPITRE 56 – Des aveux enregistrés ?

Calypso passa la journée suivante au lit, dorlotée par Tante Peggy, à se remémorer chaque détail de la nuit précédente. Elle se sentait encore secouée par les événements. Elle avait failli y perdre la vie, mais elle avait réussi à enregistrer les aveux de l’assassin sur son téléphone. Poker ronronnait à ses pieds. Il lui manifestait sa tendresse, même si elle n’avait toujours pas droit de le câliner sans se prendre un petit coup de patte.

Soudain, elle entendit un bruit de voix familières dans la brocante. Arthur était venu ouvrir la boutique, comme si de rien n’était. Elle sourit de fierté à l’idée que c’était grâce à elle qu’il avait été lavé de tout soupçon.

Mais en ce moment même, il parlait à Vadim. Elle était sûre d’avoir reconnu sa voix. Quand elle entendit des pas dans l’escalier, elle se releva un peu sur ses oreillers, tapota ses cheveux et se plaqua un sourire sur les lèvres. Tante Peggy apparut à la porte de sa chambre :

– Regarde qui vient te voir, Caly, ma chérie.

– Bonjour Calypso, comment vas-tu ? dit Vadim en se tenant gauchement au pied de son lit.

Quand est-ce qu’on est passés au tutoiement ? se demanda Calypso, ravie.

Tante Peggy approcha de lui un fauteuil art déco au tissu défraîchi.

– Asseyez-vous, commandant. Vous voulez une coupe de champagne ?

Devant son refus, elle s'éclipsa.

– Bon, je vous laisse. Vous avez sûrement des choses à vous dire.

Le sous-entendu de cette phrase glaça Vadim qui toussota.

– Je me remets doucement, dit Calypso en le regardant s'asseoir. Faut croire que ça m'a fait un choc, parce que je me sens assez fatiguée.

Elle verdit en voyant que Poker grimpait sur les genoux du commandant, plus embarrassé que ravi par cette invasion. *Il continue à me narguer, ce chat !* se dit-elle. Mais elle le fixa et forma le dessein de l'avoir à l'usure.

Le commandant lui raconta ce qu'il s'était passé après son intervention. Comment ils avaient embarqué Jean qui avait tout avoué, maudissant Calypso de s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas.

– Et son alibi ? Je croyais qu'il était de garde à l'hôpital ?

– Il avait branché un traceur sur le téléphone de Boris. Et il recevait une notification à chacun de ses déplacements. Il l'a suivi à distance jusqu'à l'atelier de la brocante, ne signalant pas à ses collègues qu'il quittait l'hôpital. Facile pour lui, car il connaît les emplacements des caméras. Et si quelqu'un avait remarqué son absence, il aurait pu dire qu'il s'était reposé dans une chambre.

– Super, dit-elle. Mais de toute façon, on avait ses aveux que j'avais enregistrés, non ?

– Malheureusement, ça n'a pas marché. On a bien retrouvé l'appareil, mais tout était inaudible. Le téléphone a trop morflé pendant votre... euh... bagarre ? Quand je pense que...

Il serra les mâchoires de colère.

– Oh, ça va, vous ! Si je n'avais pas pris cette initiative, on en serait toujours au même point. C'est qu'il était coriace, alors, avant de le faire craquer !

Vadim se radoucit.

– Je reconnais, répondit-il en lui adressant un sourire forcé. C'est grâce à toi qu'on a pu le mettre derrière les barreaux.

Calypso se sentit un peu mieux. Elle avait aidé à résoudre l'affaire, même si elle aurait aimé que les aveux enregistrés soient utilisables. On ne pouvait pas tout avoir.

Poker, sur les genoux du commandant, se lécha la patte avant de la passer derrière les oreilles, semblant tout à fait indifférent à la conversation.

– Il va continuer à pleuvoir, dit Calypso en l'observant.

– Pourquoi tu dis ça ?

– C'est Poker, regarde. Il se lave derrière les oreilles.

C'est pas vrai, elle croit à ces âneries, s'amusa Poker en continuant de plus belle.

– Je dois y aller, dit Vadim en se levant à regret. Je voulais juste te remercier pour ton aide précieuse.

Ces derniers mots avaient dû lui écorcher la bouche.

– Et moi alors ? On me remercie pas ? s'insurgea une voix derrière la porte.

Arlette fit irruption dans la pièce. Calypso l'accueillit par un sourire chaleureux, suivi d'un éclat de rire. Et lui tendit une main qu'elle attrapa fermement.

– Arlette, ma sauveuse !

– Merci pour votre intervention à vous aussi, bougonna Vadim avant de partir, l'air contrarié.

Cela faisait trop de remerciements d'un seul coup pour lui.

Arlette s'assit au bord du lit :

– Alors, tu te sens comment, ma poule ? Pas trop triste ?

– Triste ?

– Tu l'aimais bien le Jean, avoue.

– Pas du tout.

– Arrête ton baratin, je le connais par cœur ce regard que tu lui as lancé, l'autre soir.

– Je lui trouvais un petit quelque chose, mais quand il a essayé de me balancer dans la mer, j’ai changé d’avis.

Arlette se mit à rire comme une adolescente, en se tenant les côtes.

– Heureusement que vous étiez là. Je ne sais pas ce qui se serait passé sans vous, lui dit-elle en lui agrippant la main, les yeux pleins de larmes.

– Oh, mais arrête, tu vas me faire chialer !

Arlette remarqua une égratignure sur le bras de Calypso et se leva pour aller chercher la trousse de secours.

– Regarde ce qu’il t’a fait, ce con.

– Ce n’est rien, dit Calypso frissonnante, en repensant à ce qu’elle avait vécu.

– Rien ? Tu es blessée, ma jolie, insista Arlette en lui appliquant vigoureusement une compresse imbibée de désinfectant. Voilà, un peu de repos et t’es guérie. Tu veux un truc à te mettre sous la dent ? T’es pâlotte. Je vais te revitaminer, moi.

Et sans attendre la réponse de Calypso, Arlette lui apporta un plateau garni d’une salade de fruits, de céréales toastées et d’un chocolat chaud.

– Vous êtes mon héroïne, Arlette.

– Sois pas cruche ! Je regrette juste de pas avoir tapé plus fort sur sa tronche, lui répondit-elle en riant. Tant que j’en avais l’occasion.

Calypso se blottit contre Arlette, pleine de culpabilité de l’avoir si mal jugée.

– Merci, chuchota-t-elle.

Poker miaula en se dirigeant vers la cuisine.

– En voilà un autre qui a faim, s’exclama Arlette.

– Je vais le nourrir, s’empressa Calypso.

– Parfait ma belle, je retourne à mes occupations.

Calypso suivit Poker dans la cuisine, lui versa quelques croquettes et retourna se coucher. Quand il revint s’allonger à ses pieds, elle lui chuchota en piquant du nez :

– Tu sais quoi, Poker ? Ça va être super facile, maintenant, d’écrire ce roman.

Le chat grogna et Calypso interpréta sa réponse comme une approbation.

CHAPITRE 57 - L'heure de gloire est arrivée

Le lendemain, elle se leva ragaillardie. Elle avait comme un poids en moins et se sentait légère.

– Qu'est-ce que t'en dit, Poker ? On va se balader un peu ?

Elle passa des heures sous une douche froide et appela Tante Peggy après avoir enfilé une tunique bariolée, un pantalon flottant blanc et posé sur sa tête son chapeau de Zézé Pinta.

– Oui, Caly ? cria Tante Peggy. Tu as besoin de quelque chose ?

– Je vais prendre mon petit-déjeuner à la librairie. Tu viens ?

– Je te rejoins, je prends une bouteille.

Calypso traversa la brocante où elle croisa Arthur qui époussetait une lampe d'architecte 1925, dénichée dans un coin.

– Salut, dit-il avec un sourire gêné. Il faudra qu'on reparte chiner, bientôt. On doit renouveler les stocks.

Calypso approuva de la tête :

– Et moi, j'ai une idée d'habits vintage de marque, j'aimerais avoir ton avis.

– Volontiers.

– Je vais chez Colette. Tu veux te joindre à nous ?

– Non, merci, je suis bien ici, avec mes meubles, dit-il en souriant. Et puis Peggy m'a demandé de faire un truc qui va me prendre un peu de temps.

– Ah bon ? C'est quoi ? demanda Calypso intriguée.

La tête penchée sur son ouvrage, il marmonna :

– Il faut que j’aie jeter le congélo à la déchetterie.

– Ah, mais oui, bonne idée ! Ce serait macabre de le garder dans la maison.

Il leva la tête et la regarda.

– Et... je voulais te dire... merci.

Embarrassée, Calypso ne sut quoi répondre. Tandis que Poker se frottait aux jambes d’Arthur, elle ouvrit la porte et sortit lentement, pour laisser le temps à Poker de la rattraper.

Elle avait envie de se promener au soleil, de flâner dans les ruelles, de sourire aux touristes. Et de raconter le dernier rebondissement de l’affaire à ses amies. Il était temps de savourer son succès et de récolter les lauriers. Elle espérait qu’il y aurait du monde à *Coffee Mystery*.

– C’est notre heure de gloire, Poker, dit-elle au chat qui la suivait de près. Ça tombe bien, pour le 14 juillet.

Elle entra dans la librairie, triomphalement, Poker la devançant. Il se dirigea vers le groupe de ses amies, se fit cajoler par tous, sauta sur le comptoir et s’installa pour écouter confortablement le récit que Calypso allait faire.

Elle commanda un chocolat frappé à la vanille et prit une profonde inspiration. Elle se demandait par où commencer.

Loulou sirotait son café en feuilletant un dossier. Colette rangeait des livres sur une étagère. Marion lança le feu des questions-réponses en lui apportant sa tasse et en s’asseyant à la même table que ses amies :

– Dis-nous tout ! Comment ça s’est passé ? Loulou sort juste de la garde à vue de Jean, mais elle nous a rien dit. Sauf qu’il était inculpé.

Calypso sourit avec malice :

– J’ai tout fait pour l’attirer dans un piège. Et vous savez quoi ? Il est tombé dedans.

– C’est bien pour ça que tu avais accepté son invitation ?

– Oui Marion et tu as bien fait de prévenir Tante Peggy, qui a envoyé Arlette sur place.

- Parce qu'elle s'inquiétait grave pour toi ?
- Pas du tout ! C'était de la pure curiosité. Elle voulait m'espionner pour voir s'il allait m'embrasser.
- Mais tu comptais le piéger comment ?
- Classique : le faire parler en l'enregistrant.
- Super ! Comme ça maintenant, la police a ses aveux.
- Euh, pas vraiment. Dans le feu de l'action, mon téléphone en a vu de toutes les couleurs et finalement il ne reste rien.
- Pas de bol.
- Mais il a tout avoué quand même.
- Normal, dit Loulou. C'est pas vraiment un meurtrier.
- Ah bon ? s'exclama Calypso. T'appelles ça comment, alors, quand un type en tue un autre et essaye de me noyer ? J'aurais voulu t'y voir !

Elle n'appréciait pas que Loulou minimise le danger qu'avait représenté Jean, pour elle. Loulou éclata de rire.

- C'est sûr, t'as dû baliser sérieux. Non, ce que je veux dire c'est que le meurtre de Boris, c'est une pulsion sous le feu de l'action. Ce n'était pas prémédité.
 - Peut-être, enfin, c'est ce qu'il dit, mais c'était pas involontaire non plus.
 - On verra ça au procès.
 - Pour Boris, demanda Colette, y a de vraies preuves sur son implication dans le meurtre de Pierson ?
 - Jean m'a parlé de photos qu'il avait prises de Boris en train de sortir, de sa voiture, le cadavre roulé dans un tapis et de le jeter à l'eau, dit Calypso.
 - J'arrive pas à y croire, murmura Colette.
 - Pourtant on a retrouvé les photos dans le portable de Jean, approuva Loulou. Mais toujours pas d'arme du crime. L'a-t-il étouffé, assommé, étranglé ? Le corps a été tellement chahuté, depuis, que ce sera difficile à établir.
- Colette frissonna.

– Tu es une véritable héroïne, Calypso, dit-elle. Sans toi, nous n’aurions jamais pu savoir qui était derrière tout ça. Les soupçons auraient pour toujours jeté une ombre sur le Rocher. Moi, Arthur, Rita, Lina et même Arlette. Et puis, ça m’aide à faire mon deuil, de connaître la vérité.

Calypso constata avec plaisir que Colette n’avait plus l’air dévastée et paraissait même apaisée. Loulou hocha la tête en accord.

– Même toi, Calypso, tu étais dans le collimateur des flics. Il s’agissait de ta brocante, Pierson y était brocanteur avant toi, c’était vraiment très près... Tu nous as tous sortis du pétrin.

– Mais pourquoi Jean a-t-il tué Boris maintenant et pas dans les mois qui ont suivi son accident, il y a trente ans ? demanda Marion.

– Parce que Jean ne l’avait pas soupçonné, à l’époque, croyant que l’accident était dû à une négligence de sa part. Et il n’aimait pas cette jalousie qu’il ressentait envers Boris. Parce que celui-ci était devenu champion et pas lui. Parce qu’il avait épousé Colette et pas lui. Il se trouvait mesquin.

Colette rougit.

– Il l’a su quand, pour l’accident, alors ? Puisqu’il a finalement voulu se venger. Calypso fit un geste de la main.

– Le soir de ton anniversaire. Boris lui a tout balancé. Alors, il a décidé de prendre sa revanche, mais pas en le tuant. Il avait une autre idée en tête.

– Comme quoi ?

– Il voulait trouver des secrets sur Boris pour le discréditer aux yeux de la communauté. Des histoires de corruption ou de chantage. Il l’a suivi partout, dès le lendemain, et boum ! Ça n’a pas traîné. C’est justement le soir suivant que Boris a décidé de faire disparaître le corps de Pierson, qu’il avait planqué dans le congélateur de mon atelier. Voilà : Jean a compris quand il a vu le cadavre de Pierson. Comme ses pieds dépassaient du tapis, il l’a reconnu grâce aux mocassins à pompons, en daim orange, et aux chaussettes turquoise à l’effigie de La Joconde. Il n’aurait jamais osé espérer mieux.

Colette secoua la tête, rétrospectivement en colère contre Boris.

– C’est donc bien lui qui avait trafiqué la voiture de Jean ?

– Oui, dit Marion. J’ai fini par trouver les dossiers dissimulés par Patrick Martin. Ce sont les copies des archives numérisées de l’assurance, que Martin a gardées afin de se blanchir au cas où. Car l’ordre venait de plus haut que lui. Quand Boris est devenu le champion de l’écurie, il fallait qu’il soit sans tache. Du coup, l’enquête que menait l’assurance pour comprendre l’origine de l’accident a été brusquement interrompue.

– C’est horrible ! Jean a été en rééducation pendant des mois et ensuite il a tout arrêté, le pauvre. Sa carrière a été ruinée. Mais il aurait pu mourir, aussi.

– Colette, à part toi, nous savions tous que Boris était un salaud. Tuer un adversaire était le moindre de ses soucis. Il voulait argent, gloire, pouvoir, mais aussi être admiré et respecté. Son image passait avant tout, pour lui.

Colette regarda Calypso :

– J’en ai des frissons, quand je pense que j’ai partagé ma vie avec cette ordure. J’étais persuadée qu’au fond il était bon. Que son attitude, parfois dure, était due à la façon dont ses parents l’avaient traité. C’est pourquoi je lui pardonnais tout.

– Tu n’étais pas la seule. Arthur aussi lui pardonnait tout.

Poker marcha jusqu’à Colette et leva les pattes avant sur ses jambes, dans un geste de réconfort. Elle le prit dans ses bras et frotta son nez contre son museau. Puis elle s’assit avec les autres en continuant à le caresser.

Bien sûr, elle, il la laisse faire ! pesta Calypso, jalouse comme au premier jour. *Y a que moi qui n’ai pas le droit de le câliner. Quand est-ce que j’y arriverai ?*

– Je dois avouer, ajouta-t-elle, que je suis soulagée que tout cela soit terminé. J’ai eu chaud, l’autre soir ! Jean était fou de rage contre moi pour avoir interféré dans ses plans. Il a tout balancé pendant qu’il essayait de me supprimer. J’ai senti ma dernière heure arriver.

Colette ajouta :

– Tu crois qu’au départ, je suis un peu responsable ?

– Comment ça ?

– C’est moi qui ai choisi Boris plutôt que Jean. Qui aurait pensé que cela aurait pu causer sa mort, des années plus tard ?

– Je pige que dalle, dit Marion.

– C’est une vieille histoire. Quand j’étais jeune, j’étais amoureuse de Jean. Mais j’ai finalement choisi Boris. Il me semblait qu’il avait davantage besoin de moi. Je voyais ses fêlures, sous son air autoritaire. Jean a toujours été amer à ce sujet et je crois même que s’il est resté ami avec Boris, c’était pour continuer à me voir. Je suppose que cela a contribué à sa décision de chercher à se venger. Quel gâchis ! Tu vas le défendre, Loulou ?

– Ça sera une affaire retentissante et je suis aux premières loges, alors pourquoi je me priverais d’un cas aussi beau ? En plus, il semble qu’il ait agi en état de légitime défense. Boris allait l’étrangler, quand il s’est défendu et qu’il lui a massacré la tête.

Tout le monde frissonna, mais Loulou avait dit ça avec légèreté. Elle eut envie d’ajouter que Colette était une femme dangereuse qui attirait les meurtriers, mais pour une fois, elle fit preuve de tact et ravala son commentaire.

– Si seulement il avait appelé la police pour leur raconter l’histoire de l’accident, même s’il y avait prescription. Au lieu de ça, il a cherché à se venger. Et voilà.

Alors qu’il était resté silencieux à écouter la conversation, Poker miaula soudain pour attirer l’attention de tout le monde. Colette le caressa et dit d’une voix sérieuse :

– Je crois que Poker est d’accord avec toi, Loulou. N’est-ce pas, mon joli ?

La porte de la librairie tinta et Tante Peggy, s’appuyant au bras de Willy, entra dans un éclat de rire, en brandissant une bouteille de champagne :

– Alors, vous vous régalez sans nous ? Mais nous aussi, on veut tout savoir.

– *Exactly!* appuya Willy. Il n’y a qu’Arthur qui soit suffisamment sauvage pour rester dans sa tanière sans vouloir savoir ce qu’il s’est vraiment passé. Moi, ce

que je ne comprends pas, c'est pourquoi Boris est venu te voir à la brocante, le lendemain de la dispute du restaurant.

– Il m'a dit qu'il voulait acheter un cadeau à Colette, pour se faire pardonner. Mais il venait pour un repérage. Il a cherché un prétexte pour descendre à l'atelier et réfléchir, sur place, à la façon dont il allait procéder pour sortir le corps de Pierson.

– Brrrrr... dit Tante Peggy. Quand je pense que pendant tout ce temps, ce pauvre Pierson était congelé, chez nous ! Et moi qui l'accusais d'être parti sans s'acquitter de ses loyers.

– Pauvre ? C'est vite dit ! s'exclama Willy. C'était un sacré escroc, un maître chanteur. C'est à cause de lui que tout est arrivé. Pourtant, il s'y connaissait vraiment bien en whisky, *bastard!*

– Finalement, c'est par le cadeau qu'il voulait m'offrir que Boris a trouvé la mort. Ça représentait quoi ? murmura Colette.

– Un chien, dit Calypso. Un petit bâtard adorable.

Colette accablée, secoua lentement la tête.

– Et la nuit où tu as été agressée dans la cave ? C'était Jean ? Mais pourquoi il ne t'a pas tuée ?

– À ce moment, il voulait juste me faire peur pour que j'arrête de fouiner.

– En tout cas, moi, les amis, il va falloir que je déménage. Je n'ai plus le droit d'habiter mon appartement.

– Mais qu'est-ce que tu racontes, ma vieille ? dit Loulou. Arthur a été voir le notaire. Il est en train de trouver un arrangement.

– Le plus grand risque pour toi, Caly, dit Marion, ça a été le premier soir, quand t'as vu Pierson par terre. Heureusement, tu t'es sauvée pour aller chercher les flics. Un peu plus et Boris te réglait ton compte, à toi aussi.

– Si je n'avais pas perdu tout ce temps à m'habiller, à essayer de grimper chez Tante Peggy et à courir chez les carabiniers... Si j'avais simplement appelé la police, Boris serait toujours vivant.

– C’est comme ça, ma chérie. Que veux-tu ? Parfois, les planètes ne s’alignent pas. En tout cas, tu as de quoi écrire ton roman, dit Tante Peggy.

Colette eut un air triste, mais elle se ravisa aussitôt :

– Mais dis-moi, Caly. Tu as dû être vraiment malade de panique quand il a voulu te noyer ? Avec ta phobie.

Il y eut un silence. Calypso réfléchit, affichant soudain une expression d’étonnement.

– C’est étrange. Finalement, j’avais peur de mourir, peur qu’il me tue bien sûr, mais je n’ai pas ressenti ma panique habituelle, ma phobie de l’eau. Je me demande...

– Quoi ?

– Il m’a fait une séance d’hypnose pour soigner mon traumatisme, juste avant...
Et si ça avait marché ?

ÉPILOGUE

Calypso était assise derrière son comptoir, le clavier de son Olivetti cliquetant sous ses doigts. Si elle avait décidé de se mettre sérieusement à l’écriture de son roman, elle se contentait pour l’instant de faire dérouler les faits tels qu’ils s’étaient passés. Elle se pencherait plus tard sur les questions de structure.

Même si elle ne fréquentait plus les plateaux de tournage, elle trouverait toujours un moyen de s’exprimer à travers ses histoires. Et la présence de Poker, somnolant à côté d’elle en ronronnant doucement, l’encourageait.

La brocante était calme, aujourd’hui, après avoir été l’objet de nombreuses visites suite à l’article à la une de *Nice-Matin*, relatant la résolution des meurtres.

Les curieux avaient enfin assouvi leurs besoins morbides de s'approcher d'une scène de crime.

Elle-même, comme elle avait été la dernière victime agressée par l'assassin, était devenue une sorte de célébrité locale.

Mais elle ne s'en plaignait pas.

La célébrité, elle l'avait connue au Brésil et à vrai dire, ce n'était pas mauvais pour les affaires.

Si le mois d'août se maintenait ainsi, après avoir payé les charges et le salaire d'Arthur, elle pourrait se verser une rémunération et ainsi régler un loyer à Tante Peggy.

Elle n'avait jamais été à la charge de quiconque. Et ce serait bien que ça ne commence pas maintenant.

Elle était plongée dans son récit de meurtre, essayant de trouver le moyen le plus astucieux d'expliquer comment elle avait été amenée à soupçonner Jean Bernardi, quand la clochette au-dessus de la porte tinta. Calypso leva les yeux de son clavier et vit une femme âgée entrer dans sa boutique.

« Femme âgée » n'étaient pas les bons mots pour décrire cette créature majestueuse qui s'avancait vers elle. Vêtue d'une robe légère tout en voile gris perle, son visage était protégé du soleil agressif par une capeline rose poudre qui semblait sortir tout droit des ateliers de Willy.

Elle était accompagnée d'un homme plus jeune qu'elle, qui, pour l'heure, parlait au téléphone. La vieille dame se tourna brusquement vers lui et lui dit sur un ton cassant :

– Mais enfin, Tommy, *darling*, quand cesserez-vous de tripoter cet engin maléfique ? Fermez ça tout de suite.

L'homme bredouilla quelques mots d'excuse.

– Pardon, Lady Margaret.

Il escamota son téléphone dans sa poche.

Calypso se leva et s'approcha du couple.

– Bonjour, en quoi puis-je vous aider ? demanda-t-elle avec un sourire.

La lady, puisque lady il y avait, la toisa des pieds à la tête et Calypso, qui pourtant avait revêtu, ce matin-là, une jolie tunique dans les tons violet et rose et un large pantalon bleu marine flottant, très élégant à ses yeux, eut soudain le sentiment de porter des vêtements trouvés dans une poubelle.

Elle se redressa légèrement, bien décidée à ne pas se laisser rabaisser par quelqu'un qu'elle ne connaissait même pas.

– Vous êtes Calypso Finn ? La nièce de cette chère Peggy ?

– Oui, c'est moi.

– Willy m'a dit que vous étiez une experte en antiquités ?

Allons bon, gloussa Calypso. *Me voilà devenue une experte. Peut-être que j'en suis une, après tout, j'ai passé mon adolescence dans une brocante.* Elle allait répondre, quand l'autre enchaîna :

– Je suis Lady Margaret.

La dame avait prononcé ces mots comme si tout le monde était censé savoir qui était « Lady Margaret ».

– J'étoffe la collection d'objets précieux, du XVIII^e siècle, que mon mari avait commencée il y a longtemps. J'aime chiner et courir les ventes aux enchères. Cependant, j'ai besoin d'être entourée de connaisseurs.

Elle marqua une pause.

– De *vrais* connaisseurs, appuya-t-elle en regardant lourdement « Tommy, *darling* » qui tourna la tête en faisant comme s'il n'avait pas entendu.

Calypso réprima un sourire.

– J'irai droit au but. Accepteriez-vous de m'accompagner, quand je dois me déplacer à Drouot ou à New Bond ?

Calypso se demanda ce qu'était New Bond. Elle connaissait bien James Bond, mais elle doutait qu'il y eût un rapport et comme elle ne voulait pas paraître inculte, elle prit un air entendu. Après tout, son vrai métier était actrice. Il était hors de question qu'elle perde son temps à accompagner cette lady arrogante qui

semblait déjà la considérer comme sa dame de compagnie. Elle avait assez à faire avec sa brocante et son roman. Elle attendit.

– Tommy vous enverra un contrat quand vous vous serez accordés sur le salaire.

– Mais... euh... j'ai une activité qui me prend pas mal de temps et je ne sais pas si...

– Si je m'adresse à vous, c'est parce que vous êtes la nièce de Peggy et je ne veux pas d'un expert anonyme et mercenaire.

Calypso se dit qu'elle aurait bien le temps de refuser quand elle serait en contact direct avec « Tommy chéri ». Inutile de contrarier la vieille lady tout de suite.

La dame se retourna vers son secrétaire.

– Qu'en pensez-vous, Tommy, *darling* ? demanda-t-elle.

Tommy fit enfin entendre le son de sa voix timide.

– Ça me semble bien.

– Pour rompre la glace, je vous propose de vous mêler discrètement à mes invités à mon prochain dîner, samedi. J'inviterais également Peggy et Willy, ainsi tout paraîtra tout à fait anodin.

Calypso se demanda pourquoi il fallait que cette invitation semble anodine et la petite voix intuitive lui signalant que quelque chose ne tournait pas rond au royaume du Danemark tintinnabula dans sa tête. Juste à ce moment-là, Poker émit un miaulement impérieux qui fit converger les regards vers lui.

Lady Margaret poussa un cri strident.

– Ooooooh ! *My gosh!* Quelle magnifique couleur ! Mais... attendez... n'est-ce pas ce chat qui a fait la une des journaux, avec cette affaire de meurtre ? C'est une vedette !

Poker se redressa, s'étira longuement, se lécha une patte arrière, puis leva un œil à la Clark Gable, sur la lady. Il semblait bomber le torse.

– Quelle merveille ! dit la dame. Je vous en prie, emmenez-le avec vous, il aura sa chaise autour de la table. Un tigré européen. J'adore les chats de gouttière. Au moins, ils n'ont rien de dégénéré, eux.

Elle avait prononcé ces mots en regardant de nouveau avec insistance son secrétaire qui, cette fois, rougit.

– Alors, *deal* ? [marché conclu ?] dit-elle en tendant une main énergique vers Calypso.

Elle lui écrasa les doigts avec ferveur et tourna les talons, suivie par son assistant.

Calypso se sentit tout étourdie après cette visite. Une collectionneuse pareille devait sûrement vivre au milieu de trésors. Même si elle n'avait pas l'intention d'accepter la proposition, elle était curieuse à l'idée de pénétrer chez Lady Margaret.

Elle se prit à rêver aux objets qui devaient décorer cette maison. Elle adorait l'histoire humaine qui se cachait derrière chaque antiquité.

Elle avança la main timidement vers Poker et à son grand étonnement, il approcha sa tête et se frotta contre elle.

Décidément, c'était une journée faste. C'était la première fois qu'il acceptait ouvertement une caresse de sa part.

Elle sourit et respira.

La nostalgie de sa vie au Brésil et le souvenir d'Ary, son ex-mari, lui semblaient s'être évaporés avec la résolution de ces meurtres. Pourtant il n'y avait aucun rapport entre son divorce et son enquête. À part peut-être un sentiment de confiance en elle réparé ?

Elle allait se replonger dans son travail d'écriture, l'esprit rempli de pensées curieuses sur cette Lady Margaret, en se promettant d'interroger au plus vite Tante Peggy sur la vie de cette dame, son secrétaire « Tommy *Darling* » et sa collection d'antiquités.

Juste à ce moment-là, son téléphone portable sonna.

Elle regarda l'écran et son cœur bondit de joie. C'était sa fille. Ravie, elle se plongeait avec délice dans une longue conversation avec Paloma et les « oh » et « ah » indignés, effrayés et parfois émerveillés de sa fille, l'enchantèrent. Quelle

belle journée, qui lui avait offert à la fois des câlins de Poker et la voix aimée de Paloma.

Quand elle eut raccroché, Arthur la prévint qu'il partait livrer le lustre qu'elle avait vendu le matin même et qu'il venait d'emballer.

– Tu as lu *Nice-Matin* ? lui demanda-t-il en déposant négligemment le journal à côté de sa machine.

En première page, un article vantait les mérites de fin limier de Vadim Pavlov. Au dernier paragraphe, le journaliste annonçait que le commandant avait décidé de prolonger un peu son séjour professionnel dans le sud.

Le regard de Calypso se fit rêveur. Oui, elle vivait bien une journée faste.

Quelques mots et beaucoup de remerciements

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,
nous rêvions depuis longtemps d'écrire ensemble un livre dont le héros serait un chat. Et comme nous aimons toutes les deux les romans à énigmes, le genre du cosy mystery s'est imposé naturellement.

Quand Poker a surgi du fond de la brocante, avec son oreille écorchée, nous avons décidé d'en faire une série. Comment abandonner un tel chat à un seul tome ?

Mais bien sûr, l'accueil que vous allez réserver à ce premier numéro va déterminer si la vie de Poker comme protagoniste de roman sera longue ou éphémère...

Si vous désirez le retrouver dans d'autres romans, c'est le moment d'aider ce chat à gagner ses galons de détective. Comment ? C'est tout simple : il vous suffit de déposer quelques étoiles brillantes avec un joli commentaire.

Et pourquoi pas nous écrire directement pour nous dire ce que vous en avez pensé ?

C'est tellement bon pour des autrices d'échanger avec les lectrices et lecteurs vos retours sont ce qui nous booste pour coucher des mots pleins de mystère et d'humour sur le papier.

Si les cosy mysteries ont lieu dans la campagne anglaise la plupart du temps, nous avons choisi de dérouler l'action du roman dans la principauté de Monaco (sans jamais la nommer mais tout le monde la reconnaîtra) en montrant le côté village authentique d'un État plus connu pour son glamour et ses résidents privilégiés. Cet aspect intime de Monaco est en général peu abordé dans la fiction.

L'idée nous est venue lors d'une discussion autour d'un café (c'est bizarre ça commence souvent comme ça) à propos de la vie à Monaco. Nous avons évoqué les personnes inspirantes que nous y connaissons. Pas des célébrités, non, plutôt des figures étonnantes, parfois excentriques, dans ce village du Rocher où le temps semble s'être arrêté.

La principauté de Monaco est constituée à la fois de quartiers ultra modernes avec ses immeubles surdimensionnés et ses multiples rocades mais aussi du paisible Rocher, perché, dont les ruelles piétonnières côtoient le Palais princier. Les habitants sont souvent des natifs avec des métiers ordinaires et leur vie ne ressemble en rien à celle des millionnaires et célébrités qui y résident pour les

raisons que l'on sait. Cet aspect peu connu nous a semblé piquant pour y situer un roman de cosy mystery.

De plus, comme les tropes des cosy mysteries le requièrent, c'est un endroit où il ne se passe « jamais rien » d'un point de vue criminel. Bien entendu, le village du Rocher tel qu'il est décrit dans le roman ne fait que s'inspirer de la réalité, ce qui nous permet de prendre certaines licences avec les lieux, les personnages, les boutiques, etc. C'est pourquoi les noms de Monaco et de Monte-Carlo ne sont jamais écrits et ceux des villages alentours sont pour la plupart changés. Si vous désirez en savoir un peu plus, nous répondrons avec plaisir à toutes vos questions, car nous avons découvert des choses étonnantes en nous documentant.

Il est temps à présent de remercier les personnes qui nous ont apporté leur soutien tout au long de l'écriture...

Merci à Amanda, Karine, Causette, Brigitte et Patricia, nos chères lectrices de la toute première heure, et à leurs yeux de lynx pour déceler les incohérences nées dans les cerveaux en surchauffe des autrices. Leur générosité n'a d'égale que leur passion.

Merci à Hélène notre fidèle correctrice qui a ciselé le texte selon les règles typographiques indispensables, chassant les incorrections, les doublons et autres erreurs.

Merci à Fabienne pour ses messages d'encouragement et ses enquêtes menées dans sa librairie préférée.

Merci aux chroniqueuses en avant-première qui ont merveilleusement joué le jeu pour aider au lancement du livre, et qui en plus, ont décelé les dernières coquilles là où on ne les voyait plus.

S'il en reste encore, ce sera entièrement notre faute, ok ?

Merci à Paola, notre graphiste pour sa patience légendaire.

Merci à Bettina pour ses montages vidéos épatants.

Merci à Lisa, la muse du Rocher.

Et merci à toutes les personnes qui nous ont inspirées, dans ce roman aux personnages hauts en couleur, comme le chapeau de Calypso. Ils se reconnaîtront un peu pour certains et beaucoup pour d'autres.

Mais surtout, surtout, merci à vous toutes, chères lectrices, chers lecteurs, pour vos encouragements, les commentaires que vous laissez, les petits signes de soutien, les likes, les cœurs, les messages bienveillants.

Sans oublier celles qui nous ont aidées à choisir l'image finale de la couverture lors de sondages mémorables. Comme d'habitude, le choix de la couverture n'a pas été de tout repos !

Et vous êtes là maintenant pour lire, découvrir, frissonner, sourire et porter le roman un peu plus loin.

Merci, tout simplement...

Alice Quinn et Sandra Nelson

Roman écrit à 4 mains par Nelson & Quinn

*LOVE ME DOUX,
Un Noël givré en Provence*



Noël en Provence, un rêve ?
Pas pour Angela qui n'aime que Londres.
Une tempête qui la prive de réseau ?
(Comment, il neige en Provence ? C'est quoi ce délire ?)
Un vigneron hirsute qui veut lui faire aimer Noël ?
Un chien qui porte le même nom qu'elle ?
Trop c'est trop !

D'autres romans de Sandra Nelson

OURAGAN SUR LA RIVIERA



Parisienne jusqu'au bout de ses talons aiguilles,
Iphigénie débarque dans le sud de la France
pour écrire un livre sur le bonheur.
Mais elle broie du noir et ne parvient pas à écrire une
seule ligne.

Jusqu'au jour où sa voisine lui ouvre ses chakras. À
ceci près que c'est sa libido qu'elle réveille...

Mais l'amour, le vrai,
sous quels traits se cache-t-il ?
Son timide voisin, un ténor argentin, ou le rustre,
mais intrigant Gaétan ?

**Une délicieuse comédie romantique
loufoque et pétillante.**

UNE FILLE C'EST CHICK



Fable délirante sur la vie conjugale dans un couple où
les repères sexuels sont brouillés, portrait au vitriol de
Wonder Women trentenaires en jetlag affectif permanent,
chronique girly, sexy et délicieusement trashy d'une société
où les maîtres du prêt-à-penser (coachs, gourous, psys,
astrologues...) pilotent l'épanouissement des ego...

**Une fille, c'est chick ! est surtout une comédie
satirique sur les désirs féminins.**

Un conte du XXI^e siècle
à glisser entre toutes les mains...

Sur la page auteur de Sandra Nelson, vous découvrirez tous ses romans :



Et vous pourrez même la suivre !

D'autres romans d'Alice Quinn

Dans sa collection FeelGood :

BRILLE TANT QUE TU VIS !



« Je m'appelle Anita Moreau et aujourd'hui c'est **mon anniversaire**.

J'ai décidé que ce serait le dernier. »

Mais qui peut se prétendre à l'abri **des surprises de la vie** ?
Un amour **hors des sentiers battus** aux allures estivales sera-t-il
suffisant

pour **bousculer les projets d'Anita** ?

Si vous aimez les **comédies romantiques lumineuses** à la fois
profondes et légères, vous aimerez *Brille, tant que tu vis !*, cet
hymne à la vie.

LA PETITE FABRIQUE DU BONHEUR



Pour parvenir à **retrouver le goût du bonheur**, il suffit parfois
d'une simple madeleine,
d'un chocolat chaud, **d'un chat porte-bonheur** et d'un bon
livre,
le tout saupoudré de l'étincelle de l'amitié
et de l'irrésistible force de l'amour.

MES YEUX POUR TON CŒUR



Mes yeux pour ton cœur ?

Des personnages attachants qui se plantent dans votre cœur
et que vous n'oublierez pas !
Croyez-vous aux rencontres prédestinées et au coup de foudre ?
Pensez-vous que les animaux aient une âme ?
(Existe aussi en version Grands caractères)

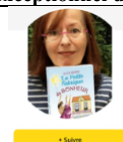
LE PARFUM DE LA TENDRESSE



Jo, **un homme ordinaire** ? Jusqu'à un certain point...
Et si **un frêle Beagle** allait l'aider à se transformer
pour sauver ceux qu'il aime,
en suivant la trace d'**un parfum gravé dans sa mémoire** ?

Le parfum de la tendresse...

Si vous aimez **les histoires irrésistibles d'émotion**, de
rédemption et d'**amour**,
vous aimerez découvrir
le destin exceptionnel de Jo.



Sur la page auteur d'Alice Quinn, vous découvrirez tous ses romans :

[+ Suivre](#)

Et vous pourrez même la suivre !

Alice Quinn

Romancière

Email : alice.quinn2013@yahoo.fr

Blog : <https://alice-quinn.com/>

ou sur wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Alice_Quinn

Sandra Nelson

Romancière

Email : sandranelson@wanadoo.fr

Blog : www.sandra-nelson.com

Dépôt légal : juillet 2023

Achevé d'imprimer en France

© Nelson & Quinn 2023

